This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

M.
EUVREUX.

H. Morse Stephens.

913
G156
v.1

University of California

The
University of California
Library

Ex libris G. Manuel

CORRESPONDANCE INÉDITE

DE L'ABBÉ

FERDINAND GALIANI.

I.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI AU DÉPÔT
DE MA LIBRAIRIE,

Palais-Royal, galeries de bois, nos 265 et 266.

CORRESPONDANCE INÉDITE

DE L'ABBÉ

FERDINAND GALIANI,

CONSEILLER DU ROI,

PENDANT LES ANNÉES 1765 A 1783,

AVEC M^me^ D'ÉPINAY, LE BARON D'HOLBACH, LE BARON DE GRIMM, DIDEROT, ET AUTRES PERSONNAGES CÉLÈBRES DE CE TEMPS;

Augmentée de plusieurs lettres à Monseigneur SANSEVERINO, archevêque de Palerme, à M. le marquis DE CARRACCIOLI, ambassadeur de Naples près la cour de France, à VOLTAIRE, D'ALEMBERT, RAYNAL, MARMONTEL, THOMAS, LE BATTEUX, M^me^ DU BOCAGE;

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR L'ABBÉ GALIANI,

PAR B. MERCIER DE SAINT-LÉGER,

BIBLIOTHÉCAIRE DE SAINTE-GENEVIÈVE.

A laquelle il a été ajouté diverses particularités inédites concernant la vie privée, les bons mots, le caractère original de l'auteur.

PAR M. C*** DE S^T^-M*****,

MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES.

« Fù la vita di Galiani, sempre travagliosa, il quale seppe « avvalersi delle sue circostanze di letterato, di politico, « di ministro. »

L. DIODATI, *Vita di Galiani.*

TOME PREMIER.

PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

rue des Petits-Augustins (ancien hôtel de Persan), n° 5.

1818.

UNIV. OF CALIFORNIA

HENRY MORSE STEPHENS

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

La Correspondance que nous publions est précédée d'une notice sur l'abbé Galiani, par B. Mercier, abbé de St.-Léger, l'un de nos plus infatigables érudits, dont on connaît les profondes recherches et le talent de dire beaucoup en peu de mots. Cette Notice, quelque intéressante qu'elle soit, nous a paru cependant trop courte. Pour mieux faire connaître un des littérateurs et des savans les plus distingués, nous y avons ajouté plusieurs particularités concernant sa vie privée, ses bons mots, ses reparties ingénieuses, etc., puisées dans ses écrits, sa correspondance, ou traduites pour la première fois de l'italien.

Avant de terminer cet Avertissement,

5085e9

qu'il nous soit permis de témoigner notre étonnement de la légèreté, pour ne pas dire l'injustice avec laquelle M. B.....r, éditeur des *Mémoires de M^me^ d'Épinay*, a traité la Correspondance de l'abbé Galiani avec cette dame. Voici ce quon lit dans le dernier paragraphe de sa préface :

« Comme plusieurs lettres (de M^me^ d'Épinay) sont adressées à l'abbé Galiani, notre intention était d'y joindre celles de cet abbé napolitain ; mais ayant appris que les originaux de ces lettres existaient dans le cabinet de feu M. Ginguené, nous avons renoncé à donner, sur des copies fautives, des lettres qui, écrites dans une langue étrangère à l'abbé, devaient nécessairement contenir assez de fautes, sans que nous eussions à nous tenir en garde contre celles du copiste. »

Certes voilà un acte bien formel d'accusation contre le pauvre abbé napoli-

tain. Il a écrit dans une langue étrangère, par conséquent sa correspondance doit contenir beaucoup de fautes; cette correspondance a été copiée, par conséquent encore, elle doit être entièrement défectueuse et mise au rebut. On avait l'intention de la publier; mais les originaux de ces lettres, écrites dans une langue étrangère à l'auteur, et conséquemment si mal écrites, existaient; il a donc fallu renoncer à les joindre aux lettres de son amie.

Nous n'entreprendrons pas de justifier Galiani, encore moins l'exactitude des secrétaires du baron de Grimm; on dirait que Voltaire avait prévu et qu'il réfuta d'avance la diatribe de ces messieurs, en témoignant, dans sa lettre à Diderot, du 10 janvier 1770, sa surprise « de voir un Italien écrire en français avec tant de grâce. » Nous ne dirons

pas qu'il est des copies préférables, pour l'impression, aux originaux difficiles à déchiffrer, celle, par exemple, de la traduction des *Commentaires de César*, par Henri IV, conservée à la Bibliothèque du Roi; nous n'ajouterons point que les originaux n'ont qu'un mérite idéal, relativement aux copies qui, faites par un écrivain exact, l'emportent presque toujours sur eux en élégance et en netteté; que ce mérite ne dépend que du plus ou moins de curiosité qu'inspire le nom de l'auteur. Nous nous contenterons de rapporter que la réunion de cette Correspondance aux lettres de M^me^ d'Épinay se serait effectuée, si les possesseurs du manuscrit avaient consenti à vouloir bien en faire présent au libraire.

Quoi qu'il en soit de quelques fautes grammaticales de Galiani, que nous

avons corrigées, et de quelques inexactitudes du copiste, que nous avons également fait disparaître, il n'en est pas moins incontestable que les relations *inédites* du savant napolitain doivent être placées à côté de celles de Mme d'Épinay; ces lettres ayant provoqué des réponses insérées dans la correspondance de cette dame, ou étant elles-mêmes des réponses aux lettres imprimées de Mme d'Épinay. Par exemple, elle lui écrivit le 7 juin 1773 : « *Vous êtes insupportable, en me rappelant que notre correspondance ne s'imprimera qu'après nous.* » Qui ne sera curieux de connaître la manière originale dont Galiani prédit l'impression de cette Correspondance?

Et les *sublimes ainsi*, dont parle Mme d'Épinay dans sa lettre à Galiani, du 29 octobre 1770, ne faisaient-ils pas désirer leur publication dans la

Correspondance que nous mettons au jour?

Cette Correspondance n'est point une de ces productions posthumes, dont on peut révoquer en doute l'authenticité. Mme d'Épinay l'avait remise au baron de Grimm, qui, après la mort de cette dame, en quittant la France, la laissa à M. *Lecourt-de-Villière*, secrétaire de l'ambassade de Saxe-Gotha; c'est de Mme R***, sa fille, que nous l'avons acquise.

C*** DE St- M***.

NOTICE

SUR FERDINAND GALIANI,

PAR B. MERCIER DE SAINT-LÉGER.

Ferdinand Galiani naquit le 2 décembre 1728, à Chieti, où son père remplissait la charge d'auditeur royal. Dès l'âge de huit ans il fut envoyé à Naples, chez son oncle Célestin Galiani, archevêque de Tarente, et grand chapelain du roi, sous les yeux duquel il apprit, de même que Bérard, son frère aîné, les premiers élémens de la grammaire. En 1740, l'archevêque ayant reçu ordre d'accompagner à Rome le cardinal Aquaviva, pour négocier un accommodement entre les deux cours, il confia ses deux neveux aux Célestins de Naples, qui leur enseignèrent les mathématiques et la philosophie. A son retour, il les reprit chez lui pour leur faire étudier le droit; et comme en sa qualité de préfet général des études, l'archevêque recevait les meilleurs professeurs et les gens de lettres les plus célèbres, ses neveux se familiarisèrent de bonne heure avec les savans du pays.

Les talens du jeune Ferdinand eurent bientôt une occasion de se produire dans une espèce d'académie (1),

(1) C'était l'Académie des *Emules*.

où il lut plusieurs mémoires, un entr'autres sur l'état de la monnaie au temps de la guerre de Troie; lequel mérita l'approbation du docte Mazzochi, dont le suffrage servit au jeune auteur d'aiguillon pour approfondir et étendre sa matière dans un grand ouvrage sur la monnaie, qu'il publia en 1750, à l'âge de 22 ans, et qui eut un succès décidé, puisque le Gouvernement adopta les principes de l'auteur, qui avait gardé l'anonyme.

A cette époque, il entra dans la carrière ecclésiastique, et fut pourvu d'un bénéfice de 500 ducats, auquel il réunit une abbaye. Après cela, son oncle jugea convenable de le faire voyager. L'abbé Galiani partit en novembre pour Rome, où sa réputation l'avait devancé, et où le pape Lambertini lui fit un accueil très-gracieux. De Rome, Galiani alla successivement à Florence, à Padoue, à Turin, et dans les principales villes d'Italie; où il forma des liaisons avec les savans, et fut reçu avec distinction, particulièrement à la cour de Turin, où le roi Charles-Emmanuel et le duc de Savoie, depuis roi, daignèrent l'entretenir sur ses ouvrages. De retour à Naples, au commencement de 1753, il entretint un commerce de lettres avec les savans qu'il venait de connaître; mais au mois de juin suivant, il eut le chagrin de perdre son oncle, et ne trouva de consolation que dans la culture des lettres et la société des savans les plus distingués de Naples.

Je ne m'arrêterai pas sur les divers travaux qui occupèrent Galiani. Je ne dirai rien de son recueil de pierres et de concrétions du Vésuve, dont il fit présent au pape Lambertini, qui envoya cette collection à l'institut de Bologne; ni de ses ouvrages concernant les antiquités d'Herculanum et de Pompeïa; ni des soins qu'il prit pour

l'érection de la statue du roi Charles III, roi d'Espagne; ni de son oraison funèbre du grand pape Lambertini, mort en mai 1758; ni enfin de son livre sur les Géants, écrit à l'occasion d'un jeune Irlandais d'une stature extraordinaire, nommé *Corneille-Magrat.* Je me hâte de passer à la partie de la vie de Galiani qui doit intéresser davantage.

Nommé secrétaire de l'ambassade de France, en janvier 1759, Galiani arriva au mois de juin suivant à Paris, et y trouva le comte de Cantiliana, ambassadeur de Naples, homme fort peu propre aux affaires. Dès ce moment, Galiani fut chargé de la correspondance avec le cabinet de Naples; ce qui mortifia beaucoup l'amour-propre de l'ambassadeur. Au reste, à peine Galiani fut-il arrivé à Paris, que l'ennui le gagna, et qu'il demanda son rappel, alléguant pour motif sa santé, qui ne s'accommodait point de ce climat; mais l'ambassadeur ayant, quelque temps après, demandé et obtenu un congé de six mois pour aller à Madrid, Galiani, chargé des affaires de sa cour, avec une augmentation de traitement, se réconcilia avec notre pays; et loin de demander encore à quitter Paris, il y fit des liaisons honorables, et se répandit dans les sociétés, où il plaisait beaucoup par la vivacité de son esprit, le sel de ses réparties et la finesse de ses épigrammes. Au mois d'août 1760, l'ambassadeur revint à Paris, et Galiani, redevenu simple secrétaire d'ambassade, se livra plus particulièrement à son goût pour les arts et les sciences, sans cependant abandonner la correspondance avec le ministre des affaires étrangères à Naples, le marquis Tanucci, à qui il proposait des idées utiles sur les études, et les colléges à établir dans les états

de Naples, pour remplir le vide causé par la destruction des Jésuites.

C'est pendant le loisir que lui laissaient les affaires à Paris, que Galiani commença sur Horace un grand travail, dont la *Gazette littéraire de l'Europe* donna une idée dans les tom. 5, 6 et 7 de 1765, sans nommer l'auteur, qui voulut rester inconnu. C'est encore lui qui donna ses soins pour la copie d'un manuscrit grec de notre Bibliothèque royale, contenant les lois anciennes des Deux-Siciles, copie sur laquelle a été faite à l'imprimerie royale de Naples, la belle édition grecque et latine de cet ouvrage.

En avril 1765, Galiani, qui avait obtenu un congé de six mois, partit pour les bains d'Ischia; et son congé ayant été prorogé de six autres mois, il profita de son séjour à Naples, pour rédiger l'histoire des divers évènemens relatifs à la disette des grains qui avait affligé la France en 1763 et 1764. Il se préparait à revenir à Paris, lorsqu'il fut arrêté par une commission importante de sa cour, qui, pour récompense, le nomma, en juin 1766, membre du conseil de commerce. Ce nouveau titre semblait devoir le fixer à Naples; mais il désira revenir à Paris, et il y revint en effet au mois de novembre suivant, pour reprendre ses fonctions de secrétaire d'ambassade.

Dès l'année suivante, sur l'invitation du marquis Carracioli, pour lors ambassadeur de sa cour à Londres, Galiani se rendit en Angleterre, d'où il passa en Hollande, pour jeter un coup-d'œil politique sur ces deux Etats, dont la constitution est si différente. De retour à Paris, et voyant qu'il n'existait pas une bonne carte du royaume de Naples, il jeta les yeux sur le géographe Rizzi-Zan-

noni, Padouan, qui résidait à Paris, pour en faire dresser une plus exacte que toutes les précédentes. L'ouvrage, fini en 1769, parut en quatre grandes feuilles, et fut très-bien reçu à Naples. C'est à peu près dans ce temps-là que Galiani écrivit ses fameux *Dialogues sur le commerce des grains*, qui ne parurent, en 1770, qu'après son départ de Paris, par les soins de Diderot, à qui il avait laissé son manuscrit. L'ouvrage fut vivement critiqué par les économistes; mais on y trouva un écrivain facile, aimable, plaisant, chez qui les grâces n'offusquaient pas le jugement; et ce livre, dont Voltaire disait que Platon et Molière s'étaient unis pour le composer, valut à l'auteur une lettre de la part du grand Frédéric, roi de Prusse. La vérité ne permet pourtant pas de dissimuler que plusieurs traits caustiques, épars dans les Dialogues, et plus encore dans les sarcasmes qui coulaient à flots de la bouche de Galiani dans les sociétés, lui firent des ennemis à Paris, où il avait beaucoup perdu de l'estime publique, lorsqu'il en partit en mai 1769, pour retourner à Rome, et rentrer dans le conseil du commerce; néanmoins, il entretint une correspondance très-active avec Diderot, d'Alembert, Voltaire, les abbés Batteux, Arnaud, Barthelemy et autres savans français, dont il conserva les lettres, qui forment neuf gros volumes.

Revenu à Naples, Galiani partagea son temps entre l'exercice de ses fonctions et la culture des lettres; il reprit son travail sur Horace, et s'occupa, en société avec des amis, de la composition d'un opéra intitulé: *le Socrate imaginaire*, mis en musique par le célèbre Paësiello, et qui fut joué avec succès dans l'automne de 1775. Pour égayer un peu ses compatriotes, affligés de l'éruption de

Vésuve du 8 août de la même année, il composa un ouvrage bouffon, où il tourne en ridicule les différens écrits occasionnés par cette éruption. A la même époque, il publia un livre à la louange du *dialecte napolitain*, où il montra que Boccace, le Tasse, Sannazar, Métastase et autres bons écrivains, en ont fait usage.

Je passe sous silence et le nouveau voyage de Galiani à Rome, en 1781, et la carte du royaume de Naples, qu'il proposa au gouvernement de faire refaire, étant peu satisfait de celle qu'il avait fait dresser à Paris; et les différentes commissions dont il fut chargé par le ministère de Naples; je me borne à dire que, toujours occupé d'objets relatifs à la politique, au commerce, à l'administration, à l'amélioration de son pays, il termina sa carrière en philosophe chrétien.

J'ai tiré les faits qu'on vient de lire, de la vie de l'abbé Galiani, écrite en italien par Diodati, et imprimée en 1788, à Naples, en un volume in-8°. Elle mérite d'être lue en entier, parce qu'elle est écrite avec une élégante simplicité, et sans cet enthousiasme qui fait trop souvent dissimuler aux panégyristes les défauts de leur héros (1).

Ici finit la notice de M. l'abbé de Saint-Léger sur Galiani; nous aimons à croire qu'on nous saura bon gré d'y avoir ajouté plusieurs particularités anecdotiques et littéraires, propres à le faire mieux connaître; elles sont puisées dans sa vie par Diodati, dans ses écrits et dans sa correspondance. Des lettres confidentielles sont l'écho le

(1) Cette vie, traduite de l'italien pour la première fois, est maintenant sous presse, avec les additions du comte de Mirabeau.

plus fidèle de nos pensées, et, s'il est permis de parler ainsi, la clé du cœur.

Ce qu'on remarquait d'abord en Galiani, c'étaient la petitesse de sa taille et la vivacité de son esprit. Lorsqu'il fut présenté pour la première fois à Louis XV, il y avait auprès du monarque plusieurs grands seigneurs qui ne purent s'empêcher, en le voyant, de rire et de faire part au roi de leur surprise. Galiani s'en apercut; mais sans faire semblant de rien voir, il s'avance tranquillement vers Sa Majesté : « Sire, dit-il, vous voyez à présent l'échantillon du secrétaire, le secrétaire vient après. » Le bon monarque sourit à cette saillie; et, par une marque de bienveillance, il imposa silence aux sarcasmes des courtisans.

Galiani avait un beau singe, dont les jeux faisaient ses principaux amusemens domestiques; il avait coutume de dire qu'en cette bête ingénieuse était passée l'âme de Pitt, de Leibnitz, ou d'un secrétaire d'ambassade. Un jour ce singe, en jouant autour d'une lampe placée sur un escalier, fit tant en tirant vers lui cette lampe, qu'elle tomba, que le verre fut cassé, et toute l'huile qu'elle contenait répandue sur la rampe de fer. L'ambassadeur de Naples en ayant eu son habit tout taché, ordonna de suite qu'on tuât cet animal. « Ce n'est pas mon singe qui est coupable, dit aussitôt Galiani; mais c'est l'âme du philosophe qui voulait résoudre le problême de l'oscillation du pendule et des forces vives, dont l'académie des sciences s'occupe maintenant. »

Il se trouvait un jour à un grand repas avec son ambassadeur. Il y avait parmi les convives, un conseiller au parlement, vieux et paralytique. Après le repas, on servit

*

le café; à mesure que ce parlementaire prenait sa tasse, il y laissait tomber une liqueur hétérogène qui découlait de son nez. « Monsieur le conseiller, lui dit l'ambassadeur, ne prenez pas tant de café, il vous fera du mal. » « Ne voyez-vous pas, réplique aussitôt Galiani, qu'il tient au-dessus de sa tasse la cafetière qui la remplit, à mesure qu'elle se vide (1). »

En ses momens de bonne humeur, Galiani n'épargnait personne; dans une réunion où se trouvaient plusieurs ministres étrangers, des conseillers au parlement, et l'ambassadeur d'Espagne, ce dernier, naturellement bavard, courait sans cesse d'un bout de la salle à l'autre; parlait tantôt à l'un et tantôt à l'autre, sans jamais s'arrêter; las de le voir ainsi voltiger, Galiani improvisa ces deux vers latins :

Si quâ sede sedens, quæ sit tibi commoda sedes,
Illâ sede, sede, nec ab illâ sede, recede (2).

Ce fut sur-tout pendant son séjour à Paris, que Galiani fit connaître toute l'étendue de son esprit, et l'originalité de son caractère; aussi M^me^ la duchesse de Choiseul, cette estimable amie de l'abbé Barthélemy, avait-elle coutume de dire, en parlant de cet Italien : « En France, il y a de l'esprit en petite monnaie; et dans l'Italie, en lingot. »

---

(1) *Non vedete che tiene la caffeteria di sopra, che sempre gli rifonde.*

(2) Ces deux vers ne sauraient être traduits en français d'une manière piquante; tout leur mérite consiste dans le jeu de mots latins, si toutefois c'est véritablement un mérite; ces vers prouvent du moins l'extrême facilité de Galiani à trouver de bons mots et des saillies ingénieuses.

Le séjour qu'elle avait fait à Rome, l'avait mise à même d'établir cette différence entre l'esprit des deux nations. Ce n'est pas que son jugement, un peu trop généralisé, nous paraisse devoir réunir tous les suffrages, pour peu qu'on songe aux littérateurs du premier ordre que la France a produits pendant les deux derniers siècles.

Les sentences de Galiani n'étaient pas moins profondes qu'originales : « La mort de l'impératrice (Marie-Thérèse), écrit-il à Mme d'Epinay, est un encrier renversé sur la carte de l'Europe. Trop de modestie est de trop dans un prince ; entendons-nous ; un prince doit avoir de la modestie vis-à-vis de soi-même ; il doit se défier de son savoir, et demander des conseils, à la bonne heure ; mais il ne doit jamais en convenir avec personne, ni en parlant, ni en écrivant à ceux-mêmes qu'il fait l'honneur de consulter ; il doit en imposer, et leur faire accroire qu'il entend très-bien la matière. Ces marchands-conseillers craindront enfin un juge éclairé. Panurge (M. l'abbé Mor.....) jouera aux yeux de la postérité le rôle de Philon le juif ; on ne saura pas de quelle secte il était, etc. Tout est pendule dans ce monde ; les saisons, les empires, les gouvernemens, les hommes, le bonheur, le malheur, la vertu, le vice ou monte, ou descend, et l'on ne saurait jamais s'arrêter au milieu. Si on s'y arrêtait, on s'y trouverait si bien, que le mouvement finirait. Ceci est philosophique et du plus sublime ; mais voilà pourquoi on rencontre tant de coglioni dans le monde, parce qu'il faut qu'il y ait beaucoup de pendules. Ceci est bouffon, et du plus mauvais ; mais voilà comme je suis, deux hommes divers, pétris ensemble, et qui cependant ne tiennent pas tout à fait la place d'un seul. »

Au milieu de ses importantes et nombreuses occupations, un de ses délassemens favoris, c'était la musique; il l'avait étudiée dans sa jeunesse, et cultivée dans un âge avancé; il chantait bien. Il avait fait en France, en Allemagne et en Italie, un recueil très-curieux des meilleurs morceaux de musique vocale et instrumentale. Il avait plusieurs volumes de partitions des plus habiles maîtres. Son intime liaison avec Paësiello, qui fit la musique de son *Socrate imaginaire*, et avec Piccini, qu'il recommanda si vivement à tout ce qu'il avait d'amis à Paris, prouve l'intérêt qu'il portait à cet art et à ceux qui le cultivaient d'une manière distinguée.

Jusqu'ici on n'a donné aucuns détails sur la mort de Galiani; il en est cependant, qui sont d'autant plus importans, qu'ils rachètent en quelque sorte les fautes d'une vie qui ne fut pas toujours exempte de reproche. Dans le mois d'août 1787, ses jambes commencèrent à s'enfler; ce qui fit craindre une hydropisie. Le 8 octobre suivant, comme le mal augmentait tous les jours, il fit appeler le médecin Cotunnio, et se mit au lit; il ne tarda point à se convaincre qu'il ne pouvait point échapper à cette maladie. Son premier soin fut de confier le salut de son âme au curé de sa paroisse, et de recevoir le sacrement de l'Eucharistie. Le jour qu'on devait lui administrer le saint viatique, quoiqu'il fut extrêmement faible, il recueillit le peu de forces qui lui restaient; il se fit conduire à la galerie de son hôtel, se plaça sur un sopha, et, avant de recevoir ce sacrement, il prononça, au milieu d'un grand nombre d'assistans, une pieuse allocution, qu'il finit par ces mots : « J'espère que le Seigneur m'accordera le pardon de tous mes péchés. » Et après avoir fait, publique-

ment, une confession générale de ces mêmes péchés, il déclara hautement qu'il mourait avec tous les sentimens d'un chrétien catholique; en effet il en donna la preuve jusqu'à son dernier soupir, qu'il rendit le 30 octobre 1787, âgé de 58 ans, dix mois et deux jours. Le lendemain, en sa qualité d'abbé décoré de la mitre, il reçut les honneurs funèbres qu'on rend à un évêque; ses restes furent transportés à l'église de l'Ascension des Pères Célestins, et déposés à côté de ceux de son oncle Célestin-Galiani.

Il était d'une petite taille, avait la peau blanche, les yeux vifs, et de beaux traits; il était recherché dans ses vêtemens. On remarquait également dans sa conduite et dans ses productions, un caractère original, un esprit juste, un jugement très-solide, une connaissance parfaite des hommes et des temps. Lorsqu'il avait achevé un manuscrit, il ne pouvait se décider à le transcrire; sa mémoire judicieuse lui fournissait à chaque instant d'heureuses applications de passages grecs et latins; mais il ne voulait rien emprunter à aucun auteur, et dans toutes ses compositions, il fut original et neuf.

Il parlait avec grâce, et sans aucune affectation; ses bons mots et ses réparties faisaient le charme des sociétés, où il était avidemment recherché. Sa tête, semblable sous ce rapport à celle de l'abbé Delille, était une bibliothèque anecdotique; les femmes sur-tout, aimaient sa conversation, et l'appelaient le petit abbé charmant. Ses amusemens favoris étaient la table et le spectacle; il consacrait ordinairement le jour au plaisir, et la nuit au travail. Peut-être devrait-on déduire de ce genre de vie, la cause de sa mort prématurée. Il donnait beaucoup aux pauvres, et ses largesses datèrent du moment qu'il eut obtenu des

pensions ecclésiastiques ; ce fut pour les pauvres, autant que pour lui-même, qu'il pria le pape Benoît IV de changer en pains les pierres du Vésuve dont il faisait hommage à sa Sainteté (1).

Quoiqu'il fît profession d'une extrême tolérance, qu'il ne fût ni pédant ni orgueilleux, jamais cependant on ne blessa son amour-propre impunément ; il en donna dans sa jeunesse une preuve dans sa conduite envers le président d'une académie de Naples, qui l'avait outragé. L'anecdote est curieuse et amplement détaillée par Diodati.

Bernard Galiani, frère aîné de Ferdinand, était membre d'une académie napolitaine, qui tenait ses séances à l'hôtel du marquis Jean-Antoine Castagnola ; il fut chargé de composer un discours à la louange de l'immaculée conception de Marie, protectrice de cette académie ; il avait accepté cette tâche, mais il ne put la remplir ; des affaires de famille l'ayant appelé à Chieti, il pria son frère de le remplacer, de composer et de prononcer ce discours à l'académie. Ferdinand se renferma quelques jours chez lui, et fit avec succès cette pièce. Le jour de la séance, il se présenta pour le prononcer à la place de son frère ; mais l'avocat Sergius, président de l'académie, ne voulut point le lui permettre, craignant de compromettre l'honneur de cette société, par ce coup d'essai d'un jeune homme dont il ne connaissait point le talent, et lui-même se mit à prononcer un discours qu'il tenait tout prêt d'avance (2).

---

(1) Galiani, en adressant ces pierres à Lambertini, lui écrivait : « *Beatissime pater, fac ut lapides isti panes fiant.* ».

(2) Ce président avait apparemment appris l'absence de Berard Ga-

Ferdinand, qui, loin de se fâcher, aurait dû demander des excuses au président de ne l'avoir pas prévenu avant de se présenter, jura de s'en venger; il le fit d'une manière sinon prudente, du moins ingénieuse. C'était alors la coutume dans cette académie que, chaque fois qu'il mourait à Naples un personnage considérable, ses membres composaient, tant en vers qu'en prose, des pièces à sa louange, qu'ils avaient soin de recueillir et de publier. Dominique-Jannacone, bourreau de Naples, étant mort peu de temps après, Galiani résolut de profiter de cet évènement, pour tourner l'académie en ridicule; il communiqua son projet à son ami et ancien condisciple Pascal Carçani; et dans très-peu de jours, inspirés par l'indignation et la soif de la vengeance, ils eurent composé sur la mort du bourreau différentes pièces, qu'ils attribuèrent à ces académiciens, dont ils avaient si bien saisi le style, que ces derniers s'y seraient trompés, s'ils avaient pu être induits en erreur. Elles parurent sous ce titre : *Recueil de pièces sur la mort de Dominique-Jannacone, bourreau de la grande cour de la vicairie; publié par Jean-Antoine Sergius, avocat napolitain.*

A peine ce recueil eut-il paru, qu'il fit dans Naples un bruit extraordinaire et devint le sujet de tous les entretiens. Les académiciens furent les premiers à crier contre un faux qui les comblait de ridicule; ils allèrent jusqu'à porter leur plainte au roi. Galiani voyant le danger qui le menaçait, alla trouver le marquis Tanucci, alors se-

---

liani, et il avait sans doute été fâché de n'avoir pas été instruit du remplacement que sa place lui donnait le droit d'autoriser ou de rejeter.

crétaire de la justice, et lui avoua franchement ce qu'il avait fait, et le motif qui l'avait engagé à le faire. Le ministre, que ces productions avaient singulièrement amusé, qui savait d'ailleurs que leur lecture avait également intéressé le roi et la reine, se contenta de leur faire une réprimande. Les deux auteurs furent quittes pour quelques exercices spirituels pendant dix jours.

Dix ans après, le grand Frédéric, roi de Prusse, fit, à l'imitation de Galiani, l'éloge d'un cordonnier, sous ce titre : *Panégyrique du sieur Jacques-Mathieu Reinhart, maître cordonnier; prononcé par Pierre-Mortier, diacre de la cathédrale;* mais il y eut cette différence entre le faussaire de Berlin et celui de Naples, que le diacre n'osa rien dire, et que l'imposteur couronné n'eut aucune pénitence à subir.

Le plus grand regret qu'eut Galiani, en mourant, fut de n'avoir pas achevé son travail sur Horace, et de n'avoir pas pu le publier; cependant, il tâcha de se consoler par l'espoir qu'on profiterait un jour de ses recherches. « Si je meurs, disait-il dans une lettre à Mme d'Épinay, on trouvera assez de quoi attraper mes principales idées et mes découvertes sur Horace. » Il aurait voulu aussi voir achevée la carte géographique du royaume de Naples.

Vivant, il avait eu plusieurs ennemis dans Naples; mort, il n'eut que des panégyristes, les uns par un sentiment d'affection et de justice, les autres par intérêt. Il laissait diverses places vacantes. Tous s'accordaient à louer le cours d'une vie si laborieuse, et la manière dont Galiani avait déployé ses talens, soit comme littérateur, soit comme politique, soit enfin en qualité de ministre. Il avait trouvé le secret si rare, de cultiver en même temps

les lettres et d'être utile à sa patrie. Il eut des défauts sans doute; eh! quel homme en est exempt? Mais au moins ses vices, dit l'auteur de sa vie, furent rachetés par de grandes vertus.

On a de lui les ouvrages suivans, imprimés:

1° *Recueil de pièces à l'occasion de la mort de* Dominique-Jannacone, Bourreau de Naples, publié par G. A. S***, avocat napolitain, 1749, in-4°;

3° *Traité sur la monnaie.* Nap., 1750, in-4°, et 1780, augmenté de quelques notes par l'auteur;

3° *Catalogue des matières appartenant au Vésuve, déposées au Musée avec de courtes observations.* Lond., 1772, in-12;

4° *Discours à la louange de Benoit XIV;*

5° *Dialogue sur le commerce des blés.* Lond., 1750;

6° *Spaventosa discuzione dello spaventoso spavento, che ci spaventò tutti coll' eruzione del Vesuvio, la sera delli otto di Agosto del corrente anno,* etc. Nap., 1779, in-4°;

7° *Du Dialecte napolitain.* Nap., 1779, in-8°;

8° *Des devoirs des princes neutres envers les puissances belligérantes,* etc. Nap., 1782, in-4°;

9° *Plusieurs Mémoires sur les antiquités, insérés dans le* 1^er^ *vol. des peintures d'Herculanum;*

10° *De la parfaite conservation du grain.* Nap., 1754, in-4°;

11° *La part qu'eut Galiani à la comédie intitulée: le Socrate imaginaire.*

MANUSCRITS INÉDITS.

1° *Deux lettres académiques*, l'une sur la question de savoir s'il convient à une âme bien née d'être éprise d'une passion amoureuse, et l'autre sur l'amour platonique;

2° *Dissertation sur l'état de la monnaie du temps de la guerre de Troie;*

3° *Commentaire sur Horace;*

4° *Vie d'Horace tirée de ses poésies;*

5° *De l'instinct, des habitudes de l'homme, ou du principe du droit de la nature et des gens*, ouvrage tiré d'Horace;

6° *Vocabulaire du dialecte napolitain, avec des recherches étymologiques;*

7° *Histoire du différend qui eut lieu à Marseille, au sujet des grains;*

8° *Mémoire sur les grains de Gênes*, etc.;

9° *Des hommes d'une taille extraordinaire et des géans;*

10° *Traduction en italien de l'ouvrage de* LOCKE, *sur l'intérêt et sur la monnaie;*

11° *Discours prononcé au commencement de* 1759, *au sujet du tirage au sort des Cigisbées;*

12° *Considération sur l'histoire de Carthage, de sa fondation, jusqu'à la première guerre punique;*

13° *De l'Histoire la plus ancienne de la navigation sur la Méditerranée;*

14° *Dissertation sur la prophétie contenue au* 10e *verset du chap.* 49 *de la Genèse, connue sous le nom d'oracle de Jacob;*

15° *Deux discours* à la louange de la conception de la Vierge, protectrice de l'académie des émules;

16° *Mémoire sur la manière convenable d'ériger la statue équestre de Charles III, roi d'Espagne;*

17° *Histoire de ce qui se passa en France, au sujet des édits sur le commerce des grains, promulgués en* 1763 *et* 1764;

18° *Plan d'une académie théâtrale en faveur des jeunes élèves du conservatoire;*

19° *De l'art de gouverner;*

20° *Pensieri miei sulle cause della spopolazione delle Maremme sanesi, e sui remedj;*

21° *Dissertazione sul castro lucullano;*

22° *Traduction de l'Anti-Luerèce en vers italiens;*

23° *Plusieurs pièces de vers* sur différens sujets;

24° *Représentations et consultations sur divers objets politiques*, qui, réunies, formeraient plusieurs volumes;

25° *Plusieurs volumes* contenant quelques-unes de ses lettres, ses bons mots, des anecdotes et évènemens curieux qu'il avait coutume de rapporter dans ses conversations.

La liste de tant d'ouvrages intéressans, *inédits*, causait aux gens de lettres un vif regret de voir ces richesses perdues pour la littérature; ils apprendront sans doute avec plaisir qu'on s'occupe, en ce moment, des moyens les plus propres à faire bientôt jouir le public de ces productions.

CORRESPONDANCE

INÉDITE

DE L'ABBÉ GALIANI

AVEC Mme D'ÉPINAY, etc.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A Mme D'ÉPINAY.

Paris, 2 février 1765.

J'ai été, madame, jeudi, vous trouver; heureusement pour vous, vous étiez sortie : je venais dans l'intention de vous gronder bien fort. Vous avez donc oublié que je vous avais priée de ne pas déplacer le manuscrit en question? Si je voulais me venger, je vous retrancherais les dations des oranges de Malte; mais mon cœur généreux ne sait se venger que par des bienfaits. J'ai accumulé, en revanche, des préventions, pour en avoir une plus forte dose.

Venons au fait. Tout ce que vous dites sur la pièce est bel et bon; mais je ne donnerais pas un quart d'heure de mon temps de plus, après trois vacations aux Français au Levant. Les Françaises

du Ponent occuperont le reste. Ainsi, si avec trois vacations vous savez en faire une pièce en cinq, six, sept, dix actes, j'en serai charmé; faites tout ce qu'il vous plaira; pour moi, je n'y ferai rien de plus.

Les conseils sont la plus mauvaise monnaie, madame, dont on puisse payer ses amis : les secours sont la seule bonne. Si vous pouvez donc me payer en espèces de secours quelconques, je vous en aurai bien de l'obligation; vos conseils sont des lettres des colonies, qui, ou ne valent rien, ou du moins perdent beaucoup sur la place. Je veux retoucher au style et aux scènes de cette pièce. Ennoblissez-moi le rôle du consul, rendez-moi le valet plaisant, la précieuse ridicule; voilà ce que je vous demande. Quelque scène mériterait d'être allongée. Si vous ne voulez vous donner tant de peine, au moins marquez-moi les fautes de langue, la bassesse du style, et ce qui vous choque le plus. Pour le reste, ou faites tout, ou ne changez rien. En tout cas, ne m'égarez pas cet original sans copie, et tâchez de me le renvoyer aussitôt que vous ne voudrez pas en faire plus d'usage. J'ai oublié de vous dire que je sais corriger les fautes d'autrui, et je ne sais pas corriger les miennes; si je le savais, je commencerais par ne pas les faire. Ainsi, d'une pièce qui n'était pas la mienne, j'ai fait celle que vous avez lue. C'est à cette heure votre tour, et pas le mien; je n'y sais plus rien ajouter ni retrancher. J'ajoute à cette lettre que je suis votre très-humble, etc.

A la même.

Gênes, 17 juillet 1769.

MADAME,

Je suis toujours inconsolable d'avoir quitté Paris, et encore plus inconsolable de n'avoir reçu aucune nouvelle ni de vous ni du paresseux philosophe. Est-il possible que ce monstre, dans son impassibilité, ne sente pas à quel point mon honneur, ma gloire, dont je me fiche, et mon plaisir et celui de mes amis (dont je me soucie beaucoup) sont intéressés dans l'affaire que je lui ai confiée, et combien je suis impatient d'apprendre qu'enfin la pacotille ait doublé le cap et passé le terrible défilé de la révision ? car, après cela, je suis tranquille sur le reste.

Mon voyage a été très-heureux sur la terre et sur l'onde. Il a même été d'un bonheur inconcevable; je n'ai jamais eu chaud, et toujours le vent arrière sur le Rhône et sur la mer. Il paraît que tout me pousse à m'éloigner de tout ce que j'aime dans le monde. Cet héroïsme sera donc bien plus grand et plus mémorable, à vaincre les élémens, la nature, les dieux conspirés, et à retourner à Paris; oui, Paris est ma patrie; on aura beau m'en exiler, j'y retomberai. Attendez-moi dans la rue Fromenteau, au quatrième sur le derrière, chez la nommée....., fille majeure. Là demeurera le plus grand génie de notre âge, en pension à trente sols par jour, et il sera heureux. Adieu.

Je vous prie d'envoyer toujours vos lettres à l'hôtel de l'ambassadeur. Grimm est-il revenu de son voyage ?

A la même.

Gênes, 14 août 1769.

C'est fort bien dit, madame, point de cartons; les cartons ne sont bons que dans les reliûres, dans les livres ils ne valent rien du tout. Pour des endroits un peu lâches, ils sont assurément en grand nombre; il y en avait au moins cinquante de ma connaissance; mais pour ce qui est des plaisanteries, bien loin d'être de votre avis, j'ai trouvé qu'il n'y en avait pas assez. Vous direz, mais elles n'étaient pas du meilleur goût. Eh tant mieux, madame! Croyez-vous que tous les lecteurs aient du goût? Il faut plaire à tout le monde. Que de plaisanteries mauvaises n'a pas imprimées le patriarche Voltaire? Enfin, je les avais laissées; elles auraient peut-être fait la fortune de l'ouvrage, auprès des sots, qui sont en grand nombre; mais n'y songeons plus. Quand on saura dans quel affreux état de chagrin et d'accablement d'esprit ce malheureux ouvrage a été conçu, fait et achevé, à quel point il est avorton, on n'aura rien à dire à l'auteur, et les éditeurs auront toujours plus de mérite à l'avoir laissé tel quel, que s'ils l'avaient retouché.

J'attends à présent avec impatience les nouvelles du marché, et celles de la réussite de la chose. Je

crains que le coup de massue flanqué par notre abbé Morellet, sur la compagnie des Indes, n'ait occupé les esprits, au point que toute autre question politico-économique paraisse indifférente. Mais je viendrai en France faire mieux une autre fois. Vous croyez que je badine ? point du tout; je me suis ancré exprès à Gênes, où le fond est bon, et je suis à l'abri des marées, pour ne pas me laisser entraîner par les courans sur les rochers de Naples. J'ai redoublé d'ancres et de cabestans, et j'espère me sauver du naufrage. Il ne s'agit pas de mon plaisir seul, il s'agit de ma vie; je sens et j'éprouve tous les jours davantage, qu'il m'est physiquement impossible de vivre hors de Paris. Pleurez-moi pour mort, si je ne reviens pas.

Vous m'auriez fait grand plaisir de m'indiquer quels sont les particuliers de Naples qui ont écrit des bêtises à des particuliers de Paris, sur mon compte : et j'aurais écouté volontiers les détails qu'ils ont mandés. Ce n'est pas que je m'en inquiète aucunement; j'ai reçu l'éloge le plus pompeux de ma cour dans une dépêche, qu'on a même fait courir dans la ville de Naples, sur mes talens, ma probité, mon zèle et les services rendus à la couronne. On a fixé les gages de ma charge de conseiller du commerce, presqu'au double de ce qu'on accordait pour l'ordinaire aux autres. Vous pourrez donc dire à mes amis que l'honneur de leur ami Galiani est à l'abri. Il faut compter pour quelque chose l'honneur, car il cause un certain chatouillement de plaisir qu'on pourrait très-bien appeler l'onanisme de la vertu.

L'argent et les dignités sont le plaisir parfait, l'honneur est la masturbation. Les éloges dont j'ai été comblé par ma cour sont calqués sur ceux que M. le duc de Choiseul a bien voulu faire de moi. Je lui ai, en vérité, mille obligations, et je ne sais pas comment m'y prendre, pour lui faire parvenir les sentimens de toute ma reconnaissance.

J'ai envoyé par le prince Pignatelli saluer mon cher ami Schomberg. S'il se lamente de mon absence, je jure comme un grenadier sur la sienne. Il en agit en militaire et moi en abbé. Pour me consoler, je lis les pensées sur la tactique de M. de Silva, qui allonge les baïonnettes et raccourcit les fusils pour mieux réussir à la guerre, comme les Jésuites allongeaient le Credo et raccourcissaient le Décalogue, pour mieux réussir dans le monde; et je cause ensuite de ce que j'ai lu avec mon cher Schomberg, qui ne m'écoute pas. Oui, ventre-saint-gris, je reviendrai, dussé-je sacrifier tout. Il m'est impossible de vivre autrement; et c'est bien égal de mourir de froid à Paris, ou d'ennui à Naples.

Aimez-moi, je le mérite. Dites mille choses de ma part à tous mes amis; mais je n'ai pas le cœur de vous les nommer, et de les passer en revue dans ma tête, car je me jeterais par la fenêtre; et les étages sont fort hauts ici. Ne dites rien à la baronne, car je la déteste; elle aime plus son cheval que moi; quoique je ne l'aie jamais renversée. Adieu.

A la même.

Gênes, 28 août 1769.

MADAME,

J'ai beau me tourmenter, je ne sais plus à quoi penser. Votre dernière lettre est du 29 juillet; je pourrais en avoir reçu, même du 15 août, et je n'en ai point reçu. M'avez-vous écrit ailleurs? Mais pourquoi? Êtes-vous incommodée? L'affaire a-t-elle rencontré quelque obstacle? Mais vous me l'auriez mandé; enfin je suis dans une obscurité et dans une incertitude mortelle; veuillez m'en tirer, je vous supplie. S'il ne s'est pas trouvé d'imprimeur assez courageux pour donner les cent louis, faites ce qui vous paraîtra le mieux; mais il faut imprimer. Cette affaire, qui m'était absolument indifférente à Paris, me tient à cœur infiniment à présent. A propos, faites-moi la grâce d'avertir Diderot qu'il ne faut pas mettre sur le frontispice le mot de Térence, *ne quid nimis*, qui a déjà été employé dans une autre brochure à blés; mais il faut y mettre celui-ci :

In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte,

d'Horace. Je ne vous dis rien davantage, car j'attends avec une impatience infinie vos lettres. Je me porte bien; et je n'ai aucun mal, ni d'autre chagrin que d'être loin de vous et de Paris; mais il est si grand que je ne sais pas y résister. Encouragez tout le monde à m'écrire. Le marquis de Croismare serait-il bon pour mon correspondant? Votre ré-

ponse, adressez-la moi ici en droiture par la poste, sans l'envoyer chez mon ambassadeur. Aimez-moi.

A la même.

Gênes, 18 septembre 1769.

MADAME,

Combien les révolutions et les vicissitudes de ce monde sont rapides ! Me voilà passé des transports de colère, de désespoir, de chagrin, à ceux de la joie, des remercîmens et des embrassemens ; aussi, si je n'étais qu'une centaine de lieues éloigné de mes amis, je crois que j'allongerais mes bras et mes lèvres ; mais pour deux cent, je suis votre serviteur. Enfin, madame, je suis sous presse : vive la joie ! Mais vous qui êtes mère, vous devez bien imaginer ce que c'est que le cœur d'un père. Pourquoi ne pas m'envoyer quelques feuilles ? Craignez-vous la dépense de la poste ? N'arrêtez plus mon impatience, je vous prie ; envoyez ici à l'adresse de M. Reiny, consul de Sa Majesté Très-Chrétienne, tout ce qu'il y aura d'imprimé déjà. Je me verrai, je me lirai, je m'extasierai, et je dirai : *Possible que j'aie eu tant d'esprit !* Qui est-ce qui le croira ? Sur les cent louis, il faudra prélever toutes les dépenses, toutes les récompenses. Ce qui restera doit être donné à mon ambassadeur, qui m'a avancé cet argent ; mais comme il est très en état d'attendre, il ne faut rien escompter ; il suffit de lui donner les billets, s'il veut s'en saisir, ou du moins, le rendre informé de cela pour lui prouver mon exactitude.

Il est dans le secret que j'ai fait cet ouvrage; ainsi, lorsqu'il aura paru, on pourra lui communiquer le tout; enfin je m'en repose sur vous. J'espère que vous n'aurez pas oublié de vous faire accorder quelques exemplaires pour vous et pour moi. Il ne me reste à présent qu'à vous prier de faire mes excuses à Diderot, à qui j'ai écrit dans un accès de désespoir; c'est sa faute, car il ne m'a jamais écrit, et votre faute aussi, puisque vous êtes restée deux mois sans m'écrire. Depuis votre lettre du 4 juillet, celle-ci, du 4 septembre, est la seule que je reçois.

Je suis bien aise d'apprendre que les nouvelles de ma disgrace aient été mandées de Naples à Paris. Je savais déjà d'avance que je n'ai des amis qu'à Paris, et qu'à Naples je n'ai que des envieux, des méchans et des sots. Faudra-t-il, grand Dieu! être encore honni par la baronne? Elle a le tic de détester tous les malheureux, car elle ne veut pas l'être, pas même par le spectacle du malheur d'autrui. Cela vient d'une belle cause; elle a le cœur sensible; elle est âgée, elle se porte bien; elle veut conserver sa santé et sa tranquillité; dès qu'elle apprendra que je suis heureux, elle m'aimera à la folie.

Tâchez de faire ressouvenir de moi M. de Sartine. Ah! quel homme! quel magistrat! quel ami! Demandez-lui une place d'inspecteur de police pour moi; je resterai à Paris, et je le verrai souvent.

Aimez-moi toujours. Dites-moi, êtes-vous moins malheureuse? Vos enfans? vos affaires? le Roi? la

ferme générale? Adieu. Que de remercîmens! que de reconnaissance! Mais vous voyez cela de vos yeux qui percent au fond de mon cœur. Je ne sais pas trop ce que je fais à Gênes; tout ce que je sais, c'est que je ne suis pas à Naples, et c'est toujours quelque chose. Adieu encore. Sans adieu.

A la même.

Gênes, 2 octobre 1769.

MADAME,

Voilà qui est bien, madame; il faut toujours écrire, même lorsqu'il n'y a rien à dire. Je vous répondrai de même, lorsque je n'aurai rien à vous mander, et cela fera une correspondance très-intéressante à la fin. Je compte partir d'ici dans sept ou huit jours si rien n'arrive, comme il n'y en a pas d'apparence, et je serai à Naples à la Toussaint. Le ciel l'ordonne ainsi; et tous les moyens humains ont été jusqu'à cette heure inutiles; mais je ne suis pas mort encore; et si la justice est distributive, mon tour viendra, et je ferai faire un ciel à ma guise.

J'ai lu le mémoire de notre abbé aux idées liées; mais celui de Necker aux faits liés, ni celui du fou à lier ne sont point parvenus ici. Je le rencontrerai peut-être à Rome. Au fond, je vois que je dois retourner à Paris faire une brochure pour mettre le holà; car ces gens, en vérité, ne savent point calculer. J'attends avec impatience les nouvelles de l'accouchement et du *délivré* de mon enfant pos-

thume. J'avais écrit, il y a deux mois, à l'abbé Morellet, et il n'a point répondu; je crains que la lettre ne se soit égarée. Il est de toute nécessité de faire savoir à mon ambassadeur que les cent louis existent, qu'ils sont à sa disposition, et que je ne lui ai point menti. L'impatience des vieux est quelque chose que les jeunes gens ne comprennent point. Adieu. Je serai plus long une autre fois. Mille embrassemens au grand et au petit philosophe.

A la méme.

Naples, 18 novembre 1769.

MADAME,

Vous voyez, par la date de ma lettre, que j'ai fini mon voyage. J'ai été bien reçu par le Roi, voilà tout ce que je puis vous dire. Au reste, je mentirais, si je vous disais ce que je compte faire ce printemps. Assurément je passerai l'hiver à Naples. Je n'ai pas eu le temps de répondre à votre lettre du 22, que j'ai reçue à Rome, mais cela ne m'a pas empêché de songer à vous et à madame votre fille; vous vous souviendrez qu'elle souhaitait une petite antique pour remplacer celle que je lui avais donnée jadis, et qu'elle a perdue. J'ai cherché, fouillé, flairé par-tout; enfin j'ai rencontré quelque chose qui m'a fait grand plaisir: c'est une jolie petite Pallas, encore plus petite que la vôtre, sûrement antique et parfaitement gravée; vous la trouverez ici dedans la lettre; vous la pré-

senterez à madame votre fille, de ma part; et je suis enchanté que la mère et la fille pourront désormais cacheter avec les mêmes armoiries : Minerve sera le symbole de la famille.

J'attends les nouvelles du bruit que ma bombe aura fait en crevant à Paris. Je suis bien aise qu'il y ait une trentaine d'exemplaires pour moi. Voici le testament. Il faut en envoyer un à Gênes, à M. Reiny, comme je vous l'avais mandé. Il faut m'en envoyer quatre par la poste, à Rome, mais je ne veux rien dépenser; il faut trouver quelque moyen, soit celui des fermiers-généraux des postes, ou un autre que vous imaginerez. Sept autres pourront venir plus lentement par la voie de la mer et de Marseille, dans quelques ballots de libraires; en voilà douze. A Paris, il en faut donner un à mon ambassadeur, un autre à M. de Magaillon, secrétaire d'ambassade d'Espagne; le reste sera pour vous et pour nos amis. *Nota bene*, qu'il faudra en vendre quelqu'un pour un certain usage que voici : Je veux m'abonner, du commencement de la nouvelle année, à la *Gazette de France*, mais je voudrais la recevoir franche jusqu'à Rome; je crois que cela se peut aisément; parlez-en à Suard. Pour payer cet abonnement, je ne veux pas tirer de l'argent de ma poche; la vente de quelques dialogues doit y suppléer.

Je suis débiteur d'une réponse au baron, et d'une autre à Diderot; je me mettrai en règle ici. Cette ville, condamnée à l'oisiveté depuis le temps d'Horace et de Virgile, *et inotia natam Parthe-*

nopen, me donne autant de loisir que je voudrais, et plus même que je n'en souhaite.

J'embrasse le cher prophète. J'ai reçu une très-longue lettre de notre incomparable marquis, qui ne dit rien; j'aurais souhaité qu'il me l'eût écrite en prose. Adieu, aimez-moi toujours. Adieu.

Il faut que vous m'achetiez ce recueil d'airs choisis de l'Opéra-Comique, qui s'imprime à Paris. Ce sont des *in-quarto* de musique; il y en avait, de mon temps, trois volumes qu'on payait vingt-sept livres. Il y a le chant et la basse, et, je crois, un violon. Vous aurez la bonté de charger le libraire Molini de l'expédition.

A la même.

Naples, 18 décembre 1769.

MADAME,

Votre dernière lettre du 4 novembre m'accabla tellement de chagrin, que je n'eus point la force d'y répondre. J'essayai vainement d'écrire à vous et à M. de Sartine; mais je déchirai ce que j'avais écrit, et j'abandonnai le tout aux caprices de ma malheureuse destinée. Votre lettre du 27 n'est pas plus consolante pour moi; cependant il faut y répondre, et il faut jurer comme un renégat. Est-il possible que le meilleur des hommes, le plus digne magistrat, l'homme du monde qui m'aime le plus, et que j'aime et j'estime le plus, enfin M. de Sartine, veuille de gaîté de cœur me ruiner moi et un honnête libraire? L'auriez-vous cru, madame?

Etait-il croyable que le seul livre respectueux qu'on ait fait jusqu'à cette heure sur les matières d'administration, rencontre tant de difficultés, pendant qu'on laisse paraître avec permission les *Satyres*, qui seraient les plus sanglantes, si elles n'étaient pas ennuyeuses? Je suis content que vous, madame, vous vous soyez une fois mêlée d'une de mes affaires pour voir à quel point on peut être malheureux sans l'avoir mérité. Que le baron vienne me dire à présent que les dez ne sont pas pipés; il radote. Si tout était régi par le hasard, il n'y aurait pas d'injustice dans le monde. Rien n'est si juste que le hasard; c'est sa nature même d'être juste; il tombe à droite, à gauche; toujours neutre, toujours indifférent, toujours égal, toujours compensé; mais c'est que les dez sont pipés, et voilà le diable. Proposez cette difficulté au baron, et confondez-le. Point d'injustice, si le jeu est bon et sans malice.

Je vous écris avec une humeur de chien, et c'est M. de Sartine qui en est cause. Je me consolerais aisément de tout, si mon enfant posthume était heureux. Faites-lui-en des reproches les plus tendres et les plus amers; mordez-le, pincez-le, égratignez-le pour lui faire entendre raison. Qu'avancera-t-il à me ruiner? Est-ce qu'il m'empêchera de faire imprimer l'ouvrage en Hollande, où même ici? Un M. Godard, fameux écrivain économique, vient d'imprimer ici un ouvrage terrible et sanglant contre notre administration, intitulé *Naples*, et on l'a laissé faire. Est-ce que

M. de Sartine se laissera surpasser par nous en amour pour la liberté de la presse ?

Il n'y a donc plus de Briche ? Eh bien ! qu'importe. Y a-t-il encore la rue Champ-Fleuri ? J'en immortaliserai un galetas du quatrième, par mes écrits lumineux et obscurs. Vous m'exhortez à aller au Congo pour être heureux ; il y a une syllable de trop dans le voyage que vous me proposez. Ventre-saint-gris, c'est qu'il n'y a point de chemin d'ici pour aller dans ce pays fertile et heureux, sauf le mauvais air ; cependant je veux vous écouter ; j'essaierai ; et si j'y vais sans accident, je vous le manderai.

L'aimable baron de Studnitz se souvient-il encore donc de moi ? Eh bien, si je ne vais pas au Congo, j'irai à Gotha l'embrasser et passer le reste de ma vie auprès de ce prince, *qui est juxtà cor meum*, comme David était selon le cœur du Seigneur, et n'en valait pas davantage.

Je n'ai pas encore répondu ni au marquis ni à mon cher Grimm, ni à l'abbé Morellet, ni au baron de Gleichen, et c'est toujours M. de Sartine la cause de tout cela. Si vous ne me rendez pas ma gaîté, je n'écrirai plus à personne ; car ici je n'ai rien qui me tourmente, si ce n'est que je n'ai ni d'amusemens, ni de plaisirs, ni d'amis, ni d'écoliers, ni de dîners, ni de soupers, ni d'argent, ni de vanité, ni de gaîté, ni d'affaires agréables, ni d'amours. Mais en revanche, j'ai l'amitié du maître, la rage des envieux, le risque des calomnies, les ennuyeux à perte de vue, les procès, le

palais, la cour, les cornemuses dans les rues, et les cors aux pieds; et vous voulez que j'écrive sur la Compagnie des Indes? *Nunc et versus tecum meditare canoros.*

A propos de votre lettre antérieure du 4, je vous trouve comme Balaam et Caifas, prophétisant sans le savoir, et disant bien en voulant dire mal. Vous ne pouviez mieux répondre à une grande femelle bien élégante, bien jolie, que les meubles se pêchaient tous les trois ans; cela est vrai, au pied de la lettre; et que sa pièce d'eau se vendait, cela est vrai aussi. Les femmes ont des filets tout exprès pour prendre, tous les trois ans, des nouveaux meubles.

Je suis fâché de la catastrophe de la maison du baron; mais j'avais prévu que le goût de la baronne pour la solitude opérerait enfin ce changement. J'espère que madame votre fille aura trouvé de son goût la petite pierre antique que je vous ai envoyée. Aimez-moi, et ne croyez pas que j'oublie ni vous ni mes amis. De quoi me servirait d'avoir une mémoire heureuse et une imagination vive, si j'oubliais ce qui a fait et ce qui fera peut-être le bonheur de ma vie? Adieu. Bonsoir.

A la même.

Naples, 20 janvier 1770.

MA CHÈRE DAME,

Dans l'abattement du désespoir où m'avait jeté le contre-temps qu'essuyait mon ouvrage, je n'a-

vais pas eu le cœur de répondre à votre lettre du 13. Je disais : Attendons, voyons par où cela finira. Le courrier parti de Paris le 25, n'a pas pu vaincre les obstacles des neiges et des rivières débordées; ainsi nous sommes restés une semaine sans lettres de France; et à présent je reçois vos deux lettres du 25 et du 4. Je ne sais pas encore si je suis à l'abri des malheurs, et si j'aurai mes pauvres cent louis; car voilà toute mon ambition, ma gloire, ma vertu. J'observe pourtant qu'il a fallu renvoyer un contrôleur, causer des banqueroutes immenses, exciter le bouleversement de l'Etat, pour que mon petit livre paraisse. La nuit qui accoucha d'Hercule ne fut pas, à beaucoup près, si longue ni aussi orageuse. De grâce ne me mandez pas les critiques, mandez-moi uniquement le débit, et si le libraire ira tenir compagnie aux trésoriers des postes et de Bretagne; voilà tout ce qui m'intéresse.

J'aurai soin de faire retirer régulièrement la gazette de Paris, et je m'arrangerai avec Suard. Son rhumatisme et vos coliques ne valent rien du tout. Renvoyez cela au plus vite, et point de bains, s'il vous plaît. Mangez du lait frais avec du miel de Provence; en trois jours vous vous y accoutumerez et vous serez guérie. La Géorgique n'est plus un sujet de poëme à notre âge. Il faut une religion agricole à un peuple colon, pour parler avec emphase et avec grandeur des poireaux, des oignons et des abeilles.

. . . . . .

. . . . . .

Il y a deux classes de religion. Celles des peuples nouveaux sont riantes et ne sont qu'agriculture, médecine, atlétique et population. Celles des vieux peuples sont tristes et ne sont que métaphysique, rhétorique, contemplation, élévation de l'ame; elles doivent causer l'abandon de la culture, de la population, de la bonne santé et des plaisirs. Nous sommes vieux.

Je veux vous dire un mot sur votre première lettre concernant la brochure de Voltaire: *Tout en Dieu.* Vous vous étonnez qu'il n'ait employé que vingt pages pour parler de la cause universelle et de ses effets; moi, je m'étonne du contraire. Qui dit: Tout en Dieu, dit clair et net que Dieu est le tout; car celui qui dit que le deux et le trois sont dans le cinq, dit que le cinq n'est que le composé de trois et deux, et tout est dit. Comment diable peut-on trouver de quoi remplir une brochure d'une chose, dont je n'ai pu remplir vingt lignes qu'en y ajoutant une comparaison? Voltaire a cette fois joué de malheur; il a voulu paraître déiste, et il s'est trouvé athée, sans s'en apercevoir. Tant va la cruche à l'eau, etc. etc. etc. Il ne faut jamais se frotter trop à ces matières; elles sont glissantes.

Sa colère contre le carême et la morue sèche, est peut-être plus juste; moi, je ne l'aime pas non plus. Mais sa colère contre les fêtes est absurde; il les croit d'institution divine, et voilà pourquoi il les a prises en grippe; mais il se trompe, elles sont d'institution humaine; elles ne sont pas pour

Dieu; elles sont pour l'homme, et par conséquent Voltaire devrait les respecter. Encore cette fois, il a pris son c.. pour ses chausses. Pour les adorateurs, selon les échantillons que vous m'en donnez, il pourrait être bon. Dans un dialogue, il faut que chacun reste de son avis.

Le billet de notre cher marquis vaut mieux que tout cela. Faites mes complimens à Antoinette Rose, puisqu'elle a fait son entrée. Grimm s'est donné bien de la peine à chercher des corrections à faire sur un ouvrage qui, peut-être, sera plus cher à mes amis par ses imperfections, qui annoncent cette cruelle précipitation de mon départ. Ma santé est toujours la même; je suis accablé d'ennui. Au reste, que sait-on? Adieu ma chère dame.

A la même.

Naples, 3 février 1770.

MADAME,

J'ai enfin reçu un exemplaire du livre qui fait tant de bruit à Paris, et que j'ai lu avec la plus grande avidité, ne me souvenant presque plus de ce qu'il contenait. Foi de connaisseur, c'est un bon livre. S'il a plu à l'abbé Raynal et à notre chef Schomberg, je suis content; je fais le plus grand cas du jugement de ces deux hommes. Pour madame Dudéfant, je suis bien sûr qu'elle ne l'a pas lu. Pour Duclos, son avis indique toujours quel est l'avis contraire du reste de l'univers. Ainsi, tout va bien. J'y ai trouvé peu de changemens,

mais ce peu fait un très-grand effet. Un rien paré un homme; j'en remercie les bienfaiteurs. Que n'en puis-je dire autant des correcteurs d'épreuves! J'y ai trouvé quatre ou cinq fautes capitales qu'il est de la plus grande importance de corriger, quand ce ne serait qu'à la plume, sur les exemplaires non vendus. Si le débit produit une seconde édition, je vous prie de faire grande attention à ces corrections; et, en outre, je vous demande en grâce d'ôter de la fin du cinquième dialogue, si je ne me trompe, cette partie de jeu, et de rétablir le dîner. Je ne sais pas quelle rage vous avez de me faire passer pour un joueur plutôt que pour un gourmand. Je suis gourmand, et point joueur. Quel mal y a-t-il qu'on parle de dîner, lorsqu'on ne parle que de blé? Enfin, madame, je vous en prie, rétablissez-moi le dîner, et ôtez cette apostille qui contraste avec le début du dialogue suivant qui commence en dînant, etc. Ne donnons pas gain de cause aux gens délicats. Je veux être ce que je suis; je veux avoir le ton qu'il me plaît; et, si on m'achète, je ne demande pas davantage, ni mon libraire non plus. Le cher abbé Panurge a donc écorché son doigt en attendant de m'écorcher, moi, tout vif, et les oreilles des auditeurs peut-être. Mais pourquoi me réfute-t-il, si je n'ai pas encore achevé de parler? Je vous supplie, madame, de dire et de répondre à tous ceux qui savent que le livre est de moi, l'histoire lamentable de ce malheureux ouvrage. Le dernier dialogue a été écrit en sanglotant, et vous savez qu'il n'est pas fini: il y

manque le plus important de mon système. L'abbé Morellet devrait m'écouter jusqu'au bout. Cependant, s'il est inexorable, de grâce lisez-lui ma lettre sur la Compagnie des Indes, et rendez sa colère complète.

Je réponds à votre lettre du 14, qui m'arrive dans le moment. Ceux qui vous ont fait la difficulté sur le double dommage que mes droits d'importation et d'exportation produiraient aux spéculateurs qui font venir des blés de l'étranger, ne connaissent pas les lois de leur pays. Il y a déjà deux ans que cet inconvénient a été paré par une déclaration du Roi. Il existait, quoique plus faiblement, à cause des droits d'un pour cent d'importation, et du demi pour cent d'exportation que l'édit avait établi. La déclaration dit que le blé qui arrive est censé être en entrepôt, que les ports de France seront des ports francs relativement aux blés, et qu'on ne paiera pas cet un pour cent, lorsqu'on remporte les blés étrangers qu'on avait fait venir. Cette loi existe; si j'avais mes papiers en ordre, je vous l'enverrais d'ici; c'est vous-même qui me l'avez achetée pour quarante-quatre sous. Ainsi, je ne devais pas parler d'une loi sage qui est déjà faite. Au reste, j'en aurais parlé, lorsque j'aurais expliqué mon système des magasins et des ports francs, en un mot, des *caricatori*, qu'il faut établir en France, comme ils le sont en Sicile; mais je suis parti, ou, pour mieux dire, on m'a arraché de Paris, et on m'a arraché le cœur. Que voulez-vous de moi? Ainsi la réponse que vous de-

vez donner à cette objection, n'est pas celle que vous me mandez dans votre lettre; mais c'est d'acheter cette déclaration et de la montrer. On verra que l'inconvénient n'existe pas, puisqu'il est décidé qu'on ne paie des droits que lorsqu'on fait une véritable importation, non pas en débarquant ces blés dans les magasins des villes commerçantes, mais en les vendant aux gens du pays; et de même, lorsqu'on s'en veut aller avec le blé apporté, il suffit de montrer sa déclaration faite lors de l'arrivée, et on est libre de s'en aller avec la quantité de blé non vendue, sans rien payer. Tout cela est fait déjà et arrangé par le gouvernement français, il y a deux ans, avec beaucoup de sagesse, et en prenant toutes les précautions pour éviter les fraudes. Cependant je vous remercie infiniment de m'en avoir écrit; cela me fournira matière pour le dialogue à faire.

Faites-moi, de grâce, écrire par Grimm, par Schomberg, par le baron, par tout le monde; cela est nécessaire à mon salut. Je suis damné, et je mourrai dans le désespoir, si mes amis m'oublient. Mille remercîmens à mademoiselle de Lespinasse sur son opiniâtreté à trouver bonnes mes mauvaises plaisanteries. Adieu, ma belle dame; je n'ai pas le temps de vous en dire davantage ce soir. Embrassez mon cher philosophe, et embrassez-vous vous-même de ma part. M. de Sartine a-t-il reçu la feuille que je lui ai envoyée de Gênes sur l'établissement des Lombards? Adieu.

Madame, je vous prie d'envoyer un exemplaire

des dialogues en présent de ma part à M. Pellerin, ancien premier commis de la marine, rue de Richelieu. J'aime bien cet homme de la vieille roche.

A la même.

Naples, 11 février 1770.

MADAME,

Je suis bien fâché de ce que vous me mandez dans votre lettre du 22, que votre santé vous empêche de m'écrire bien au long. Quoi ! seriez-vous malade à force de disputer pour moi? Ne faites pas cela, de grâce, et laissez plutôt écraser l'ouvrage et l'auteur. Le bruit et le schisme avaient été prévus par M. le chevalier Zanobi; cependant le baron d'Holbach et Diderot l'ont voulu, et ils ne veulent pas se guérir de la manie de faire du bien aux hommes. J'ai vu avec plaisir le jugement de Voltaire; nous attendons à présent ceux des parlemens de Rouen et de Paris, et les réquisitoires des autres. En attendant, je voudrais savoir les avis des personnes suivantes : Marmontel, le comte de Creutz, Thomas, le chevalier de Chatelux, le comte d'Albant, Bernard, M. Turgot, et sur-tout d'Alainville, que j'estime le plus; car les autres sont des enfans vis-à-vis du grand d'Alainville; voilà un philosophe, à mon avis; je le charge de répondre à l'abbé Morellet, dans une partie de pique-nique au Gros-Cailloux, où ils pourront se battre, les anguilles à la main. Le reste

des avis, je le devine à peu près. Adieu, ma belle dame. Si le livre se vend, le libraire paiera. Voilà du sublime.

A la même.

Naples, 24 février 1770.

MADAME,

Me croyez-vous assez philosophe pour ne pas m'envoyer les réponses, les répliques, les injures qu'on vomit contre le malheureux chevalier Zanobi! Vous m'auriez fait le plus grand plaisir de me les envoyer par la poste; je suis préparé à tout. La corvée du sage est de faire du bien aux hommes.

Je me souviens d'être resté deux ordinaires, ou trois, tout au plus, sans vous écrire. Mais M. Nicolaï, à qui j'envoie mes lettres, les aura données à Gatti, et nous voilà frits. *Solitus deliquere*, il les aura égarées, et j'en suis au désespoir; car il y en avait de charmantes. De vous, j'ai reçu toujours des lettres, excepté la semaine dernière; vous me dites de m'avoir écrit; ainsi en voilà une des vôtres égarée de même; le mal est à Paris, tâchez d'y remédier. Je crois que de se servir de la petite poste serait le mieux; vous les enverrez au secrétaire de M. l'ambassadeur, et il vous les enverra. Vous ne sauriez croire le froid que jette dans une correspondance, cette mortelle incertitude; croyez pourtant que ce froid ne suffit pas pour refroidir le plaisir que j'ai à vous écrire.

Pourquoi mystifier le bon abbé Morellet? Je suis coupable avec lui; je suis coupable de *non prophëtie;* j'aurais dû deviner qu'il radoterait économistiquement dans le dictionnaire qu'il va faire, par la raison que M. d'Invau le payait. J'ai tort; mais il a beau faire, je l'aimerai toujours, malgré ses réponses, ses répliques et sa nouvelle physionomie rurale. Adieu, ma belle dame, assurez la correspondance.

A la même.

Naples, 3 mars 1770.

MADAME,

La lettre de mon aimable prince de Gotha m'a causé un plaisir infini; si je vous disais que je fais cas de son suffrage plus même que de celui de Voltaire, je ne vous mentirais pas; il n'y a que celui de l'imprimeur que je préférerais à tout, et par bonnes et valables raisons. Ce prince me dit que *omne tulit punctum qui miscuit utile dulci,* et moi je lui recommande de dire dorénavant *omne tulit punctum qui miscuit* l'avis de l'imprimeur à celui de l'Encyclopédie. Il y a pourtant une chose dans la lettre du prince qui me fait de la peine pour lui; c'est qu'il y a trop de modestie, et qu'il l'a fait paraître. Il faudra que je fasse, un beau jour, une belle dissertation pour le guérir de cette vertu; elle est de trop dans un prince, et ce n'est pas la seule qu'un souverain

pourrait avoir de trop. Entendons-nous; un prince doit avoir de la modestie vis-à-vis de soi-même; il doit se défier de son savoir, et demander des conseils; à la bonne heure; mais il ne doit jamais en convenir avec personne, ni en parlant, ni encore plus en écrivant à ceux mêmes qu'il fait l'honneur de consulter; il doit en imposer et leur faire accroire qu'il entend très-bien la matière. Ces marchands conseillers craindront en lui un juge éclairé; les bons se flatteront d'y trouver un connaisseur. S'il trahit son secret, il n'aura jamais un bon conseil; car si monsieur le conseiller s'aperçoit que son souverain n'entend pas la matière, il se gardera bien de l'en instruire; il travaillerait à se rendre inutile; ce qui est contraire à la nature humaine. Mais, au contraire, s'il croit que le prince en est instruit, il fera de son mieux pour briller à ses yeux, et débitera le meilleur de sa marchandise. Enfin, la parole d'un prince est sacrée. Il n'a qu'un mot; s'il dit je n'y entends rien, on s'en rapportera à lui : ce qui serait très-malheureux et très-faux en même temps, dans le cas de notre cher prince. Il est vrai qu'il y a eu peut-être d'autres souverains qui, s'ils avaient dit : *Je n'y entends rien*, ce serait la seule parole sacrée qu'ils auraient inviolablement tenue; mais ces princes sont morts, l'histoire en parle. Priez, en attendant, mon cher Grimm, de dire au prince de ma part tout ce que son cœur et son esprit lui fourniront. Il est prophète, il est *voyant*, ainsi il devinera très-juste tout ce que je voudrais mander à cette

jeune plante qui fait l'espérance de l'Allemagne et l'honneur de l'humanité.

Assurez le libraire Merlin (car je crois qu'il s'appelle ainsi), que le sage Merlin ne valait pas deux liards à côté de lui; que je le rendrai plus grand sorcier que l'autre, et que, dès à présent, je lui promets l'édition de cent quatre-vingt-treize volumes dont j'accoucherai un par an, pourvu que, de son côté, il m'assure de la vie. Je compte même faire de mes ouvrages une tontine (puisque vous en avez aboli la race), et je veux que le dernier vaille et contienne tous les autres. Vous jugez par-là que cet ouvrage sera bien court. Oui, ma foi, il sera si court que le voilà :

Livre cent quatre-vingt-treize.
$X = O.$
Le tout est égal à zéro.
Machiavellino.

Chargez-vous d'en donner l'édition, avant que les autres aient paru. Parlons d'autre chose. Quoi! on mystifie encore à Paris? Je croyais que M. l'abbé Terray était le seul mystificateur actuel; mais puisque M^me^ de Luchet s'en mêle encore, on a bien fait de la blâmer. Cela ne l'empêchera pourtant pas de mener son fiacre.

Pourquoi ne voulez-vous pas que l'aventure arrivée à l'évêque de Tarbes n'ait pas pu m'arriver? Je ne connais point du tout le visage de M^me^ Jourdan. Comment est-il possible, l'abbé? me direz-vous.

Oui, madame; c'est parce que j'entends le commerce que messeigneurs les évêques n'entendent point. J'achetais de la première main, et j'avais du bon à bien bon marché; eux, ils achètent tout par l'entremise des courtiers; ainsi ils sont toujours dupés. Ils sont une espèce de peuple agricole; moi, j'étais peuple manufacturier et fabriquant; aussi ils ont, pour la plupart, une physionomie rurale, et le dieu des jardins est leur dieu. Je me suis, madame, raccommodé avec les critiques, et même avec les injures; ainsi envoyez-moi toutes celles qui paraîtront. Si les injures sont trop fortes, je répondrai à messieurs les cultivateurs par une brochure qui aura pour vignette le *dieu des jardins* (d'Horace), jadis *tronc de figuier*, et à présent *dieu des économistes*, avec la légende : *Quantùm vesicâ pepedi.* Je vois d'ici mon cher Grimm éclater de rire à la lecture de cette lettre, et courir le risque, par la violence du rire, d'en faire autant. Bonsoir, ma belle dame; aimez-moi, et croyez-moi à Paris, et vous à la Briche.

A la même.

Naples, 9 mars 1770.

MADAME,

Je n'ai point reçu de vos lettres cette semaine; cela me fâche, et me fait soupçonner que les lettres s'égarent. Vous pouvez remédier à cet inconvénient, qui est très-grand et très-nuisible aux plaisirs de l'amitié. J'ai déjà reçu la caisse avec les

neuf exemplaires que vous m'avez expédiés par mer. Jamais Eole et Neptune ne m'ont tant favorisé. Je n'ai pas d'avis que mon ambassadeur ait été payé des premiers cinquante louis. Je suis dans une parfaite ignorance des évènemens de Paris. Est-ce que la Compagnie des Indes ressuscite ? Est-ce que notre bon Panurge en aura le débit ?

Je devrais, ce soir, répondre à la belle lettre de M^me^ de Necker, mais je n'en ai pas le temps; vous lui enverrez, en attendant, mes complimens.

Je devrais écrire à notre cher baron d'Holbach. En attendant que je m'y détermine, vous pourrez lui dire que je lui enverrai une thèse théologique soutenue dans notre séminaire ici, dans laquelle on a eu la maladresse ou la malice de citer tous les éclats de la bombe religieuse qui a crevé depuis cinq ans. Boulanger, Voltaire, le militaire philosophe, etc. etc. etc., tout y est cité. Le jeune défendeur de la thèse m'a assuré qu'il avait lu tous ces mauvais livres. Aimez-moi, et ne me laissez pas sans m'écrire, ou sans me faire écrire par d'autres.

A la même.

Naples, 17 mars 1770.

MADAME,

La mort de mon ambassadeur m'accable de tristesse; je m'aperçois de plus en plus que je ne serai jamais heureux, parce que je suis trop sensible à l'amitié, et j'ai trop d'imagination pour oublier.

Ah! si je pouvais avoir un peu de cette eau de Léthé! On dit que la source est dans les environs de Paris: si vous pouviez m'en envoyer des bouteilles?

Je ne suis pas en état de vous écrire, au milieu du chagrin, une lettre divine; contentez-vous pour ce soir, d'une lettre toute humaine que voici. De l'argent que le libraire doit me donner, voici ce qu'il faut faire: Vous commencerez par vous rembourser de vos avances, ensuite je vous prie de payer à M. Gatti ce que je lui dois; et je crois que cette somme peut monter à six louis et demi à la fin du mois de mars. Après vous retiendrez l'argent de la commission de flambeaux argentés et des rafraîchissoirs et cuvettes à verres que j'ai pris la liberté de vous donner. Le reste, vous me le remettrez par une lettre de change; mais, comme il n'y a point de change entre Naples et Paris, vous enverrez l'argent à Gênes, à M. Pietro-Paolo Celesia, avec qui je m'entendrai pour le retirer. Rien ne vous sera plus aisé que de trouver des lettres de change pour Gênes; mais il faut que vous écriviez à M. Pietro-Paolo Celesia, que cet argent, dont vous lui envoyez la lettre de change, est à moi. Comme je suis ici procureur de feu mon ambassadeur, je dois compter avec ses neveux et héritiers; ainsi il m'est plus commode de retirer ici mon argent. Voilà bien du verbiage sur une matière aussi crasse, aussi vile, aussi méprisable que l'argent. Et le sublime de la philosophie, quand est-ce qu'il commence, me demanderez-vous? Pas ce soir. Comment voulez-vous que j'entame le dixième dialogue, si

vous ne m'envoyez pas les critiques faites et à faire ? Ecrivez-moi toujours par la voie de M. Nicolaï.

A la même.

Naples, 24 mars 1770.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est donc, ma belle dame ? Vous ne m'écrivez pas ? Seriez-vous malade ? J'en tremble. Mais j'espère que non. Cependant, vous avez mille choses à me demander. Vous avez des brochures contre moi à m'envoyer, vous avez des nouvelles de mes amis à me donner. Ne m'abandonnez pas. Je n'ai d'autre soulagement dans l'ennui qui m'accable, que de recevoir force lettres de Paris. Je crains que vous ne receviez pas mes lettres. Si cela est, je prendrai le parti de vous écrire en droiture par la poste, car j'ai résolu de ne laisser passer aucune semaine sans vous écrire, même lorsque je n'ai rien à vous dire, comme par exemple ce soir.

Je vous prie de dire à Grimm que j'ai reçu une lettre du Contino de Potzdam, qui a lu mon livre et qui en raffole.

Aimez-moi toujours, ma belle dame, et donnez-moi par vos lettres l'occasion et l'échauffement de tête qu'il me faut pour vous écrire fort au long.

A la même.

Naples, 31 mars 1770.

Madame,

Votre silence m'inquiète horriblement. Qu'est-il

donc arrivé? Êtes-vous en prison à cause de mon malheureux livre? Diderot l'est-il aussi? et Grimm et le baron, et tant d'autres? M'a-t-on oublié, malgré le bruit que j'ai fait pour qu'on se ressouvienne de moi? Tirez-moi de cette inquiétude; et, pour me tenir au courant, écrivez-moi en droiture par la poste.

On m'a écrit que l'abbé Morellet a reçu ordre du Gouvernement de répondre aux dialogues. Il est donc déclaré le guet et la maréchaussée des économistes? Il a ordre de courre sus après nous autres malheureux faux Saulniers en philosophie rurale. Patience, nous nous recommanderons à nos jambes pour nous sauver. Pour moi, j'ai galopé jusqu'à Naples, et je me crois en sûreté ici.

Le baron de Gleichen vient-il ici comme on le dit? Parlez-lui de moi, dites-lui de m'apporter de beaux chats angolas. Je m'engage de prouver la libre exportation des angolas plus nécessaire et plus avantageuse que celle du blé.

Mais vous ne m'écrivez pas, cela me désole. Seriez-vous malade? Adieu. Finissez mes tourmens par une belle épître très-longue, très-curieuse. Aimez-moi.

A la même.

Naples, 27 février 1770.

MADAME,

Votre lettre du 6 arrive dans l'instant, et elle achève de me persuader que les dés sont pipés,

malgré tout ce qu'en dit le baron, qui a toujours amené des doublets dans sa vie, pendant que je n'amène que des as. Ne voyez-vous pas clairement que la seule chose qui m'intéresse dans tout ceci, c'est-à-dire mes pauvres cent louis, est celle qui rencontre des difficultés inouïes, inconcevables, impossibles à expliquer? Jurez donc, madame, comme je jure aussi de mon côté. Il y a des saints qui veulent être jurés, à ce que disait un célèbre goutteux.

Je ne m'étonne point des contradictions de Panurge; c'est un homme qui a le cœur dans sa tête, et la tête dans le cœur; il raisonne par passion, et agit par principes; cela fait que je l'aime de tout mon cœur, quoique je raisonne difficilement, et qu'il m'aime aussi à la folie, quoiqu'il me croye machiavellino. Au reste, je crois que son cœur, qui est le plus vertueux et le plus beau du monde, entraînera sa tête, et qu'il finira par ne pas répondre et par m'aimer davantage. Il s'apercevra, à la deuxième ou à la troisième lecture, que le chevalier Zanobi ne croit ni ne pense un mot de tout ce qu'il dit; qu'il est le plus grand sceptique et le plus grand académique du monde; qu'il ne croit rien, en rien, sur rien de rien; mais, de grâce, madame, ne lâchez pas ce mot, qui est la clef du mystère. Attendons, et amusons-nous à voir combien de temps Paris restera sans m'entendre, et à s'échauffer sur une question interminable. Le seul Grimm m'avait entendu d'abord: il devinait que le livre resterait sans conclusion. Il a fallu

ajouter une conclusion en faveur des badauds de Paris, qui aiment à conclure. Au reste, le livre est bien le livre d'un philosophe, et il est seul capable de former un philosophe et un homme d'état, c'est-à-dire un homme qui a la clef du mystère, et qui sait que le tout se réduit au zéro. L'abbé Raynal a raison de dire que l'ouvrage est profond. Il est diablement profond; car il est creux, et il n'y a rien de nous. Ceux qui ont dit que les principes y étaient trop éparpillés, ont fait l'éloge le plus complet du dialogue; mais le style des dialogues est presqu'inconnu à Paris. Ceux qui se donneront la peine de lier mes idées, devineront peut-être le but de l'ouvrage. Vous m'avez mandé le premier succès de la décharge des grenadiers et de la première file. J'attends avec curiosité le bruit des goujats de l'armée, qui sera diabolique; mais n'oubliez pas de me mander ce qu'en aura pensé Voltaire. Vous en enverrez, sans doute, un exemplaire à mon cher prince de Saxe Gotha, de ma part. Encouragez mes amis qui auront lu l'ouvrage, à m'écrire. Je ferai volontiers la dépense de la poste pour cette fois-là.

A propos, puisqu'on sait l'auteur, je me flatte que vous n'aurez pas manqué de dire à mes amis dans quelles circonstances fâcheuses ce malheureux enfant et a été conçu et avorté. Je ne sais pas moi-même ce qu'il est. Je n'ai pas pu le lire une seule fois de sang-froid; j'avais laissé le manuscrit original dans vos mains, ainsi je n'en sais rien. Cela ne fait rien au public; mais j'espère que mes amis le

liront avec plus d'indulgence; et, en un mot, pourvu que la lecture leur retrace le souvenir du son de ma voix, de mon dialogue, de mes gestes, voilà tout ce que je demande. Qu'on m'aime, car par la sambleu ! je le mérite à tous égards, et ils ne reverront pas de long-temps à Paris un étranger plus aimable que moi.

Autre à propos. Je vous prie d'envoyer en présent de ma part (puisque l'auteur est connu) un exemplaire à M. Baudouin, maître des requêtes, nouvellement marié, place Vendôme.

Il ne faut point songer à une nouvelle édition, si la première ne se vend point. Cependant, si on la vend, je voudrais ajouter un dialogue à la deuxième édition, où l'on expliquera le système des magasins de dépôts, qui est le seul qui puisse rendre favorable le commerce des blés en France. Et comme quoi je rêve toujours argent, le libraire me paiera vingt-cinq louis ce nouveau dialogue. Mais, me direz-vous, pouvez-vous faire des dialogues hors de Paris? Non, en vérité; je suis ici dans le plus inconcevable accablement de tristesse; mon voyage au Congo est impraticable : on me propose, en revanche ici, le voyage de l'île de Cuba; ce n'est pas mon chemin, je réponds tristement. Savez-vous ce que je fais à présent? Je m'occupe sérieusement à mettre en ordre tous mes petits ouvrages de jeunesse, pour les imprimer sous le nom de *Juvenilia*. Ils sont tous en italien. Il y a des dissertations, des vers, de la prose, des recherches d'antiquités, des pensées détachées; cela est bien jeune, en vérité,

cependant c'est de moi. Adieu mon incomparable dulcinée ; vous m'aimez, n'est-ce pas ?

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, AU BARON D'HOLBACH.

Naples, 13 avril 1770.

MON CHER BARON,

Voulez-vous bien vous charger de remettre ces deux lettres ci-jointes aux personnes auxquelles elles sont adressées? Je vous envoie ouverte celle de l'abbé Morellet ; vous verrez qu'elle n'est pas faite pour être lue de tout le monde. *Pusillus grex electorum* doit la lire. Personne n'en doit tirer de copie. Souvenez-vous de la place que j'occupe et du pays que j'habite. Au reste, je ne crois pas que l'abbé Morellet puisse changer de façon de penser envers moi, ainsi je suis tranquille là-dessus.

Que faites-vous, mon cher baron? Vous amusez-vous ? La baronne se porte-t-elle bien? Comment vont vos enfans? La philosophie dont vous êtes le maître d'hôtel, mange-t-elle toujours d'un si bon appétit?

Pour moi, je m'ennuie mortellement ici; je ne vois personne que deux ou trois Français qui sont ici. Je suis le *Gulliver* revenu du pays des Houyhnhnms, qui ne fait plus société qu'avec ses deux chevaux. Je vais rendre des visites, des devoirs aux femmes des deux ministres d'état et de finances, et puis je dors ou je rêve. Quelle vie! rien n'amuse ici ; point d'édits, point de réductions, point de retenues, point de suspension de paiemens. La

vie y est d'une uniformité tuante. On ne dispute de rien, pas même de religion. Ah! mon cher Paris! ah! que je te regrette!

Donnez-moi quelques nouvelles littéraires, mais n'en attendez pas en revanche. Pour de grands évènemens en Europe, je crois que nous allons en devenir le bureau. On dit qu'enfin la flotte russe a débarqué à Patras, et que la Morée s'est toute révoltée et déclarée en faveur des Russes, que, sans coup-férir, ils en sont les maîtres déjà, excepté des villes de Corinthe et de Napoli, de Romanie. Cela mérite confirmation.

D'autres disent qu'ils ont débarqué au golfe de Maina, et donné du secours aux Albanois; ceci me paraît plus vraisemblable. Photius aura donc triomphé de Mahomet! Quelle aventure! Nous serons limitrophes des Russes; et d'Otrante à Pétersbourg, il n'y aura plus qu'un pas et un petit trajet de mer. *Dux fœmina facti;* une femme aura fait cela : c'est trop beau pour être vrai.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que, cette année, nous manquerons de blés de Morée. Ainsi, si l'exportation continue en France, vous y aurez une belle et bonne famine, qui sera augmentée par le resserrement de l'argent, occasionné par les édits; ainsi l'abbé Badau verra que Zanobi avait raison.

Adieu, mon cher baron; mille choses de ma part aux Helvétius. Pourquoi ne m'a-t-il pas écrit, ce coquin? Je lui ai fait faire présent de mon livre; il ne m'a pas remercié, non plus que Suard, Marmontel et d'autres ingrats. Ils me laissent seul

dans la mêlée avec les badauds, les ponts, les rivières, les turcies et les levées. Cruels! j'invoquerai à mon secours la baronne et d'Alainville, puisque tous m'abandonnent. Adieu.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M^me^ D'ÉPINAY.

(Réponse au n^o^ 1.)

Naples, 7 avril 1770.

MA BELLE DAME,

Je désespérais de recevoir les lettres du courrier aujourd'hui, à cause des temps horribles que nous avons essuyés; ainsi, je me suis amusé à écrire au baron et à l'abbé Morellet, une belle épître que le baron vous communiquera. Je viens enfin de recevoir votre chère lettre du 18. Je suis las d'écrire ainsi; je serai laconique, puisque le temps me manque, et mon bras se refuse. Je ne voudrais pas qu'il courût des copies de la lettre que j'ai écrite à l'abbé Panurge; elle est trop peu dévote pour une lettre écrite le samedi de la Passion. A cela près, je ne la désavoue point.

Par votre lettre, je comprends que vous avez envoyé vos lettres à D. Perez, après la mort de mon pauvre ambassadeur; ce qui fait que je ne les ai point reçues. C'est une méchante bête, que ce D. Perez; méfiez-vous-en, et ne lui envoyez rien. Je vous prie d'envoyer vos lettres à M. le chevalier de Magaillou, chez l'ambassadeur d'Espagne, qui me les enverra dans le paquet de la

cour, ou de me les envoyer par la poste, ce qui sera le mieux, et je ne regretterai point l'argent de la poste; je vous répondrai par le même canal.

J'ai reçu la première aux Corinthiens de l'abbé Badau; elle m'a fait un bien infini; elle a électrisé ma tête à un point que vous ne saurez imaginer. Je suis bien résolu de ne rien répondre à personne. Cependant, pour vous amuser, si l'électricité continue, je ferai une réponse que je vous enverrai, et que vous lirez à Grimm, Diderot, Schomberg, etc.

Comme vous avez force argent du mien en main, vous pourrez vous procurer à mes frais les *Réfutations de La Rivierre, le Prolateur de toutes les Russies*, et me les envoyer. Mais envoyez-les à Rome, à M. l'abbé Deshayes, secrétaire de l'ambassade, avec une sous-enveloppe, à l'abbé du Vauxcelles (charmant abbé qui réussit fort bien en Italie), et un petit mot pour lui dire de me les envoyer. Vous pourrez tenir ce canal toutefois qu'il s'agira de m'envoyer quelque paquet. J'ai eu les jugemens des deux princes prussiens. Ce qui m'y a causé le plus de plaisir, c'est d'y revoir l'écriture de mon cher Grimm. Les princes sont quelque chose de trop grand pour moi; j'aime les petits particuliers et les *prophètes mineurs*.

J'ai reçu aussi les copies des lettres de Voltaire et de M^me^ Denis, qu'on m'a envoyées de Paris.

J'attends avec impatience de savoir s'il a écrit rien de plus, lorsqu'il a su le nom de l'auteur.

Vous avez été malade; mon cœur l'avait deviné,

et j'en suis fâché. Point de lettre de Schomberg!

Adieu. Je suis ravi du jugemeut de M. Turgot. Mon cœur l'avait pressenti. J'avais la plus grande estime de son excellent jugement, et j'aurais toujours parié qu'il aurait goûté les dialogues.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M. BAUDOUIN, MAÎTRE DES REQUÊTES.

Naples, 20 avril 1770.

MON CHER AMI,

Voilà qui est admirable! Au milieu des tendres embrassemens d'une épouse chérie, se souvenir de moi, m'écrire, me combler de louanges! Mais voilà ce qui est incroyable. Au lieu de me donner des nouvelles de la grossesse de madame, ou du moins des *peines* et *soins* qu'on se donne pour la procurer, me parler encore de système sur l'exportation! Patience! J'aurais en vérité mieux aimé que vous m'eussiez écrit sur votre état actuel, si vous êtes heureux, si vous serez intendant bientôt, etc.

Vous auriez aussi pu m'instruire sur l'état actuel des Chinois; si leur tactique va bientôt s'imprimer; si nous imiterons leur papier, leurs tentures, etc. Mais vous voulez m'obliger à radoter encore sur l'exportation; eh bien, je vous répondrai, et je dirai en même temps : Tu l'as voulu, George Dandin.

Le système de M. de Trudaine l'ancien, qui

paraît vous plaire, n'était pas digne de lui, il n'est beau qu'en théorie; il se gâte dans la pratique; et M. de Trudaine aurait dû être un grand praticien, après tant d'années qu'il avait eu les mains en pâte.

Vous voulez laisser exporter les fines fleurs de farine seules; cela est beau, et j'y trouve mille avantages en théorie. Mais savez-vous ce que cela devient en pratique? C'est que toutes les farines de France, seraient-elles noires et bises comme l'encre, deviennent fleurs de farine. Tout le son poussera en fleur de farine, n'en doutez pas. Un petit arrosement laissé tomber sur les mains des commis des douanes, produira cette heureuse végétation. Croyez-moi, mon cher ami, et l'expérience des grandes charges que vous aurez un jour vous le prouvera : *celui qui ne sait pas calculer les non valeurs de la transgression des lois*, n'entend rien à l'art du gouvernement. Il est un économiste, et rien de plus. Il est bon à faire des mémoires, des journaux, des dictionnaires, à occuper les libraires et les imprimeurs, à amuser les oisifs; mais il ne vaut rien pour gouverner. Il y a un système et une théorie sûrs pour trouver la marche des transgressions et des fraudes; et c'est le secret de l'art. Par exemple, le blé ne se changera jamais en farine à la sortie; la transgression serait trop forte; le procès-verbal est bientôt fait, et le commis infracteur est pendu. Mais la farine blanche noircit par degré; elle devient bise, sans qu'on puisse jamais saisir la contrebande; et enfin on introduit l'usage, et on invente un nou-

veau mot, tel que, par exemple, *fleurs de farine* à l'usage de l'étranger, et alors la chose est faite. Toute la farine quelconque peut sortir; il est vrai qu'au fond il vaut mieux laisser sortir les farines que les blés, et j'ai bien prêché cette vérité. Mais passons à votre second article.

Vous voulez encourager la circulation intérieure par tous les moyens que je propose, mais vous m'en ôtez le moyen. Comment voulez-vous balayer les droits, les péages et les entraves actuelles, sans un nouvel impôt? Si vous croyez cela non nécessaire, demandez-le à l'abbé Terray, et voyez si j'ai raison. Il vous dira qu'il a trois mille cinq cents millions de dettes de l'Etat à balayer au préalable. Si vous voulez attendre que cette opération soit finie, vous attendrez ou le Messie avec les juifs, ou le roi D*** Sébastien avec les Portugais. Je ne cesse de m'étonner que les économistes n'aient pas entendu dans mon livre que l'impôt que je veux établir sur l'exportation et l'importation, ne doit pas être éternel, mais destiné uniquement à racheter les péages et les droits de halle aliénés, après quoi on pourra le diminuer de beaucoup. L'exportation ne l'emportera pas autant sur la circulation intérieure, aussitôt que celle-ci sera facilitée. Il est vrai que je ne me suis pas assez expliqué sur cela, mais j'ai écrit si à la hâte le dernier dialogue, la veille de mon départ, que je m'étonne moi-même qu'il ne soit pas plus mauvais qu'il n'est.

Je vous dirai la même chose à l'égard des em-

magasinages et des dépôts publics. Je n'en ai point parlé, parce que je devais en parler dans un autre dialogue qui aurait dû être le dernier, et qui n'a point été fait. Dieu sait s'il le sera un jour. Au reste, je suis persuadé qu'il vous aurait plu, et que vous y auriez trouvé bien des choses neuves et intéressantes (je dis neuves pour les Français); car, grâce à Dieu, les économistes ne savent que parler et dire des injures à vous autres, messieurs les maîtres des requêtes et intendans; mais les *Caricatori* de la Sicile sont une institution très-ancienne et très-belle; et si on ne l'imite pas en France, il n'y aura jamais de commerce utile et régulier d'exportation. Il y aura des sorties par boutades, qui seront toujours très-périlleuses, et quelquefois dangereuses. En voilà assez pourtant sur le pain; il est temps que je vous parle d'autre chose. J'imagine tenir mon lit de justice à Fontainebleau, avoir mon chancelier au pied du lit, et le faire jaser.

Dites-moi donc mille choses. M'écrirez-vous souvent? Si vous voulez le faire, faites contresigner vos lettres; ainsi j'espère les avoir franches de port jusqu'à Rome. Pour moi, rien ne me fera plus de plaisir que de vous écrire souvent. Je commence par vous adresser celle-ci sous l'enveloppe de M. Bertin; si cette voie vous plaît, je la continuerai, sans quoi vous m'en indiquerez une meilleure.

Que fait l'astronomie? A-t-on rien sauvé du malheureux voyage de l'abbé Chappe? Je le crois empoisonné avec sa suite.

M. Leroy, qu'a-t-il trouvé de bon à propos de ses montres? Elles sont toutes aussi mauvaises que les anglaises, n'est-ce pas?

Je vous recommande M. Nicolaï. Je suis au désespoir des difficultés qu'on rencontre ici pour l'employer fixement au service du roi de Naples; mais sa qualité de Français est une difficulté grande comme une montagne.

Comment vont vos affaires en Bretagne? Jugerez-vous un duc et pair? Quelle auguste cérémonie! Cela est bien autre chose que votre triste commission de Saint-Malo.

Enfin dites-moi mille choses. Voulez-vous rien de ce pays-ci? Sachez que je me jeterai à corps perdu pour vous servir, et que je serai toute ma vie votre très-humble et très-obéissant serviteur, etc.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M^me^ D'ÉPINAY.

Naples, 21 avril 1770.

MA BELLE DAME,

Pour le coup, voilà qui est bien inquiétant : vous m'avez écrit une lettre datée n° 1^er^, à laquelle j'ai répondu. Ensuite, deux semaines se sont passées sans que j'aie reçu aucune lettre de vous; j'ai laissé passer la première semaine sans dire mot; mais à présent je suis forcé de crier. Êtes-vous malade? fâchée? hors de Paris? Ou que diable est-cela? Cependant, je sais que vous avez reçu mes lettres; et vous auriez dû, en conscience, me ré-

pondre; car, enfin le temps de toucher les cinquante louis est arrivé, et j'en attends la nouvelle avec la dernière impatience. *Hèc finis Priami fatorum.* C'est l'objet de tout mon travail; et si je le manque, c'est bien alors que l'abbé Badaud triomphera et rira; mais si je les touche, je me moquerai de lui et de tous les économistes ensemble ou séparément. En outre, j'avais pris la liberté de vous donner une commission de vaisselle fausse (chose que j'ai appris de messieurs les économistes à employer, et que je trouve aussi bonne que leur pain bis et leur mouture économique). Il y aurait l'occasion du départ de M. le vicomte de Choiseul et de son officier d'office qui vient à Naples; et par ce moyen je pourrais ensemble, avec le bagage du vicomte, le recevoir en épargnant les droits de sortie, et en ne payant que le droit de transport. Parlez-en à Gatti. Enfin, je vous renouvelle mes prières de ne m'écrire que par la poste, en cas que vous ne vouliez pas envoyer vos lettres à M. l'ambassadeur d'Espagne. Tirez-moi de peine. Je vois avec le plus grand chagrin notre correspondance chancelante et interrompue à tout moment. Je suis un homme perdu, si vous cessez de m'écrire. Aimez-moi; saluez mes amis, et encouragez-lés à m'écrire. Adieu.

Mes cinquante louis!

L'exemplaire de mon livre qu'on devait expédier à Gênes, à l'adresse de M. Reiny, consul, n'y est jamais allé; je crois que vous en aviez chargé Gatti : c'est autant que rien.

A la même.

(Réponse au n° 2.)

Naples, 28 avril 1770.

Elle est ma foi charmante votre seconde lettre, ma belle dame, et elle m'aurait ravi en extase, si, au commencement, vous ne m'aviez donné la désagréable nouvelle que M. de Sartine n'a pas reçu la charmante épître, et la très-longue consultation que je lui avais envoyée de Gênes, l'année passée. Vous ne sauriez croire combien cela me fâche. Je me faisais une fête, à Gênes, d'écrire à M. de Sartine, et mon amour-propre était bien flatté d'être consulté : je m'en pâmais d'aise. Je répondais en oracle. Enfin j'ai pris le parti de recopier ma consultation sur *l'établissement d'un Lombard à Paris*, et je lui envoie ce soir. Je vous prie, pour cette fois, de l'avertir de cette expédition, et peut-être il vous communiquera mon ouvrage, qui avait été écrit à Gênes très à la hâte, qui a été recopié par moi, hier, à la diable, et qui est pourtant toujours de moi, comme les éphémérides sont de l'abbé Badaud et de l'abbé Ribault. Je lui écris aussi une lettre intéressante ; tâchez de vous la faire communiquer pour en amuser le petit cercle. J'ai écrit, il a trois semaines, à Panurge, et je crois que le baron d'Holbach vous aura montré ma lettre à Panurge et à lui. Enfin, j'ai écrit, l'ordinaire passé, une lettre à M. Beaudouin, maître des requêtes, qui ne sait pas que c'est lui que j'ai eu en

vue dans le rôle du président. Je voudrais que quelqu'un lui fît cette confidence, dont je crois qu'il ne serait pas fâché. La lettre que je lui écris contient quelque chose de relatif au commerce des blés, qui vous fera plaisir à lire. Je ne vous fais ce long catalogue de mes épîtres, que pour répondre à ce que vous me peignez avec des couleurs si vraies de l'attente du Saint-Esprit, qui se fait périodiquement toutes les semaines, chez vous, par le petit nombre des élus désolés. Vous voyez que je tombe à droite et à gauche, comme la manne du désert. Ainsi, il faut me ramasser au mieux. Je ne suis pas maître de ma verve, et quelquefois j'arrive à votre lettre tout épuisé; ce qui n'est point poli vis-à-vis d'une dame; mais c'est là mon défaut capital; et je pourrais en appeler toute la rue Saint-Honoré en témoin, qui ne me démentirait point.

Je suis bien fâché que le marquis par excellence ait été malade. Il faut qu'il vive autant que mes dialogues pour en prouver la vérité, comme l'apôtre saint Jean devait vivre jusqu'à l'accomplissement de son Apocalypse. Aussi il vécut très long-temps; enfin, il mourut par la maladresse de son médecin : mais on ne s'avise jamais de tout. Il ressuscitera.

Si Voltaire est capucin indigne, je suis bien ici conseiller indigne; mais qu'a-t-il dit lorsqu'il a connu l'auteur des dialogues ? Ce nom commençant en L***, qu'il soupçonnait, était-ce le comte de Lauraguais, ou le chevalier de Lorenzi, ou Larrivée de l'Opéra ?

Mille choses au digne baron de Studnitz. Mille

choses encore au plus attendu des princes. Vous entendez bien de qui je veux parler. Si l'on faisait de paisibles promotions parmi les souverains, vous entendez bien qu'il ne mourrait pas prince de Gotha, il mourrait Grand-Turc au moins; mais le mal est que les promotions des souverains ne se font pas sans le sang répandu de leurs sujets; et le plaisir d'être bien gouverné, quelquefois est acheté trop cher.

Je viens de recevoir votre lettre n° 3; mais cet enchanteur de Merlin me met de si mauvaise humeur, que je n'ai point envie de vous répondre, et de confondre ainsi la chronologie épistolaire. Dupont achève de me prouver ce que j'avais depuis long-temps soupçonné, que les économistes sont une véritable secte *d'illuminés*. Ils ont des prophéties, des fables, des visions, et par-dessus tout cela de l'ennui narcotique. Si vous voulez que je vous parle vrai, je crois Quesnay l'Ante-christ, et sa physionomie rurale est l'Apocalipse. Cela est plus sérieux que vous ne pensez. Un jour je m'amuserai à faire la comparaison entre Voltaire et Quesnay, et je prétends vous prouver que ce médecin est bien autre chose. Il est quelque chose de surnaturel; il est triste, absurde, et ne rejette du nombre de ses disciples aucun imbécille, pourvu qu'il soit enthousiaste. Panurge jouera aux yeux de la postérité le rôle de Philon le Juif; on ne saura pas de quelle secte il était, puisqu'il est moins absurde qu'eux, et plus enthousiaste que nous. Adieu, ma divine dame.

LETTRE DE M. L'ABBÉ GALIANI A M. DE SARTINE, LIEUTENANT-GÉNÉRAL DE POLICE.

Naples, 28 avril 1770.

MONSIEUR,

Comment est-il possible que vous n'ayez pas reçu la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire de Gênes, en réponse aux questions que vous voulûtes bien me faire touchant l'utilité et les règlemens des Lombards ? Et qu'aurez vous dit en vous-même ? Qu'aurez-vous pensé? Vous m'aurez cru un ingrat, un homme méconnaissant des bienfaits, un stupide insensible à l'amitié, à l'estime, au respect, pendant que je ne suis que malheureux. Sachez donc que je me faisais une fête d'avoir reçu votre lettre et d'être interrogé par vous, et que j'avais, avec une joie inexprimable, travaillé jour et nuit à vous répondre assez en détail sur les questions proposées dans une feuille à part. Je me disais en moi-même : Du moins M. de Sartine verra par mon empressement à saisir les occasions de le servir, combien je lui suis sincèrement attaché. Enfin, il en résulta un paquet magnifique, et je me flattais du moins que la grosseur du volume le préserverait des risques de la poste; mais rien ne peut vaincre le malheur, et mon guignon est au-dessus de mes forces. J'apprends par M^me^ d'Epinay que ma lettre et mon *responsum* ne vous sont point parvenus; j'en conservais un brouillon; je viens de le

recopier, et je vous l'envoie. Il sera peut-être à cette heure inutile, puisqu'on a pris le bon parti de substituer aux Lombards les banqueroutes, qui sont, à les bien entendre, *ultima linea rerum*, et par conséquent le meilleur expédient. Mais, du moins, vous verrez que j'avais voulu m'employer à votre service, et que j'en ferai de même toute fois que, par un effet de ce doux instinct qui vous entraînait vers moi, vous vous souviendrez qu'il existe à Naples le plus tendre de vos admirateurs. Je ne vous oublie jamais; et comment vous oublier? J'ai rencontré partout à Gênes, à Rome, ici des vols, des assassinats, des rues obscures, des mendians, de la boue, et des maisons qui s'écroulent sur les têtes des passans, pendant qu'on marche à Paris à la clarté des lanternes, la tête haute, les souliers propres, l'or en main, en ne rencontrant que des offres de multiplier l'espèce humaine, au lieu des menaces et des appareils pour la détruire. Mais que diable fait-elle M^me^ de Sartine? Pourquoi ne s'occupe-t-elle pas sérieusement de nous donner une douzaine de petits de Sartine, pour répandre et procurer le bonheur à toutes les capitales de l'Europe? Croit-elle en avoir assez de celui que mon cœur destine un jour à gouverner la bonne ville de Paris? Je serais en colère contre elle; cependant je lui pardonne, si elle ne m'a pas oublié.

Les gazettes m'avaient donné une fausse lueur d'espérance de voir ici M. le baron de Breteuil; daignez me rappeler à son souvenir. Et d'Albaret,

que fait-il ? Il a laissé plus de souvenirs et de regrets en Italie, et sur-tout à Rome, que les Français n'en laissent d'ordinaire. Il en laisse un bien grand dans mon cœur.

Il faut absolument m'embrasser tout ce qui soupait chez vous, et ne pas oublier jusqu'à ce bon maître-d'hôtel, qui s'exposait aux railleries pour me donner des tomates et d'autres plats baroques espagnols ; tant il devinait mieux le goût de son maître pour ses amis, que pour ses mets !

Je vous fais des remercîmens pour la protection que vous avez accordée à certains dialogues qu'on a furieusement achetés, furieusement attaqués, et furieusement mal entendus. J'ai cru procurer quelque bien à la France, et sur-tout écarter, dans des affaires importantes qui ne sont pas des questions métaphysiques, de théologie, cet esprit d'enthousiasme et de système qui gâte tout. Je ne procurerai aucun changement dans l'administration des blés ; mais au moins j'ai réussi à faire découvrir que des gens que j'estimais pour la pureté de leurs intentions économiques, et qui paraissaient philosophes, sont une véritable petite secte occulte avec tous les défauts des sectes ; jargon, système, goût pour la persécution, haine contre les externes, clabaudement, méchanceté et petitesse d'esprit. Ils sont les véritables jansénistes de saint Médard de la politique. Ils seraient à craindre, s'ils n'avaient pas pris le parti d'écrire dans le genre ennuyeux. Mais un livre qui n'est pas lu est un livre qui n'est pas fait, et un livre qui n'est pas

fait ne doit pas être persécuté ; ainsi pardonnez-leur de bon cœur les injures qu'ils vous disent, comme je leur pardonne de bon cœur les miennes. Je ne répondrai à personne. Je ne suis touché que d'un sentiment de reconnaissance envers une nation si aimable et qui m'a tant aimé, et je m'en acquitterai en disant, en toutes occasions, ce qui me paraîtra pouvoir être le plus grand bien pour elle, et qui sera compatible avec le service de mon Souverain et le bien de ma patrie.

Avez-vous tiré de Bicêtre cet infortuné M. de Carney ? Votre cœur attendri a-t-il pu vaincre les obstacles des ordres supérieurs ? Faut-il que ce malheureux, dans les grands jours de la Bretagne, reste dans l'obscurité des prisons ?

Aimez-moi toujours ; oui, je le mérite par l'attachement le plus tendre, et par le respect le plus profond avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble, etc.

RÉPONSES

Données par l'abbé Galiani, à M. de Sartine, aux questions qu'il lui avait faites sur les Monts-de-Piété, autrement dits Lombards.

La première question sur le bien ou le mal que causent les Monts-de-Piété, sera la dernière à laquelle je répondrai : on comprend aisément le pourquoi.

Deuxième Question. Quelles espèces d'effets reçoit-on ?

Réponse. Il y a deux sortes de Monts à Naples ; les Monts ainsi appelés tout court, et les Monts-de-Piété. On en compte cinq des premiers, et deux des derniers. Dans les Monts on ne reçoit d'autres effets en gage que l'or, l'argent et les pierreries. Dans les Monts-de-Piété on reçoit aussi toutes les étoffes de toute espèce, en soie, en laine, les toiles de coton, dentelles, linges de table, de lit, tapisserie, etc., et même dans le Mont appelé *des pauvres*, on reçoit la batterie de cuisine et quelques meubles.

D. Combien de temps les garde-t-on ?

R. On doit garder les effets pendant deux ans ; après ce temps, si le propriétaire ne se trouve avoir payé aucun intérêt, on les vend à l'enchère. Sur le produit de cette vente l'on prélève le capital de l'argent prêté par le Mont, et le montant des intérêts. Le surplus du produit de la vente est gardé pour le propriétaire, s'il vient la réclamer dans un certain espace de temps, après lequel il est censé prescrit au profit du Mont. (Cet espace est de trente ans.) Mais si le propriétaire paye régulièrement tous les ans ou tous les deux ans, on doit lui garder toujours son effet. Cela s'appelle rafraîchir le billet, et, en effet, il rend le vieux billet, et on lui en donne un nouveau pour tenir mieux en règle les livres et les bilans de la caisse du Mont. L'intérêt du capital prêté est à six pour cent par années. Il y a des règles établies pour mettre

la caisse du Mont à l'abri des pertes. Les effets sont estimés selon une espèce de tarif introduit par l'usage et par l'expérience, et qui est au-dessous du produit ordinaire de ce même effet dans la vente. Sur le prix de l'estimation, le Mont ne donne que les deux tiers. Cependant s'il arrivait que le retrait de la vente ne nît pas à couvert l'argent du capital et des intérêts calculés, ce n'est pas le Mont qui en souffre la perte; mais l'officier priseur est condamné à la payer. Ces officiers priseurs sont obligés de donner de très-fortes cautions (au moins de cent mille francs), et ils ont de gros appointemens, précisément à cause de ce risque auquel ils sont exposés. On voit, par ce que je viens de dire, que les Monts ne donnent, sur gage, que la moitié, et quelquefois moins que la moitié de la valeur de l'effet. Cependant, je crois que c'est beaucoup plus que n'en donnent les usuriers de Paris.

A l'égard des Monts-de-Piété, les règlemens sont à-peu-près les mêmes. Il est bon d'avertir,

1° Que le Mont n'accorde aucun dédommagement à cause des vers qui auraient rongé les étoffes en laine, puisqu'il ne s'oblige de garder ce genre d'effets que six mois, après lesquels, si le propriétaire renouvelle et rafraîchit le billet, il est censé consentir aux risques et dommages des vers. Cependant ce dommage est moindre qu'on ne croirait. Comme on est obligé de remuer très-souvent ces effets, et de les changer d'armoires en armoires pour tenir en registre le magasin, et faire place aux

nouveaux effets, cette espèce de ventillation les préserve des vers. Je crois qu'à Paris, en construisant bien les magasins, on pourrait parfaitement bien conserver les laines, et même les pelleteries;

2° Dans les Monts-de-Piété, il y a deux classes de gages, les gros gages et les petits. On appelle petits gages ceux sur lesquels on a donné quarante-quatre livres (dix ducats de notre monnaie) au moins, et ceux-ci ne portent point d'intérêt, et constituent le véritable œuvre de piété. Au surplus, les règles sont les mêmes que pour les gros gages portant intérêt; on doit les garder deux ans, au bout desquels, si le propriétaire ne vient pas les retirer, ou du moins rafraîchir son billet, on doit les vendre, et le surplus du produit est gardé au propriétaire. En un mot, pour maintenir l'ordre dans les registres des livres des gages, il ne faut pas qu'il y ait aucun billet plus ancien que de deux ans. Ainsi il faut le rafraîchir, si l'on veut empêcher la vente de l'effet engagé;

3° Il faut remarquer qu'on accorde toutes sortes de facilités aux emprunteurs. Par exemple, il est permis de partager en petits lots les effets, autant que cela est faisable. Ainsi, d'un habit complet, il est permis de faire trois lots, et on prendra, par exemple, 30 liv. sur l'habit, 20 liv. sur la veste, et 15 liv. sur les culottes, de sorte qu'on aura pris 65 liv. en tout sur l'habit, sans payer aucun intérêt, puisqu'aucun billet des trois ne surpasse les 44 liv. Les moindres gages sont de 50 sols; on ne paye aucun faux frais du Mont, et le produit

des intérêts est assez grand pour suffire à tous les frais, et même pour donner un très-gros bénéfice, qu'on convertit, en partie, à augmenter les fonds du Mont, en partie en aumônes et autres œuvres pies de toute espèce.

D. Quelle raison allègue-t-on pour justifier ces intérêts ?

R. Les fondations ont été autorisées par les bulles des papes, et c'est assez pour nous. Voici le plan de leur institution. Les fonds de l'argent qu'on donne aux emprunteurs est tiré des banques publiques de dépôt qu'il y a à Naples. Ainsi la mise des premiers fonds n'a rien coûté à personne. L'argent des banques est assez en sûreté, puisque si dans la caisse de dépôt, il n'y a pas tout l'argent que les particuliers y ont déposé, il y a dans les effets du Mont assez de valeur intrinsèque pour faire l'équivalent. Cependant, pour empêcher que l'argent des caisses de banques ne manque pas à la circulation du commerce, on a fixé qu'on n'en puisse prendre que la cinquième partie pour prêter sur gages. Ainsi, de la caisse d'une banque qui aura quatre millions de fonds, on n'en tire que huit cent mille livres pour faire les fonds du Mont. On voit par-là que toutes les banques de Naples sont des Monts en même temps. Les produits de l'argent prêté sur gages servent en partie aux frais de la régie des banques, puisqu'il n'en coûte jamais rien aux particuliers pour mettre ou pour retirer l'argent des banques. Le reste est tout employé en œuvres de piété, telles qu'entretien des

hôpitaux, des malades, des maisons d'orphelins, secours aux prisonniers, aumônes secrètes, dots pour les filles, etc. etc. Cette destination paraît justifier l'usure. On pourrait, à présent que les Monts ont acquis assez de biens immeubles pour payer les employés et les commis, diminuer sans risque le taux de l'intérêt; mais on s'est arrêté par la crainte que cela encouragerait trop les emprunteurs, et augmenterait trop la fainéantise et l'oisiveté dans la ville.

D. Les fonds suffisent-ils?

R. Par ce que je viens de dire, on voit qu'il y a autant de fonds qu'on voudra pour prêter sur gages à Naples. Mais les deux Monts-de-Piété n'ont pas assez de fonds pour la quantité de petits gages sans intérêts; cela dérive principalement de la mauvaise administration de ces maisons. Pour cacher aux yeux du public ce manque de fonds, on a pris le parti de ne prêter sur gages sans intérêts, qu'une ou deux fois la semaine. Dans ces jours, la foule du peuple y est immense; on ne réussit à mettre en gages qu'à grands coups de poings donnés à compte à droite et à gauche, et reçus de même; on est poussé, repoussé, et souvent à moitié étouffé. C'est un ouvrage de plusieurs heures, et quelquefois de plusieurs journées; par conséquent personne ne va mettre en gage au Mont, excepté une classe de femmes misérables qui s'y destinent. Les impératrici (metteuses en gage), à Naples, sont un corps de créatures du moins aussi respectable que les poissardes à Paris. Accoutumées à ce

métier, elles vont de même mettre en gage avec intérêts dans les Monts qui ne sont pas de Piété, puisque les honnêtes gens qui sont dans la détresse, sont honteux d'y paraître, et les femmes, les jeunes gens ne veulent pas que cela soit su par leurs maris, leurs pères, etc. Ainsi lorsque les metteuses en gage ont quelqu'argent, elles réussissent à faire croire qu'elles ont mis dans le Mont l'effet, pendant qu'elles le gardent chez elles, et tirent le profit de l'intérêt de leur argent. Cela est défendu, non pas à cause de la diminution du profit des Monts, ce qui n'intéresserait ni le Souverain ni personne; mais à l'égard des risques que courent les effets d'être volés ou égarés dans les mains de ces malheureuses. Cependant ce risque n'est que pour les plus grands imbécilles; car outre qu'on peut aller soi-même mettre en gage au Mont, en se faisant représenter le billet, on peut toujours s'assurer s'il y a été déposé par la metteuse en gage.

D. Cet établissement empêche-t-il qu'il n'y ait des usuriers? Est-ce un sûr moyen de les détruire?

R. Il y a des usuriers à Naples, et il y en aura tant qu'on ne pourra accoutumer à l'économie tous les hommes, ce qui n'est pas aisé. Quelleque chose qu'on imagine et qu'on fasse, il y aura toujours des dissipateurs étourdis qui auront besoin d'argent dans le moment; et il est impossible d'imaginer des établissemens qui puissent sans faute fournir de l'argent sur gages à un homme en moins de vingt quatre heures. D'un autre côté, les caprices, le jeu, l'amour, les divertissemens, les maladies

arrivent souvent dans les jours où les banques sont fermées. Ainsi, outre les prêteurs à usure sans gages (qui ne peuvent pas être détruits par les Monts), il y a et il y aura toujours des usuriers à Naples, qui prêteront à la petite semaine; mais il y en a moins qu'à Paris, et leur usure est bien plus modérée. Les metteuses en gage sont en même temps nos usurières ; elles sont aussi, par-dessus le marché, maqu....., tout comme à Paris; elles débauchent les jeunes filles, favorisent les intrigues, tout comme à Paris ; elles sont tour-à tour protégées ou persécutées par les inspecteurs de police, selon le caractère des uns et des autres, tout comme à Paris, et finissent par aller toutes à l'hôpital, comme de raison et de coutume, et tout comme à Paris; mais leur nombre est bien moindre, même en comparaison de la population des deux villes; et il est certain que tout homme qui se trouvera sucé par ces impitoyables sangsues, peut s'en délivrer avec quelque chose qu'il puisse mettre en gage dans le Mont.

D. Y a-t-il dans les villes où cet établissement a lieu, plus ou moins de luxe, de libertinage, d'oisiveté, de faillites ?

R. On ne doit point répondre à cette question. Le luxe, le libertinage, etc., peuvent être l'effet d'un si grand nombre de causes différentes et diversement combinées, qu'il n'en faut jamais tirer aucune induction, si on ne veut pas s'exposer à commettre la faute générale de tous les raisonneurs en politique. *Post hoc, ergò propter hoc.*

Première demande, qui pourrait être la dernière. Quel est le bien ou le mal que causent les Monts-de-Piété, et lequel prédomine dans cet établissement?

Réponse. Il y a du bien et du mal, comme dans toutes les choses humaines. Le calculer en général, est une entreprise au-dessus des forces de l'entendement humain, et il n'y aurait qu'un économiste à tête échauffée qui s'aviserait de trancher une décision sur cela. Le calculer au méridien de Paris, c'est possible; mais c'est toujours l'ouvrage de quelques mois et l'affaire d'un volume in-8° imprimé chez un honnête imprimeur, s'il y en avait. Je ne refuserais pas de le composer, tant je brûle d'envie de plaire à l'illustre magistrat qui daigne m'honorer de sa correspondance, si j'en avais le temps. J'ai, en attendant, l'orgueil de croire qu'il lui suffira que je dise que mon avis est qu'un ou plusieurs Monts-de-Piété, avec des gages tous portant intérêts, seraient, dans les circonstances actuelles, fort utiles à Paris. Il y faudrait des règlemens un peu différens de ceux de Naples; et je me ferai un vrai plaisir de lui communiquer mes idées là-dessus, si le cas en arrive. Je crois qu'un établissement pareil devrait être accordé comme privilége à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu de Paris, en lui réservant l'absurde et inutile droit prohibitif des viandes en carême, droit ridicule qui n'a jamais fait observer le carême en maigre à personne, et qui fait jeûner bien des malheureux. Le Gouvernement ne devrait s'en mêler que pour avoir l'œil dessus, et empêcher les abus.

Il n'y a point de règlemens imprimés de nos Monts; mais il serait mieux de faire aller d'ici une ou deux personnes des plus instruites, comme on a fait pour la loterie de l'Ecole militaire.

MÉMOIRE

A M. DE SARTINE, LIEUTENANT-GÉNÉRAL DE POLICE.

L'ÉDIT de 1764 a été une des causes qui ont le plus influé sur la cherté des blés qu'éprouve la France depuis deux ans.

La défense de l'exportation jusqu'à nouvel ordre, publiée en 1769, n'est pas un remède efficace à ce mal; il pourrait même l'augmenter.

Preuve de cette assertion.

Toutes les fois qu'on fait, en matière des blés, une loi qui, par sa nature, ne peut être perpétuelle, et qu'on adopte un système qu'on ne saurait rendre durable, on s'expose au risque de causer une disette.

Ni la loi de 1764, ni la suspension de cette même loi, faite en 1769, ne sauraient être perpétuelles; donc elles causeront des disettes, jusqu'à ce qu'on embrasse un système inaltérable, et dont le Gouvernement puisse être pendant très-long-temps satisfait, et le soutenir.

Preuve de la première assertion.

Il ne faut pas s'imaginer que les rustres cultiva-

teurs des campagnes, les manants des bourgs, les fermiers, etc., soient des bêtes, parce qu'ils ne parlent pas correctement le français, et qu'ils ne sont pas dignes d'être reçus à l'Académie des quarante. Ces gens jugent finement, calculent exactement, prévoient avec justesse l'effet et la durée d'une loi qui les concerne. S'ils voient qu'une loi est faite pour durer, ils s'arrangent d'abord pour s'y soumettre; s'ils voient que non, ils ne visent plus qu'au moment du changement et de la rétractation. Je pourrais citer mille exemples de cette marche de l'esprit humain; mais je compte parler à des gens qui m'entendent sans me laisser épuiser en paroles. Lorsque la loi de 1764 parut, les badauds de Paris, c'est-à-dire les économistes et les beaux esprits la crurent éternelle, et ils écrivirent cela dans leurs almanachs, qu'ils appellent *Éphémérides*, jusqu'à ce jour. Mais les paysans ne jugèrent pas de même; ils sentirent bien que ce ne serait pas après mille ans de la fondation d'une monarchie, qu'on y fouillerait et qu'on déterrerait, pour ainsi dire, une loi utile et durable, oubliée ou ignorée pendant dix siècles. Ils virent que c'était une nouveauté d'enthousiasme, une mode, un caprice littéraire, un Mississipi, un jansénisme, une fronde, une croisade, enfin une de ces maladies épidémiques d'esprit dont la nation française est par fois attaquée, et qui causent de cruels ravages, jusqu'à ce que le calme de la raison revienne. Ils dirent à l'instant en eux-mêmes : Voici le temps d'un double bonheur pour nous. Vendons d'abord,

tant que la liberté dure, aux étrangers; nous trouverons des prix avantageux à nos blés, nous accélèrerons l'arrivée d'une cherté. Alors, quelque révocation qu'on fasse, nous aurons toujours les hauts prix chez nous. Ainsi, lors du commencement de la liberté, ils visaient déjà au moment de la cherté et des défenses. Ils sera aisé à ceux qui sont instruits dans les affaires, de voir, par les faits et par l'histoire du commerce des blés des six dernières années, que je ne me trompe point, et que l'empressement de vendre aux étrangers, la négligence de la construction des magasins et des entrepôts dans l'intérieur, quoique permis et autorisés, et tout enfin visait à abréger le moment de l'arrivée d'une disette, pour la convertir en famine désolante. On était bien sûr qu'alors la défense de l'exportation arriverait; mais les commerçans n'avaient plus besoin d'exporter, lorsqu'ils jouissaient d'une cherté affreuse dans l'intérieur.

Il me reste à prouver que la loi de 1764, par sa nature, ne pouvait jamais être perpétuelle. J'ai employé un livre entier de dialogues à cette discussion. Je crois y avoir démontré que la France entière n'est pas tellement un pays à blé que, année commune, elle puisse en exporter une quantité considérable, pour en former une branche importante de son commerce. Quand même elle serait beaucoup plus et beaucoup mieux cultivée qu'elle n'est, elle serait proportionnellement autant mieux cultivée en oliviers, en mûriers, en vignobles et prés artificiels, en chanvre, en lin, etc., qu'en blé; ce

surplus d'hommes qu'il faudrait pour mieux cultiver, consommerait précisément ce surplus de blé récolté. Ainsi tout reviendrait au même. Enfin j'ai beaucoup de raisons pour prouver cette vérité ; mais je n'ai pas dit la plus plate de toutes les raisons, et conséquemment la meilleure. C'est que si véritablement le sol de la France était un pays à blé, tel que l'Afrique ou la Sicile, il y aurait déjà deux mille ans, au moins, que la loi de libre exportation y existerait. Tout ce qui est conforme à la nature des choses est toujours très-ancien. Un peu plus de modestie en nous, un peu plus d'estime de nos ancêtres, nous épargneraient bien des sottises dites et faites.

La liberté d'exportation des blés en Sicile existe d'un temps immémorial ; je crois qu'il faut dater du règne de Cérès, et de sa jolie fille Proserpine, enlevée par le contre-amiral Pluton, dans une descente qu'il fit dans le pays, en même temps que la charmante Europe fut enlevée sur la frégate *le Taureau*, pour le service intérieur de Jovis, roi de Crète. Ni les vers, ni les Arabes, ni les Espagnols des trois Philippes, encore plus Arabes que les Arabes, n'ont jamais pu déraciner, de la Sicile, une loi naturelle inhérente au sol ; elle subsiste toujours, parce que *opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.*

Lorsque donc on fit en 1764 l'édit, on ne fit qu'exciter les commerçans à accélérer le moment de la disette et de la révocaion de cette même loi. Elle est arrivée.

Preuve de la seconde assertion.

Je crois qu'on m'accordera sans peine que la révocation de la liberté d'exporter ne doit pas être perpétuelle. Les récoltes abondantes reviendront sans doute selon le cours naturel des saisons. Les bas prix reparaîtront par cela même qu'une cherté précédente ayant appauvri le peuple, il n'a plus les moyens de payer cher aucune denrée; et si la famine a causé une épidémie et moissonné la vie d'un grand nombre de malheureux, la diminution de la population et des consommateurs laissera encore plus de superflu en blés. Il faudra donc exporter aux étrangers de rechef; et c'est précisément ce moment-là où visent les monopoleurs dès à présent. Ils disent : Ne nous décourageons pas, ne nous pressons pas de vendre; continuons à lâcher peu de blés dans les marchés, pour que le haut prix se soutienne; s'il arrivait qu'il nous en restât de non vendu à la nouvelle récolte qui se rencontrera abondante, la permission d'exporter reviendra : nous la demanderons à grands cris, les économistes diront que nous avons raison; les parlemens ne sauront ce qu'ils diront; bref, nous l'obtiendrons parce que nous sommes riches, et nous crions au milieu des grandes villes, et non pas dans les provinces et au milieu des campagnes désolées. Ainsi, point de risques à craindre pour nous.

Or, il n'y a que le désespoir de vendre fort cher qui puisse abattre la cupidité du monopoleur; et il

n'y aura jamais de quoi se désespérer pour eux, tant qu'ils verront qu'on suit des systèmes imparfaits, fautifs, faits pour le moment, impossibles à soutenir.

Je ne crois pas qu'on me cherchera querelle sur le mot de *monopoleur* que j'emploie, en me disant qu'il n'y en a pas. J'entends sous la dénomination de *monopoleur*, des gens qui, ayant une grande supériorité dans les moyens, soit de *richesses*, ou de *talens*, ou *d'autorité*, sont en état de maîtriser et d'écraser les petits commerçans, et peuvent en même temps donner la loi, et fouler aux pieds les misérables consommateurs. Cette classe d'hommes a dû exister de tout temps dans presque tous les gouvernemens, puisqu'il a toujours existé une grande inégalité dans les conditions, et une encore plus grande disproportion dans les talens et la capacité des hommes. C'est dans ce sens que le monopoleur est un être réel; car je ne nierai pas que, de se figurer des gens qui, seuls, ou même liés par une intelligence secrète entre eux, puissent conspirer à enlever toutes les denrées d'une province ou d'un royaume, c'est se former un monstre chimérique, et un être idéal.

Qu'il me soit permis d'avertir ici en passant, que l'entreprise de combattre et détruire le monopole, n'est autre chose que travailler à diminuer une trop grande inégalité de conditions. Ces deux choses se tiennent tellement liées ensemble, que l'une est la cause et l'effet en même temps de l'autre, et qu'on ne peut jamais faire la première sans la seconde, ni la seconde sans la première.

Voilà donc le mal et la cause du mal actuel de la France ; j'entends du mal que les hommes ont fait ; car pour celui que Dieu a envoyé, il ne pouvait que reculer de quelques années. Une mauvaise récolte arrive toujours deux fois dans douze ou quinze ans. Une suite de deux ou trois mauvaises récoltes doit arriver toujours une fois dans cinquante ou soixante ans. Ce période est aussi certain que le retour des éclipses, à cela près que les hommes ne savent encore le calculer, parce qu'ils ne connaissent pas encore le cours des vents, des pluies, du chaud et du froid, comme ils connaissent le mouvement des planètes. La disette serait donc toujours arrivée tant qu'une exportation *plénière* aurait existé, parce que, comme elle empêchait le désespoir de surfaire dans les prix, et qu'elle laissait toujours une porte ouverte à l'espérance d'aller le vendre aux étrangers ; j'ai déjà dit plus haut qu'il n'y a que le manque de tout espoir qui dompte l'insatiable avidité des hommes.

Mais puisque le mal est fait, parlons des remèdes. Voici ce que je conseillerais.

1° Se presser d'établir une loi sur le commerce extérieur des blés, qui puisse être perpétuelle et invariable. Cette loi, cependant, ne pourra avoir aucun effet jusqu'au prochain mois d'octobre, la France n'étant pas, cette année, en état de rien vendre aux étrangers ; mais la connaissance de la loi qui va régler la nouvelle récolte, influera beaucoup sur les prix actuels.

2° Faire arriver des vaisseaux de blé acheté chez

l'étranger, dans tous les ports du royaume indistinctement.

3° Faire rouler ce même blé par-tout dans l'intérieur.

4° De tout le blé que le gouvernement lui-même, ou des marchands honnêtes encouragés par le gouvernement, auront fait venir, il n'en faut laisser acheter rien à des commerçans. Tout doit être vendu, dans le plus petit détail, au peuple et aux consommateurs.

5° Ne chargez jamais aucune personne de l'approvisionnement en entier d'aucun endroit, quelque marché avantageux qu'il puisse vous offrir; laissez toujours la liberté, toujours la concurrence, et contentez-vous d'exciter l'émulation de vendre au rabais, en commençant pas perdre sur les blés que le gouvernement aura achetés.

6° Ne permettez à aucun maire, échevin, ni magistrat quelconque, d'emmagasiner des blés, sous prétexte d'assurer la provision d'une ville jusqu'à la nouvelle récolte. Pendez d'abord le premier qui osera l'entreprendre, ensuite faites-lui son procès.

7° Ne gardez pas un instant aucune portion des blés arrivés, soit par mer ou par terre, quelque peur qu'on vous fît qu'il n'en restera pas pour le lendemain. Exposez d'abord le tout en vente, ou publiez du moins par les gazettes la quantité qu'on en a vendue.

8° Ne fixez jamais de prix au blé ni au pain, même au milieu de la plus cruelle famine; n'em-

ployez jamais de peine ni d'amende pécuniaire contre les infracteurs de vos ordonnances; pendez-les, emprisonnez-les, mais ne leur demandez pas d'argent. Cet argent souillera les mains; il est rouillé par le sang des pauvres, à qui on vient de l'arracher.

9° Si la disette, malgré les mesures prises, augmente, ouvrez toutes les portes possibles pour que le peuple puisse emprunter, mettant ses effets en gage. Ouvrez les hôtels des monnaies, et autorisez-les à prendre en gage les effets d'or et d'argent pendant un an, après lequel on les monnoiera, si on ne les retire pas; ouvrez d'autres portes au secours. Ayez bonne contenance, ne craignez pas la famine, et faites craindre au contraire aux monopoleurs l'abondance. Voilà tout ce que je sais proposer.

Il me reste à faire quelques réflexions sur ce que je viens de dire, pour mieux expliquer, ou pour prouver quelqu'un de mes conseils.

Quant au premier, je crois qu'on ne me demandera pas la loi et le système que j'aimerais le mieux. L'amour paternel pour celui que j'ai indiqué dans mon dernier dialogue, me le fera toujours chérir. Ce n'est pas que je n'y voie des inconvéniens et des défauts que les économistes n'ont pas vus, comme assurément je n'en vois aucun de ceux qu'ils y ont vu. Malgré cela, je le crois toujours le moins fautif de tous les systèmes. Une courte analyse de tous les autres démontrera clairement les avantages du mien.

Je crois d'abord qu'on sera à présent convaincu que la liberté plénière d'exportation est une absurdité qui ne pouvait tomber que dans la tête des économistes. L'édit même de 1764 ne l'établissait pas. Ainsi, je ne m'arrête pas à la combattre. La France a joui toujours d'une exportation limitée, et j'ai déjà dit plus haut que les méthodes anciennes sont en général les meilleures, puisque la nature même les avait indiquées. Voyons donc quelle espèce de limitation nous pouvons adapter relativement à notre temps, à nos mœurs et aux avantages très-marqués que notre siècle a sur les siècles précédens. C'est en cela que nous pouvons l'emporter sur nos ancêtres. Nous pouvons faire ce que peut-être ils ne firent qu'entrevoir et souhaiter.

Toutes les limitations possibles se réduisent à trois classes :

1° Relativement aux personnes;

2° Relativement à la quantité;

3° Relativement au prix.

Premièrement, la limitation relative aux personnes, est ce que nous appelons des permissions particulières. Elle est celle qui a été le plus en vogue en France dans les temps passés. Il est pourtant aisé de prouver qu'elle est, de toutes les méthodes, la plus mauvaise, la plus arbitraire, la plus *inique*, la plus *monopoleuse*. On me demandera à présent pourquoi étant si défectueuse, elle était la plus en usage. Je réponds en deux mots : c'est qu'on ne pouvait pas en avoir d'autres, et qu'on ne pou-

vait pas empêcher celle-là dans une monarchie dont la constitution est féodale ; dont les ducs, ensuite les gouverneurs, puis les intendans, jouissaient d'une autorité presque souveraine; dans un Etat où le clergé et la noblesse jouissent de trop grands priviléges, où le roturier n'est au fond qu'un esclave *de la glèbe*. Quelle qu'ordonnance qu'on imaginât, l'exécution devait toujours se changer en permission et faveur particulière. Remercions Dieu si nous pouvons abandonner une méthode vicieuse et en suivre une meilleure. Plaignons nos ancêtres, et ne les insultons pas.

La deuxième classe des limitations est la quantité nécessaire. C'est la méthode qu'on suit à Naples et en Sicile. On accorde des permissions pour trois cent mille toumoli, pour cinquante mille, etc., et puis on s'arrête. Cette méthode est mauvaise, même dans un petit royaume ; elle le serait bien plus dans un grand tel que la France. On ne peut avec sûreté accorder des permissions sans avoir su le véritable état de la récolte, connaissance impossible, ou du moins si tardive à acquérir, qu'elle arrête le cours libre du commerce. En France, il faudrait partager toute la masse des permissions qu'on compte donner selon les provinces, et donner, par exemple, deux cent mille septiers à la Picardie, trois cent mille à la Lorraine, etc. Varier chaque année, selon la récolte de ses provinces; chose impraticable, qui détruit toutes les spéculations; et à la première faute qu'on commet, on a une famine tout comme si on avait laissé agir le

hasard. Cette méthode est donc très-mauvaise, et même impraticable. Dans l'exécution, elle revient aux *permissions particulières*.

Reste la troisième classe des limitations relatives au prix; c'est celle de l'édit de 1764. On a donc vu qu'elle ne vaut rien. Fixer que le blé, lorsqu'il sera monté à 13 liv. 10 s., ne doit plus sortir, n'empêchera pas une famine; car si ceux qui l'ont vendu à l'étranger à un bon prix, eussent été prophètes, assurément ils ne l'auraient pas vendu; s'ils pouvaient le faire rentrer, assurément ils le feraient; mais c'est ce qui ne se peut pas; les autres souverains l'empêchent, chose que les économistes n'ont jamais voulu croire, malgré les attestations les plus authentiques de la *Gazette de France*. Ils crient que c'est *évident*; que les autres agissent fort mal en affamant la France, et que c'est contre l'*évidence* que de laisser mourir de faim des économistes. Les oreilles de tous les souverains sont sourdes à leurs voix. En un mot, ou vous mettez le taux de la restriction trop haut, et vous vous affamez tout de même que s'il n'y en avait pas, ou vous le mettez trop bas, et vous détruisez le commerce, ou vous le variez chaque année, et vous empêchez les spéculations et les commissions.

Ma méthode est celle qui s'approche le plus de celle de l'édit; dans le fond elle est la même, mais elle accompagne toujours le blé dans tous les prix possibles; et par ce niveau mobile, elle fait refluer dans l'intérieur le blé : elle a donc cet avan-

tage sur toutes les autres, qu'elle porte directement à encourager en tous temps, et dans toutes les années, la circulation intérieure préférablement à la sortie. Voilà ce qui me l'a fait préférer et chérir.

Dans l'état actuel des choses, j'y trouve un autre avantage aussi, que je prie de ne pas regarder comme une satyre, ni comme une mauvaise plaisanterie; mais une chose sérieusement dite et digne d'entrer dans les calculs de ceux qui sont faits pour gouverner des hommes. Je dis que, si l'on adopte mon plan, tout le monde sera d'abord persuadé qu'il va être fixe et inaltérable. Le peuple regardera le droit de sortie sur les blés comme un impôt : or, il est, de longue main, habitué à savoir qu'un impôt une fois mis, est éternel. L'exportation sera donc sûre et sacrée, puisqu'elle donne quelque produit au trésor royal; mais elle restera par cet impôt même subordonnée à la circulation intérieure. On verra les blés s'éloigner des ports, et s'approcher des montagnes. On n'y verra plus cette pente, devenue habituelle, de voiturer les blés toujours à Nantes, à Rouen, à Dieppe, sans même qu'on sache si l'étranger en demande.

Je passe aux conseils suivans.

Du blé qu'a offert à la France le roi de Naples, le seul de tous les souverains qui ait donné cette marque d'amitié à un prince son allié, on en a fait acquisition pour le port de Marseille. On s'est découragé de le naviguer jusqu'aux ports de l'Océan. On a fait une faute par timidité. On a craint qu'il

n'y arrivât gâté et qu'il y revînt fort cher : mauvaise raison. Il faut, dans les disettes, faire paraître du blé non attendu par-tout. Plus il y arrive à l'improviste, plus il porte coup. Qu'importe qu'il ait souffert, qu'importe qu'il revienne fort cher. La disette est, pour les trois quarts, une maladie d'imagination. Frappez donc l'imagination par des coups inattendus, si vous voulez la guérir. Quel est des monopoleurs celui qui pourra savoir au juste jusqu'à quel point ce blé navigué est endommagé? Qui peut imaginer que le Gouvernement veuille y perdre dans la vente? Qui peut s'assurer que l'exemple du Gouvernement n'encourage d'autres particuliers commerçans à suivre la même route, et qu'ils trouveront le moyen de faire parvenir le blé mieux conditionné et moins cher? Ne croyez jamais qu'avec le blé d'étranger on apporte un grand secours ni à un grand ni même à un petit royaume. Il ne sert qu'à guérir l'imagination, à combattre et faire lâcher prise aux monopoleurs qui gardent les blés nationaux, sur lesquels seuls ils faut fonder l'espérance. Toute la science et l'art consistent à les faire sortir et paraître. N'employez jamais la force, toujours la ruse, et souvenez-vous de la fable d'Esope, que la douce chaleur des rayons du soleil a plus de force pour faire lâcher un manteau que le vent le plus impétueux.

C'est d'après ce principe que j'ai osé donner des conseils qui paraîtront bien hardis, et peut-être même fous, et qui seront cependant bien utiles, si on les sait appliquer et suivre. J'ai dit plus haut

que les monopoleurs ne sont que ceux qui ont plus de moyens, plus de forces, plus de fonds en argent que les autres. Dans les bourgs et les petites villes, tout le peuple est pauvre; il n'y a donc pas de monopoleurs, ni ne peut pas y en exister. Si vous y laissez établir un magasin public, vous autorisez un maire ou un échevin à être monopoleur; vous lui fournissez les moyens par les fonds mêmes que le public lui donnera; vous faites donc une création de monopoleurs en charge d'office, en établissant des magasins. Ainsi donc, règle générale, par-tout où vous êtes sûr qu'on ne vend le blé qu'à de vrais consommateurs qui n'achètent que pour eux et pour leurs familles, et qui n'achètent pas pour revendre, exposez-leur devant les yeux tout le blé que vous avez, vous ne courez aucun risque; ils sont pauvres, ils n'ont pas les moyens de tout acheter; et si vous parvenez une seule fois à faire rester du blé au marché qui n'ait pas pu trouver d'acheteurs, comptez que l'alarme de la disette cessera, et les prix tomberont de moitié. Il se fait dans la disette un combat singulier dans le cœur des hommes, entre leur amour pour l'argent et leur amour pour le pain. S'ils voient abonder le blé, ils chérissent leur argent; si le blé manque, ils méprisent et foulent aux pieds l'argent, et le versent à pleines mains pour s'acheter du pain.

J'ai recommandé très-fort qu'on ouvre des portes aux peuples pour emprunter au moins sur gages. Ce conseil est très-important. Dans le temps de

cherté, les monopoleurs d'argent sont encore plus à craindre que les monopoleurs des blés. Ces monopoleurs d'argent, qu'on appelle *usuriers*, existent, et je n'ai jamais pu m'empêcher de rire voyant des hommes de bon sens nier sérieusement l'existence des monopoleurs des blés, lorsqu'ils ne sauraient nier l'existence des usuriers. Enfin les uns et les autres existent, et il faut les ranger dans la même classe. Ils sont ceux qui ont plus de moyens que les pauvres, et qui par cela les écrasent; mais les usuriers font bien plus de ravages; ils est donc nécessaire de combattre les deux en même temps; et lorsqu'on combat la disette de blés, il faut combattre la disette d'argent : les moyens sont les mêmes. Comme vous faites arriver du blé étranger non attendu pour dérouter l'avidité des possesseurs du blé existant en France, faites arriver de l'argent non attendu prêté à un plus bas intérêt, pour dérouter les usuriers. Les hôtels de monnaies seraient les plus propres pour certains effets, et ils pourraient avoir des orfèvres correspondans dans toutes les moindres villes de leurs ressorts, pour y recevoir les effets d'or et d'argent que le peuple voudrait mettre en gage. Mais ceci est un faible secours. Il n'y a pas beaucoup de métal d'or et d'argent dans les provinces. Il faudrait autoriser dans chaque ville quelques bourgeois considérables à recevoir et à prêter sur gages à six pour cent, sur toutes sortes d'effets. Cette permission y invitera des honnêtes gens. *Honos alit artes* : dès que l'on peut être hon-

nête homme et gagner, tout le monde voudra être honnête homme. Je dis la même chose des usuriers que j'ai dite des monopoleurs. Ne les cherchez pas, ne les persécutez pas; mais établissez une concurrence au rabais, si vous voulez les subjuguer.

Je m'estimerais bien heureux, si mes faibles lumières et mon avis pouvaient être de quelque utilité à une nation respectable, à un peuple charmant, à une ville que je chéris, à des amis que je regrette; enfin aux Français qui m'ont tant aimé et caressé, et qui n'ont d'autre tort avec moi que d'avoir laissé paraître des brochures indécentes et ridicules contre mon ouvrage, que l'amour pour la France m'avait dicté, quoique je ne leur reproche pas de les avoir lues, encore moins admirées.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M^me^ D'ÉPINAY.

(Réponse au n° 3.)

Naples, 5 mai 1770.

Quelle maudite race de consuls avez-vous donc? Quel diable de jugement? Pourquoi dois-je être forcé à attendre deux ans le paiement d'un ouvrage qui a été tout débité en trois mois? Serait-il, ce coquin de Merlin, un économiste caché, comme il y a des jésuites cachés? Enfin je suis furieux, et je ne me console qu'en songeant que cette aventure vous prouvera à vous, aussi bien qu'à moi, à quel

point je suis malheureux sans l'avoir mérité. Ainsi, si ils voient arriver des malheurs, qu'ils n'aillent point me faire des reproches, des réprimandes; mais qu'ils sachent que les dés sont pipés, et que ce n'est pas ma faute. Ce jeu n'est pas bon; la fortune et les dieux trichent comme de grands coquins qu'ils sont; et Caton et Brutus, qui avaient joué bon jeu bon argent, s'en aperçurent à la fin de leur vie, et le dirent tout haut à ceux qui voulurent bien l'entendre. Mais venons à nos affaires. Je ne serais pas tout à fait pressé d'argent; mais deux ans à attendre! c'est bien du temps; deux ans sous l'administration de l'abbé Terray, c'est furieusement long! deux ans dans la crise universelle, c'est une folie! deux ans pour un maudit comme moi, c'est absurde. Ainsi, ma charmante dame, si vous me trouvez de mon billet 1200 liv., là, comptés sur votre bureau, attrappez-les, acquittez mes dettes, et le reste, je vous dirai tantôt ce qu'il en faut faire. Sortons le plutôt possible des frayeurs et des transes mortelles où je suis. Si je perdais cet argent, je dirais alors à Panurge : *Vicisti Galilee*. Il aurait raison, et moi tort.

Pourquoi avez-vous mis, dans ma caisse d'argenterie, les *Éphémérides* et autres drogues pareilles? Le vert-de-gris s'y mettra. Ces ouvrages sont si corrosifs! Quelle étourderie! Enfin c'est fait. Je tremble pour le sort de ma caisse; elle sera saisie en contrebande, ou elle me causera une affaire de tous les diables. On croira que j'ait fait venir de Paris l'*acquetta* ou l'*eau de Teophanie*,

ce poison si fameux. La preuve en est claire. Ce poison ne consiste que dans la réunion d'un puissant narcotique, à un puissant corrosif, de l'opium avec des cantharides, et voilà l'abbé Badaud tout pur. Ah! mon Dieu! je suis perdu.

Enfin je vous remercie de la copie du paragraphe de Dupont-Nostradamus. Ce Dupont, assurément, n'a jamais vu mon visage; il aura peut-être vu mon derrière comme Moïse; ce dont je ne réponds pas. Nicolaï ne savait rien de mon ouvrage, et Nicolaï ne devrait pas se mêler de raisonner, car il n'a eu jamais dix écus dans sa poche, comme disait sagement ce fermier-général. Tout ceci n'est qu'une plaisanterie. *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non transibunt.* Les Dupont et les rivières passeront, et les dialogues resteront; même Panurge passera. Je le prédis d'avance.

Adieu, mille embrassemens à tout le monde.

Je vous dirai, la semaine prochaine, ce qu'il faut faire de mon argent, et vous aurez, en attendant, le temps de négocier le billet.

A la même.

(Réponse au n° 4.)

Naples, 5 mai 1770.

MADAME,

Pendant que j'achevais de répondre au n° 3, arrive le numéro 4, et voici sa réponse. Votre lettre est charmante, parce qu'elle est longue, mais elle est désagréable par les nouvelles que vous me don-

nez de la santé de notre unique marquis, et de madame Geoffrin. Celles-ci m'affligent davantage. Je tremble pour elle. Mon cœur, à mon départ de Paris, pressentit que j'aurais le regret de ne plus la revoir, et c'est la seule véritable raison qui m'a empêché de lui écrire. Je ne vous en dis pas davantage; mon cœur se serre à cette idée. Tâchons de nous égayer.

Oui, assurément, il y a eu de mes lettres égarées, entr'autres il y en a une qui vous priait de dire à Suard que je ne lui envoyais pas la Gazette de Naples, quoique rien ne me soit si facile, puisque j'en brûle une toutes les semaines, parce qu'elle ne vaut rien du tout. Il devrait s'en reposer sur moi. Les nouvelles de ce pays-ci, aussi bien que celles des Russes, se trouvent toutes dans la Gazette de Florence, qui est très-intéressante; et nous sommes obligés de la lire pour apprendre ce qui se passe chez nous. Au reste, les Gazettes de France que Suard m'envoye, je les reçois très-irrégulièrement, et voilà quatre semaines, à ce que je crois, que je n'en ai point reçu. J'oserai le prier de les adresser à M. l'abbé de Vauxcelles; ainsi il rendrait service à deux amis.

Je ne souscrirais à la statue de Voltaire, qu'à charge de revanche. Il m'en faut élever une à moi, dans ce beau rond de la nouvelle halle, à l'hôtel de Soissons. J'y serais à merveille au milieu des farines et des filles de Paris. J'aurai tout ce qu'il me faut pour la nourriture et pour la population, et les nouveaux philosophes n'en demanderaient

pas davantage. Je la veux colossale, pour cacher à la postérité ma taille. Le génie tutélaire de la France doit me couronner d'une couronne d'épis. J'aurai quatre magots enchaînés autour de mon piédestal, c'est-à-dire Dupont, La Rivierre, Badaud et Ribault, deux abbés, deux séculiers; cela fera un joli contraste, et sera tout à fait pittoresque. Voici les inscriptions. Sur le devant de la statue : *Ferdinando triticano* (comme Scipion l'Africain); *cives servatos ære conlato*, dans une couronne d'épis; aux côtés, la première : *Tædio ephemeridum profligata;* deuxième : *Logomachia ruralis devicta;* la troisième : *OEconomistis deletis qui rem publicam obsoniebant.* Puis trois médaillons sous ces inscriptions. Dans le premier on verra un économiste courbé en adoration devant le grand dieu des jardins, et qui, en se courbant, montrera son derrière. Le Dieu irrité le frappe sur la tête de son vénérable instrument, avec la légende dans l'exergue : *Priapo vindici.* Du côté opposé une dame économiste (car il y en a) qui fait offrande à Pomone de fruits et de fleurs, et, en les offrant, relève trop sa jupe par-devant. La déesse irritée lui jette des pommes sur la tête. La légende *Pomonæ ultrici.* Enfin, sur le derrière, le troisième médaillon, deux abbés, Panurge et Badaud, qui, sur un autel rustique, sacrifient leurs ouvrages et leurs écrits au dieu Harpocrate, dieu du silence, du sommeil et de l'oubli, et le dieu, par reconnaissance, les couvre de pavots eux et leurs volumes, avec la légende *Nocti æternæ.* Je ne

sais pas ce que diable j'écris; mais voilà un poëme fait bien à l'improviste et bien à la hâte. Faites-en rire Grimm et le baron.

J'attends le dépôt sacré confié dans la caisse, et j'en remercie d'avance la société qui s'est cotisée pour me l'envoyer; mais si vous avez reçu ma lettre dans laquelle je vous rendais compte de mon cent quatre-vingt-quatrième et dernier ouvrage, vous aurez de quoi payer ce bienfait à la compagnie.

Mille grâces des vers de Voltaire. J'ai vu dans l'extrait du *Mercure* tout ce que la plus sotte méchanceté a pu vomir d'infidélités et de méchancetés. Tant mieux; ces gens-là ne connaissent point les hommes. Il est dans l'instinct des hommes de s'indigner contre la persécution, l'oppression, la supercherie. On voit un malheureux ouvrage posthume abandonné de son père à la merci du sort, et une cohue de philosophes (sauf correction) ameutée à l'écraser sous des cris inépuisables. La pitié se réveillera; vous verrez bientôt des gens courir au secours de l'opprimé. En attendant, le mot est donné, la guerre est déclarée entre les philosophes civils et les philosophes ruraux ou rustiques, et il me paraît difficile que le côté ou combattent les Voltaire, les Diderot, les d'Alembert, soit battu : je serai l'Hélène de cette Troie.

Je ne m'étonne point que le public dise à présent que M. Necker et Panurge s'entendaient. Deux personnes qui ne s'entendent point donnent le même résultat que deux qui s'entendent, comme deux négations affirment et deux signes — (moins) en al-

gèbre font une quantité positive. Le fait est que l'abbé Morellet, qui a soutenu le parti de l'autorité et de l'arbitraire, avait raison, et que M. Necker, qui était en faveur de la liberté, avait tort. Vous croirez que je rêve ou que je me trompe. Point du tout. Je le répète, Morellet était contre la liberté, je suis en état de le prouver ; je ne sais pas s'il le savait dans le secret de son cœur. Il lui sera peut-être arrivé comme au prophète Balaam, qui voulait maudire et bénissait ; mais, c'est un fait ; cette fois l'abbé a été machiavellino, et il a gagné le procès.

Trêve de tendresses ; vous me faites saigner le cœur lorsque vous me peignez vos regrets ; vous me faites pleurer, et je vous ferais fondre en larmes, si je vous disais ce qui se passe dans mon cœur toutes les fois que je reçois vos lettres et que je commence à y répondre. En vérité, si j'étais sûr d'avoir six mille livres par an à Paris, je laisserais tout mon présent, qui n'est pas petit, et tout mon futur, qui peut être grand, et je volerais à la petite Briche, que je vous forcerais de reprendre. Mais voyons encore un an ce qui arrivera.

Je viens de recevoir dans le moment quatre Gazettes de France, jusqu'au n° 28. Faites-en mille remercîmens à Suard. M^me^ Suard est-elle économiste ?

A la méme.

(Réponse au n° 5.)

Naples, 12 mai 1776.

MADAME,

Votre lettre arrive ensemble avec une autre si vieille, qu'elle en est blanche au point qu'on peut à peine en lire l'écriture. Elle est du 11 mars. Tombée dans les mains de D. Perez, elle s'est promenée dans toute l'Europe, et enfin elle m'arrive. Avec cette acquisition, il ne me reste que deux ou trois de vos lettres à souhaiter; elles viendront : en attendant, je vous remercie de m'avoir dit les avis de Marmontel, Grentz? et Hélvétius. Ils se rencontrent parfaitement avec ce que je m'en étais figuré. Ils sont tous les trois hommes estimables à tous égards; mais ils ont besoin que quelqu'un, à propos, leur dise : Soyez enthousiastes, et alors ils le sont de bonne foi. Cet homme a manqué, car je n'étais plus à Paris. Si j'y avais été, je leur aurais dit : Trouvez cet ouvrage sublime, d'un ton sec et impérieux, et ils l'auraient trouvé tel. Cependant, n'en doutez pas, il se rencontrera des hasards et des combinaisons par lesquelles il faudra qu'ils trouvent, dans mes dialogues, l'*Apocalypse*, et vous verrez le beau train qu'ils feront. J'ai déjà sérieusement révélé le secret à l'abbé Morellet, en lui disant : Au lieu de me réfuter, expliquez-moi. Il ne m'aura pas entendu, mais d'autres m'entendront; et je ne

Gentz?

doute point qu'à la fin on devinera ce que j'ai voulu dire. Pour mon dernier dialogue, il n'y a rien de fait encore. Je m'échauffe quelquefois la tête; mais personne ne m'électrise dans ce malheureux pays. Il n'y a que l'attouchement des mains parisiennes qui peut à présent opérer ce miracle; ainsi, je ne suis plus rien à présent, que peut-être dans mes réponses. Ramassez-les donc; prenez copie de celles que j'écris à d'autres, et enfin vous trouverez que ces fragmens réunis feront quelque chose.

Pour mon retour à Paris, j'ai bonne espérance. Ma vue s'affaiblit tous les jours et se trouble; je serai bientôt aveugle, et ce sera une belle occasion et un bon prétexte pour nous revoir.

Je viens à présent répondre à votre n° 5 du 20 avril. On voit à présent qu'en évitant les rochers de D. Perez, qui n'est point du tout méchant au point d'ouvrir, mais gauche assez pour égarer mes lettres, vos épîtres feront bonne route. Il faut s'épargner les frais de la poste, et les faire parvenir à M. Nicolaï, ou à M. l'ambassadeur d'Espagne.

L'inscription qu'on veut placer au bas de la statue de Voltaire serait sublime, si on admettait à la souscription tous les gens de lettres de l'Europe. Il serait beau d'appeler compatriotes de Voltaire l'Anglais, l'Allemand, l'Italien, et jusqu'à l'empereur de la Chine, qui vient de faire un poëme; mais s'il n'y a que des Français, l'inscription n'est que plate, et elle serait mieux comme cela : *A Voltaire*, par un transport d'admiration;

mais en latin elle vaudrait mieux. *Voltario devicta invidia. Sæculi sui miraculo. Ære eruditorum conlato.* Le latin est la langue des inscriptions, et les Français ne feront jamais faire cet autre miracle à leur langue. Pour moi, je n'en saurais jamais faire que des dialogues, ou des comédies en prose et des tragédies en vers, c'est-à-dire toujours des dialogues, et cela est naturel; le langage du peuple le plus social de l'univers, le langage d'une nation qui parle plus qu'elle ne pense, d'une nation qui a besoin de parler pour penser, et qui ne pense que pour parler, doit être le langage le plus dialoguant. Si une inscription causait le dialogue, elle troublerait le commerce, en arrêtant les passans sur les grands chemins.

Je n'ai pas le temps de répondre à mon cher comte de Schomberg. Vous pouvez l'assurer que sa lettre m'a causé un plaisir infini, et qu'assurément je lui répondrai une longue épître. Vous ne me parlez pas de mon argent? Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 6.)

Naples, 19 mai 1770.

MADAME,

Votre n° 6 arrive heureusement, et je suis persuadé que mon ami Magaillon ne me laissera égarer aucune de vos lettres : ainsi continuez sur ce pied; car c'est bien doux de ne pas payer les ports de lettres.

Le poëme de l'empereur de la Chine est un triomphe de plus pour moi. Tous les sots sont pour la libre exportation, et contre les Chinois, parce qu'ils ne savent ni voir ni juger J'en veux deux exemplaires, et je vous prie de les acheter et de les remettre à M. Delorme, emballeur célèbre, rue Saint-Honoré, vis-à-vis le Grand-Conseil, pour qu'il les envoie à Rome, au cardinal Orsini, pour les faire parvenir à M. le marquis de Tanucci. Les frais du transport seront remboursés à M. Delorme par le chargé des affaires; l'achat, c'est moi qui le paierai. Vivent les Chinois! c'est une vieille nation qui nous regarde comme des enfans et des polissons, et nous nous croyons une grande chose, parce que nous courons les mers et les terres. *Bigis atque quadrigis petimus benè vivere*, et nous portons par-tout la guerre, la discorde, nos lingots, nos fusils, notre évangile et notre vér....

Vous avez raison, le baron est bien exact et pas fin. Au reste, je crois que vous pouvez forcer Panurge à vous montrer ma lettre; il ne peut pas dissimuler d'en avoir reçu une; elle vous amusera assurément.

L'aventure de Merlin me donne tant de mauvaise humeur, qu'assurément je n'écrirai rien de plus qu'après avoir touché et palpé cent louis, dont j'ai besoin. Ainsi donnez-moi la nouvelle que les billets sont négociés et que je suis payé, et puis nous parlerons.

Ma verve en lisant Badaud s'est refroidie. Je veux tout lire auparavant; et en vérité, sa première lettre

ne disait rien du tout. Je ne sais pas si je répondrai ce soir à mon cher et charmant comte de Schomberg. Je suis un paresseux, et je me réduis toujours à l'extrémité. Vous avez songé à embellir la statue de Voltaire par quatre magots enchaînés, mais vous n'avez pas bien choisi les sujets; il fallait y mettre le général des jésuites, le p... M*** et un autre. Adieu, ou, pour mieux dire, sans adieu. Aimez-moi. Je vous adore, et n'ai de bonheur qu'en rêvant à Paris, à vous, à mes amis.

A la même.

(Réponse au n° 7.)

MA BELLE DAME,

Oui, j'ai reçu exactement toutes vos lettres depuis le n° 1^er^. Vous verrez si vous recevez les miennes. Nous avons eu ici un temps aussi effroyable qu'à Paris; ainsi ne m'enviez pas le climat; car je n'ai, en vérité, rien qui soit digne d'envie. Je vous permets d'envier à Naples de me posséder, et vous le pouvez d'autant plus aisément, que Naples n'aurait aucun regret de me perdre; ce qui fait précisément que je n'aurais aucun regret de le laisser. Oui, je vous aime, et le temps ne diminue point mon attachement et mon souvenir. Faites-moi vîte apprendre que vous avez négocié le billet de Merlin, et que nous sommes sauvés de la baguette de ce malheureux enchanteur.

Je suis au désespoir que vous n'ayez pas lu ma

lettre à Panurge (1). J'eus la bêtise de n'en pas garder une copie ; aussi je n'en avais pas le temps. Jamais lettre ne fut écrite avec moins de préméditation ; et d'Alembert a bien raison de dire qu'elle est charmante ; elle l'est en effet. Je crois que Voltaire même, s'il a du cœur et des entrailles, serait embarrassé par ma lettre. J'ai reçu hier sa réponse ; je ne sais pas me résoudre à croire qu'elle soit effectivement de Morellet ; elle ressemble aux badauds et aux ribauts, comme deux gouttes d'eau ; et enfin, Panurge a dîné dix ans entiers avec nous ; et à moins qu'il n'ait une toile cirée sur la tête, quelques gouttes de bon sens et de philosophie auraient dû percer à travers dans dix ans. Enfin, j'aime à me persuader que ce n'est pas lui qui m'a répondu ; et, sur cette idée, je lui écris encore ce soir ; j'espère que, pour cette fois, il communiquera ma lettre à l'honorable compagnie. Cependant, s'il ne le faisait pas, j'en ai gardé une copie, et je vous l'enverrai l'ordinaire prochain. En attendant, faites tous les crimes, toutes les coquineries possibles, et même en assassinats, pour avoir la copie de ma première. Il faut que vous ramassiez toutes mes lettres, comme les feuilles de la Sybille. Dieu sait ce qu'elles diront, lorsqu'elles seront jointes ensemble!

Mille grâces à Grimm de son petit mot et de la copie du paragraphe de mon cher général Betskoï. Pourquoi son auguste souveraine n'est-elle pas reine de Paris! Saint-Pétersbourg n'est pas Paris.

---

(1) Il paraît que M. l'abbé Morellet est ce Panurge dont Galiani a déjà parlé.

Cependant, que sait-on? bien des Russes m'ont proposé ce voyage. Je n'ai pas le temps de répondre plus au long à Grimm ce soir.

Je viens de recevoir la nouvelle de l'arrivée à Marseille et de l'embarquement de ma soi-disant vaisselle. J'ai été étonné de voir que M. Delorme mettait quarante francs de ses frais à Paris, et dix-huit francs faits à Lyon. Je ne puis deviner aucunement à quel propos ces frais. Je ne doute point de la probité de l'homme; mais je voudrais savoir en quoi les quarante francs ont été déboursés. En vérité, je ne croyais pas que cette plaisanterie me coûterait si cher.

Si quelqu'un vous apporte huit cent quarante livres pour moi, daignez les recevoir. Nous ferons nos comptes un beau jour; mais dépêchez-moi Merlin le gueux, ou donnez-le pour imprimeur à Panurge. Adieu, mon aimable et très-aimable dame, adieu.

A la même.

(Réponse au n° 8.)

Naples, 2 juin 1770.

MA BELLE DAME,

Vos lettres arrivent en règle; ainsi soit des miennes! Celle-ci m'apporte une autre décharge des *Éphémérides* des citoyens rustres, ou, si vous voulez, ruraux. Je vous assure que Merlin lui tout seul me fait plus de peine que tous les économistes ensemble. Ce Merlin est mon abbé Terray; il me fait trembler pour mes contrats. De grâce débar-

rassez-m'en, même avec un peu de perte, et, après vous être payée, renvoyez-moi par une belle lettre-de-change le surplus. Rien ne vous sera plus aisé que de me remettre de l'argent, soit par le moyen de M. Giambone, soit par celui du comte Sersale. Je crois que vous serez bien aise d'apprendre que le marquis Carraccioli, qui est à Londres, envoyé de notre cour, notre ami commun, et homme d'un esprit distingué, est destiné à cette ambassade. J'aurai un ami de plus à Paris, et cela me fait grand plaisir.

Le baron de Gleichen se fait des idées délicieuses de ma société ici. Il m'est impossible de ne pas rire d'avance de la surprise dont il sera, lorsqu'il verra que je suis tellement changé, qu'il est impossible de me reconnaître et de tirer aucun parti de ma compagnie. Les plantes se dénaturent en changeant de sol, et moi j'étais une plante parisienne.

Je vous envoie la copie de ma seconde lettre à Panurge. Pour la bien entendre, il faudrait que je vous communiquasse celle que j'ai reçue; mais elle est si longue, en tous sens si longue! Si c'est vraiment Panurge qui l'a écrite, j'imagine que vous, ou du moins Grimm, ou autres lui feront plaisir de lui en demander la lecture. De la lecture à la copie, il n'y a qu'un pas, et ce pas est bientôt tranché; ainsi vous l'aurez et vous m'entendrez... Est-il possible que vous ne puissiez pas lire ma première? Cela me fâche et me désespère. Marmontel, qui a la mémoire heureuse, aidé de d'Alembert, qui l'a encore plus forte, la retiendront

par cœur et vous la diront. Absolument il faut qu'elle soit dans votre recueil.

Un mot des *Éphémérides*. Savez-vous que tout de bon je suis charmé de la façon dont on me traite? J'en suis à la distinction des injures grossières. Cet honneur n'avait été accordé qu'à Voltaire par les chiens de St.-Médard; je l'obtiens des *chiens du Luxembourg*. C'est le quartier des abbés et des chiens que cette partie antique de la bonne ville de Paris. Il est vrai qu'entre Voltaire et moi, il n'existe d'autre ressemblance que celle d'être tous les deux absens de Paris; mais il est vrai aussi qu'entre les jansénistes et les économistes, il y a grande différence. Tous les deux crient et aboient de même; mais ceux-là comptaient les Arnaud, les Pascal, etc., pour leurs fondateurs, et ceux-ci n'ont que des Quesnel. Enfin je vois que le Gouvernement veut qu'il y ait un combat du taureau pour les gens de lettres, comme il y en a un à la barrière de Sèvres pour la canaille parisienne. A la bonne heure, ayons des chiens et soyons le taureau. Et l'abbé Morellet, ce pauvre abbé, mon cher abbé que j'aimais, que va-t-il faire dans ce boulvari, *charivari récréatif?* Veut-il être le *bouldogue?* Assurément, il n'égalera pas les *Éphémérides*, il ne me dira pas d'aussi grosses injures. Il ne déraisonnera pas si couramment, il n'écrira pas si platement, il ne défigurera pas mes discours et mes idées aussi mal qu'eux; il sera donc en tout inférieur, il n'aura pas même l'excellence du mauvais. Pourquoi donc composer un ouvrage? Ce

que vous m'avez communiqué des satyres publiques contre moi, me détermine à ne rien répondre. Je veux faire souffrir à ces messieurs le plus grand des tourmens, celui d'ignorer si je les ai lus. Je jouirai des priviléges des morts.

Mille embrassemens à mon cher Marmontel. Est-ce qu'il ne fera pas un conte de mon dialogue intitulé : *Le philosophe rural et son fermier?* Qu'il mette en tableau le contraste entre la théorie et la pratique, il fera un conte excellent.

Mademoiselle Clairon a commis une indécence, et j'en suis bien fâché; il est indécent de s'impatienter de la longue vie des vieillards; à la Chine elle aurait été blâmée; si elle joue mieux que la Dumesnil, elle a fait une cruauté; si elle joue moins bien, elle a fait une sottise.

Je verrai mon compte avec Gatti, et dorénavant vous serez mon caissier. Je dois écrire à Grimm pour le remercier d'avoir fait faire à mes dialogues le même chemin que fit Manco-Capac La Rivierre avec Mama-Oella, législateurs mâle et femelle de toutes les Russies. Heureusement mes petits dialogues ont été mieux reçus. Cependant je ne crains pas aux chatouillemens de plaisir de la czarine, car ces souverains du nord, lorsqu'ils ont bien du plaisir, envoient vite, vite une médaille à l'auteur du plaisir; et moi je n'ai rien eu, pas même celle du mariage de mon cher prince de Saxe-Gotha, malgré mes études pour en donner le sujet. Vous serez fatiguée des fêtes. Adieu donc ma belle dame, je vous aime éperdûment. Adieu.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A L'ABBÉ MORELLET.

Naples, 26 mai 1770.

BONJOUR, MON CHER ABBÉ.

Je viens vous conter, mon cher abbé, la plus étrange aventure qui me soit jamais arrivée. Je vous avais écrit une lettre à ma guise, telle que l'amitié la plus tendre, le souvenir le plus doux et la gaîté la plus folle avaient pu m'inspirer pour pour vous amuser et me consoler de votre éloignement. Tout y était. Je ne me souviens pas trop de ce que j'écrivais. Je sais seulement que ma lettre, écrite à la hâte, d'une seule haleine, avec une verve d'improvisateur, était remplie de bonnes et de mauvaises plaisanteries; mais les mauvaises mêmes en étaient bonnes, parce qu'elles étaient dites par une effusion de cœur d'un ami à un autre ami, enfin de vous à moi. J'avais bien prié le baron d'Holbach, à qui je l'avais adressée pour vous en épargner les frais de la poste (car il ne suffit pas d'être ami, il faut être ménager), de ne la montrer tout au plus qu'à un petit nombre d'élus, de ces amis communs et choisis de la grande boulangerie (1), tels que les Suard, les Marmontel, et autres gens de ce calibre. J'attendais cette semaine votre réponse. Il m'arrive dans la dépê-

(1) Des partisans de Boulanger.

che du ministre de France, un gros paquet dont l'enveloppe, d'une écriture inconnue, cachetée de je ne sais pas quel cachet, contient une espèce de lettre, huit mortelles pages, sans signature, d'une main inconnue, et où je vois qu'on veut me faire accroire que c'est vous qui m'écrivez; mais ni le ton, ni le style, ni les pensées, ni rien enfin ne vous ressemble. Qui est-ce donc qui m'écrit cette épître? Et vous, qu'êtes-vous devenu? Existez-vous? Etes-vous mort? Etes-vous changé? Si vous n'existez plus, ombre aimable et chérie, recevez mes derniers adieux. Oui, je vous suivrai de près. Mes jours ne seront pas longs dans ma triste et mortelle solitude. J'irai vous rejoindre et vous revoir dans le puits des esprits. Si vous êtes changé.... Non, ce n'est pas possible, cette idée me fait frémir. J'aimerais mieux que vous fussiez mort mille fois. Vous ne pouvez vous changer, qu'en perdant beaucoup; et il vaut mieux mourir que de se gâter.

Enfin, mon cher abbé, voilà mon aventure. Que vous dirai-je de cette incroyable lettre du pseudo Morellet? Il s'annonce enthousiaste, et s'en fait honneur et gloire. Il se bat les flancs pour avoir, dit-il, de la chaleur, et pour faire, dit-il, du bien aux hommes, et pour soutenir, dit-il, les droits du citoyen. Il joue le héros, et soupire après une petite pension. Il se dit le don Quichotte de la liberté. Cette *liberté* (qui n'a peut-être jamais plus existé que l'illustre dona Dulcinea del Toboso) est sa maîtresse; il trouve ses amis qui la

lui enlèvent, et il se bat. (Si la liberté est sa maîtresse, en vérité il est bien à plaindre, car au jour où nous sommes, non seulement elle lui est enlevée, mais c'est qu'elle est perdue sur mon honneur.) Après cela, il me dit les gros mots, ensuite il me trouve en contradiction avec moi-même, ensuite il m'offre un combat à outrance; puis il dit qu'il a appris des théologiens à raisonner juste, puis il se fâche, puis il s'écrie contre les tyrans, et les esclaves tyrans, les financiers, et tous les coquins qui ont un bon cuisinier, puis il est bien tragique, puis il est bien long.

Non, mon cher abbé, ce n'est pas vous l'écrivain de cette lettre; je vous connais assez. Vous ne m'auriez pas dit que mes dialogues n'ont d'autre beauté que celle de me ressembler infiniment, pour conclure ensuite que vous embrassez tendrement l'abbé Galiani, et non le chevalier Zanobi, deux êtres très-distincts; il vous serait impossible d'écrire des contradictions pareilles. Vous n'auriez pas soupçonné non plus que madame d'Épinay m'eût envoyé des extraits de votre livre. Le véritable abbé Morellet est trop près de la source pour éclaircir ce fait, et rien n'est plus faux. C'est M. de Sorba qui m'écrivit le premier que vous aviez reçu ordre du gouvernement de me réfuter. Ensuite, le chevalier de Magaillon m'annonça un combat à mort en champ clos avec vous. M. Schutz, secrétaire d'ambassade de Dannemarck, M. Nicolaï, notre ancien sous-secrétaire, M. de Militerni, M. Giambone, M. de Courtenvaux, et bien d'autres m'écrivirent

la même chose. Personne ne m'a rien mandé de particulier sur votre livre; et si Mme d'Épinay l'a vu, assurément elle ne me l'a pas avoué. J'espère, en le lisant, reconnaître, avec plus d'évidence, que cette lettre que je viens de recevoir n'est pas de vous, assurément; le livre sera d'un tout autre style, et il ne me dira pas que je suis l'ennemi décidé de la liberté d'exportation.

Quand tout Paris réuni n'aurait pas entendu mon livre, je suis sûr que vous l'entendez, et vous me rendrez la justice d'avouer à toute la France, que la liberté et l'exportation n'ont eu, jusqu'à cette heure, d'autre véritable ami que moi. Vous toucherez le mot, et vous direz au public qu'on l'avait trompé et indignement abusé par un édit illusoire, où l'on faisait semblant d'accorder une liberté illimitée, pendant qu'en effet on n'en accordait aucune. On faisait semblant de permettre la libre circulation intérieure, mais on laissait subsister tous les droits, les péages, les entraves qui l'interceptaient; on promettait de les ôter, mais on n'y destinait aucun fond, on ne songeait à aucun moyen pour opérer ce bien. On se donnait les airs en même temps d'accorder une exportation illimitée, mais on en fixait le taux à 12 liv. 10 s. par quintal; et cette petite restriction a suffi pour fermer le port de Nantes, et tout le cours de la Loire pendant trois ans; elle a suffi pour former l'arbitraire, les permissions particulières, la faveur aux vivriers, la défense aux honnêtes marchands, etc. C'est moi, oui c'est moi qui s'est récrié le pre-

mier sur cette surprise faite à la religion du peuple. C'est moi qui ai découvert le faux, l'illusion de l'édit, et qui ai prêché : *Assurez la circulation intérieure*, et commencez par-là. Ensuite, s'il faut encore l'exportation pour consommer tout le produit de la France (ce que j'ignore, et ce qui ne saurait pas se prévoir, puisque la population et la consommation peuvent augmenter ou diminuer par différentes causes), alors, point de taux limités, toujours liberté, toujours permission d'exporter; mais une faveur doit distinguer l'enfant de la maison des chiens du dehors; car, *non est bonum sumere panem filiorum et mittere canibus*, comme d'après saint Mathieu, dit fort bien le secrétaire de *la Feuille*, à propos d'abbayes à donner aux gens de lettres.

Lorsque vous aurez mis au grand jour le véritable plan de mon livre, mon système, mes conseils donnés à la France, vous aurez, mon cher abbé, morfondu celui qui m'a écrit cette étrange lettre que j'ai reçue, qui me dit du plus grand sang-froid : *Vous êtes très-décidé contre la liberté. J'offre le combat; nous nous entendons très-bien l'un et l'autre.* En vérité, s'il entend de même tout mon livre, il ne m'entend guère. Je vous le répète, j'ai eu le malheur d'être obscur. Cependant, je me flattais que vous, au moins, vous m'auriez entendu; et pour ôter tout équivoque, je vous l'avais répété dans ma lettre. Je suis pour et non contre, comme le chevalier Zanobi. Oui, je suis pour, et tout mon livre vise à ce

pour, mais je le suis sans fanatisme, parce que le fanatisme ou l'enthousiasme ne m'a jamais paru bon à rien qu'à faire une émeute. Voilà la seule différence entre les économistes et moi, leurs principes et les miens.

L'auteur de la longue épître me dit très-poliment que mes principes sont faux; il me dit qu'en cent endroits j'en établis des destructeurs de la liberté et de la propriété. Ce n'est donc pas vous qui avez écrit cette lettre. Voilà toute la conséquence que j'en tire, et la seule que j'aime à en tirer. Enfin, mon cher abbé, j'attends avec la plus vive impatience votre livre pour me voir justifier aux yeux de la France, et lavé des infamies et des absurdités que les économistes ont vomies contre moi. Les économistes enragent, non pas parce que je n'ai pas adopté leurs principes, mais parce que je n'adopte pas leur style. M. Badaud me conseille de parler au cœur; ce qui, je crois, veut dire parler à faire mal au cœur. Cela m'est impossible; et si leur style est sacré pour eux, comme leurs grands mots liberté, propriété, évidence, droits du citoyen, pain de ménage, je serai un profane toute ma vie. J'espère que, dans votre livre, vous ferez voir qu'il y a des questions interminables dans la discussion de certains principes, tels que l'équilibre entre l'agriculture et les manufactures, les rapports entre la forme du gouvernement et les soins de l'approvisionnement, etc., etc. Mais sur la question de l'édit, la discussion est bientôt faite et finie : mieux vendre que de jeter; mieux vendre à son ami qu'à

son ennemi. Pourriez-vous me contredire ? Non, c'est impossible. Il faudrait que je me persuade que vous êtes devenu fou; et je n'ai aucun indice de cette fâcheuse nouvelle. Ainsi, j'attends votre livre pour me réjouir d'être parfaitement d'accord avec vous. Cela ne saurait être autrement.

En attendant que votre livre paraisse, écrivez-moi quelquefois; songez que vous êtes ma première connaissance de Paris. Vous êtes (je ne saurais me le rappeler sans verser des larmes) pour moi *primogenitus mortuorum*, l'aîné de ceux que j'ai perdus. C'est à vous que je dois la connaissance de M^me^ Geoffrin, de d'Alembert et de tant d'autres. Je vous avais prié de faire une infinité de salutations et d'embrassemens dans ma lettre, qui a eu le malheur de tomber dans les mains de je ne sais qui. Aussi, il ne me répond point sur cet article, plus intéressant pour moi que tout le pain bis, le pain blanc, les bonnes farines, les sons, les moutures et les ânes des moulins économiques, *non in solo pane vivit homo*. Pour moi, je ne vis que d'amitié. Embrassez donc tous les mâles et toutes les femelles de ma connaissance, que vous rencontrerez sur votre chemin, et croyez-moi pour la vie, votre très-humble et obéissant serviteur, etc.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M^me^ D'ÉPINAY.

Naples, 9 juin 1770.

MA BELLE DAME,

Vous m'aviez bien promis de ne me pas laisser

UNIV. OF CALIFORNIA

une seule semaine sans nouvelles de vous et de votre santé. Cependant, voici une semaine blanche; mais ce sera la faute à M. Magaillon, qui était aux pétards et aux pétarades de la cour. Enfin, je vous excuse, et d'autant plus que je n'ai pas le temps de vous écrire fort au long; mais voici ce qui m'intéresse. Lorsque j'écrivis ma première lettre à Panurge, j'écrivis aussi au baron, et il ne m'a pas répondu. Pourquoi ? Panurge me l'aurait-il débauché? S'il m'a fait cela, je ne lui pardonnerai de ma vie. J'aime le baron plus que ma vie, et même plus que mes dialogues. Je l'adore; je ne veux pas perdre son amitié pour rien au monde. Je vous prie donc de me donner cet éclaircissement. En outre, il faut que je vous dise que, par une espèce de pressentiment, il y a déjà quelque temps que je me suis mis en tête que cette année même, mes dialogues produiront l'effet de faire révoquer l'édit, parce qu'il y aura en France la disette que j'avais prévue et prédite. Cette semaine, le hasard m'a fait rencontrer dans la Gazette de Paris, un article qui me paraît inséré exprès pour calmer les alarmes de quelques provinces; car on y annonce, avec une espèce d'allégresse, l'arrivée d'un convoi de blés à Nantes. Je vous prie de m'informer en détail sur cela, et sur les prix des blés qui courront à Paris. Comme les hommes jugent toujours par l'évènement, si le blé est cher, j'aurai raison, et je serai un grand homme, un grand politique, et Panurge et Panglos seront des bêtes. Le prix des halles sera le thermomètre de mes louanges. Bonjour, ma

belle dame. Sans vos lettres, je suis comme un enfant sevré; tout me dégoûte. Aimez-moi toujours, car je vous adore.

A la même.

(Réponse au n° 10.)

Naples, 23 juin 1770.

MA BELLE DAME,

Votre lettre du 4 n'est point gaie, et la mienne ne le sera pas non plus. Je suis accablé de petits chagrins. D'abord on est mangé de puces dans ce maudit pays : il a, par-dessus le marché, des cousins et des punaises. Mais ce n'est rien; je ne puis pas m'accommoder de cette nourriture et de cet air, autrefois mon air natal, et qui ne l'est plus à présent. Ma vue se trouble tous les jours davantage. Je continue à perdre les dents. Il en est tombé une encore ce matin, et il ne m'en reste plus que quatorze; mais ce n'est rien encore. Je n'ai pas reçu votre n° 9. Ces fêtes à jamais mémorables auront été la cause de l'égarement de votre lettre, et je suis dans une peine mortelle de deviner ce que vous m'écriviez. Tâchez de la retrouver, ou de me redire son contenu. Vous vous en souviendrez aisément, voyant quelle était la réplique à mes réponses des n°s 3 et 4. Je me souviens que je vous avais donné une commission de livres de musique. Si vous les avez achetés, je vous prie de les donner à M. Nicolaï, qui doit m'expédier une caisse. Mais ce n'est rien encore. Vous m'annoncez qu'on ne peut pas

négocier mes billets sans perte. C'est bien ceci qui est désolant. Panurge aura donc vaincu ! Il prouvera par le fait que ni l'auteur ni l'éditeur des dialogues n'ont rien entendu en fait de commerce. *O altitudo* de la sottise que nous avons faite ! Vous m'aviez pourtant écrit le contraire. Vous m'aviez écrit que Merlin étant condamné à payer les intérêts, frais, etc., on trouverait quelqu'un qui se contenterait de gagner ces intérêts, en m'indemnisant du capital. Vous voulez me consoler, en me disant que je n'ai point de dettes. Que savez-vous de mes dettes ? Vous n'y entendez pas plus que les économistes n'entendent à mon livre. Enfin, madame, dans la désolation où je suis, assurez mon argent de la meilleure façon possible, sans quoi je mourrai de chagrin à la face de mes créanciers, et de honte à l'aspect de Panurge, s'il vendait son manuscrit mieux que le mien n'a été vendu. Dieux ! ne le souffrez pas ! Jupiter, Saturne, Pluton et Priape, armez-vous de vos foudres respectives et détruisez le centaure Panurge, moitié encyclopédiste et moitié économiste, et qui fait si bien ses affaires.

Le désastre de Paris, et l'horrible massacre de la rue Saint-Honoré (1) m'ont fait frémir. Pauvre madame Berthelot ! J'en accuse, madame, les économistes. Ils ont tant prêché la propriété et la liberté, ils ont tant frondé la police, l'ordre, les

(1) A l'époque des fêtes pour le mariage de Louis XVI, alors dauphin.

réglemens; ils ont tant dit que la nature laissée à elle-même était si belle, marchait si bien, se mettait en équilibre, etc., qu'enfin tout le monde sentant qu'on a la propriété du pavé et la liberté de marcher, a voulu en profiter. Voilà la belle avance de leur longue prédication. En vérité, si j'étais à Paris, et que j'eusse ma verve accoutumée, cet évènement me suffirait pour répondre aux économistes. Je leur ferais sentir qu'il suffit que le bruit se répande que dans un endroit il y aura pleine liberté et grande foule; en conséquence, à l'instant les filoux, grands monopoleurs en montres et en tabatières, se réveillent et forment un complot, et profitent de la bagarre. Ce que je vous dis n'est point une plaisanterie. Méditez, et vous trouverez l'exactitude de la comparaison.

J'ai reçu ce matin ma boîte de fausse vaisselle; je suis assez content de l'emplette, quoique le transport m'ait furieusement coûté. J'ai reçu les livres avec joie, et je les ai dévorés déjà, et j'ai lu tout ce qu'on a vomi contre moi. Cette lecture m'a consolé de la perte de ma dent, que j'ai faite au beau milieu d'une lettre de l'abbé Ribault. En conscience, ma belle dame, ils sont trop bêtes. Il est absolument impossible de leur répondre une seule ligne. L'effronterie avec laquelle ils me font dire toutes les bêtises imaginables, en citant même les pages de mon livre, mériterait qu'on s'en fâchât à la police; et si j'avais été à Paris, je me serais amusé à faire un procès au parlement en réparation. Mais c'est une belle chose que le style

ennuyeux : il vaut mieux que les lettres d'abolition. Je suis à présent délivré du plus grand fardeau. Je n'ai rien à répondre, et j'ai raison. S'il y a un peu de disette en France, on reparlera de blés, et on me rendra justice. Mais, dites-moi, est-ce que personne ne s'est avisé de dire du bien de mon livre et d'imprimer ses applaudissemens ? Je ne reçois jusqu'à présent que des injures et point d'argent; et Merlin dira que j'ai reçu un soufflet à compte. S'il y a eu quelque ame charitable qui ait eu pitié de moi, de grâce, mandez-le-moi. Adieu, ma belle dame; vous voyez que je vous écris des lettres fort longues, et vous m'en écrivez de si courtes ! Faites-moi écrire par d'autres. J'enverrai les gazettes à Suard, et je le punirai de son incrédulité. J'ai reçu le *Système de la nature*, mais j'ai été plus pressé de voir ma honte économique. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 11.)

Naples, 30 juin 1770.

MA BELLE DAME,

Vous m'écrivez une lettre au milieu des orages, et je vous riposte par une lettre écrite à la lueur d'une comète horrible, chevelue, que j'ai aperçue hier au soir. Ainsi ma lettre ne sera pas plus gaie que la vôtre. Le Grand-Turc fait brûler tous les sorciers : s'il voulait, dans ce nombre, me défaire de l'infâme Merlin, que j'en serais aise ! J'ai reçu la réponse la plus polie et la plus amicale de notre

incomparable M. de Sartine. Je compte lui écrire encore, mais avec des intervalles, comme il convient à un magistrat accablé d'affaires. En attendant, si vous le voyez, si vous lui parliez de ma cruelle aventure avec Merlin, si vous....? Que sais-je, moi? enfin, j'adore M. de Sartine; je lui ai mille obligations, et je voudrais lui en avoir encore davantage. Il ne dépend que de lui que je retourne à Paris. Il n'a qu'à me faire inspecteur de police, et me donner le département des demoiselles; je vole, je cours, j'abandonne tout. Mais je vous avais promis une lettre triste, apocalyptique, cométique, et voilà qu'elle s'égaie. Revenons à la tristesse. J'ai écrit une belle lettre à Suard; j'espère qu'il vous la communiquera. Mon retour à Paris n'est pas bien sûr, et je ne l'ai mandé à personne. J'y vais *in spiritu* à tout moment; mais mon corps est à Naples. Je pourrais envoyer à Paris quatre ou six dents qui se sont détachées de moi; on les semerait, et il en naîtrait des hommes.

Quelle était cette personne qui vous a obligé à faire une sortie terrible à Suard, sur les faux amis que j'avais à Paris? De grâce nommez-la moi, pour m'ôter bien des soupçons, peut-être injustes. Il est impossible que l'ouvrage de Panurge ne me fâche pas. Je serais toujours au désespoir de voir qu'il ne m'ait point entendu, pendant que Fréron a très-bien saisi l'ensemble, l'ordre, la chaîne des idées de mes dialogues. Au reste, l'année soixante et dix ne se passera pas qu'on n'ait révoqué l'édit de 1764, et j'aurai gagné la bataille.

Je n'ai eu du poëme chinois que cet extrait que vous m'avez envoyé. Je l'attends avec impatience.

Vous m'écrivez toujours des lettres fort courtes, et vous m'en promettez de fort longues : cela n'est pas bien. Puisque vous relisez quelquefois mes lettres, répondez donc à certaines questions que de temps à autre je vous ai faites.

J'ai feuilleté le *Système de la nature*. Il me paraît de la même main qui a fait le *Christianisme dévoilé* et *le Militaire philosophe*. Il est trop long. Il ne me paraît pas écrit de sang-froid, et c'est un grand défaut; car on dirait que l'auteur n'a pas tant besoin de persuader les autres que de se persuader lui-même. Au fond, nous ne connaissons pas assez la nature pour en former le système. Le mieux serait, par une suite de rapprochemens de tous les temps et de tous les pays, de donner l'équation finale de l'homme; et c'est bien curieux de voir qu'on peut autant réduire à l'unisson la théologie de l'homme, que la cuisine de l'homme. On peut, par exemple, dire que toute notre cuisine se réduit à manger du cuit et du cru, qu'on cuit les viandes, les poissons, etc.; qu'on mange crus les fruits, etc.; que la salaison, la fumaison, etc, sont des espèces de fritures, etc. De même, en théologie, on réduit tout à croire des dieux malfaisans ou bienfaisans; que les saints se métamorphosent en dieux, lorsqu'on fait du tout un premier dieu, etc. Enfin si je faisais un livre, moi, il serait bien autrement original, etc.

Adieu, ma belle dame; soyez longue, et faites que tous mes amis m'écrivent aussi longuement que Panurge. C'est beaucoup dire. Adieu encore. Mes pauvres cent louis!

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M. SUARD.

Naples, 30 juin 1770.

Tu l'as voulu, George Dandin! voici les gazettes de Naples, et je continuerai à vous les envoyer jusqu'à tant qu'excédé par leur inutilité, vous vous jetiez à mes genoux, en me demandant en grâce de ne plus vous les envoyer. J'espère punir votre incrédulité par ce moyen. Vous aviez apparemment fait votre compte, qu'étant nous autres les plus voisins de la Morée, nous vous donnerions des nouvelles toutes fraîches des Russes et des Turcs. Quelle attrape! nous n'en savons rien en conscience, et moi en particulier, qui par ma charge de délégué (comme nous disons), c'est-à-dire protecteur de la nation grecque et de tous les cafetiers qui sont ici, devrais en savoir plus que les autres, je ne sais autre chose, sinon que les Grecs modernes sont aussi fripons, aussi menteurs que leurs ancêtres, et qu'ils vendent le plus abominable café du monde à la place du nectar et de l'ambroisie d'Homère. Au reste, que cherchez-vous à savoir des Turcs? Ne voyez-vous pas la nouvelle comète crinite qui nous menace? Cette comète va leur coûter encore une bataille, car ils

sont assez bêtes pour en avoir peur. Vous saurez que le Grand-Seigneur fait chercher les magiciens et les sorciers dans tout son Empire, pour les rôtir tout vifs, parce qu'ils sont la cause de tous les malheurs. Le grand-visir a réussi à en dénicher un, qu'il a grillé à l'instant, et il a expédié un courrier à Constantinople avec cette agréable nouvelle, qui a comblé de joie tout le sérail. On a découvert que c'était ce coquin qui a fait régner pendant sept mois les vents du sud, qui empêchent la flotte Ottomane de débouquer les Dardanelles. D'après ces faits, qui sont très-sûrs, vous n'avez plus besoin de gazettes. Lorsque les causes sont connues, il n'y a que les sots qui ne savent pas prévoir les effets; mais peut-être je me trompe sur mes soupçons avec vous. Ce n'est pas aux nouvelles turques que vous visiez en me demandant nos gazettes, vous vouliez m'engager à vous écrire. Si c'est là votre objet, vous avez bien fait : l'occasion fait le larron. Oui, je vous écrirai; et si vous me répondez, je vous écrirai souvent. Mon amour-propre en est tellement chatouillé, est si flatté de votre souvenir, qu'il me serait impossible de ne pas entretenir, avec vous, une correspondance qui me fait tant de plaisir. J'ai tant d'amitié pour vous et pour madame! car elle y entre pour quelque chose; elle est si douce, si bonne! combien je regrette de l'avoir autrefois un peu négligée! Il ne nous manquera pas de quoi remplir nos lettres; la matière est assez vaste. J'ai reçu le *Système de la nature*, mais je ne vous en dirai rien ce soir. Je

vous parlerai plutôt de mes dialogues; j'ai vu l'extrait qu'en a donné Fréron, j'en suis parfaitement content; on ne pouvait pas mieux saisir la masse de mes idées. Comment se peut-il que Fréron l'ait saisie, et l'abbé Morellet l'ait manquée? De grâce, mon cher Suard, dites-moi, vous qui pouvez le savoir, qu'est-ce qui a pu donner la berlue à l'abbé, au point de croire que j'étais l'ennemi de la liberté et de l'exportation? C'est pour moi inconcevable, qu'un homme si versé dans la matière, si rompu à ces sortes de lectures, ait manqué net le sens de tout ce que j'ai voulu dire. Vous ne sauriez imaginer à quel point cela me fâche. Au fond, c'est une honte, un opprobre immense, ou pour moi, ou pour lui, que nous ne nous soyons pas entendus Il faudra en accuser ou l'obscurité de mon style, ou le transport de sa passion; et il en résultera qu'il aura fait un livre contre moi, qui aura toute l'aigreur de la réfutation, et qui répètera mot à mot ce que j'ai dit, ou du moins ce que j'ai voulu dire. L'abbé pensant comme moi (car il est impossible qu'il soit d'un autre avis), se trouvera au beau milieu de la cohue économique, criaillant à tue tête, liberté, sûreté, propriété, prix proportionnel, prix nécessaire, compensation habituelle, marché général, bêtise éternelle. Quelle ignominie pour notre abbé, d'être tout à côté de l'abbé Rhubarbe, qui a lâché huit épîtres contre moi très-laxatives, et dont je n'ai lu que l'extrait dans le Mercure de juin! Je suis si aise que ces gens-là n'aient pas entendu une seule ligne de mes dialo-

gues, que je ne saurais pas vous l'exprimer. Je l'avais prévu, et j'y aurais parié ma tête. On est bien content d'avoir été prophète. Epictète se pâma de plaisir, lorsque son maître, en fermant une porte, lui cassa une jambe, parce qu'il l'avait prévu et l'en avait averti.

Mais laissons cela, et venons aux choses sérieuses. Il vous faut embrasser bien du monde de ma part; d'abord, commencez par M^me^ Suard; mais n'allez pas prendre un air triste et un ton marital dans cette auguste cérémonie. Greuluchonez-vous vous même, car enfin il vaut mieux que ce soit vous qu'un autre qui s'acquitte de la commission; ensuite il faut embrasser M^me^ Necker; la commission n'est pas aisée, cependant avec la *petita venia* de monsieur, j'espère que vous en viendrez à bout. Enfin, il faut embrasser M^me^ De Marchais. Oh! pour celle-là, elle sera furieuse contre moi, car elle était économiste à brûler; mais elle avait l'ame si tendre! Ne pourrait-elle aimer un monstre? Faites ressouvenir toutes les trois de ce souper mémorable, où moi, à force d'être un monstre, je fus si aimable; où j'établis que je n'aimais que l'argent de mes amis et le lit de mes amies (et je n'avais pas tout à fait tort). Mademoiselle de Lespinasse trouva que j'avais peut-être raison; et enfin la cour du parlement philosophique (tous les dîners rassemblés) décida, par un arrêt irrévocable, qu'un monstre gai vaut mieux qu'un sentimental ennuyeux.

Mes lettres sont comme celles de saint Paul:

Ecclesiæ quæ est Parisiis. Lisez-les donc à mes amis. Si vous saviez combien j'aime encore tous mes chers amis, vous en pleureriez tous de tendresse. Adieu, mon cher Suard; je suis pour la vie votre très-humble, etc.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M^me^ D'ÉPINAY.

(Réponse au n° 12.)

Naples, 7 juillet 1770.

MA BELLE DAME,

L'aventure de Merlin m'abat l'esprit au point que je n'ai ni la force de vous répondre *sonica* sur les projets pour rattrapper mon argent, ni celle de rien composer. Cependant, si je trouvais que le livre de l'abbé Morellet montât mon imagination, il pourrait se faire que j'écrivisse encore quelque chose, soit une lettre ou un dialogue; et on pourrait faire imprimer mes dialogues avec cette addition, et quelques fragmens de mes lettres, et nous venger de Merlin le faquin.

La lettre dans laquelle vous m'aurez envoyé une note de ce que vous avez avancé pour moi, est peut-être ce n° 9 qui s'est égaré. Je pourrais pourtant, en revoyant toutes vos lettres, savoir au juste ce que je vous dois, sauf quelques *Éphémérides* et autres opiats que vous aurez peut-être achetés; mais j'ai les ouvriers ce matin chez moi, qui font un bruit enragé, en tapissant deux chambres, et

cela m'empêche de chercher des papiers et de fixer mon attention à ce que je vous écris aujourd'hui.

Vous ne m'aviez point parlé de la Sophonisbe de Voltaire; mais c'est tout comme si vous m'en aviez parlé; je ne me soucie pas des tragédies, parce que je n'aime point à pleurer de gaîté de cœur.

M. de Sartine m'a rendu un grand service en empêchant l'abbé de citer faux. Les hommes sont paresseux, et les confrontations des témoins sont un pénible ouvrage. En outre, j'ai découvert que la paresse dans les hommes vient d'un sentiment de vertu qu'on suppose dans les autres hommes, et c'est là le grand avantage des imposteurs et des fripons. Ils trouvent toujours les hommes disposés à se persuader qu'il est impossible de mentir et d'en imposer. Ainsi, j'ai toujours des remercîmens à faire à M. de Sartine. Cependant, on m'écrit de Paris que les économistes frémissent, enragent, aboient plus que jamais contre moi. En vérité, je n'aurais jamais cru devoir leur causer tant de peines et de soucis. Il est singulier que, dans le même temps qu'ils me disent que, dans mon livre, il n'y a pas deux mots qui ne soient des bêtises et des contradictions, ils répètent pourtant souvent que l'exportation rencontre encore de puissans et terribles antagonistes. Je suis donc une bête terrible, un éléphant, par exemple. Pour eux, ils ne seront jamais que des cousins.

Ma belle dame, je ne suis pas gai aujourd'hui, et ma lettre ne sera pas à imprimer; mais la vôtre,

écrite à la campagne, ne valait guère mieux : ainsi, pardonnons-nous. Mille choses à mon cher marquis, votre compagnon de voyage. J'aurais voulu servir MM. de Valory sur une commission généalogique qu'ils m'ont donnée, mais c'est presque impossible.

Adieu, ma belle dame; portez-vous bien. Je me porte bien aussi, mais je m'ennuie, et je n'ai pas un seul homme ici digne de m'entendre et de causer avec moi. Je crois vous avoir écrit que le petit Mozard est ici, et qu'il est moins miracle, quoiqu'il soit toujours le même miracle; mais il ne sera jamais qu'un miracle, et puis voilà tout.

Adieu encore. Je vous embrasse, en dépit du scandale de Panurge et de tous les envieux de notre tendre correspondance.

A la même.

(Réponse au n° 13.)

Naples, 14 juillet 1770.

MA BELLE DAME,

Le fatal nom de Merlin vous corne les oreilles. *Hyla, Hyla, nemus omne sonabat.* A moi il me navre le cœur. Que voulez-vous que je fasse de cette distillation d'argent, tombant goutte à goutte ? Je croyais vous faire toucher 840 livres qu'on aurait dû me payer à Paris, mais il n'en est rien. L'effet qu'on y avait envoyé vendre est revenu sur ses pas. Vous n'êtes donc plus caissier que de vous-même. Je vous remercie des livres de musique que vous

m'avez envoyés. Ce n'est pas une commission, c'est un présent que je dois faire, et voilà le diable. Ne me grondez pas, je vous promets de ne plus y retourner. En attendant, envoyez-moi un bilan de ce que vous avez touché et dépensé pour moi; j'en ai un grand besoin pour prendre mes arrangemens.

De quoi vous étonnez-vous de Fréron? Ne vous l'avais je pas mandé depuis quatre mois? ne vous avais-je pas prédit que les économistes me feraient des amis que je n'avais pas? *L'exoriare aliquis* est infaillible. On a pitié des opprimés. Fréron vise à la singularité: c'est son but unique. Cette fois, il a trouvé qu'il était singulier d'être de mon côté, et, sans d'autre reflexion, il a été si singulier, que je suis le seul homme d'esprit dont il ait dit du bien, il est singulier aussi que je sois le premier et le seul homme de bien et d'esprit qui ait osé arracher le masque aux économistes, et de les montrer pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire pour une canaille fanatique qui vise à la sédition; les autres s'étaient contentés de bâiller sur leurs ouvrages; mais je vous prédis à présent qu'il y aura des parlemens et des magistrats qui se déclareront hautement en ma faveur; souvenez-vous-en. Je suis plus instruit des nouvelles de Paris que vous ne pensez; vous aurez pu vous en apercevoir sur ce que je vous ai mandé touchant monseigneur le Dauphin; et vous aurez dû en être bien étonnée; je n'ai pas le temps d'être sublime ni gai ce soir. J'ai été sublime avec Suard, et gai avec Grimm. M^me^ Geoffrin n'aura pas des

porcelaines de moi; elle s'est trop *embadautée*, parce que le ministre lui a paru économiste. Elle se trompe. Le pain est une matière de première nécessité, et il ne peut pas y avoir deux avis là-dessus.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M. SUARD.

Naples, 14 juillet 1770.

TIENS, voilà encore des gazettes. *Satia te gazettis quas semper sitisti*, vous dirai-je, moi, nouvelle reine des Amazones, à vous, nouveau Cyrus des gazetiers : Ah ! que l'abbé Arnaud a bien raison de ne point se soucier de cette lecture ennuyante ! A propos, que fait-il ce cher abbé ? Serait-ce lui qui aurait fait l'extrait de mes dialogues qu'on voit dans la feuille de Fréron ? car enfin il faut que quelque diable y soit, lorsqu'on voit Fréron dire du bien d'un ouvrage dans lequel on dit du bien de Voltaire.

Morellet est donc tout à fait *inamollible*. Il veut *iratis diis et hominibus* écrire contre moi, et donner cet échec à la plus tendre amitié et à la plus encyclopédique philosophie. Le cruel ! mais M. le contrôleur général ne le veut pas, et il a raison. Il n'est plus temps de disserter; il est temps que vous songiez au pain et à la cruelle disette qui vous menace, en rétractant une mauvaise loi que vous avez faite. Ah ! j'ai été Cassandre ! On ne m'a pas cru, et mes prophéties sont accomplies ! Pour vous consoler, je vous dirai que nous avons

ici une récolte très-abondante, et que je me flatte d'être plus heureux à faire corriger ici l'excès des défenses, que je n'ai été à faire corriger aux Français l'excès de liberté. *Iliacos intrà muros peccatur et extrà*, et le milieu est toujours glissant. Un philosophe vous dirait que ceci est fait exprès, pour qu'il y ait un principe de mouvement, et une éternité de mouvement. Voyez les pendules; tout est pendule dans ce monde; les saisons, les empires, les gouvernemens, les hommes, le bonheur et le malheur, la vertu, le vice. On monte, on descend, et on ne saurait jamais s'arrêter au milieu. Si on s'y arrêtait, on s'y trouverait si bien, que le mouvement finirait. Ceci est philosophique, et du plus sublime; mais voilà pourquoi on rencontre tant de *coglioni* dans le monde, parce qu'il faut qu'il y ait beaucoup de pendules. Ceci est bouffon, et du plus mauvais; mais voilà comme je suis, deux hommes divers, pétris ensemble, et qui cependant ne tiennent pas tout à fait la place d'un seul. Adieu, j'embrasse madame, ne vous en déplaise. Adieu encore, mon cher ami, mille choses au baron, à la baronne. Donnez-moi des nouvelles de mon compatriote Duni. Plus de papier.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A Mme D'ÉPINAY.

(Réponse au n° 14.)

Naples, 21 juillet 1770.

MA BELLE DAME,

Votre lettre m'arrive dans la minute; je n'ai que deux heures de temps pour y répondre, et elle est si longue, et elle m'est si agréable, qu'il faut que je réponde.

D'abord vous avez tort de vous étonner de mon amour pour M. Baudouin, quoiqu'il y ait des exemples de Montesquieu, de Voltaire, et sur-tout de Saint-Antoine, qui aima le cochon, dont il fit son grand-vicaire. Point du tout, Baudouin est aimable, instruit, il a la tête juste, le cœur bon; il est mon président dans mes dialogues, puisque vous voulez le savoir; et si vous le traitez, vous verrez que j'en ai bien tiré le portrait. Vous possédez ma lettre à lui; mais avez vous celle que j'écrivis à M. de Sartine; elle est bonne à avoir; dorénavant, je tâcherai de les faire passer toutes par votre main; mais à Suard, j'écris en droiture. Serait-il possible que Suard, qui a les ports francs, voulût vous refuser la communication de mes lettres, soit à vous ou à votre voisin ?

Vous m'assommez, ma belle dame, par votre exactitude sur les prix des blés à la halle. Me prenez-vous pour un coquin de boulanger ? Qu'ai-je à faire, moi, de belles farines, des sacs, la tête franche, le blé commun; et que voulez-vous que

je fasse du reste? Je veux savoir d'un mois à l'autre, en général, l'état de disette ou d'abondance de Paris et des provinces, et je veux savoir en gros aussi si on exporte ou si l'on importe, ou si l'on transporte, et si on supporte, et si on s'emporte, et à qui on rapporte la cause du malheur; voilà tout. Vos tableaux économiques me donnent le spleen, et emportent une demi-page précieuse.

Vous voulez que je juge une conversation entre vous, maître Grimm, maître Diderot et l'intendant d'Auvergne, dont je ne sais pas le nom. C'est mon métier à présent que celui de juger, et je pourrais le faire dans le style de mon tribunal, mais vous n'entendriez rien à notre jargon. Il faut donc que je donne ma sentence en votre langue. Elle sera longue, et je suis pressé; cependant si elle ne vous plaît pas, vous en appellerez à *minimâ*, extrait des registres, etc., fol. à tergo (ce qui veut dire une feuille à se torcher).

Ce jourd'hui vingt-un juillet de relevée,

Vu l'ouvrage des dialogues, etc.; ouï maître Diderot, maître Auvergne, maître Grimm, etc.; vu les conclusions de M^me^ d'Epinay, procureuse-générale; elle retirée, etc.; ouï le rapport, etc.; la cour reçoit la partie de maître Diderot plaignante sur le silence intolérable de l'auteur des dialogues, relatif à la pusillanimité des riches dans la disette; et faisant droit sur icelle, sans s'arrêter aux conclusions de ladite procureuse-générale, a dit et déclaré qu'il n'en est point parlé dans le susdit livre des dialogues, donne acte à la partie de

M. Zanobi, que lesdits dialogues ne sont point achevés, comme il est prouvé par témoins valables, etc.; donne acte à ladite partie, que, dans un dernier dialogue, on devait traiter à fond la police nécessaire à établir dans le système d'une permission générale et constante, d'exporter et d'importer des greniers d'entrepôt et de chargement, qu'il convenait d'établir en France, et des mesures à prendre pour empêcher cette pusillanimité, dont on aurait alors parlé en son lieu, etc., aux fins de non recevoir, etc.; met au néant la plainte dudit maître Diderot sur le silence relatif à la cupidité, et la renvoie à la page 182 et 183 et autres dudit ouvrage, et, sur le surplus, met les parties hors de cour et de procès; reçoit ladite procureuse-générale plaignante contre la partie de Merlin et ses ayants-cause; et, avant faire droit, ordonne que ledit maître Diderot sera mandé et admonesté d'être plus circonspect une autre fois dans la vente et adjudication des manuscrits bons, sauf à lui de vendre audit Merlin, à telle perte qu'il voudra, les ouvrages des abbés Baudot, Ribault, Morellet, etc.; ordonne que ledit Diderot fera une seconde édition des dialogues, plus correcte, et augmentée de ce dernier dialogue, au profit dudit chevalier Zanobi. Prononcé, etc., etc.

J'ai reçu le poëme chinois, et je vous en parlerai une autre fois. Voici la réponse à la lettre du baron portée par le voyageur. J'avais lu Fréron, et je vous remercie des deux exemplaires que vous m'en avez envoyés. Pouvez-vous payer à M. Ni-

colaï 115 liv. 11 s. Si vous le pouvez, vous me ferez plaisir.

Qu'a-t-il fait, mon gros curé? sa gouvernante est-elle en bon état? Cette petite intrigue, qu'il avait à Paris, rue Saint-André-des-Arts, a-t-elle éclaté? Allons, parlez.

Adieu. Il me reste mille choses à vous dire; mais vous n'êtes pressée que de savoir que je vous aime. Adieu, adieu.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, AU BARON D'HOLBACH.

Naples, 21 juillet 1770.

BONJOUR, MON CHER BARON.

M. de Torcia (1) est arrivé, et m'a remis votre chère lettre du 3 juin. Elle m'a causé un plaisir infini. Je craignais que le siècle des métamorphoses ne fût arrivé à Paris. *Sæculum Pyrrhæ nova monstra questæ*, et que vous ne vous fusssiez *économisé* aussi. Grâces au ciel, vous êtes homme encore, et homme *encyclopé* et point *économe*. Le seul abbé est centaure, et court grand risque de devenir cheval tout à fait. Mais que diable, qu'est-ce qui a pu produire en lui une si étrange métamorphose? Je soupçonne que la chute de M. Mai-

(1) C'est un savant antiquaire qui a passé plusieurs années à Paris au commencement de ce siècle. Il se plaignait du libraire L..., comme Galiani se plaint de Merlin.

non et le baissement des actions de M. Trudaine l'ont piqué d'honneur. Il avait beaucoup à se plaindre d'eux dans leur toute-puissance, lorsqu'ils lui ôtèrent la place de secrétaire du commerce, pour la donner à Abeille; mais dans leur déclination, l'abbé, qui est héros par enthousiasme, a voulu être *exportiste* comme eux et comme Abeille, son ennemi, et comme les économistes, qu'il méprisait autrefois. Ainsi il fait, si je ne me trompe, une faute par vertu, et il oublie qu'il est mon ami, pour ne songer qu'à l'amitié de M. le feu contrôleur-général; voilà ce que mon cœur me fait penser pour excuser mon abbé, que j'aime encore. Je lui écrivis, d'après ce plan, une lettre de mauvaises plaisanteries, mais dictée par la franchise, l'amitié pure et l'intérêt le plus sincère; il l'a prise pour un persifflage. Mais s'il avait vu mon visage lorsque je lui écrivais, il aurait connu l'injustice de ses soupçons. Je l'avertissais qu'il se ferait une affaire avec le nouveau contrôleur-général par son livre. Il s'est moqué de moi; mais je connais mon Paris mieux que vous tous, et le fait prouve que je voyais bien. Comment peut-il croire qu'un ami des Mainon puisse plaire aux Terray? Enfin, il est trop heureux que son livre ne paraisse pas; il se ferait une affaire de tous les diables. Pour moi, si le livre contient ce que j'imagine qu'un livre sortant d'une tête juste et raisonnable doit contenir, je n'en suis point tourmenté; je m'en débarrasserai avec une lettre à l'abbé; je lui ferai voir qu'il a raison et moi aussi; je lui prouverai qu'il *ose vouloir* ce qu'il

n'ose *dire*, et que moi je n'ose vouloir dire. J'avouerai que ses souhaits sont bons, mais ils ne sont pas *à faire ni à oser*. Je le regarderai entre deux yeux; nous nous entendrons, il m'entendra, mais le public nous entendra aussi, et voilà le diable. Je ne voudrais pas, pour tout au monde, contribuer en rien à lui faire revoir ce vilain endroit, *nota quæ sedes fuerat columbis*, le séjour des colombes malheureuses, qu'on prend souvent à Paris pour des corbeaux.

Parlons d'autre chose. Mon cher baron, vous ne sauriez croire combien votre lettre me perce le cœur sur les soupçons que vous y montrez de M^me^ d'Epinay, et des tracasseries qu'occasionnent les femmes, lorsqu'elles veulent se mêler d'affaires. Vous avez tort, et très-grand tort. Il n'y a point de tracasseries. Moi, j'aime l'abbé, je l'aimerai toujours; je sais qu'il a raison; je sais qu'en tout il veut dire que les républiques doivent avoir la liberté du commerce des grains; que les royaumes ne peuvent ni ne doivent l'avoir, s'ils ne veulent pas se changer en républiques. J'ai dit la même chose dans mes dialogues. Il veut changer la France en république; moi, je ne le veux pas, et c'est pour lui que je ne le veux pas; car je n'ai plus rien à craindre ni à espérer pour moi. Je voulais parler d'autre chose, et je fais comme l'avocat patelin. Tout de bon, parlons d'autre chose.

Ne vous désespérez pas de vos rescriptions. Tant que le mal est dans la quille, vous courrez le risque de tout le vaisseau. Si vous étiez perché sur le mât,

vous pourriez craindre que le vaisseau ne se démâtât et vous voir noyer seul, pendant que le reste se sauverait. Tenez-vous donc au fond de cale, et ne craignez rien. Vous serez toujours au niveau de la richesse ou de la misère *universelle*.

Vous avez la famine dans l'intérieur; je l'avais prévue, prédite et annoncée. Cassandre en savait tout autant. J'ai vu le *Système de la nature*. C'est la ligne où finit la tristesse de la morne et sèche vérité; au-delà commence la gaîté du roman. Il n'y a rien de mieux que de se persuader que les dés sont pipés. Cette idée en enfante mille autres, et un nouveau monde se regénère. Ce M. Mirabaud est un vrai abbé Terray de la métaphysique. Il fait des réductions, des suspensions, et cause la banqueroute du savoir, du plaisir et de l'esprit humain. Mais vous allez me dire qu'aussi il y avait trop de non-valeurs; on était trop endetté, il courait trop de papiers non-réels sur la place. Cela est vrai aussi, et voilà pourquoi la crise est arrivée.

Je verrai très-volontiers les *Recherches philosophiques* sur les Américains; vous pourrez en toute sûreté me les envoyer. On n'examine point ici les livres qui entrent, on est bien sûr que personne ne les lira. Adieu, mon cher baron; écrivez-moi de longues lettres, pour que le plaisir en soit plus grand; embrassez-moi longuement la baronne, et soyez long dans tout ce que vous faites, dans tout ce que vous patientez, dans tout ce que vous espérez. La longanimité est une belle vertu : c'est sur elle que j'espère revoir Paris. Adieu.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A Mme D'ÉPINAY.

(Réponse au n° 15.)

Naples, 27 juillet 1770.

MA BELLE DAME,

Je n'ai reçu cette semaine, de Paris, d'autre lettre que la vôtre; encore elle sent la migraine et n'électrise point mon ame. Vous ne m'avez pas dit ce qu'est devenue ma réponse au comte de Schomberg; est-elle arrivée? L'avez-vous lue? En gardez-vous copie? J'ai reçu une belle lettre du philosophe, mais je n'ai pas le temps de lui répondre ce soir. J'avais reçu l'extrait publié par Fréron dans son *Année littéraire*, de mes dialogues. L'auteur de cet extrait est (à ce qu'il me dit lui-même) M. l'abbé Rousseau, précepteur du fils de M. D'Aiguillon. Cela m'a expliqué le mystère. Comment se pouvait-il que Freron eût si bien parlé? c'est que ce n'était pas lui qui parlait. *Non enim vos estis qui loquimini, sed*, etc., etc.

Ce que vous me dites sur les ordres du ministère de continuer à dire du bien de mon livre, et d'attaquer les économistes, ne m'étonnerait point. J'ai été toujours persuadé que tôt ou tard le ministère connaîtrait le service que je lui ai rendu de me dévouer à travers une troupe des plus impudens et malhonnêtes fanatiques, pour les démasquer et découvrir leur sotte ambition et leurs vues séditieuses; mais ce que je n'aurais jamais cru, c'est que M. de Sartine, notre bon ami Sartine,

notre incomparable Sartine, permît qu'on imprimât contre moi des grossièretés aussi atroces, et des personnalités aussi révoltantes. Avez-vous lu les *Récréations économiques ?* Lisez la lettre sixième ou septième; voyez ce qu'il dit du *singe* de M. l'abbé G***. Remarquez que l'auteur donne toute l'authenticité à son livre, et le signe, en promettant d'en répondre à moi et au public. Je suis aussi éloigné de me plaindre d'une vilainie au-dessus de tout éloge, comme je le suis de répondre aux absurdités au-dessus de toute croyance qu'il y a dans cet ouvrage; mais je voudrais que vous en parliez sérieusement à M. de Sartine.

Je crois que les économistes devraient se contenter d'avoir fait manquer le pain aux Français, sans viser aussi à faire perdre les mœurs et la décence à une nation polie et aimable plus qu'aucune autre. Je vous prie de faire avertir M. de Sartine, que de la façon dont ces *Récréations* ont été imprimées, il paraît incontestable que la police avoue ce trait de calomnie atroce lancé, non contre le chevalier Zanobi, mais contre l'abbé Galiani. Si la police avoue les calomnies les plus absurdes, je n'ai rien à dire; si M. de Sartine en est fâché et furieux, comme je le pense, je vous prie de lui demander en mon nom s'il m'aurait refusé à Paris, dans la place que j'occupais, d'envoyer, d'après ce trait, pour quelques semaines, M. l'abbé Roubault au Fort-l'Évêque. Je crois que, de loin comme de près, je suis toujours le même abbé Galiani. Enfin, je vous avouerai que ce qui me pique dans

cette affaire-là, c'est de voir que je me suis attiré une morsure du singe Roubault, précisément pour avoir voulu défendre M. de Sartine des imputations calomnieuses que les économistes, l'abbé Baudot à la tête, répandaient contre lui dans Paris, en novembre 1768, en l'accusant, lui et M de Choiseul, d'être la cause de la cherté du blé. C'est à cet objet-là que le beau livre, *Avis aux honnêtes gens*, fut publié. M. de Sartine le sait; M. de Sartine se souviendra qu'il a passé de mauvaises nuits pour cela, qu'il a dû opposer toute sa patience et sa vertu à l'impudence de l'abbé Baudot, qui allait ameutant la ville, parsemant son pain bis, son poison et ses expériences dans la ville. Faut-il que le même M. de Sartine approuve, par le moyen de ses censeurs, des livres lancés contre le seul défenseur de M. de Sartine! Vous me direz qu'il faut mépriser tout cela; je n'en sais rien; je sais qu'une nation ne se soutient que par l'observance des règles; et je sais, moi, que sans les vertus de la tolérance, du pardon des injures et autres moineries, les Romains fondèrent le plus grand des empires. Je sais qu'avec des maximes différentes, les modernes sont restés pygmées et cochons.

Bonsoir, ma belle dame; à huitaine les plaisanteries. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 16.)

Naples, 4 août 1770.

MA BELLE DAME,

Le n° 9 est donc perdu? On y critiquait Beaudouin; je ne le regrette donc plus, et je vous dispense de le refaire. J'ai tant de chagrin à rencontrer des coupables, j'ai tant de honte à voir que mon cœur a trompé ma tête! Brisons donc là-dessus.

L'abbé Coyer aurait succédé à l'abbé de Saint-Pierre, si son zèle était l'effet de l'enthousiasme de la vertu, et non pas d'une ambition secrète d'être quelque chose. Son plan d'éducation ne ne vaudra pas assurément autant que votre critique. Vous ne l'avez cependant faite que pour réveiller ma verve, je le vois bien; je n'ai pas besoin d'être réveillé là-dessus. Mon traité d'éducation est tout fait; je prouve que l'éducation est la même pour l'homme et pour les bêtes; elle se réduit toute à ces deux points : *Apprendre à supporter l'injustice, apprendre à souffrir l'ennui.* Que fait-on faire dans un manège à un cheval? Le cheval fait naturellement l'amble, le trot, le galop, le pas, mais il le fait quand bon lui semble et selon son plaisir; on lui apprend à prendre ces allures malgré lui, contre sa raison (voilà l'injustice), et à les continuer deux heures (voilà l'ennui). Ainsi, qu'on fasse apprendre ou le latin, ou le grec, ou

le français à un enfant; ce n'est pas l'utilité de la chose qui intéresse; c'est qu'il faut qu'il s'accoutume à faire la volonté d'autrui (et s'ennuyer) et à être battu par un être né son égal (et souffrir). Lorsqu'il est accoutumé à cela, il est dressé, il est social; il va dans le monde, il respecte les magistrats, les ministres, les rois (et ne s'en plaint pas); il exerce les fonctions de sa charge, et il est à son bureau, ou à l'audience, ou au corps-de-garde, ou dans l'œil de bœuf, et bâille et reste là, et gagne sa vie. S'il ne fait pas cela, il n'est bon à rien dans l'ordre social. Donc l'éducation n'est que l'élaguement des talens naturels, pour donner place aux devoirs sociaux. L'éducation doit amputer et élaguer des talens; si elle ne le fait pas, vous avez le poëte, l'improvisateur, le brave, le peintre, le plaisant, l'original, qui amuse et meurt de faim, ne pouvant plus se placer dans aucune des niches qui existent dans l'ordre social. L'Anglais, la nation la moins éduquée de l'univers, est, par conséquent, la plus grande, la plus embarrassante, et sera bientôt la plus malheureuse de toutes.

Les règles de l'éducation sont donc bien simples et bien courtes. Il faut moins éduquer dans une république que dans une monarchie; et, sous le despotisme, il faut garder les enfans dans les sérails, pires que les esclaves et les femmes. Le despotisme chez les moines est un résultat des rigueurs injustes du noviciat, et voilà la marche de la théocratie universelle et moderne. La théocratie ancienne et primitive est partie des frayeurs, du tonnerre, du

tremblement de terre, a fait des dieux et en a vu par-tout. La théocratie moderne commence par vouloir épurer les hommes dans les austérités et les macérations; une fois accoutumés au comble des souffrances et des ennuis, le pape, l'abbé, le confesseur, le maître des novices est un tyran, un dieu. Il est tout; il peut faire d'un être si dompté tout ce qu'il voudra.

L'éducation publique pousse à la démocratie; l'éducation particulière mène droit au despotisme. Point de colléges à Constantinople, en Espagne, en Portugal. Le peu qu'il y a dans ces pays était mené par des jésuites avec une cruauté qui dénaturait ces établissemens. Au reste, la règle est vraie en général. Toutes les méthodes agréables d'apprendre aux enfans les sciences sont fausses et absurdes; car il n'est pas question d'apprendre ni la géographie, ni la géométrie; il est question de s'accoutumer au travail, c'est-à-dire à l'ennui de fixer ses idées sur un objet, etc. L'enfant qui saura toutes les capitales de l'univers, n'aura pas l'habitude de se fixer sur un bilan de son revenu et de sa dépense, et M. le géographe sera volé sur la terre par son maître-d'hôtel, et fera banqueroute au beau milieu de ses capitales. Partez de ces théories, développez, vous aurez un livre tout contraire à celui d'Emile, et qui n'en vaudra que mieux. Mais vous m'avez défendu d'être jamais mère de famille; et voilà une heure que je bavarde éducation. Parlons d'autre chose.

Comment diable s'y prend-il, Fréron, pour ré-

futer Ribault? Pour moi, son livre m'a comblé d'étonnement. Je n'ai réussi à y entendre qu'une grossièreté infâme qu'il y a glissée contre moi. Lorsque je pense que ce Ribault est en possession de marcher à deux pattes comme moi, je rougis d'être né homme, et je voudrais être autre chose.

Je suis honteux de n'avoir pas écrit encore à Diderot. Donnez-moi quelque nouvelle consolante sur mon argent. J'écris ce soir à M^me^ Suard et à M^me^ Necker deux petites lettres; je vous l'indique, puisque vous en êtes si gourmande; au reste, elles ne valent pas la peine d'être recherchées.

Adieu, ma belle dame. J'embrasse le prophète, le philosophe et tout le monde embrassable. Travaillez à mon retour à Paris, si vous voulez me revoir. M. l'abbé Terray n'a qu'à montrer une petite envie de me consulter, je vole au secours des mal avisés.

A la même.

(Réponse au n° 17.)

Naples, 11 août 1770.

MA BELLE DAME,

Votre lettre est aussi longue que charmante. Dieu vous donne toujours des coliques! puisqu'elles vous font accoucher d'aussi belles épîtres. J'ai été enchanté et point surpris de l'arrêt du conseil; c'est la première planche pour passer à adopter le système entier de mes dialogues; et, n'en doutez pas, on l'adoptera en entier. J'ai ma foi trop raison. En attendant, il serait de la justice de M. le con-

trôleur-général de m'accorder quelqu'espèce de réparation d'honneur pour les sottises atroces que j'ai dû essuyer, en voulant rendre un service à la nation qui m'avait si bien accueilli. On ne saurait nier que j'ai été vilainement outragé, en face de l'Europe, par un tas de canaille économique. Ces procédés étaient dignes d'eux, et je ne m'en étonne point. La rusticité convient aux agricoles, et les rustres sont grossiers par essence. Ils ont ajouté à l'impudence l'insulte de me nommer; cela leur est naturel. Mais le reste de la nation ? Faut-il que la nation la plus polie et la plus policée du monde consente à voir traiter de la sorte un étranger qui n'a rien pris, rien ôté, rien demandé chez cette nation, où il était petit représentant, à la vérité, mais enfin chargé des affaires d'un grand prince ami et issu du sang des Bourbons? M. de Sartine, qui a la librairie, ne se sent-il pas un peu coupable de lèse-amitié, et d'avoir manqué à ce que la décence publique demande, même chez un peuple où l'on veut encourager la liberté de la presse? Je ne demande point à être vengé; je demande un honneur, et il m'est dû. Voyez, parlez à M. de Sartine, qui pense si bien et si dignement en tout.

J'avais eu envie autrefois d'être reçu académicien honoraire étranger à l'Académie des belles-lettres; mais l'idée de me trouver à côté de M. l'abbé Guasco (1) m'en dégoûta; ainsi je ne propose rien, j'attends. Une médaille, une lettre, un applaudis-

(1) C'était l'intime ami et le correspondant ordinaire de

sement signalé qu'on pût publier, me suffiraient, et suffiraient, je crois, à l'Europe entière à marquer que personne n'a parlé avec plus de respect et de vérité des intentions du ministère qui dictèrent l'édit de 1764, et que je n'ai eu en vue que de délivrer la France des mauvais conseils d'une secte d'imbécilles et plats conseillers. Si vous voulez en parler à M. le chancelier, qui est votre ami, si vous connaissez M. l'abbé Terray, faites tout ce que l'amitié vous dictera. Il serait beau à un abbé (Terray) qui en vaut mille autres, de me laver de cette vermine d'abbés qui ne me mord pas, mais qui me démange parfois.

Je m'occupe plus que vous ne pensez de coucher par écrit mes idées sur le magasinage et sur la police des grains qui convient à la France. J'en voulais faire le sujet d'un neuvième dialogue et pas d'une lettre, comme vous me proposez. Enfin, rien ne presse pour la France; car voilà une année où l'on sera bien éloigné de songer à emmagasiner. Cependant je m'en occuperai; mais à quoi bon travailler, si on ne doit recevoir en récompense que des friponneries par les libraires et des injures par les journalistes? Vous avouerez que mon coup d'essai n'a pas été heureux. Si vous voulez m'encourager à continuer, du moins faites en sorte que l'honneur soit un peu réparé. Pouvez-vous me nier que les applaudissemens de Fréron tout seul sont bien

---

Montesquieu; mais ni lui ni le président n'étaient de l'école de Galiani. (Voy. *les Lettres famil. de Montesq.*)

peu de chose ? Fréron ! quel nom ! quel témoignage !

Je vous remercie de la prophétie. C'est une copie, et les copies sont aisées à faire. Mais il y manque le sublime et le pathétique qu'a le prophète Boemistroda... Conclusion, c'est une petite plaisanterie sur un sujet qui pouvait mériter un ouvrage fort et original. Si j'étais piqué au jeu contre les économistes, j'aurais fait une dissertation pour prouver qu'ils sont les auteurs de la bagarre, et j'aurais trouvé dans leurs ouvrages les passages les plus clairs où ils excitent les peuples à la bagarre, en chassant toute espèce d'ordre en faveur de l'ordre seul naturel et essentiel de la liberté.

Détournez de l'alambic mon cher Roquemaure, il n'est plus temps de se distiller ; il faut boire gros. Vous ne voudriez pas que je réponde à un article de votre lettre, et cependant je vais le faire, en vous donnant la nouvelle que j'ai tenu mon lit de justice ce matin. J'ai donné des lettres d'absolution à tous mes amis, et même à l'abbé Morellet. Je ne veux plus trouver de coupables. Je rends mes bonnes grâces à tous (mes amis j'entends), et je fais défense de *sortir des blés*, *d'écrire contre moi et de ne pas m'écrire*. Voilà ce que je vous prie de dire autant à ceux qui sont atteints, qu'à ceux qui sont soupçonnés d'avoir varié dans leurs dépositions sur mon compte.

Voulez-vous m'envoyer un petit bilan de mon ~~argent ? j'ai force dettes dans Paris. Nicolaï a reçu~~ plusieurs commisions, et je lui dois de l'argent. Je vous parlerai un autre jour du *fatalisme*. Ce

système va tomber ; car les Turcs ont été brûlés par les Russes. Adieu donc. Aimez-moi toujours. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 18.)

Naples, 19 août 1770.

Maudite colique ! pourquoi ne va-t-elle pas tourmenter Merlin ? A propos, ce Merlin paye-t-il au moins les deux cents livres par mois ? Vous m'avez maintes fois écrit que vous me manderiez qu'il avait payé ; mais vous ne m'avez jamais prononcé le mot *il a payé*. Si vous pouvez payer l'argent de certaines commissions à M. Nicolaï, vous me ferez grand plaisir. Bon ! le contrôleur-général s'oppose à la liberté de la presse pendant que le parlement punit la liberté de la foule ? Quel siècle ! quelles mœurs ! criera Panurge, et avec raison. Pour moi, je vous avoue que je ne puis pas m'empêcher de plaindre Panurge et sa destinée. Quoi ! il aura été permis à tous les butors de me dire toutes les grossièretés imaginables, et il ne sera défendu à un homme de lettres et d'esprit rien que de me persiffler ! Vous noterez que Panurge me mandait lui-même en toute amitié qu'il me persifflait dans son livre, et qu'il avait été obligé d'en user ainsi, pour procurer du débit à sa marchandise, et moi je lui avais permis tout ce qu'il trouverait bon à produire de l'argent dans sa poche, en sorte que je lui donnais le droit de me persiffler par charité. C'est l'aumône qui m'a le moins coûté

dans ma vie; encore le malheureux n'a pas pu en profiter. Fi! le contrôleur-général! Pourquoi empêche-t-il qu'on parle de pain bis, lorsqu'on est trop heureux d'en avoir?

Mais laissons ce discours, parlons du *fatalisme*. Il y a une erreur de raisonnement dans ces grands systèmes, qui dure depuis qu'on en fait. L'erreur est que tout le monde est d'accord, sans qu'on s'en aperçoive. Oui, sans doute, ce monde est une grande machine qui se remue et va nécessairement; mais de combien de roues est composée cette machine? Voilà ce que personne ne cherche, personne ne définit, personne ne se soucie de questionner. Y a-t-il d'autre roue principale, outre les lois physiques des mouvemens de cette matière subtile que nous appelons *esprit?* Ces matières et ces lois nous sont-elles toutes connues! Bref, y a-t-il d'autre esprit que l'esprit humain que nous connaissons? Les dés pipés tombent nécessairement autant que les non pipés; mais ils tombent différemment. Il en est de même de tous les autres évènemens; il faudrait connaître tous les ressorts.

A la même.

(Réponse à une fausse lettre bien chagrinante.)

Naples, 25 août 1770.

J'AVAIS passé, madame, la semaine dans une grande gaîté, puisque j'ai réussi à placer mon frère à la cour, dans une charge qui pourrait le mener bien loin. Votre lettre (si c'en est une) du 3 est

venue me plonger dans la tristesse. Vous voulez que je ne sois pas inquiet! Comment ne pas l'être à deux cents lieues de distance? Il faudrait, en vérité, que les amis absens se portassent toujours bien. Rien n'est si odieux que d'attendre huit jours. Mais je veux m'en rapporter cette fois à vous, et je veux croire qu'il n'y a plus que des forces à réparer. Ainsi je vous envoie, pour contribuer, autant que je le puis, au rétablissement de votre gaîté, mon ouvrage de la semaine. Je n'avais rien à faire; je me suis amusé, et j'ai bien ri moi-même de la folie qui est sortie de ma tête. Je vous avais promis une dissertation sur les bagarres; en voici le commencement. Lorsque j'apprendrai votre guérison parfaite, je l'acheverai. Vous n'y entendrez rien, si vous ne prenez le livre de M. de la Rivierre en main, et que vous n'en fassiez la comparaison. Vous serez étonnée de l'exactitude de la parodie. En la relisant deux fois, vous vous apercevrez que ce n'est point une mauvaise plaisanterie, mais une réfutation complète, puisqu'en changeant les noms des choses, je laisse subsister tous les raisonnemens de M. de la Rivierre; et à l'instant on en découvre tantôt l'ineptie, tantôt l'absurdité. Cependant, je ne crois pas ma plaisanterie bonne à publier. Comme le livre de M. de la Rivierre sera on ne peut pas moins connu et lu, personne ne rirait. Ainsi je crois qu'il suffit d'en amuser Grimm, le philosophe (1), le bon baron (2), etc. Pourtant, faites-en tout ce

(1) Diderot. (2) Schomberg, ou Gleichen.

que vous jugerez le plus à propos. Si vous vendez, ne vendez jamais qu'argent comptant. Voilà la seule restriction à votre plein pouvoir. Je me bats les flancs pour vous écrire d'un ton tranquille et assuré; mais votre maladie m'inquiète, me chagrine, me tourmente. Que diable en coûtait-il à Grimm de m'écrire sur votre état? Le coquin de Gatti, pourquoi se tait-il? C'est à eux que j'en veux à présent.

Je vous écris par la poste, à cause de la grosseur du paquet. Nicolaï vous avertira de cette expédition. Vîte, expédiez-moi un courrier à mes frais, et dites-moi que vous vous portez bien, et aussi bien que le Pont-Neuf, malgré la diarrhée des eaux de la Seine. Adieu. Aimez-moi; ne soyez pas malade; je suis perdu, si vous me manquez.

A la même.

(Réponse aux nos 9 et 19.)

Naples, 1er septembre 1770.

MA BELLE DAME,

J'avais passé une semaine avec une gaîté extraordinaire, lorsque votre n° 18 vint me remplir de chagrin; j'en ai passé une fort triste, que votre n° 19 vient d'égayer. Pour surcroît de plaisir, le n° 9 tant soupiré, tant pleuré, est tombé des nues, et sans que je puisse deviner, pas plus que la sainte ampoule, *la Madona di Soriano*, et les *Ancilia* plus anciens que tout cela. Cette chère lettre est

enfin dans mes mains, et m'a fait un plaisir infini, malgré la description que vous y faites avec des couleurs d'une vérité étonnante, de la nigauderie d'un homme que je vous avais prôné. Mais vous aurez pris pour nigauderie ce qui était, à mon avis, méchanceté pure et ferme résolution de vous faire perdre un procès. Or, tant est qu'on pourrait être un homme fort habile, une fort bonne tête, et cependant un magistrat injuste. Mais vous voudriez que je n'aimasse que des gens vertueux. Je le voudrais aussi, si je ne craignais de rétrécir furieusement le nombre de mes amis. Mais laissons cela.

Passons à votre n° 19. D'abord je suis fort bête aujourd'hui; vous vous en apercevrez assez à la pauvreté des idées de ma lettre; en outre, je suis dévoré des cousins, au point qu'il m'est presque impossible d'écrire. Si vous n'aviez pas souffert des coliques néphrétiques, j'oserais vous soutenir en face que la plus grande souffrance possible est celle des cousins. Puisque je suis bête, soyons financier; c'est la ressource des bêtes que d'amasser de l'argent. Je vous remercie très-fort du compte que vous m'avez envoyé, et je vois avec une grande consolation que vous n'êtes pas éloignée d'être remboursée. Cela posé, je ne consens pas au projet de prendre des livres de Merlin en paiement. Ils seraient tous sacrés (sacrés ils sont, car personne n'y touche); cela vous casserait la tête; enfin j'ai renoncé au commerce. Il m'ennuie même à *en juger par mes lettres*. Attendons les paiemens de

Merlin, et dites toujours entre vos dents, lorsqu'il viendra chez vous : Puisses-tu pisser comme tu payes, goutte à goutte ! cela vous soulagera. Il n'y a rien de tel que de jurer. Mais à propos, ne devait-il pas payer 200 liv. par mois, 100 liv. pour chaque billet ? Eclaircissez-moi sur cela.

La lettre de M. Villars à Caillot est divine. Je voudrais que la phrase, *si je ne suis bon pour une chose, je pourrais être bon pour autre chose*, se convertit en proverbe d'après cette lettre. Que de profondeur, de sens ne trouveront-ils pas dans cette phrase, les Nicolaï, les Gatti, les Lorenzi et tous les Florentins du monde, lorsqu'ils réfléchiront que c'est un garçon de seize ans, qui a été huit ans au couvent, changé en fille, qui l'écrit ! *O altitudo !* Mais je m'aperçois que l'esprit commence à me venir ; c'est vous qui opérez ce miracle. Cependant je ne veux pas vous écrire rien qui vaille ce soir.

Ne me parlez plus des blés de France ; je ne sais malheureusement que trop que j'ai gagné mon procès, et que des provinces entières de la France l'ont perdu avec dépens. Je suis si bon avec mes parties adverses, que je ne m'occupe ici qu'à persuader de donner des secours en blés à la France, cette année, meilleurs, plus étendus, et mieux donnés que ceux qu'elle nous fournit en 1764, année mémorable pour nous. C'est bien à présent qu'on sentira l'imbécillité de ceux qui comptaient opposer l'importation à l'exportation, et les balancer. La maison d'Autriche, après les tendresses de l'heureux ma-

riage, la première chose qu'elle ait faite, a été de défendre aux Flamands de donner du blé à ses chers amis et parens les Français, et personne ne trouva cela extraordinaire. Nous serons les premiers, et peut-être les seuls amis de la France qui lui donnerons du blé cette année; encore cela n'est pas fait.

Je suis bien fâché que tout ce qui est sorti de vos reins vous ait causé et vous cause tant de souffrances. Il y a bien plus de pierres et de pierrailles qu'on ne pense dans ce monde; nous tenons cela de famille, car nous descendons, ne vous en déplaise, de ces pierres que Deucalion et Pyrrha se jetaient derrière les épaules; et c'est peut-être depuis cette époque, que *se jeter la pierre* est un acte humain. Mais voilà encore de l'esprit, des saillies, des bons mots, et du caustique pour l'assaisonner comme de coutume. Ah! voilà des cousins effroyables qui bourdonnent autour de moi: Si je croyais à la métempsycose, je dirais qu'ils sont des économistes. Ah! en voilà un que je viens d'écraser; serait-ce l'abbé Baudot? Il faisait bien du bruit. Adieu, ma belle dame; je viens de recevoir une fort belle lettre de Suard; j'y trouve sur-tout un mot qui m'enchante : il m'appelle *l'irréparable abbé*. Adieu donc, mon incomparable amie; je n'ai pas le temps de répondre à Suard ce soir. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 20.)

Naples, 8 septembre 1770.

MA BELLE DAME,

Vive Dieu et les longues lettres! La reconnaissance voudrait que j'en fisse autant. Mais je vous dirai que, voulant répondre à Suard, ma verve m'a entraîné, et j'ai écrit la plus sérieuse et la plus longue lettre, en fait de blé, que j'aie encore écrite. Sans doute il vous la communiquera. A tout hasard, j'en ai gardé copie; faites-en tous les usages qu'il vous plaira. Je voudrais bien qu'on la communiquât à M. de Sartine; voilà toute mon ambition et tous mes désirs.

Fatigué par la lettre à Suard, je serai très-court ce soir avec vous, et je ne répondrai que sèchement à vos articles. Puisque vous m'avez envoyé les satyres des économistes contre moi, envoyez-moi donc ce qui paraît contr'eux; cela m'amusera dans des momens de loisir.

Vous pouvez achever le paiement à M. Nicolaï; mais il a un compte avec moi et Gatti, qui est embrouillé. Comme j'ai affaire à des hommes très-sûrs, je ne me souviens point des détails. Nicolaï avait reçu certain argent de M. Pellerin pour des médailles, et je ne sais pas trop s'il n'en a reçu d'autre part. Il m'a acheté des livres; il a, je crois, donné de l'argent à Gatti; s'il voulait compter avec

vous, je serais enchanté de n'avoir qu'un seul caissier, et de solder mes comptes.

Je dois vous dire qu'un sentiment d'humanité m'a engagé à faire donner 12 liv. par mois à une femme, pour qu'elle puisse élever un enfant qu'un père dénaturé abandonna, après l'avoir maladroitement engendré. Cette dame s'appelle M^me^ de la Daubinière, rue Saint-Honoré, vis-à-vis le petit hôtel des Noailles Gatti était le payeur de cette rente. Faites-moi l'amitié de solder Gatti, et de vous charger de continuer ce secours à cette personne, qui viendra vous trouver, et que je vous recommande en même temps aussi vivement que je puis. Elle est, après vous, ce que j'ai laissé de plus cher à Paris. Elle ne mérite pas son malheureux sort, et elle mérite très-fort votre protection. Je vous prie de ne lui donner les 12 liv. que fois à fois, parce qu'elle serait tentée de les dépenser. Vous aurez pour long-temps, si Merlin ne disparaît pas, des fonds pour ce paiement; ensuite nous verrons.

C'est donc M. l'intendant d'Auvergne? embrassez-le bien fort de ma part; vous avez raison de l'estimer beaucoup; j'en fais tout autant et je ne m'en repens pas. Priez-le de présenter mes respects à M^me^ de Fourqueux et à toute la famille. J'aime à me persuader qu'on m'aime encore dans ces maisons, malgré les écrits des économistes contre mes dialogues. Qu'importe une différence d'opinions politiques à l'amabilité? N'ai-je pas rendu toute la justice aux intentions de MM. de Trudaine, de Montigny?

Mille grâces du conte des *mille et une nuits*. Je suis fâché que le bâton tombe toujours perpendiculairement sur la tête de quelqu'un. S'il allait horizontalement à la ronde, il balaierait bien du terrain, et on aurait moins de presse; mais il y faudrait des bras bien plus fermes.

L'aventure de Morellet me fâche, quoique je l'eusse prévue. Pour le consoler, contez-lui ce qui m'est arrivé avec Merlin. Je gagerais que le cher marquis a donné tête baissée dans une fourmilière de jansénistes, qui comptent faire de lui un autre chevalier Folard. Cette omelette me fait trembler; vous verrez qu'on le crucifiera ensuite, pour lui apprendre à croire aux avantages de la grâce efficace.

Je suis enchanté du voyage de d'Alembert. Ce n'est pas que je me flatte trop de le voir, non plus que M. de Trudaine; mais je suis sûr que c'était l'unique parti qui restait à prendre à sa santé délabrée par la monotonie de son système.

Je ne compte pas non plus sur le baron de Gleichen; Dieu sait s'il viendra! Les cabinets d'Europe sont assez embrouillés.

Je vous prie d'acheter un exemplaire de mes dialogues, et de l'envoyer de ma part, en présent, relié, à M. l'abbé Grimod, chez M. de la Reinière.

A propos de paiement en livres, offert par Merlin; s'il veut vous donner des exemplaires de mon livre, jen prendrai volontiers jusqu'à cent, et je ne serai pas embarrassé de m'en défaire.

Aimez-moi toujours. Je suis honteux de n'avoir

pas encore répondu à Diderot. Mais comme le philosophe ne connaît pas la durée du temps, il n'y aura ni tôt ni tard pour lui.

J'ai le cœur saisi d'effroi sur la levée de bouclier que le clergé a faite contre le *Système de la nature*. Ces gens-là ont le nez fin; assurément ils connaissent l'auteur, ou ils s'en doutent; ils l'indiqueront, on le sacrifiera : c'est un sacrifice qui coûte si peu à rendre à des gens qui viennent de payer seize millions ! Dieu préserve l'athéisme de quelque fâcheuse persécution (1) ! Mais j'en tremble. Adieu; aimez-moi.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M. SUARD.

Naples, 8 septembre 1770.

MON CHER AMI,

Ah ! la belle lettre que vous m'avez écrite ! je l'ai lue, relue, savourée, et j'ai cherché même à la lire à d'autres; mais jusqu'à cette heure, je n'ai réussi à trouver que trois paires d'oreilles en tout dignes de l'écouter. Je voudrais à présent vous répondre, et j'ai une si grande envie de causer avec vous, que je ferais, si je me laissais faire, une lettre interminable pour remplacer, à un abbé irréparable,

(1) Qu'aurait dit L. Deodati, auteur de la *Vie de Galiani*, s'il avait connu cet étrange intérêt que son héros porte à l'athéisme !

une société et des dîners et des amis irréparables; mais je crains de donner dans le sérieux, car je veux vous parler de mes dialogues, puisque vous m'en parlez. Vous devinerez aisément que ce ne sont pas des louanges que vous me prodiguez, que je veux vous entretenir. Je les accepte, je m'en empare; et puisque vous me les donnez, j'en fais mon bien; je croirai même les avoir méritées, et je compte les léguer à mes enfans. C'est d'autre chose que je veux jaser. Vous me dites d'abord qu'après la lecture de mon livre, vous n'en êtes guère plus avancé sur le fond de la question. Comment diable, vous qui êtes de la secte des Diderot et de la mienne, ne lisez-vous pas le blanc des ouvrages? A la bonne heure que ceux qui ne lisent que le noir de l'écriture n'aient rien vu de décisif dans mon livre; mais vous, lisez le blanc, lisez ce que je n'ai pas écrit, et ce qui est pourtant, et voici ce que vous y trouverez :

Dans tout gouvernement, la législation des blés prend le ton de l'esprit du gouvernement. Sous un despote, la libre exportation est impossible, le tyran a trop peur des cris de ses esclaves affamés. Dans la démocratie, la liberté d'exportation est naturelle et infaillible. Les gouvernans et les gouvernés étant les mêmes personnes, la confiance est infinie. Dans un gouvernement mixte et tempéré, la liberté ne saurait être que modifiée et tempérée. Corollaires : Si vous touchez trop à l'administration des blés en France, si vous réussissez, vous altérez la forme et la constitution du gouvernement, soit

que ce changement soit la cause, ou qu'il soit l'effet de la liberté entière d'exportation. Or, le changement de la constitution est une bien belle chose lorsqu'elle est faite, mais une fort vilaine à faire. Elle tracasse rudement deux ou trois générations entières, et n'accommode que la postérité. La postérité est un être possible, et nous sommes des êtres réels. Faut-il que les réels se gênent tant pour les possibles jusqu'à en être malheureux? Non. Gardez donc votre gouvernement et vos blés.

Vous convenez avec moi qu'il faut des règlemens en France; mais vous n'aimez pas les miens. Quels sont donc les miens? J'ai accordé un prix d'encouragement et une gratification à tous ceux qui porteront des blés aux malheureux affamés des montagnes de Limoges et du Gévaudan. Où diable avez-vous dit cela? allez-vous vous écrier; cela n'est pas dans vos dialogues. Cela y est; je vous réponds gravement : c'est dans le blanc entre les lignes; regardez-y bien. Etablissez pour axiome que dans tout gouvernement, gratification et impôt sont synonymes. Tout ce qu'un souverain ne vous prend pas, il vous le donne. Belle maxime! allez-vous crier. Il n'y en a pas d'autre, je répète froidement. Un souverain n'a de revenu que les impôts. S'il veut donner, il faut qu'il prenne, et *e converso* lorsqu'il ne prend pas, il donne.

Qu'est-ce qu'un contrôleur-général? Un grand joueur de gobelets; il a le bâton magique dans sa main, qu'on appelle lettres patentes, arrêts, déclarations, et il fait de grands tours de passe-passe,

tantôt vrais, tantôt escamotés; il n'a jamais au fond ni plus ni moins de petites boulettes dans sa main. Ainsi, le souverain qui ne prend pas cinquante sous par septier, lorsque le blé va dans le Limosin, et qui les prend s'il sort pour le Portugal, accorde une véritable gratification aux commerçans intérieurs, pour la peine des mauvais chemins, et eu égard à la misère des habitans des provinces intérieures.

Prenez garde que la France, à présent, étant un royaume commerçant, navigateur, industrieux, toute sa richesse s'est portée sur ses frontières, toutes ses grandes villes opulentes sont sur ses bords, l'intérieur est d'une maigreur affreuse; le blé court où est l'argent; il y a donc en France une force centrifuge qu'il faut corriger, sans quoi tout le blé s'en ira aux frontières; il sortira ensuite du royaume par une autre raison physique que je m'en vais aussi vous faire retrouver dans mes dialogues, où je n'en ai rien dit.

Mettez sur une pâte ronde un gros poids; assurément vous l'aplatissez, vous l'écrasez, et vous opérez une force centrifuge dans la matière molle, parce qu'elle veut s'esquiver de dessous le poids. Or, placez au beau milieu d'un État, un roi, un conseil, un parlement, des intendans, etc. Voilà de lourdes masses et furieusement accablantes. A l'instant vous verrez rejaillir par les bords autant d'hommes et de denrées qu'il est possible, si vous ne corrigez pas ce mouvement. MM. les économistes vous diront qu'ils empêcheront bien, par

leurs brochures éphémères, aux parlemens, aux intendans, etc., de peser sur la pâte. Pauvres imbécilles fanatiques! ils croient, parce qu'ils ont découvert une vérité très-connue, et qu'ils l'ont griffonnée en mauvais français, qu'elle va s'exécuter d'abord! Le monde est bien autrement arrangé; et les parlemens arrêteront toujours, et les conseils déclareront toujours, et les intendans règlementeront toujours, et toujours trop, et toujours dans l'intérieur. Ainsi, de ce qu'un pauvre diable pourra voir son blé embarqué, il en bénira Dieu, il lui chantera le *Sic te diva potens Cypri* d'Horace, ou le *Si quæ vis miracula* de Saint-Antoine, et ira se coucher. Si j'avais dit qu'en laissant la liberté à l'exportation, il fallait, en outre, donner un encouragement et une gratification aux commerçans intérieurs, vu la plus grande difficulté des chemins et du débit dans les provinces misérables de l'intérieur, tous les économistes m'auraient embrassé, baisé au front, et peut-être autre part. J'ai dit l'équivalent, et ils ont voulu m'assommer. Cependant, au lieu de donner un conseil impraticable, j'en ai donné un raisonnable et aisé. Concluons. Maudit l'homme s'il ne vend bien et argent comptant son manuscrit aux libraires!

Voilà ce que j'ai fait pour le commerce intérieur, mais j'ai fait bien davantage. J'ai encouragé, assuré, rendu sacrée, invulnérable, l'exportation. Vous n'avez point fait cela, allez-vous encore me reprocher; vous avez fait le contraire; vous avez mis des restrictions, des modifications à la liberté

entière, absolue, comme me disait mon cher abbé Morellet, que j'aime toujours, et que je voudrais bien éclairer sur ces matières. Eh bien! vous vous trompez tous tant que vous êtes, et vous ne connaissez pas les hommes. N'ai-je pas mis un impôt de cinquante sols sur la sortie des blés? Cet impôt doit s'employer dans les commencemens, tant que l'échauffement du bien public dure, à balayer la circulation intérieure, après quoi il ira, comme de coutume et de raison, couler dans le trésor royal. L'exportation formera donc une partie non méprisable des finances et des revenus de l'État; elle sera donc chère, parce qu'elle est utile, sacrée, parce que le contrôleur-général la regardera comme une de ses ressources, comme protégée par le gouvernement, parce qu'elle rapporte. Vous achetez, au vrai, votre liberté; vous achetez la protection, et c'est la bonne façon : l'achat est sûr, le don est précaire. J'entends d'ici les économistes, s'ils savaient mon propos, monter sur leurs grandes bottes, crier que je suis un Italien, un Napolitain, un ecclésiastique, et moi je leur répondrai tranquillement qu'ils sont des économistes. Il m'appelleront Machiavel, Mazarin, financier, écorcheur des pauvres, sangsue des peuples. Je les appellerai, moi, à mon tour, pauvres imbécilles, sangsues des veines hémorroïdales, qui veulent corriger la nature et changer les hommes.

Au fond, les Français sont tout aussi Italiens que les Italiens. Si l'exportation ne rapporte rien au roi, argent comptant à la main, qui est la seule

chose que les grands ministres veulent et sachent compter, on oubliera bientôt qu'elle favorise l'agriculture, que l'agriculture est la base, que la richesse nationale, l'intérêt général, la propriété foncière, le produit net, la classe productive, le prix nécessaire, la physionomie rurale, la concurrence, la liberté, le prix proportionnel, la reproduction, la première mise et la dernière platitude, etc., etc. C'est trop long à retenir par cœur; et en substance, tant que la traite des blés ne rapporte rien à M. le contrôleur-général, messeigneurs les intendans en feront tout ce que bon leur semblera, et à coup sûr il leur semblera bon d'accorder des permissions particulières, d'établir des polices et de gêner le commerce. Ils seront quelquefois légèrement grondés, ils iront faire une course à Versailles, dîneront chez M. le contrôleur-général, visiteront les bureaux, causeront avec les commis, et retourneront glorieux et triomphans à leur intendance. Mais si la traite des blés est un droit royal, au diable si jamais ils pourront la gêner, sans se faire une affaire très-sérieuse. Conclusion.

Faites de l'exportation un revenu même modique du souverain, si vous voulez qu'elle soit encouragée et protégée. Voilà ce que vous dit un homme qui connaît les hommes, et voilà la véritable analyse de mes dialogues, bien différente de celle des folliculaires. Or, parlez; pouvais-je dire un seul mot de ce que je viens de vous avouer sans trahir mon secret et celui de l'État? Je sais bien que tout ceci est à cent lieues de la tête des économistes;

mais l'est-il de la vôtre et de celle de notre grand Diderot? L'abbé Morellet n'a qu'à jouer à *croix* ou *pile*, s'il veut être des nôtres ou des économistes. C'est une affaire de goût; cependant je lui déclare qu'il est du côté des économistes, il n'entendra jamais un mot de ce que je dis, lorsque je ne parle pas. S'il est des nôtres, il entendra comment on met en jeu les passions, les vices des hommes, les fautes, les étourderies, et le décorum fardé et plâtré du bien public. Ce n'est pas l'enthousiasme des écrivains qui ait rien fait dans ce monde, c'est l'intérêt particulier.

Je craignais d'être sérieux, et voilà ma crainte avérée. Votre jugement, votre suffrage m'intéressent trop, et je veux absolument que vous soyez de mon avis. Il n'est plus temps, ce soir, de revenir à la plaisanterie, ce sera une autre fois; ainsi je n'embrasse pas madame. Je ne dis mot ni à Gatti ni à Marmontel, Thomas, Raynal, Arnaud, et à tout ce que j'ai de plus cher au monde. Je vous embrasse, et voilà tout.

Quant aux nouvelles, je ne sais autre chose, sinon qu'au lieu de me circoncire, j'espère me marier et garder mes abbayes. Adieu; aimez-moi bien fort, car je le mérite. Mille choses au baron et à la baronne. N'oubliez pas M^me^ de Marchais. Est-ce qu'un monstre en politique ne pourrait pas être aimable dans la société?

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A Mme D'ÉPINAY.

(Réponse au n° 21.)

Naples, 12 septembre 1770.

MA BELLE DAME,

Que voulez-vous de moi en m'écrivant et en réchauffant mon imagination et ma verve sur des matières qu'il est périlleux de consigner aux hasards du papier? Vous êtes femme, et vous écrivez de Paris. Je suis homme, abbé, conseiller, et j'écris de Naples. Cependant ma verve s'était échauffée au point que, depuis hier que j'ai reçu votre lettre, j'avais commencé un dialogue important sur la question si les souliers sont l'ouvrage des hommes, ou s'ils existent en nature indépendamment des hommes; s'il faut les abolir ou les conserver; s'ils font plus de mal ou de bien aux pieds. Ces questions décisives pour les cordonniers, auraient été traitées à fond; mais je crains la maladresse de quelque La Condamine, qui s'aviserait d'écrire le mot de l'énigme derrière son papier. Ainsi n'en faisons rien. Voltaire a raison, l'homme a cinq organes bâtis exprès pour lui indiquer le plaisir et la douleur; il n'en a pas un seul pour lui marquer le vrai et le faux d'aucune chose. Il n'est donc fait ni pour connaître le vrai, ni pour être trompé; cela est indifférent. Il est fait pour jouir ou pour souffrir. Jouissons, et tâchons de ne pas souffrir; c'est notre lot.

Si M. de Sartine dit que j'ai raison, il a donc tort, et il faut le réparer. Il y a mille moyens de punir un Roubeau. Si celui de l'envoyer à Bicêtre est trop honorable pour lui, attendu que pour les économistes et pour *les cousins*, la vie, le bruit et l'honneur sont synonymes, et qu'il n'y a que les ténèbres épaisses de la fumée qu'on doive employer pour les tuer, punissons donc l'abbé Roubeau de la façon la plus cruelle pour lui; faisons-lui savoir que j'ai reçu des remercîmens, des éloges, des applaudissemens au moins aux intentions pures et droites qui ont dicté mon ouvrage. Je sens que je mérite ce que je vous demande, et je le mérite encore davantage, lorsqu'il s'agit de me faire une réparation; je vous ai déjà écrit sur cela.

Je viens de recevoir une lettre du baron d'Olbach; si vous pouviez lui faire savoir que je n'ai pas le temps de lui répondre ce soir, comme vous me feriez plaisir!

Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage ce soir. Mon ennui dans ce pays-ci augmente en raison double de l'éloignement du lieu et du temps, de vous et de mon cher Paris. J'en suis abattu. Au reste, je ne suis point malade; mais c'est une grande maladie que la non jouissance d'une vie qui est si courte en elle-même, et qui ne revient pas deux fois. Heureux les métempsycosistes! Adieu. Je vous fais mon compliment sur la Briche recouvré. J'embrasse Grimm et tous mes amis.

Je me repens, et j'écris deux mots au baron; chargez-vous de lui faire parvenir ma lettre.

Faites-moi la grâce de payer 113 liv. ou plus à M. Nicolaï, s'il vous en demande; vous avez de quoi, puisque Merlin a payé.

A la même.

(Réponse au n° 22.)

Naples, 22 septembre 1770.

MA BELLE DAME,

Je suis bête aujourd'hui, et je vous le dis d'avance; l'ennui me gagne (comme l'eau gagnait M. de Mairan). Je vous crierais : sauvez-moi avec une chose quelconque, et vous me répondriez que vous auriez plutôt fait avec une lettre de vous. Je suis content du remède. Cependant votre lettre du 2 septembre n'est pas trop gaie. Vous y parlez d'une attaque de gravelle, ce qui ne vaut rien. Vous me faites une question métaphysique, et vous m'envoyez un arrêt artonomique (si vous ne savez pas le grec, je vous dirai que ce mot signifie *lois sur la paix.*) Si les économistes étaient tant soit peu grecs, il y aurait beau temps qu'ils emploieraient ce mot assez heureux, et vous me menacez d'un extrait d'un livre. Tout cela ne vaut pas grand chose pour la gaîté, et pour me guérir de la stupidité. Faut-il donc que, malgré mon engourdissement, je réponde à votre question métaphysique, pourquoi on prend mauvaise opinion d'un homme qui aura composé le caractère de Lovelace? Par paresse, on n'a pas assez étudié les effets de la paresse de l'esprit humain. Il faut que j'en fasse un

traité quelque beau jour. Au fond, il est constant que, lorsque je lis (par exemple) le roman de Lovelace, il faut absolument que je me fasse un fantôme de ce monsieur. Or, de deux choses l'une; si par bonheur je connais quelqu'un qui me paraisse ressembler à Lovelace, je le mets-là dans mon imagination, et alors l'auteur se sauve, et j'ai acquis un redoublement de haine contre ce monsieur. Si cet être ne se rencontre pas dans mon imagination, alors, par un effet de la paresse de mon esprit, je mets l'auteur à cette place, et il devient le plastron de ma haine. Je trouve cela si vrai, que Machiavel de son temps ne souffrit aucune haine de ses livres, lorsque tout le monde connaissait *le duc de Valentinois*. Sitôt que l'idée de ce monstre fut effacée, Machiavel lui-même devint odieux. Si Tibère et Néron n'eussent été de si grands empereurs, qu'il est impossible de les oublier, Tacite serait aussi odieux que Machiavel; et j'ai connu des personnes qui ne détestaient pas moins Tacite que Tibère. Enfin, je crois qu'après la mort de M. Malouin, Molière passera pour un médecin abominable. Voilà mes idées là-dessus. Tout est un effet de la paresse de notre imagination, qui, pour ne pas se donner la peine de chercher des prototypes (autre mot grec), y place l'auteur.

Passons à l'arrêt artonomique de la bouillie pour les chats. Dites cela de ma part à M. de Sartine, et dites-lui qu'il est absurde, lorsque le pain manque aux hommes, de donner de la bouillie aux chats. Lorsqu'on a fait la sottise de donner une grande

secousse aux blés, l'ébranlement en dure quatre ans. Ainsi vous ne serez guéris qu'en 1772, puisque le mouvement commença en 1768. Le fait est constant par expérience. Le problême est pourtant très-difficile à résoudre par la théorie; je le donne aux économistes à démontrer. Pour moi, je crois, après y avoir rêvé long-temps, entrevoir la solution, qui dépend d'un théorême très-beau et très-singulier : c'est que, dans le corps politique, une circulation entière de tout l'argent ne se fait qu'au bout de quatre ans. Tout comme dans notre corps physique, il y faut, si je ne me trompe, deux cents coups du cœur pour achever la circulation de tout le sang. Les preuves de ma théorie sont aussi belles et dépendent d'un calcul très-hardi. Mais persuadez-vous une bonne fois que de cette science politico-économique, MM. les professeurs n'en savent pas le premier mot.

Autre théorême. Jamais les blés ne retomberont aux prix qu'ils avaient avant la disette. Ce fait est sûr, et le problême est également difficile à résoudre par la théorie. Mais M. de Sartine ne voudra pas savoir des théorêmes; il me demandera des remèdes. Il n'y en a pas d'autre que celui de sacrifier cent mille écus, et de vendre à perte, au nom, soit du Roi ou de M^me^ la Dauphine, qui soit censée faire cette charité au peuple parisien. Cette vente, dans laquelle il faut perdre au moins un écu par septier, ruinera les monopoleurs. Je détaillerais cela plus au long, si on me consultait; mais pour vous, je crains de vous ennuyer.

Votre fille est charmante autant que sa mère. Dites-lui de chérir sa bague ; elle est faite par opération magique pour produire les effets contraires à celle d'Angélique de l'Arioste ; celle-là rendrait invisibles les présens ; la mienne rend visibles les absens : mais les absens ont toujours tort.

Je vous recommande mes affaires, mes comptes, mes générosités, mes vengeances et mon retour à Paris, s'il est dans l'ordre des possibles.

A propos de Linguet, il faut vous dire, et je serais bien aise que Voltaire et Linguet le sussent, que Voltaire s'est trompé en grand homme, au sujet de l'auteur du livre des Dialogues. Juger qu'ils étaient d'une plume nouvelle ou inconnue, ou de Linguet, est un trait de génie et de tact en fait de critique, qui n'appartenait qu'à Voltaire.

Je suis toujours honteux de n'avoir pas répondu à Diderot, et de ne pouvoir pas ce soir répondre au baron ; mais aussitôt que mon triste tribunal entrera en vacances, j'aurai plus de loisirs.

Aimez-moi. Portez-vous bien. Point de gravelle sur-tout. Adieu. Donnez-moi quelques détails de ce que font mes amis.

N'oubliez pas de faire mes complimens à Saint-Lambert sur le solstice lumineux arrivé à *ses Saisons*. Fallait-il que, dans le même journal, Fréron dît du bien de moi et du mal de Saint-Lambert ? C'est qu'il ne craint pas que je sois jamais un des quarante, et que Saint-Lambert allait l'être. Mille choses à M^me^ d'Houdetot. Mille choses à mille personnes aimables. Adieu.

A la même.

(Réponse à une lettre du 9 septembre.)

Naples, 25 septembre 1770.

Non, madame, je n'ai pas pensé que vous étiez malade; je n'ai pas pensé non plus qu'il n'y eût rien à me mander, en me voyant privé du plaisir de vos lettres. J'ai pensé que j'étais malheureux; c'est ma pensée ordinaire et l'*équation finale* de tous mes problèmes. Cette même pensée me fait craindre des anicroches chez des gens qui devraient récompenser et remercier l'auteur des Dialogues, et qui n'en ont point faites au mémoire de M. Necker et aux journaux économiques. Il est vrai que ceux-ci étant écrits dans le *genre ennuyeux*, ne rencontrent jamais d'autres difficultés que dans le débit. Ce qui me console est que M. de Sartine m'a écrit, chose qui m'a fait le plus grand plaisir. J'aime à être aimé de lui plus que du pape et de ma maîtresse, quoique l'un pourrait me donner des abbayes, et l'autre pourrait me donner la vér..., pendant que M. de Sartine ne peut me rien donner; mais je l'aime si fort, si fort, que je ne saurais vous le dire. Or, M. de Sartine ne m'annonce point des anicroches; il craint seulement pour le succès d'un ouvrage dans une matière, dont l'enthousiasme est beaucoup refroidi; il est juste qu'un lieutenant de police connaisse bien son Paris; mais moi, voyageur, je connais l'Europe, et je sais que cette question intéresse encore beau-

coup de nations. Il est sûr que le titre ne fera pas acheter l'ouvrage ; mais si les prôneurs s'en mêlent un peu, je ne crains pas de voir me reprocher d'avoir ruiné un libraire.

Si vous voulez bannir la substance étendue de nos amours, je ne m'y oppose pas, étant à deux cents lieues de distance ; les bras mêmes ne s'étendraient point si loin sans se disloquer ; mais ne la bannissons point de nos lettres ; qu'elles soient longues plus que le carême. Votre lettre cette semaine est charmante ; elle contient les nouvelles que je souhaite avoir ; elle me dit tout ce que j'aime à entendre ; en général, épargnez-vous les nouvelles qu'on trouvera dans les gazettes ; ainsi point d'échalottes, ni des chalotais, je lirai cela dans le Courrier d'Avignon (aujourd'hui de Monaco), qui est très-intéressant à la vérité, mais qui n'aurait pas rapporté en entier le *pamphlet* de Voltaire, dont je vous remercie infiniment. Il a trouvé ici bien plus de lecteurs que vous ne sauriez vous l'imaginer, tant Voltaire en trouve, même parmi les quêteurs des capucins ! Le marquis Lomellino, bon lecteur et bon juge, trouve pourtant que Voltaire a grand tort de dire que *l'ennui n'est point nécessaire au salut.* Il croit, au contraire, qu'il n'y a que cela qui vaille, et il ajoute aux dix béatitudes la onzième, en disant : *Beati cœcati quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* Bienheureux ceux qui s'ennuient, car ils auront le royaume du ciel. Il est vrai qu'il y a une variante qui lit *Regnum cœcorum*, le royaume des aveugles ; mais

Maldonat croit que c'est une *adultération* faite par les anciens philosophes.

Je suis fâché que notre charmant marquis de Roquemaure n'ait du temps de reste que pour le perdre, et qu'il n'ait de yeux de reste que pour les garder. Quel correspondant! il aurait éveillé ma verve. Au surplus, j'espère que de temps à autre il m'écrira quelque lettre qui n'ait pas le sens commun, et qui sera pourtant remplie de bonne philosophie; elle sera un baume pour me soulager des maux de l'absence.

J'embrasse le cher prophète au moment même qu'il entre par la porte Saint-Denis. Telle est ma volonté. Grands dieux! pouvez-vous permettre que je ne sois pas à Paris! Oh oui-dà, ils en ont permis bien d'autres cruautés. Ils entendent bien mal leurs affaires. La cruauté produit enfin l'indépendance. Adieu, ma belle dame, ma chère dame, mon incomparable dame. Ecrivez toujours par la voie de mon ambassadeur, tant que je ne vous manderai pas de faire autrement. Je compte partir d'ici et m'éloigner davantage de vous et de tous mes amis. Notez le mot *tous*. Mais je n'ai que quarante ans, et je ne crains pas de voyager! mourrai-je donc sitôt pour ne pas vous revoir? Non. Le cœur me dit le contraire. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 23.)

Naples, 29 septembre 1770.

MA BELLE DAME,

Voilà un n° 23 qui ne vaut pas le diable. Vous avez un grand mal de tête; Merlin a laissé saisir ses meubles et vous n'avez pas la force de causer avec moi. Attendons donc le n° 24. En l'attendant, je vous prie d'acheter, s'il s'en trouve encore, un exemplaire des Dialogues à mes frais, et de l'envoyer chez M. de la Reinière, pour être donné de ma part à M. l'abbé Grimod; c'est un vieil ami, un antiquaire dont je suis chargé d'enrichir la bibliothèque.

J'ai reçu de Paris un ouvrage intitulé : *Essais analytiques sur la richesse et sur l'impôt.* Il combat les économistes. Ce livre m'a fait ressouvenir de la dispute de Panurge avec l'inconnu, par signes et par gestes, rapportée par Rabelais, et que j'ai toujours regardée comme la meilleure plaisanterie de cet étrange génie. En vérité il est aussi obscur, aussi creux que les économistes. Il combat, sans s'entendre, des gens qui ne s'entendent pas plus. Cela m'a amusé. Je suis à rêver à présent entre moi et moi sur la théorie de l'impôt. Je fais ce livre; il est beau. J'établis que la raison pour laquelle nous avons des rois, des juges et des impôts, c'est parce que nous ne sommes pas des

huîtres. Si nous l'étions, n'ayant ni bras ni jambes, nous ne pourrions travailler que pour nous-mêmes. On pourrait bien nous manger, mais on ne pourrait pas nous engager à travailler pour d'autres. Ainsi tout peuple qui se coupera bras et jambes deviendra un peuple d'huîtres et sera exempt d'impôts; ainsi la paresse, qui nous convertit en huîtres, est le vrai remède contre l'impôt; ainsi l'impôt qui réveille nos bras et nos jambes, est le vrai remède contre la paresse; ainsi l'activité d'un peuple est en proportion de ses impôts; ainsi comme le bonheur humain ne consiste ni dans l'excès d'oisiveté, ni dans l'excès d'activité, le bonheur ne peut être ni dans la nullité ni dans l'excès des impôts; ainsi l'impôt qui nous embarrassera les bras et les jambes, nous incommodera plus que celui qui nous les laissera libres et rapportera moins; ainsi l'impôt sur les consommations nous incommodera moins et rapportera plus que celui qui pèsera sur le travail du cultivateur ou du manufacturier; vous attendiez-vous à cette foule d'*ainsi?* Etes-vous étonnée de cet incroyable développement? Dernier *ainsi:* Ainsi les économistes radotent. Adieu. Aimez-moi.

A la même.

(Réponse aux nos 24 et 25.)

Naples, 13 octobre 1770.

MA BELLE DAME,

La semaine passée, je ne reçus pas votre lettre à temps pour y répondre. D'ailleurs il y a déjà

trois ou quatre semaines que vos lettres ne m'électrisent point. Personne ne m'écrit plus de Paris. Vous-même vous ne répondez point aux trois quarts de mes questions; je vous prie de parcourir mes lettres, et vous verrez que j'ai raison. Tout cela me donne une humeur de chien; ajoutez-y Merlin et les consuls, et vous verrez dans quel accablement de tristesse je dois être, voyant que Paris m'abandonne et m'oublie, et qu'il veut me forcer à l'oublier. Jusqu'à cette heure, je n'ai vécu qu'à Paris et pour Paris; mais sans une multitude de lettres de tous mes amis, je ne puis pas me représenter cette société irréparable et m'en dédommager.

Vous voudriez que j'achève *la Bagarre*. Je la crois achevée. Toute plaisanterie doit être courte. Vous ne l'avez pas pu goûter, puisque vous n'aviez pas *le livre de l'intérêt général*, dont il est la parodie. Achetez-le de grâce; assurément l'édition ne sera pas épuisée. Voyez, confrontez, et puis vous rirez. Mais à dire vrai, je ne sais pas s'il faut faire durer davantage la plaisanterie. Rien ne me serait si aisé; mais je crains que cela ne devienne monotone. En outre, j'ai toujours le cœur navré des insultes qu'on a faites à mes Dialogues, et j'aimerais mieux une réparation honnête tirée de M. de Sartine ou de M. l'abbé Terray, qu'une vengeance éclatante tirée d'un troupeau d'économistes, qu'on peut noyer dans un crachat, et qui cependant formeront une secte puissante et peut-être une religion, parce qu'ils sont tristes et ab-

surdes, et tant soit peu inclinés à cette sédition qui doit, dit-on, rétablir l'égalité des conditions.

Vous voulez une cornaline belle (rien n'est si aisé), antique (rien n'est si difficile). Vous savez que j'en ai promis une depuis cinq ans à Diderot, et que je ne l'ai pas encore rencontrée sur mon chemin. J'en chercherai cependant, et la semaine prochaine, je vous dirai ce que j'aurai avancé.

Vous ne m'aviez rien dit du marquis métamorphosé en amazone à la comédie de la Chevrette, où les prétentions du chevalier de Chatelux ont été jouées. Dieu préserve mon cher ami Chatelux de quelqu'autre coup d'épée! mais ce titre de sa pièce me fait trembler; il se fera des affaires, par la quantité de mauvais bons mots qu'on en voudra tirer, selon l'esprit de la société lutétienne. Qu'il est aisé, dans ce monde raboteux, de se casser le cou!

Dites-moi quelque chose de Grimm et de Diderot. Que font-ils? Demandez à Grimm des nouvelles de mon cher prince de Saxe-Gotha. Le baron de Gleichen est à Florence; mais il paraît, comme disait l'abbé Raynal à M^me^ Geoffrin, qu'il y a de terribles révolutions en Danemarck. On dit que vous allez faire la guerre. Vos gazettes n'en disent rien; mais vos effets royaux l'annoncent assez. Si la France fait la guerre, je gagerais qu'elle sera victorieuse, puisqu'elle payera tout argent comptant; car du crédit, il n'en est plus question.

Écrivez-moi de longues lettres, s'il est vrai que vous m'aimiez. Je vous assure que je n'ai pas d'autre

plaisir à Naples que d'y être en esprit. Si nous vivons, nous nous reverrons sans faute, et je parirais que ce sera avant six ans.

Adieu, ma belle dame; et Schomberg, pourquoi ne m'écrit-il pas? M^me^ d'Houdetot se souvient-elle de moi? M. de Saint-Lambert sait-il que je l'aime toujours? M^me^ Geoffrin, que fait-elle? Elle a un ami, roi pestiféré, et un petit abbé édenté et mourant d'ennui; l'un en Pologne, l'autre à Naples, et tout cela ne lui fait rien, je gagerais. Adieu.

A la même.

Naples, 27 octobre 1770.

MA BELLE DAME,

Le courrier de France n'est pas arrivé cette semaine, je suis par conséquent sans verve et sans vertu. J'espère que vous aurez recueilli de la poste la fin des bagarres, et je m'attends à la nouvelle du rire immodéré de Grimm. Je vous écris aujourd'hui; premièrement pour ne pas laisser écouler une semaine sans me retracer le souvenir de ce qui fait mon unique plaisir; deuxièmement, pour vous dire que j'ai expédié à M. de la Reinière une petite boëte dans laquelle il y a deux bagues, c'est-à-dire une pierre gravée et un camée. Le camée est assurément antique; il a été trouvé dernièrement à Rome. Il a le défaut de l'antiquité, c'est-à-dire d'être usé dans les visages des figures. Jamais on ne trouve d'antique que de la sorte. Si vous en

voyez de bien achevées, dites à coup sûr qu'elles sont retouchées. Le dernier prix que vous le paierez, vous, ce sera sept louis, les autres le paieront dix. La pierre ancienne appellée *lajus*, LAIOY, est cependant retouchée ; c'est un Galba ; elle est belle; elle vous coûtera quatre louis. Voilà tout ce que j'ai pu faire pour exécuter votre commission. M. de la Reinière doit vous envoyer ce soir les pierres. S'il est tenté d'en acheter quelques-unes, et qu'elles ne vous conviennent point, laissez-le acheter; même si vous trouvez quelques curieux, vendez-les. Enfin, si ni vous ni personne n'en veut, vous aurez la bonté de me les faire renvoyer par le même M. de la Reinière, qui me les fera parvenir sans frais, avec sûreté. Je crois, par ce moyen, vous avoir mise à votre aise; vous pouvez acheter ou ne pas acheter, et juger de l'achat par vos yeux. Je ne me flatte pas de vous envoyer rien de mieux que ce carmin; il excède le prix que vous vouliez y mettre ; mais qu'y faire? Merlin paye-t-il ? Si vous avez de l'argent à moi, je vous préviens que peut-être M. Nicolaï en aura besoin, ayant à payer le papier pour le tirage des planches de ma carte géographique. S'il vous en demande, vous pourrez lui en donner, et il vous remboursera sur l'argent qu'il retirera des ventes. Comme c'est un homme sûr, je ne crains pas de m'embrouiller dans ce compte avec lui.

J'ai relu ces jours passés mes Dialogues. J'y trouve bien des fautes d'impression. Si on les réimprime, avertissez-moi, pour que je puisse les

corriger. Tout le monde m'en demande ici des exemplaires. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 27.)

Naples, 3 novembre 1770.

Mais pourquoi, ma belle dame, vos lettres sont-elles si tristes et si maussades depuis quelque temps? Il ne suffit pas de l'avouer, il faut se repentir et changer de style. Il n'y a que les prêtres qui aient imaginé qu'il suffisait d'avouer ses fautes, sans qu'il importât beaucoup de se corriger, et qui ont, par conséquent, changé de nom à un sacrement qui s'appelait jadis *de la pénitence*, et qu'on appelle, à cette heure, *de la confession;* mais ceci est bon pour eux, qui ne cherchaient qu'à dominer sur des coupables, en sachant toutes leurs intrigues, qui auraient cessé de les craindre s'ils s'étaient convertis. Vous, madame, vous devez vous convertir et m'écrire les plus belles lettres du monde. Mais vous avez, dit-on, un rhumatisme. Mais Grimm, mais le prieur nazaréen, mais tous mes amis, mais votre fille? Enfin, faites *la Métanie* (si se mot grec vous embrouille, Grimm vous l'expliquera). Parlons d'affaires. Je ne lis pas trop bien dans votre lettre à quel prix vous avez reçu cent exemplaires de mon ouvrage. Je vous prie de me le marquer; en même temps je vous prie de faire un ballot de vingt-cinq exemplaires de cet ouvrage, que vous ferez expédier à Gênes,

à M. Piétro Paolo Celesia, à qui vous aurez la bonté de marquer le prix de l'achat et de toute la dépense de l'emballage et de l'expédition, sur laquelle je vous prie d'économiser le plus possible, sur-tout en évitant de vous servir de M. de Lorme, homme qu'on pourrait, à juste titre, appeler un *gentilhomme de grand chemin*, selon la phrase anglaise. Vous en enverrez en même temps, à moi, un pareil ballot de vingt-cinq exemplaires ensemble, avec un corps complet des ouvrages de Voltaire, et marquez-moi de même la dépense. Le reste, tâchez de le vendre, et faisons de l'argent, car je suis à la veille d'une banqueroute effroyable. J'ai vu le compte de Nicolaï, qui va bien; je ne sais rien de celui de Gatti, et je crains qu'il ne se soit fait tort à lui-même, à son ordinaire. J'attends vos réponses sur le camée expédié à M. de la Reinière. Je suis pressé, et je laisse mille choses que j'aurais à vous dire. Les lettres de France, de cette semaine, ne sont point arrivées. Portez-vous bien, aimez-moi, et travaillez à mon retour à Paris. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 28.)

Naples, 10 novembre 1770.

MADAME,

Si vous saviez quelle rage et quelle impatience vous me causez parfois, vous remerciriez Dieu que je n'aie pas les bras longs de trois cents lieues,

car, pour le coup, je vous battrais. Il est vrai que d'autres fois je vous embrasserais, si mes bras allaient jusqu'à Paris. Quoi! vous raffolez de ma *Bagarre*, et vous avez la monstrueuse cruauté de ne pas vous procurer l'ouvrage original de M. de la Rivierre. Vous voulez la lire à mes amis, et vous n'avez pas sur la cheminée le texte pour en faire la confrontation. Y a-t-il rien de plus horrible et de plus inoui? Non, il faut que je vous batte absolument. Tenez, prenez le papier ci-joint, et voyez comment il faut s'y prendre pour faire goûter la plaisanterie. Mettez au net tout l'ouvrage, comme je vous l'indique, et alors assemblez le comité, et lisez-le en entier avec la tournure que je viens de lui donner, et voyez l'effet qu'il produira. Je vous assure que lorsqu'on lit d'une haleine le texte économique, et qu'en face on voit la parodie fidèle, et calquée avec la plus exacte précision, il est impossible de ne pas étouffer de rire; et il paraît impossible que la chose soit comme elle est.

Je vous ai envoyé une antique, et j'attends votre réponse. Nicolaï me dit que vous n'avez pas encore soldé son compte. Vous n'avez donc pas reçu d'argent de Merlin? Si vous voulez que je vende ici quelques livres de lui, envoyez-moi une petite note des ouvrages que vous compteriez prendre et des prix. Je suis si pressé d'argent, que c'est une chose incroyable.

Pour ma gloire, je me repose entièrement sur vous, et sur le hasard, père de la fortune et sou-

vent beau-père de la vertu. Adieu, aimez-moi. Je suis au désespoir. J'ai perdu à la loterie. Je n'ai envie de rien ; et puis le poëme en prose que je viens d'enfanter, m'a épuisé la verve. Embrassez tous mes amis. Schomberg a-t-il recouvré ma lettre ? Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 29.)

Naples, 17 novembre 1770.

MA BELLE DAME,

Plaisanterie à part, il n'y a rien de si vrai que vos lettres sont maussades depuis quelque temps. Pourquoi cela ? Etes-vous malade ? Etes-vous sans argent comme moi ? Expliquez-vous ? Vous pend-il quelque chose sur la tête, comme le sabre à ce tyran de Syracuse, et la cuisse femelle au marquis ? Eh bien ! cette cuisse est-elle à mademoiselle Framboissier ? A qui est-elle ? La compte-t-on parmi les comètes de notre siècle ? Connaît-on ses nœuds, son orbite, son inclinaison, sa parallaxe ?

Mille grâces de l'ode de Voltaire. Elle est charmante ; c'est le premier poëme en prose que j'ai vu. Eh bien ! ne vous l'avais-je pas dit ? Sans les chercher, je devais trouver des défenseurs contre les imbécilles économistes. Linguet a débuté (car je ne compte pas Fréron), et le comte de Lauraguais suit après. La cherté que vous souffrez m'en donnera bien d'autres, n'en doutez pas.

Je suis fâché du peu d'espoir que vous me donnez sur mes désirs. Tout doit donc m'aller de travers ? Patience.

Merlin, que fait-il ? A propos, si vous m'envoyez des indications des prix de quelques bons livres qu'il a, j'en prendrai peut-être, et cela abrégera la rentrée de ce qu'il me doit. Gatti ne me doit rien ; c'est bien moi qui lui dois deux ou trois douzaines de francs. Bonsoir, le temps me manque.

A la même.

(Réponse au n° 26.)

Naples, 20 novembre 1770.

MA BELLE DAME,

Je ne sais pas ce que c'est, depuis trois ou quatre ordinaires, vos lettres m'attristent et me fâchent, sans que j'y trouve rien qui m'égaie. D'abord vous m'annoncez que vous n'avez pas reçu ma lettre, et M. Nicolaï m'assure, dans la sienne, qu'il l'a fait parvenir, ainsi que toutes les autres, avec la dernière exactitude, à votre hôtel. Vous me dites que Schomberg n'a pas reçu mon ancienne lettre. Je l'ai envoyée dans les mains de M. l'ambassadeur. Il n'a qu'à remettre aux arrêts son fils, puisqu'il en a le pouvoir. Je regretterais bien cette lettre à Schomberg, si elle était égarée. Vous ne me promettez que des injures, au lieu de réparations, complimens, louanges, présens, etc., dus au sauveur de la France. Mon affaire avec Merlin va comme le baudrier à Jean Gousset, d'épis en

épis. Sur quoi voulez-vous donc que je m'égaie ? Cependant je ne songe qu'à égayer ce monstre de Grimm et à le faire rire à chaudes larmes. Vous trouverez à la poste un autre paquet qui achève *la Bagarre*. Je n'ai conservé aucune copie du premier morceau que je vous ai envoyé, et je ne sais plus ce qu'il y avait : ainsi je ne sais pas si les deux morceaux se lient ensemble. Je crois que oui ; cependant consultez l'original ; car, sans avoir le texte de M. de la Rivierre en main, vous ne pouvez ni rire bien, ni rien entendre. Au surplus, je n'ai encore rien fait de si fou dans ma vie. J'ai ri moi-même en me lisant ; ce qui ne m'était pas encore arrivé.

Dieu sait si d'Alembert viendra à Naples et quand. Vous me croyez, à ce que je pense, à Pontoise ou à Poissy. Gleichen est à Rome.

Si ma lettre, que vous n'avez pas reçue à temps, était perdue, je vous avertis qu'il y avait une prière de ma part d'un secours généreux qu'il faut donner à une personne dont Nicolaï ou elle-même vous instruira.

Je voudrais vous écrire mille choses ; mais vous me donnez du chagrin, et vous éteignez ma verve. Pourquoi Suard ne m'écrit-il pas ? Il a reçu mille jolies lettres de moi. Tâchez d'envoyer mes félicitations à l'abbé Morellet, s'il est vrai qu'il ait reçu une pension. Assurément il cessera d'être économiste dès qu'il pourra se passer d'économie. Les sectes sont une ressource pour les gueux ; cela leur donne une consistance, et ils trouvent une

boîte à Perrette. Voilà pourquoi il y a des jansénistes, des francs-maçons, des économistes. Les riches ne gagnent rien à partager. Ainsi point de sectes pour eux. Adieu. Ecrivez-moi des choses gaies, intéressantes; et faites, quand vous pourrez, par vous ou par vos amis, quelque chose pour moi.

A la même.

(Réponse au n° 30.)

Naples, 24 novembre 1770.

MA BELLE DAME,

Enfin voilà une longue lettre de vous, à laquelle je fais une réponse fort courte, et en voici la raison. Je viens de conquérir un autre emploi qui me rapportera deux mille livres par an, et qui ne demande pas de travail. Je suis secrétaire du commerce. Nous appelons secrétaires dans les tribunaux, à peu près ce que vous appelez gens du Roi. Depuis un mois j'ai été occupé de cette besogne, qui a enfin heureusement réussi, et voilà pourquoi j'étais sans verve et sans génie. Les avares sont bêtes en tout ce qui n'est pas argent. Mon affaire n'était pas aisée; car, d'abord, il a fallu faire vaquer cet emploi qui ne vaquait pas. Ensuite il était incompatible avec celui de conseiller; il a fallu résoudre l'incompatibilité. Enfin il a fallu le demander et l'obtenir, et cela a été le plus aisé. Me voilà donc plus en état d'attendre Merlin, et de

vous écrire avec génie et enthousiasme : *Veniunt a dote sagittæ.*

Vous voudriez me faire rire sur vos infortunes, cela est impossible aux absens. Les éloignés ne voient que les choses, et jamais les couleurs des choses. Je vois donc cinq louis, un anneau d'or perdu, des dragées mangées, une montre cassée, et dix milles livres à payer. Je gage que vous rirez mieux de mes deux mille livres attrapées.

Je ne vous écrirai rien ce soir sur les blés et sur nos questions. D'Alembert ne viendra donc pas en Italie; tant pis pour lui et pour l'Italie. Voltaire a tort de dire aux philosophes : Aimez-vous, mes enfans; ceci ne doit se dire qu'à des sectaires. Il faut dire cela aux économistes, aux jansénistes. Ils ont besoin de s'aimer; et la boîte à Perrette est le pivot de toutes les sectes. Les philosophes ne sont pas faits pour s'aimer. Les aigles ne volent point en compagnie. Il faut laisser cela aux perdrix, aux étourneaux. Voltaire n'a point aimé, et n'est aimé de personne. Il est craint; il a sa griffe, et c'est assez. Planer au-dessus et avoir des griffes, voilà le lot des grands génies.

Quelle est l'histoire de Thomas ? De grâce dites-la moi. Ne faisons pas une secte des philosophes, mais empêchons que ce nom ne se prodigue.

Adieu; je vous recommande encore M^me^ de la Daubinière. Votre n° 31 arrive; je n'ose pas le décacheter, crainte d'y répondre.

A la même.

(Réponse au n° 31.)

Naples, 8 décembre 1770.

MA BELLE DAME,

Vous m'avez écrit la plus jolie et la plus longue lettre du monde. Elle m'aurait égayé, si j'étais capable de l'être; mais je suis plongé dans la plus noire affliction. Cette personne que je vous avais recommandée si vivement, cette personne que j'aimais parce qu'elle m'aimait, peut-être, à l'heure que j'écris, n'est plus. Il n'y a que vous qui soyez en état de savoir, si j'en suis affligé. Le reste du monde me donne plus d'esprit que de cœur, et Dieu voulut qu'ils eussent raison. Enfin je ne suis en état de vous rien dire. Si la mort a épargné cette personne, et qu'elle en soit quitte pour une longue et pénible maladie, je vous la recommande autant que je puis, et faites, à ma place, ce que j'aurais fait étant à Paris. Nicolaï vous en parlera. Il lui a payé 60 liv. pour cinq mois qui lui étaient dus. Vous aurez la bonté de les rembourser. Adieu, ma belle dame; la mort est une vilaine chose. Je trouve, à présent, une terrible différence entre l'absence et la mort. Ces philosophes anciens, qui disent que la mort n'est rien, radotent, croyez-moi. Vivez donc, et vivez le plus que vous pourrez. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 33.)

Naples, 13 décembre 1770.

MA BELLE DAME,

Vous avez bien jugé de mon cœur, en croyant que je serais dans le chagrin. Cependant, comme les lettres du 18 novembre n'ont pas été si accablantes que je le craignais, je m'empresse de vous répondre, de crainte qu'il ne m'arrive demain quelque triste nouvelle qui me mette hors d'état de rien faire et d'écrire à personne. Pour les autres, j'ai une migraine affreuse toute prête pour m'excuser.

Vous aimez donc le Galba antico-moderne ? Soit. Je le paierai, quoique je ne me souvienne plus combien je dois le payer, et nous compterons ensemble.

Je suis enchanté de ce que vous mande Voltaire. J'ai passé un jour et une nuit à lire et relire *Dieu et les hommes*, pour me distraire de toute autre idée. Je trouve que les dévots ont bien raison de dire que Voltaire craint la mort. Rien n'est si vrai. Il craint de mourir avant que d'avoir tout dit, et il se presse de tout dire et de tirer jusqu'à son dernier coup de provision. Mais il ne tire pas sa poudre aux moineaux : c'est bien aux moines qu'il adresse ses coups. Enfin, à force de dire et de redire, de parler à demi-voix et de s'expliquer clairement, Voltaire s'est rapproché de bien du

monde; et, pour être tout à fait d'accord, il n'a qu'à leur dire que ce qui reste à dire n'est pas absolument fait pour être dit. Pour moi, je ne suis qu'un pauvre économiste manqué, qui n'a que du pain pour tout potage, et des abbayes pour tout revenu. Ainsi, ne me mêlez pas avec la grande boulangerie, lorsque je n'appartiens qu'à la petite. En attendant, j'ai vu avec un grand étonnement, sur la Gazette de France du 9 novembre, qu'on a publié à Paris un ouvrage à moi écrit en italien en 1754, et traduit en français; et je gage que je n'y suis pas même nommé, et que vous n'en savez rien, vous la première. Voici le fait. En 1726, avant que je vinsse au monde, Barthelemi Intieri, Toscan, homme de lettres, géomètre et mécanicien du premier ordre, inventa une étuve à blés. En 1754, il était âgé de quatre-vingt-deux ans et presque aveugle. Je souhaitais que le monde connût cette machine utile. J'écrivis donc un petit livre intitulé : *Della perfetta conservazione del grano;* et comme je n'ai jamais voulu mettre mon nom sur aucun de mes ouvrages, je voulus qu'il portât le nom de l'inventeur de la machine; mais tout le monde sait qu'il est à moi; et je crois que Grimm, Diderot, le baron et peut-être d'autres l'ont à Paris, et savent cette histoire aussi bien que l'abbé Morellet. Je suis enchanté à présent qu'il soit traduit en français, d'autant plus qu'il servira à découvrir un plagiat affreux et malhonnête que fit M. Duhamel, qui s'attribua l'invention de cette machine, pendant qu'il ne fit que

faire regraver les dessins qu'en avait fait mon frère, et qu'il lui avait envoyés. Le nom de mon frère est encore au bas des planches de l'édition italienne. Il y laissa même des fautes dans le dessin, et certaines variations qui avaient été ajoutées dans les dessins par M. Intieri, et qui se trouvèrent ensuite impraticables. M. Duhamel voulut les faire pour des additions et des corrections qu'il y avait faites. Or, ma belle dame, j'ai tout l'intérêt possible que toute la France sache, au moyen des folliculaires, que cet ouvrage m'appartient; chose qui ne m'a jamais été contestée, et cela prouvera qu'au vrai je suis l'aîné de tous les économistes, puisque en 1749, j'écrivis mon livre de la *monnaie*, et en 1754 celui des *grains*. La secte économique n'était pas encore née dans ce temps-là. Comme ces bêtes m'ont cru un intrus et un nouveau venu dans leur bercail, je suis bien aise qu'ils sachent que c'est bien à moi à les en chasser et à rester où je suis depuis vingt ans. Je crois que l'imprimeur ne perdra rien, si on sait que le livre qui porte le nom d'Intieri est autant à moi, que celui qui porte le nom du chevalier Zanobi.

Si, à cette occasion, quelque gazetier voulait dire quelque chose de ma vie littéraire, sachez que je suis né en 1728, le 2 décembre; qu'en 1748, je devins célèbre par une plaisanterie poétique, et une oraison funèbre sur la mort de notre feu bourreau, Dominique Jaunaccone, d'illustre mémoire. Qu'en 1749 je publiai mon livre sur la *monnaie*; en 1754, sur les *blés* en question; en 1755, je fis

ma dissertation sur l'histoire naturelle du Vésuve, qui fut envoyée ensemble avec une collection des pierres du Vésuve, au pape Benoît XIV, et qui n'a jamais été imprimée; mais elle est connue à Paris; M. de Jussieu l'a vue, et chez le baron; les garçons de la boulangerie (1) la connaissent. En 1756, je fus nommé académicien de l'Académie d'Herculanum, et je travaillai beaucoup au premier volume des planches. Je fis même une grande dissertation sur la *peinture des anciens*, que l'abbé Arnaud a vue. En 1758, j'imprimai l'oraison funèbre du pape Benoît XIV (c'est ce qui me plaît le mieux de mes ouvrages). Ensuite, je devins politique, et en France je n'ai fait que des enfans et des livres qui n'ont pas vu le jour. Vous connaissez mon *Horace*, et le public connaît mes dialogues. Il y aurait une liste terrible d'ouvrages manuscrits et achevés qui ne sont pas encore publiés; mais je songe sérieusement à me presser autant que Voltaire, car je crains la mort comme lui. Enfin, je vous recommande mon honneur et ma célébrité. Dans l'enthousiasme où l'on est à présent sur mon pour et contre en France, je ne suis pas fâché qu'on sache bien qui je suis, et que ce n'est pas à un singe seul, avec sa morsure, que je dois la célébrité. On verra que je suis un vieux écrivain et un vieux économiste, puisque j'ai commencé à imprimer à l'âge de dix-neuf ans, et qu'il y en a vingt-deux que je babille par la presse, et pour

(1) Les partisans de Boulanger.

sortir de la presse. Mes manuscrits italiens achevés sont : la traduction de l'ouvrage de Loke sur les *monnaies*, avec des notes; une traduction en vers du premier livre de l'*Anti-Lucrèce*; quelques poésies; une dissertation sur les *géants* et les *hommes d'une stature extraordinaire*; une dissertation sur les *rois carthaginois*; plusieurs dissertations sur des matières d'érudition, et deux ou trois oraisons; une dissertation sur les *peintures d'Herculanum*, une sur le *Vésuve*; mon *Horace français*, etc.

Mille grâces de l'extrait du Journal des Provinces. N'est-il pas de d'Alembert? il me paraît de lui. Mille choses à Grimm et à Diderot. Augmentez la liste de mes ouvrages par la *Bagarre*. Et Merlin paye-t-il?

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M. SUARD.

Naples, 15 décembre 1770.

Bonjour, mon cher et charmant ami; vous m'avez écrit une lettre charmante le 14 octobre, et je vous en remercie du fond de mon cœur. Vous m'accablez d'un déluge de questions et d'interrogations, et je vous en remercie aussi; car je vois que vous les faites exprès par l'envie que vous avez de m'entendre jaser; et cette envie me fait autant d'honneur que de plaisir. Il faut donc que je vous envoie une longue et belle lettre pour vous payer de retour; mais le puis-je? J'ai le cœur serré et l'ame

navrée de chagrins ; ils me viennent de Paris : Gatti et Mme d'Epinay en savent la cause, et je n'en rougis point. J'en ai aussi à Naples, malgré mes honneurs et mes dignités, et le rôle assez joli que je joue sur ce petit théâtre héroï-comique.

J'ai perdu mes dents, mon cher ami. Qu'est-ce que cela vous fait ? me direz-vous. Vous mangerez de la bouillie ; et celle que nous apprêtons ici pour les chats, en voulant nous préserver de la disette, pourra vous servir aussi. Vous avez beau me consoler ; si je n'eusse perdu que le plaisir de manger, je ne le regretterais pas ; mais c'est bien pis ; je ne parle plus ; voilà ce qui est effroyable. Je balbutie en voulant parler, sur-tout l'italien ; il se fait un sifflement entre mes dents très-désagréable dont je m'aperçois moi-même, et à l'instant je me tais, crainte d'ennuyer les autres. Or, imaginez ce que c'est que l'abbé Galiani muet. Non, il n'y a rien de plus cruel et de plus lamentable ; assurez-vous que je n'exagère point. Gleichen, qui est ici, pourra vous l'attester. Je suis resté quelquefois deux jours entiers sans dire un seul mot, crainte de balbutier, et cela me fait balbutier davantage. Mais vous, coquin, vous allez, à cette nouvelle, vous écrier d'abord : Tant mieux, puisque le petit abbé ne parle plus, il écrira ; nous allons en jouir plus que les Napolitains. Coquin, savez-vous que c'est un grand péché contre la charité du prochain, celui que vous allez commettre par cette injuste réjouissance ? mais vous vous souciez bien de la morale et des péchés. Je vois que vous voulez bien plus que je réponde à vos

questions; vous en souvenez-vous, ou faut-il que je vous le répète ici? Pour m'épargner un travail, je suppose que vous vous en souvenez, ainsi je ne recopierai pas vos articles, je répondrai: 1° si l'exportation est aussi utile au despotisme qu'à la république, etc. Non. Point de despote où le blé est bien cher; car là le paysan est riche, et, sans paysan pauvre, point de despotisme. Mais la crainte des disettes, etc.? me direz-vous. Eh bien! la crainte des disettes fera passer de mauvais momens aux despotes; mais la richesse des paysans les détruit. Il vaut mieux exister de quelque manière que ce soit que de ne point exister. Mais le despotisme, me direz-vous, est une chose vilaine, abominable. *Concedo* ou *nego*, tout comme il vous plaira; je réponds: ceci ne fait rien à la chose; on ne dispute pas sur les goûts, et il est toujours fort sage de rester comme l'on est. Ame lâche et servile! allez-vous me dire; vous êtes digne de rester à Naples et d'y vivre. Eh bien! j'y vivrai; mais si vous comptez vous révolter et changer la face du Gouvernement, rien qu'avec des brochures, et encore des brochures ennuyantes, écrites en mauvais français, vous êtes bien loin de votre compte. Vous n'en ferez rien, et vous n'en serez pas moins persécutés, si on s'aperçoit de vos intentions.

2° Quelle limitation faut-il adopter dans les gouvernemens limités? Ne pourrait-on faire des changemens en France sur la police des blés, sans tout bouleverser, etc.? Réponse. Qui; les miens. Est-ce que j'ai proposé d'anéantir l'exportation?

Non, en vérité, je me suis déclaré hautement pour, et je n'y ai mis que de légères modifications qui ne doivent servir qu'à la subordonner à la circulation intérieure. Convenons d'abord qu'il faut quelque limitation à l'exportation; l'édit même de 1764 en imagina une qui n'a servi de rien. Si vous m'accordez cela, ce qui est ma question avec les économistes fiéfés, j'ai gagné tout le reste; car je défie qui que ce soit d'imaginer un système de limitation meilleur que le mien.

3° Ne peut-on, pas sans guerre civile, tenter de grands changemens, etc.? Oui, tous, excepté les prix des choses, cela veut dire, excepté la surcharge d'impôt qui causa la fraude, etc.; le changement des monnaies ou la banqueroute des papiers qui mit la France aux abois du temps de M. Law; l'altération des prix du blé, qui donnera constamment des famines. Vous dites dans votre lettre une chose, mon ami, que je ne puis pas absolument vous passer; vous dites que la suppression des états-généraux était une chose de toute autre importance que la liberté de vendre l'avoine et l'orge, et cependant elle se fit sans bruit. Oh! pour cela, non. Savez-vous bien que c'est le prix de l'avoine et de l'orge qui fait exister ou qui détruit les états-généraux. Voilà une chose, par exemple, que les économistes ne savent pas; mais ils en ignorent tant! Remarquez que le prix des choses vénales de première nécessité, était relativement à la masse d'argent qui existait en Europe. Il y a trois ou quatre siècles, le quadruple

était plus fort qu'il n'est de notre temps relativement à notre masse d'argent. Rien n'est si vrai; c'est un fait démontré dans un bon livre d'un président qui passa pour un sot, parce que sa femme avait tout l'esprit, que M. de Trudaine, le père, lui donnait. C'est de même démontré en Italie, dans un bon ouvrage qui vient de paraître à Florence, et voilà pourquoi tout était alors, en Italie, ou république ou anarchie féodale. Les souverains ne pouvaient pas entretenir de grandes armées à cause du haut prix des denrées, et les paysans riches ne se laissaient pas fouler, et il y avait des états-généraux, car les anciens nobles n'étaient que les bons gros fermiers de la France. 4° Faut-il perpétuer la barbarie des législations les plus barbares, etc. ? Non. Il faut les changer pas à pas. J'ai proposé le plus grand allongement de pas que la France pouvait faire en sortant de son système vicieux concernant les blés; les économistes en ont proposé un plus long que la nature des jambes. Ils ont glissé, et se sont cassé le nez. 5° Vous me demanderez ce qui serait arrivé en France, si l'édit de 1764 n'avait pas eu lieu? Réponse. On aurait laissé sortir le blé par permissions particulières; il en serait sorti tout autant et même plus; cela aurait rapporté quelque chose aux intendans et à la bureaucratie, et la France serait au même état où elle est à présent, parce que les deux systèmes sont également vicieux; et voilà pourquoi *in vitium ducit culpæ fuga, si caret arte* est ma devise. Si en 1764 on avait

adopté mon système, que j'avais indiqué à M. de Choiseul et à M. de Montigny, il ne serait pas sorti peut-être du royaume un seul septier de blé; mais la circulation intérieure se serait parfaitement établie, et la France ne verserait pas à présent de son sein des sommes d'argent effrayantes qui la laisseront dans l'épuisement pendant bien des années. Mauvaise richesse que celle qui nous vient des denrées vendues aux étrangers. Il faut bien vendre ses manufactures, et se bien nourrir de son pain. Ai-je répondu à toutes vos questions? Laissez-moi à présent vous prouver le profit que je tire des instructions que vous me donnez dans votre gazette, car je soutiens, moi, que la gazette est la source de tout le savoir humain. Voyez-vous que l'Angleterre s'obstine à refuser la sortie, et que l'Egypte (oui, l'Egypte elle-même) manque de blé; voyez-vous donc si j'avais raison de prêcher l'incertitude des récoltes dans tout pays; voyez, si j'avais raison de dire qu'il ne fallait pas compter sur la reconnaissance des nations à qui vous avez vendu du blé; que l'importation libre, n'est pas un remède proportionné aux dommages de l'exportation excessive. L'exportation dépend du roi de France seul; l'importation a besoin du concours des autres souverains.

Ah ça, mon ami, je suis si las, si ennuyé de vous parler davantage de blés, que je vous prie, en grâce, de ne m'en plus parler. Parlons d'autre chose. Il paraît que les Russes ont été écharpillés dans l'Archipel par les Turcs et par les vents.

Vous aurez cet hiver une maladie épidémique, soit en Hollande ou en Flandres, ou même chez vous, que vous n'appellerez pas une peste, parce qu'elle sera une peste mitigée, ayant fait le tour du nord; la plupart en guériront; souvenez-vous de ma prédiction.

Que fait d'Alembert? Je crains qu'il ne soit rentré trop tôt, et je maudis son fauteuil. Que fait mademoiselle de l'Espinasse? Crie-t-elle toujours au carreau (1), à sa chienne? Et son perroquet dit-il toujours des ordures? Elle verra que je me souviens de tout son monde. M. D'Aine est donc intendant à Brest? Faites-en mes complimens à la baronne. Donnez-moi des nouvelles d'Helvétius mâle et femelle; réjouissez-vous avec l'abbé Morellet de sa pension, s'il est vrai qu'il l'ait obtenue. Faites parvenir mes respects à M^me^ Geoffrin, qui m'aime toujours, je le sais bien, mais qui n'ose pas m'aimer, crainte d'aimer quelqu'un qui se soit mal conduit et avec peu de prévoyance. De grâce faites-là assurer de ma part que ce n'est pas moi qui me suis mal conduit, mais c'est bien Dieu lui-même, et Dieu le père, qui plus est, qui s'est très-mal conduit et sans aucune prévoyance, en faisant arriver des choses que lui seul pouvait détourner, qui devaient infailliblement m'arracher de Paris. Dieu aurait dû les prévoir, et il paraît qu'il n'a pas prévu que cela fâcherait infiniment mes amis, et moi tout le premier. S'il l'a prévu, c'est une

(1) Maladie à laquelle les enfans sont sujets.

marque qu'il s'en est moqué; mais tout est pour le mieux, disait Panglos. Il ne faut charger que Grimm de cette commission. Adieu, mon cher ami; adieu à M^me^ Necker, à votre chère moitié; à M^me^ de Fourqueux, à M^me^ de Trudaine, à la baronne enfin. Faites-leur tout ce qu'elles vous permettront de leur faire de ma part; je souscris à tout, et je m'en rapporte à vous. Bonsoir.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M^me^ D'ÉPINAY.

(Réponse au n° 34.)

Naples, 22 décembre 1770.

Vous me proposez, ma belle dame, la grande question, si c'est moi ou vous qui sommes malsades. Nous le sommes tous les deux, et nous voilà d'accord; mais nous ne voudrions plus l'être ni l'un ni l'autre, et voilà le sujet de nos querelles.

Je suis au désespoir de l'égarement de ma vieille lettre au comte de Schomberg; elle sera chez le suisse de l'ambassadeur d'Espagne, qui est atteint et soupçonné d'être le recéleur de mes lettres.

Je ne vous croyais pas embarrassée de cinquante exemplaires de mon livre. M. Molini vous en prendra peut-être pour envoyer en Italie. Quoi qu'il en soit, je les prendrai moi-même, s'ils vous sont à charge, et je ne suis pas fâché d'en avoir une petite pacotille. Je n'ai pas pu m'empêcher d'écrire une espèce de mémoire que je vous envoie, et dont vous et notre ami vous ferez l'usage

que vous jugerez convenable; et s'il ne sert qu'à vous amuser, je ne demande rien davantage; mais je n'ai pas pu me dispenser de l'écrire; mon cœur saigne encore de l'injustice dont on a voulu m'accabler.

J'ai arrangé un échantillon de Paris ici. Gleichen, le général Cock, un résident de Venise, le secrétaire d'ambassade de France et moi, nous dînons ensemble; nous nous rassemblons, et nous jouons le Paris, comme Nicolet joue Molière à la foire. J'ai fait les délices de ce dîner avec l'épître de Voltaire, et son ode en prose que vous avez bien voulu m'envoyer. Je vous en remercie du fond de mon cœur, et je vous prie, au nom de la cotterie et du mien, de m'envoyer ce qui paraîtra de saillant et d'amusant à Paris.

Mille grâces du bon conte de M^lle^ Arnould; j'ai oublié de vous dire que j'ai écrit une longue lettre *à blés* à Suard, la semaine passée; je crois qu'elle entrera dans votre recueil; cependant, il vous faudrait avoir la sienne à laquelle je réponds. S'il n'en a pas gardé de copie, je vous l'enverrai. Il faut aussi que je vous écrive quelques mots *blés*. Lorsque les économistes disent que c'est un bien que le blé soit à un très-haut prix, ils ne disent ni une absurdité, ni une bêtise, mais ils tiennent un langage très-séditieux. Savez-vous bien que, si on laissait agir la nature, un sac de blé vaudrait infiniment plus qu'un cordon bleu? Tout le système actuel des états du monde est fondé sur une ancienne violence qu'on a faite, et soutenue contre

les possesseurs des seuls vrais biens. On s'est mis à cheval sur les paysans. Rois, papes, parlemens, Sorbonne, faculté, chapitre de l'ordre du Saint-Esprit, et jusqu'au chapitre de Saint-Michel, tout a grimpé sur eux et a avili le prix du blé. Les Anglais ont voulu toucher au prix du blé, et vous voyez qu'à l'instant Wilkes, et les francs ténanciers de Midlesex, narguent le roi, les lords et les communes; et vous rencontrez à Londres un charretier de blés qui se bat à coups de poing avec un vicomte de la Grande-Bretagne. Il a fallu, chez les Anglais, arrêter vîte l'exportation, pour arrêter le progrès des richesses des fermiers, qui allaient culbuter toute la machine politique de l'Etat. Si les économistes entendent malice à leurs propos, je les admire de cacher si bien leur jeu, de paraître aussi bêtes qu'ils le paraissent, ayant de si longues et profondes vues dans la tête. Mais croyez-vous que Baudot, Roubeau et consorts soient des chefs de parti, comme Cromwel, etc.? Si cela est, c'est bien imperceptible, et jamais personne n'a mieux caché son jeu.

Nicolaï me mande que vous lui avez soldé son compte. La dépense qu'il devait faire pour le tirage des estampes de la carte géographique, se monte à près de 500 liv.; mais, comme je crois que les ouvriers lui accorderont quelque répi, j'imagine qu'avec 300 liv. comptant, il pourra tout achever. Si vous ne les avez pas, répondez au moins pour lui, et dépêchons cette affaire, qui est une queue des choses épineuses et difficiles que

j'ai laissées à Paris, et dont il me tarde infiniment de me débarrasser, pour me livrer tout entier à une correspondance gaie de folies philosophiques.

J'ai un livre dans la tête qui échauffe bien mon imagination. Je voudrais le faire, mais je n'en ai pas les bras. Il aura pour titre : *Instructions morales et politiques d'une chatte à ses petits, traduit du chat en français, par M. d'Égratigny, interprète de la langue chate, à la Bibliothèque du Roi.* Comme je n'ai d'autre société que celle de ma chatte ici, je rêve toujours à cet ouvrage, qui sera bien original. La chatte apprend d'abord à ses petits la crainte des dieux hommes. Ensuite, elle leur explique la théologie et les deux principes. Le Dieu, homme bon; et le démon, chien mauvais; puis elle leur dicte la morale; la querelle aux rats et aux moinaux, etc.; enfin, elle leur parle de la vie future et de la Ratopolis céleste, qui est une ville dont les murs sont de parmesan, les planchers de mou, les colonnes d'anguilles, etc.; et qui est remplie de rats destinés à leur amusement. Elle leur inspire le respect pour les chats châtrés, qui sont appelés à cet état par le dieu homme, pour être heureux dans ce monde et dans l'autre, témoin leur embonpoint; et c'est pour cela qu'ils sont dispensés de prendre des souris. Enfin, elle leur recommande la plus parfaite résignation, en cas que le dieu homme les appelle à cet état de perfection, etc., etc., etc. Y a-t-il rien au monde de plus fou que cet ouvrage ?

A la même.

(Réponse aux nos 35 et 36.)

Naples, 5 janvier 1771.

MA BELLE DAME,

J'ai été, la semaine passée, faire ma cour au roi et aux ministres, à la forêt de Pressano, qui est notre Compiègne, et cela m'a empêché d'écrire à personne le samedi passé; vous me le pardonnerez, puisqu'au fond, je n'aurais pas eu grand chose à vous dire. Vous m'aviez conté dans votre n° 35, une gaucherie charmante de mon incomparable marquis, et une autre assez jolie de mon cher Grimm. Si je vous faisais l'histoire des gaucheries des hommes, et sur-tout des femmes d'ici, je ne finirais pas de sitôt. Mais au fait, c'est une belle chose que d'être gauche, et Burigny a toujours été l'objet de ma plus grande ambition. Je vois pourtant que ce mal est contagieux, car y a-t-il rien de si incroyable que votre n° 36? Vous m'envoyez une feuille que vous ne m'envoyez pas, qui ne peut pas aller par la poste, et qu'on envoyait pourtant dans le paquet de la cour, comme si ce paquet n'allait pas par la poste, et n'était pas encore plus fouillé et visité que les autres; et tout cela finit par s'ensevelir dans une caisse, que je ne reeevrai qu'au mois de juin, si Dieu me donne vie. Mais ce n'est pas tout.

Y a-t-il rien de plus gauche à vous que de me demander une réponse *sonica* sur mes affaires?

et depuis quand avez-vous besoin de mon autorisation pour disposer de mes affaires et de moi-même tout comme bon vous semblera ? Cependant, si vous voulez un conseil quelconque sur mes intérêts, dont vous ferez tel usage qu'il vous plaira, je vous dirai que je voudrais ne rien gagner au-delà de cent louis, et ne rien perdre non plus. Ainsi, je suis très-disposé à faire remise des intérêts échus, parce qu'ils grossiraient cette somme ; mais je ne voudrais pas rabattre les frais de sentence, parce qu'ils diminueraient ladite somme. En outre, comme il a payé, en partie, en livres, je suis très-prêt à consentir que, si ces ouvrages se vendent plus cher qu'il ne les a évalués, ce profit aille à son bénéfice en entier ; mais si on y perd, alors tout ce que je voudrais faire serait de partager la perte entre moi et lui. Enfin, je consens à ne pas le vexer. Je n'aurais pas même vexé sa femme, si j'eusse été à Paris. J'aime le bon gré à la folie. Que mon manuscrit ait été très-chèrement vendu, cela peut être ; cependant, Diderot admirait ma modestie, et l'évaluait mille écus ; cependant, le libraire a bien vendu l'ouvrage ; cependant, il me demandait la préférence sur mon *Horace*, et sur tous mes livres possibles ; cependant, je n'ai pas chatouillé sa femme ; cependant, vous vous intéressez à elle, et, par conséquent, tous autres *cependant* cessans, faites tout ce que vous voudrez. Envoyez-moi seulement un bilan du tout, et n'oubliez pas de m'indiquer les prix des ouvrages. Qu'est-ce que coûte un Dictionnaire de l'Académie ;

de la dernière édition? Il serait bien étonnant pour moi, que, pendant qu'on a permis à M. de La Rivierre d'imprimer avec toutes les solennités possibles les injures les plus grossières contre moi, il ne me fût pas permis de lui riposter par les plaisanteries les plus délicates. Au reste, je ne tiens nullement à ma plaisanterie; je n'ai voulu que vous amuser, vous et Grimm le cruel, et je suis payé de ma peine, puisque vous avez ri. Si la plaisanterie est imprimée, choisissez bien votre moment pour la publier, car il n'y a que l'à-propos à Paris; et sur-tout n'allez pas la faire paraître au moment de quelque bagarre et de quelque crise des parlemens et des finances; on n'y ferait aucune attention : il arrive tant de choses chez vous, qui diminuent mes regrets de ne pas me trouver à Paris dans ce moment-ici! Je crois que mon départ vous a porté guignon. Ainsi, je compte qu'on me rappellera, comme on descendra la châsse de sainte Geneviève, pour que le calme et la bonne gaîté reviennent.

J'ai vu une lettre de M^me^ Geoffrin au baron de Gleichen. J'y ai vu qu'elle m'aime encore; je n'en ai pas douté un instant; je suis pourtant bien aise de me confirmer dans ma croyance. Je me sens un incroyable désir de lui écrire, aussi bien qu'à M^lle^ Clairon; mais je veux laisser écouler la foule des lettres du nouvel an; car, dans ce moment-ci, les lettres s'égarent aisément, et je suis toujours furieux de la perte des miennes. Adieu; mille choses à tous. J'ai écrit ce soir à M. Baudouin; Magaillon ou Nicolaï pourront vous procurer la

lecture de ma lettre, et assurer M. Baudouin que je n'ai rien de caché pour vous, et que même mon intention est que vous me voyez, autant qu'il est possible de voir et d'entendre un absent.

A la même.

(Réponse au n° 37.)

Naples, 12 janvier 1771.

MA BELLE DAME,

Toutes vos lettres qui me donnent du chagrin, me paraîtront toujours maussades, et vous m'en donnerez toutes les fois que vous en aurez. Je voudrais ou vous consoler ou vous conseiller. L'un et l'autre sont difficiles. Cependant, tant à l'égard des affaires publiques, que de vos chagrins domestiques, vous voyez que l'excès est l'avant-coureur du remède et du changement. Consolez-vous donc du moins de ce que cet excès si désirable est arrivé plutôt qu'on ne croyait. Voyons donc le changement.

Je vous remercie des détails de Thomas. En vérité, Dieu dans ce siècle fait des miracles en faveur des athées, et ils devraient au moins, à la vue de ceux-ci, se convertir. Auraient-ils pu espérer que la France entière et les parlemens sur-tout seraient si occupés, qu'ils n'auraient pas le temps de pouvoir croquer un académicien grillé en guise de côtelette, lorsqu'ils déjeunent à leur buvette? Il faut être diablement surchargé d'affaires pour n'avoir pas même

le temps de rôtir un athée; et cependant c'est arrivé. A présent ils en sont quittes pour la peur, quoique dans le préambule de l'édit du lit de justice, il leur soit promis qu'on gardera pour le dessert le *Système de la nature*, lorsqu'on sera débarrassé du *Système politique français* et de la prétendue unité des classes. Enfin, ils vivent encore, et ce n'est pas un petit profit pour eux. Vous m'avez envoyé un compte charmant, et qui me fait voir plus riche que je ne croyais. L'argent que vous avez reçu doit être passé dans les mains du duc de Villa-Hermosa, par l'entremise de M. de Magaillon; mais je vous dirai cela plus précisément la semaine prochaine. En attendant, je vous dis que j'ai été surpris de ne trouver dans le bilan que vous m'avez envoyé, rien de donné à M^me^ de la Daubinière. Cependant elle a reçu quelqu'argent de moi, et je vous renouvelle mes prières de l'assister, même avec quelque peu d'argent. Aimez-moi, et embrassez tous mes amis : le baron et la baronne en sont. Adieu.

A la même.

(Réponse à la lettre qui n'a point de n°, et au n° 38, qui mériterait de n'en pas avoir non plus.)

Naples, 19 janvier 1771.

MA BELLE DAME,

Je vous plains, je m'attriste, et je voudrais vous consoler, et vous conseiller en même temps que je suis persuadé que vous n'en avez pas besoin. Quelle

folie vous prit d'aller faire des enfans avec M. d'Epinay! Ne savez-vous pas que les enfans ressemblent à leur père? Vous voyiez que M. d'Epinay était prodigue; il fallait donc faire des enfans avec mon ambassadeur, le marquis de Castromonte, qui était à Paris lors la conception de votre fils, et il aurait rétabli les affaires de la famille. Avez-vous jamais eu le délire de croire à Rousseau et à son *Emile*, et de croire que l'éducation, les maximes, les discours puissent rien à l'organisation des têtes? Si vous y croyez, prenez-moi un loup, et faites-en un chien, si vous pouvez. Ce qui est donc irréparable est un mal calculé, et par conséquent il ne faut pas l'augmenter par de mauvais calculs. Le plus faux et le plus dangereux serait celui de croire qu'on peut y remédier. Persuadez-vous bien qu'il n'y a point de remède, et vous n'aurez que la dose du mal nécessaire, sans qu'il y en ait rien de votre part de volontaire. Mais vous savez peut-être tout cela, et vous l'avez fait. Au reste, je n'ai jamais été mère; j'ai bien été père une couple de fois, et jai bien vu que cela ne fait rien à la chose.

Mille grâces du sirop de callebasse envoyé. Si la malade est encore vivante, vous pourriez peut-être lui rendre un grand service, en parlant à M. de Sartine pour la faire recevoir et soigner aux hospitalières. Nicolaï vous en parlera.

J'ai bouché mon trou avec les héritiers de mon ambassadeur, auxquels je devais 4900 liv.; j'en ai payé 3900 à peu près; il ne me reste que 988 liv. à payer dans les mains de M. le duc de Villa-

Hermosa. Je vous prie donc de faire passer dans ses mains, par l'entremise de mon ami Magaillon, tout l'argent merlinesque que vous avez et que vous aurez, jusqu'à concurrence de la somme de 983 liv., dont il aura la bonté de donner avis au marquis de Castromonte, en Espagne.

Je laisse reposer votre tête sur les bouleversemens de Paris; la mienne est toute reposée. Je vois que j'avais calculé juste, quant à la chose, et mal relativement au temps. Je suis enchanté de n'être pas à Paris en 1771; mais je serais ravi d'y être en 1772. Adieu, aimez-moi. J'aimerais les baisers de Voltaire, mais j'aimerais encore mieux ceux de M^lle^ de Grandi. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 39.)

Naples, 2 février 1771.

MA BELLE DAME,

Quoi! vos gens d'esprit n'ont pas plus d'esprit que cela! Il faut qu'on arrive de Naples pour mettre le *holà* sur le choix d'une parodie qui est mot à mot. Voilà ce que c'est que d'avoir de l'esprit et de subtiliser; une bête n'en aurait pas été embarrassée; mais mon embarras est bien plus grand, car je n'ai conservé du brouillon que le second envoi, et aucune trace du premier; je ne m'en souviens pas du tout. Cependant je vous envoie le petit bout de l'avant-propos qui est pa-

rodié, et le chapitre premier; le chapitre deuxième doit être imprimé en entier; le troisième, jusqu'à la page 35 inclusivement et avec la note en bas. Ensuite je n'en sais rien; mais je vous envoie, bien arrangés, les morceaux de la deuxième expédition, qui vous donneront l'idée de la manière dont il faut s'y prendre pour arranger le texte. Vous voyez bien que j'ai évité la longueur; ainsi je n'ai pas parodié exactement tout le texte; car outre qu'il est absurde (ce qui ne ferait pas grand'chose), il est très-long et monotone, ce qui est insupportable. Au surplus, la seule chose que je vous recommande, c'est que, si jamais cela s'imprime, vous ne vous avisiez pas d'imprimer à mi-marge, et vis-vis l'un de l'autre, le texte et la parodie. Bien des traducteurs ont fait cette faute, et tous s'en sont repentis; il n'y a rien qui tue davantage une traduction ou une parodie, que cette méthode. Il faut au lecteur qu'il se souvienne toujours de loin, et avec une sorte d'obscurité du texte, pour avoir du plaisir. Je suis sûr que mon ami Grimm, qui sent ce qu'il lit, va applaudir à tout rompre à cette réflexion que je viens de vous faire; qu'il la trouvera juste et vraie, et neuve en même temps. Ainsi donc, copiez ou imprimez tout de son long le texte, et ensuite en entier la dissertation sur les *Bagarres*, laquelle, lue sans interruption et d'une seule haleine, est capable de faire crêver de rire un bœuf. *Dixi.*

Parlons d'autre chose. Est-il possible que vous vous amusiez à me faire une dissertation sur le mé-

rite et les études des femmes, dans un moment aussi critique pour la France, lorsqu'on est ravi de voir une longue lettre, croyant y trouver des anecdotes charmantes? N'avez-vous pas pris garde que le n° 39 est le seul qu'un ministre d'état n'a pas pu lire, attendu qu'il n'y avait pas de ministre d'état lorsqu'il a été écrit. Mais enfin vous ne m'avez rien mandé, et je suis dans la plus profonde ignorance de tout ce grand fracas d'évènemens qui arrivent chez vous (1). Cependant, voulez-vous savoir ma prédiction? Je prédis qu'on se déterminera à faire une cruelle persécution aux esprits forts; et pourquoi, direz-vous? Parce qu'il faut que quelqu'un ait tort, et il n'y a personne qui engage mieux tous les partis à lui donner le tort, qu'un savant isolé qui brille beaucoup, et qui ne fait ni bien ni mal à personne. C'est donc lui qui doit avoir tort, et tous les torts, et être la cause de tout; il faut donc le persécuter. Cours, parlemens, états, clergé, jésuites, jansénistes, tous y trouvent leur compte. *Ergo abolendo rumori, Nero subdidit reos, quos populus encyclopedistas appellabat.* Voilà ce que le cœur me dit, et mon cœur voit souvent noir, et rarement faux.

Vous voulez savoir de moi ce qu'une femme doit étudier; sa langue, afin qu'elle puisse parler et écrire correctement la poésie, si elle y a du penchant. En tout, elle doit cultiver toujours son imagination; car le vrai mérite des femmes et de leur

(1) Il veut parler de l'exil des parlemens, etc.

société, consiste en ce qu'elles soient toujours plus originales que les hommes; elles sont moins factices, moins gâtées, moins éloignées de leur nature, et par cela plus aimables. En fait de morale, elle doivent étudier beaucoup les hommes, et jamais les femmes. Elles doivent connaître et étudier tous les ridicules des hommes, et jamais ceux des femmes.

Quoi que vous en disiez, je suis fort content de l'article *blé* de Voltaire en ce qui me concerne. On voit bien clairement qu'il n'a pas voulu se brouiller avec les économistes; mais que cependant il n'en fait point de cas. Touchant la matière, il fait bien comprendre qu'il n'est plus en âge de l'étudier, et que sa passion et son génie le mènent toujours ailleurs. Rousseau avait dit que *Jésus était mort en Dieu*, et Voltaire s'est moqué de cette phrase; moi je dis à présent que l'auteur de l'article *blé*, radote en Voltaire. On se moquera de moi, si on croit n'avoir jamais vu comment un Voltaire radotait; cependant je crois assez m'expliquer.

Ce paquet est trop fort pour l'envoyer par la voie de l'ambassadeur. Adieu. Aimez-moi. N'oubliez pas cette pauvre malade, si elle existe encore. Je suis devenu tout à fait muet, parce que la perte des dents me fait siffler et balbutier beaucoup. Ainsi je n'y suis plus; car qu'est-ce que c'est que le petit abbé muet? Adieu. Vous ne me mandez pas si vous avez lu ma dernière lettre à Suard; si vous avez reçu mon second mémoire à M. de Sartine; enfin,

je trouve un silence dans vos lettres qui me met en doute que les miennes vous soient parvenues. J'avais écrit à M^me^ Necker, et envoyé la lettre à Suard; je n'en ai point de nouvelles. Adieu. Je reçois dans l'instant le n° 40, et les lettres du 14, de Paris. Je suis au comble de l'abattement et du chagrin. Vous en savez la cause. Je croyais que les malheureux ne mouraient jamais; mais ils meurent comme les autres. Quelle consolation donc, lorsqu'on est né malheureux!

A la même.

(Réponse au n° 41.)

Naples, 9 février 1771.

MADAME,

Mon cœur ne me dit point de songer à Paris. Je me trouve tous les jours plus sensible que je ne croyais. La perte que j'ai faite à Paris est augmentée par une que j'ai faite à Gênes, et je ne remplace rien; car il paraît que la race des hommes et des femmes aimables soit éteinte pour moi.

Mille grâces du dialogue de *Panurge et Pantagruel*. Panurge est aussi mauvais moraliste qu'économiste. Point du tout, un homme pestiféré n'a pas droit de venir s'asseoir au milieu du dîner du baron. La nature donne à l'homme *la force, la liberté*, la possession que les Latins appellent *occupation*. La société, c'est-à-dire les lois, donne le *droit*. Droit est un équilibre des *utilités*. *Utilitas justi prope mater et æqui*. Ainsi le droit est

un résultat des forces, et les lois sont une preuve de la vieillesse du monde, parce qu'il en a fallu passer par une suite de siècles de forces; et l'essai de toutes ces forces, en dernière analyse, a donné les lois et fait naître le droit. Ainsi un pestiféré peut avoir la volonté ou même la force de s'asseoir en compagnie, mais il n'en a pas le droit; car la société ne le lui donne point, mais le lui refuse. Mais Panurge confond tout, comme bon économiste qu'il est devenu. Adieu. Voilà une lettre écrite au galop, parce que je dois sortir.

A la même.

(Réponse au n° 42.)

Naples, 16 février 1771.

MA BELLE DAME,

Vos lettres, depuis le commencement de l'année, sont incroyables. La politique vous a rendue muette; et vous faites, comme les muets, beaucoup de sons sans articulation de paroles. Eh bien! que le parlement fasse sa paix, ou qu'il soit écrasé; que M. de Choiseul revienne, ou qu'il reste à Chanteloup; faut-il pour cela que je ne sache pas ce que font les Helvétius? Que font M^me^ Geoffrin, M^me^ Necker, M^lle^ Clairon, M^lle^ l'Espinasse, Grimm, Suard, l'abbé Raynal, Marmontel, et toute l'honorable compagnie? Vous m'envoyez des vers de M^me^ de Boufflers, qui disent qu'elle a cessé d'être femme. Je ne sais rien de la coutume de Paris; mais je sais que chez nous, et par le droit romain, on accorde

aux veuves la restitution *in integrum;* et les connaisseurs disent que cela est très-vrai, passé un certain âge. Enfin, je ne veux pas des vers des autres, je veux de la prose de vous.

Diderot m'a proposé la question, s'il était possible, dans certains cas, qu'on monopolisât les blés d'une province entière, lorsque tout emploi d'argent étant décrié, il y a de l'argent énormément dans les mains des particuliers? Je dis qu'il faut pour cela un cas unique. Car remarquez bien, pour qu'un souverain soit décrié en plein, il faut supposer un gouvernement qui ne respecte ni lois, ni promesses, ni tout ce qu'il y a de plus sacré. Ce gouvernement donc, absolu et despotique, ne respectera pas davantage les magasins de blés. Ainsi un particulier courra autant de risque à monopoliser des blés qu'à placer son argent en billets royaux, et il s'en abstiendra. Mais s'il arrivait qu'un gouvernement fît banqueroute d'argent, sans corruption dans les maximes de la vertu; que la banqueroute ne fût pas un effet de méchanceté d'esprit, mais d'une bonté de cœur qui a fait manger gaillardement trop d'argent, alors il arriverait qu'on verrait à la fois, dans une même nation, l'énergie de la vertu jointe au délabrement des mœurs. On y verrait une police admirable sur les filoux des mouchoirs, pendant qu'on n'attaquerait pas même en justice une compagnie des Indes, ou une compagnie des fermes qui cesserait de payer deux cent millions; et on verrait respecter un citronnier d'un propriétaire à qui on déchirerait sur le visage pour

cent mille francs de contrats. Ce cas est si rare, qu'il est, ma foi, unique. Nous le voyons; la postérité ne le croira pas. Ainsi Diderot a raison; mais je n'ai pas tort de ne pas m'occuper de ces cas uniques. Bonsoir, adieu.

A la même.

(Réponse au n° 43.)

Naples, 23 février 1771.

Sont-elles vraiment de Voltaire, ces deux pièces de vers que vous m'envoyez? J'y aurais reconnu Dorat, Boufflers, Voisenon, le chevalier à talons rouges de chez le baron, ou un autre Voltaire-*Strass;* mais jamais lui-même; et prenez garde, peut-être je ne me trompe pas. On a mis sur le compte de Voltaire les louanges d'un exilé, que personne n'osait faire. Le temps nous éclaircira, disent les gazetiers.

Grimm n'est pas mon ami chaud, comme il s'en vante; car il m'enverrait quelque fournée de son cru, s'il était aussi chaud qu'un four.

A Madagascar on trouve des hommes qui ont plus de mémoire. Pour se ressouvenir des raisons qu'ils ont pesées, ils se servent de baguettes. Nous imprimons des factums et des mémoires, et cela revient au même. Demandez à votre ami si les juges étaient vieux ou jeunes. Je gagerais qu'ils sont les vieillards du pays. Au surplus, ce fait de Madagascar n'est pas plus extraordinaire que celui du même pays, des conseillers qui tenaient conseil

dans des cruches; et l'on trouva que l'Europe avait des conseils plus extraordinaires que ceux-là. De même on trouve en Europe des jugemens où l'on met devant les juges, au lieu de baguettes, des sacs de gros écus. Ils en mettent d'un côté et d'autre, et voient le plus, le moins, le pour, le contre avec des gros écus; et enfin on pèse, et le poids décide le droit. Somme totale : il n'est aucunement intéressant de donner le tort ou la raison à l'un ou à l'autre, dans ce monde; il importe de décider, car il faut finir, pour aller dîner, autant les juges que les parties. Je voudrais vous en dire davantage; mais comme vous ne m'écrivez jamais rien de tout ce que je vous mande, vous me désorientez. Je vous ai envoyé deux mémoires pour M. de Sartine, qu'en avez-vous fait? Que faites-vous de ma *Bagarre?* Que faites-vous de Merlin? Que faites-vous de mille autres choses dites ou à dire? Vos femmes de chambre m'intéressent; je n'aime point qu'on meure, et en vérité je ne sais pas m'y accoutumer. Bonsoir. Mille choses à tous mes amis.

A la même.

COMPLAINTE SUR L'INTERRUPTION DE LA CORRESPONDANCE.

Naples, 2 mars 1771.

Voila, ma belle dame, une semaine blanche, sans lettres de votre part. J'en suis attristé, épouvanté, fâché; car je crois que mes lettres vous sont

parvenues régulièrement. Il y avait des articles concernant mes intérêts, mes affaires, mes amis, qui méritaient une réponse. Il y en a assurément, dans mes anciennes lettres, auxquels vous n'avez pas répondu. Qu'est-ce que c'est donc que cela? Si les apoplexies étaient contagieuses, je tremblerais sur celle de votre femme de chambre. Je ne crois pas que vous ayez été exilée avec le parlement. Pourquoi donc ne m'écrivez-vous pas? Et tant d'autres qui devaient m'écrire, et qui pouvaient m'écrire, pourquoi ne le font-ils pas? Suis-je donc oublié tout à fait? De grâce, écrivez-moi quelque chose sur mes livres à Merlin, sur mon argent et sur mes dettes. Avez-vous ma lettre par laquelle je vous disais la somme qu'il fallait payer à M. le duc de Villa-Hermosa? Je n'ai rien à vous dire si vous n'électrisez pas mon esprit. Ici, jamais un seul discours, jamais un petit mot qui sente la littérature, l'esprit, le bon sens. Ainsi, je deviens stupide de jour en jour, d'heure en heure, de minute en minute. Bonsoir pour ce soir.

A la même.

(Réponse au n° 44.)

Naples, 9 mars 1771.

Anathème à ceux qui changeront votre table! Anathème à ceux qui toucheront à vos chaises! Savez-vous ce que ce cruel retard de vos lettres me coûte? il me coûte des frayeurs mortelles. Je vous ai cru morte tout de bon, et je n'ai eu un instant

de repos dans l'âme, courant, demandant, cherchant à tout le monde s'il n'y avait pas eu quelque malheur signalé à Paris, et tous m'ont répondu que le maréchal de Senecterre était décédé. Dieu veuille avoir son ame ! Mais vous, de grâce, au nom de l'amitié la plus pure et la plus vraie qui soit au monde, ne manquez jamais de m'écrire chaque semaine, soit par les ambassadeurs, soit par la poste, et, au pis aller, faites-moi écrire par votre Jésus-Christ, ou par votre prophète; cela est plus sérieux que vous ne pensez. Parlons à présent d'autre chose.

Le marquis aime donc un éléphant? Comme cela lui ressemble! Comme cela me ressemble! Il y avait autrefois un éléphant à Naples; je l'adorais. Duclos croit donc qu'on peut parler de l'éléphant sans se compromettre? Mais s'il le louait trop, les envieux qu'en diraient-ils? La prudence est toujours, à mon avis, nécessaire aux hommes imprudens; et quelque prudence qu'on ait, il n'en sera jamais ni plus ni moins.

Me croyez-vous une bête à m'être éloigné de Paris, si je n'avais point prévu que je n'y pouvais plus tenir, et que le mouillage n'était plus bon pour moi? Ce que je vous dis est vrai au pied de la lettre. Je suis parti de Paris, après l'avoir prévu et voulu. Je voyais qu'en me conduisant autrement je n'aurais fait que retarder de quelques mois mon départ; mais il était impossible à ma manière d'être et de penser, à ma sensibilité pour mes amis (et j'en avais de toutes les couleurs), de rester long-temps

en place sans bouger. Croyez-vous que j'aurais mieux fait de rester à Paris, lors de la publication de mes Dialogues? Cela m'aurait-il fait beau jeu à ma cour et dans ma patrie? J'ai donc bien fait de partir; mais je sens que je ferais encore mieux d'y retourner, malgré les dents perdues, la santé affaiblie et la vue troublée. Voilà de quoi il faut sérieusement s'occuper. Je suis tenté de donner ma soumission pour une place au parlement nouveau, pour y être conseiller clerc. Qu'en dites-vous? Parlez-en au marquis. Voyez si son éléphant ne croisera pas mes prétentions.

J'attends l'accomplissement de mes affaires merliniques. En attendant, je vous dirai que mes vingt-cinq exemplaires sont enfin arrivés, aussi bien que ceux expédiés à Gênes; par conséquent, vous imaginez que le sermon du jour de l'an est arrivé aussi. Pourquoi me l'avez-vous envoyé? Pour rire? eh bien! sachez qu'à la seconde lecture il m'a fait fondre en larmes. Il a excité dans mon âme tant de regrets, tant de souvenirs, que j'en ai été presque au point d'en devenir fou. Je voyais les révérences grimacières, je voyais le sourire fin de la baronne, je voyais le parfait contentement du baron, de Diderot, de Marmontel; je voyais le petit dépit de l'abbé Morellet, qui enrageait de n'avoir pas fait ce sermon, et même je voyais le sénateur *Pococurante* Helvétius, qui ne trouvait pas cela aussi tragique qu'un bel et bon assassinat dans Shakespeare, et qui, cependant, m'aimait.

Mais, à propos, qu'est-ce que c'est donc que cette

charmante plaisanterie ? L'a-t-on lue ? L'a-t-on envoyée chez tous les princes du Nord ? Mettez-moi au fait. Pour moi, j'avoue que je la trouve délicieuse, à cela près que j'admets toutes les louanges outrées qu'il fait de moi, et que je les crois vraies et justes ; mais je me récrie fort sur tous les sarcasmes indécens qu'il se permet contre ma chasteté. On voit bien que l'auteur n'a pas marché sur mes brisées, et ne connaît pas les lieux où j'ai laissé un nom et une réputation sempiternels. Qu'il aille, il verra, il entendra des faits étonnans. Sa quête m'est injurieuse. Je n'ai laissé aucun enfant à Paris ; les deux que j'y avais eu étaient morts : leur mère l'est aussi. Je n'y ai à présent qu'un grand nombre de beau-frères, dont plusieurs philosophes, et aucun qui soit devenu imbécille, excepté le *Gentil Bernard*.

Au reste, j'écrirai à l'auteur du sermon ; et pour me venger d'une si belle pièce, je compte, si Dieu me donne avis, lui envoyer un ouvrage original et sérieux. Il m'a trop humilié en fait de plaisanteries, et je ne compte plus plaisanter devant lui.

J'ai reçu dans la même caisse la mauvaise brochure du comte de Lauraguais contre le sieur Dupont ; elle lui ressemble, mais même ce n'est pas de son meilleur crû. J'ai aussi lu Linguet. Je crois que Linguet est plus habile que moi en fait d'académie de manége. Il connaît mieux comment il faut étriller ces rosses. Il faut avoir le poignet bien plus ferme, et je gagerais qu'ils ont été bien plus doux sous sa main que sous la mienne. Mais à

propos, comment tout ceci a-t-il fini? Que font les économistes? Que disent-ils de la disette? Il y a un siècle que vous ne m'en écrivez rien. Il est tard. J'ai dîné ce matin avec le baron de Gleichen et le général Cook. Il a été beaucoup question de vous, et de nos amis de Paris. Bonsoir, aimez-moi. Faites-moi écrire par ce coquin de Suard, par le baron et autres qui ne m'écrivent jamais, et qui ne me répondent pas.

A la même.

(Réponse au n° 45.)

Naples, 16 mars 1771.

MA BELLE DAME,

J'ai lu la lettre qu'on veut faire imprimer dans le Mercure; elle est dans la plus exacte vérité, et je crains même qu'il n'y ait des vérités prophétiques. On y promet le reste après ma mort, et pour contenter l'impatience du public, ce reste ne tardera pas à paraître. Oui, Diderot me survivra, tous mes amis me survivront, je m'en irai le premier. Aussi cette lettre ressemble bien à un éloge d'un homme de lettres qui a décampé avant que de vider son porte-feuille. Je n'aime pas qu'on m'ait accusé de machiavélisme à la face du public. Ce public est si sot! et je ne suis pas mort encore. Je n'aime pas non plus qu'on m'attribue des ouvrages clandestins. On croira que je faisais des satyres et des placards à Paris. Les économistes sont si méchans! Je les écrase tant par la supériorité de ma

clarté, qu'il faut s'attendre à toutes les intrigues des ténèbres de leur part. Au reste, comme cette lettre vous arrivera, après que le dé sera tiré, remerciez l'auteur de la lettre (si ce n'est pas moi-même, comme j'en doute) de ce qu'il a voulu dire en bien de moi. J'aimerais pourtant plus être vengé que loué. L'un est le plaisir des vivans, l'autre est la consolation des morts. Imprimez ma *Bagarre*, avec ou sans permission. On imprime tant de choses qu'il fallait défendre ! M. de Sartine est toujours sur mes lèvres, et madame n'en est pas loin. Embrassez monsieur, et assurez madame que je vous charge de l'embrasser. Vous ne voulez pas me parler des affaires publiques, eh bien ! je vous en parlerai, moi, et je vous ferai voir que j'en sais plus long que vous sur cet article, quoique vous soyez à Paris, et moi à Naples; vous verrez que je sais l'avenir. Nostradamus. *Le roi cèdera. Presque rien de ce que le chancelier fait et arrange à présent ne restera. Ce remuement durera longtemps; cependant, au bout du compte, le pouvoir absolu deviendra plus fort qu'auparavant, et la liberté sera perdue à jamais.* Voilà des assertions bien contradictoires en apparence; elles se vérifieront toutes. *Clé de Nostradamus. La vénalité sera ôtée des charges de judicature.* Tout pays qui n'a pas de magistrature, ou élective par le peuple, ou héréditaire dans les familles, ou vénale, est esclave. La France n'a plus de magistrats élus par le peuple, comme les évêques autrefois, ni des barons ou ducs qui aillent au par-

lement. Si elle perd la vénalité des charges, tout est dit. Voilà une lettre courte, mais succulente.

A la même.

(Réponse au n° 46.)

Naples, 23 mars 1771.

MA BELLE DAME,

Voyez mon guignon. Le jour même qu'il vous a pris fantaisie de m'envoyer un conte, on m'a fait payer le port des lettres; ainsi votre conte me sera cher, et me reviendra fort cher. En vérité je serais enchanté qu'on trouvât le moyen que je pusse avoir vos lettres, sans qu'elles soient dans le paquet de la cour et sans payer tous les frais de la poste. Il faudrait qu'elles aillent gratis jusqu'à Rome; de là on me les enverrait par la poste, et c'est un bien petit objet. Voyez d'arranger cela avec Magaillon, qui pourrait les envoyer à son ami Azara à Rome, ou traitez-en avec M. de la Reinière. Enfin délivrez-moi, ou éloignez-moi de ma cour, autant que vous pourrez. *Longè à Jove, longè a fulmine.* A propos de Magaillon, savez-vous qu'il vous aime à la folie? Il me gronde de ce que je ne vous l'ai pas présenté lorsque j'étais à Paris; comme si je ne lui avais pas proposé cela bien des fois; mais voilà les hommes! On se dégoûte de ce qu'on ne connaît pas, puis on en tâte, on en devient gourmand, et on gronde le cuisinier de n'avoir pas *ab immemorabili* servi de ce plat.

Vous l'avais-je dit, que vous publieriez mon

éloge funèbre, non seulement avant ma mort, mais avant mon consentement?

Nicolaï me mande qu'il vous donnera un compte final de ses dépenses pour moi. Donnez-moi le vôtre aussi; je n'ai plus de dépenses périodiques à Paris, ainsi je puis solder mes comptes.

Mille choses au chevalier Gatti, si vous le voyez.

Si Voltaire faisait à présent son Candide, il n'aurait pas arrangé le dîner des six Rois à Venise; il l'aurait mis de fondation, rue St.-Honoré, chez M^me^ Geoffrin. Cependant, lorsque son dîner a acquis un roi de Suède, il a perdu M. de Mairan, et n'a pas gagné au change. Il faut dire des rois comme ce moine disait des vendredis saints: Il en va, il en vient; mais des hommes de génie ne reviennent pas aisément. Enfin, je suis brouillé avec les grands rois à grandes espérances. Ils seront tous économistes un jour, et diront que les hommes ne servent à rien, lorsqu'ils ne leur servent pas.

A la même.

(Réponse au n° 47.)

Naples, 6 avril 1771.

MA BELLE DAME,

Votre lettre du 8 mars m'a anéanti. Quoi! vous courez risque de vous voir réduite à l'indigence! Cent écus! Pas un liard avec. Non, vous ne courez d'autre risque que d'être forcée de venir à Naples. Avez-vous de quoi faire le voyage, en vendant

quelques meubles meublans qui vous deviendraient inutiles? Je parle tout de bon; je ne badine pas. Venez; vous ne devez pas vous embarrasser du reste. Mais savez-vous que sérieusement cette idée commence à me plaire? Que fait-il donc, M. l'abbé Terray? qu'attend-il donc? pourquoi ne se dépêche-t-il pas? Laissez-lui donner ses édits. Achetez une berline, vous, Grimm, Schomberg et Diderot; dans une autre chaise, une femme de chambre, un valet de chambre et deux domestiques. Venez, arrivez; vous renverrez ensuite deux des quatre, à votre choix ou à leur choix. Il me semble que Grimm est bien par-tout. Il entretiendra sa correspondance au Nord, avec ce que moi et vous lui fournirons à nous tous seuls.

Ah! qu'il serait grand et beau à moi et à M. l'abbé Terray d'avoir fait aller Paris à Naples! Deux abbés auraient donc changé la face de l'univers! Voilà mes rêves. Mais cependant votre lettre m'attriste. J'en ai reçu une que M. de Sartine m'a envoyée par M. Pascaut, et qui est charmante, quoique fort courte. Adieu, ma belle indigente, je n'ai plus le temps de rien. J'ai employé toute la semaine à établir ici l'usage des ventes à l'enchère, à la manière de Paris, et qui y était inconnu; et il a réussi à merveille. On a acheté, à des prix fous, les marchandises d'un gros négociant qui avait fait banqueroute, et dont le procès aura l'honneur d'être jugé par moi, qui en suis le rapporteur. J'ai rendu par-là un grand service à ma patrie. Bonsoir. A huitaine.

A la même.

(Réponse aux nos 48 et 49.)

Naples, 13 avril 1771.

MA BELLE DAME,

J'ai reçu un n° 48 de vous, charmant. Vous y êtes gaie; vous chantez toute la journée comme une folle; vous improvisez au clavecin, et vous nuancez tous les tons avec une adresse à faire peur. Grimm, Schomberg, Chatelux, en font autant; et je crois votre chambre devenue absolument ressemblante à cette scène d'Arlequin voleur et prévôt, qui touche le fifre enchanté, et fait chanter et danser tout le monde. Après tant de noir que vous aviez mis dans mon ame, je ne saurais vous dire le baume qu'y a appliqué votre lettre. Il est vrai que votre n° 49 n'est pas si gai. Vous me peignez vos alarmes sur le compte de M. de Sartine. Je ne crois pas qu'on l'exilera. Tacite, dans son livre VI des Annales (à la fin), remarque, comme une chose bien singulière, qu'au milieu de l'incroyable combustion de l'empire, après la chute de Séjan, Lucius Pison, lieutenant de police, mourut à quatre-vingts ans, d'une mort naturelle. *Rarum*, dit-il, *in tantâ claritudine*. Il en dit ensuite la raison, que voici: *Nullius servilis sententiæ spontè autor, et quoties necessitas ingrueret, sapienter moderatus*. Vous n'entendez pas le latin, je le sais; mais n'allez pas consulter la traduction de l'abbé de la Bletterie. Consultez le philosophe plutôt, et

examinez ce passage de Tacite; car il est singulier, et il prouve qu'on ne renvoie pas un lieutenant de police, comme on renvoie un monseigneur de la Feuille. Il importe peu d'avoir un simoniaque de plus ou de moins parmi les évêques, et un étourdi de plus ou de moins parmi les abbés. Mais les boues et les lanternes, les filoux et les voleurs, voilà ce qu'il ne faut pas oublier, ni négliger jamais.

Comme M. Nicolaï vous donnera de l'argent de ma part, je serais bien aise de voir mon compte et mon état de finances merliniques et castomontiques, pour débrouiller ce petit cahos.

J'ai reçu toute l'histoire des deux amis; j'en ferai le cadeau à nos vendredis; mais nos vendredis deviendront des vendredis napolitains, et s'éloigneront du caractère et du ton de ceux de France; malgré tous les efforts du baron et les miens, il n'y a pas moyen de faire ressembler Naples à Paris, si nous ne retrouvons une femme qui nous guide, nous *geoffrinise*. A propos, votre histoire de M^me^ Geoffrin est admirable; j'en ai régalé tous ceux qui la connaissent. Nous avons M. de Schowalofficy. Il me charge de saluer tous ses amis de Paris. Nous vous plaignons tous tant que vous êtes, et c'est une belle vengeance à moi que vous plaigniez d'avoir perdu Paris, de me plaindre à mon tour de ce que vous l'avez gardé. Bonsoir. Je dois toujours écrire à Grimm, et me plaindre de la satyre amère qu'il a lancée contre ma chasteté, dans son sermon du premier de l'an. Il en a menti; je n'ai pas fait la moitié de ce que je pouvais faire.

A la même.

(Réponse au n° 50, du vendredi-saint.)

Naples, 20 avril 1771.

MA BELLE DAME,

Je ne sais pas si j'ai répondu à toutes vos précédentes; mais qu'y avait-il à vous répondre ? Ce n° 47, qui m'annonçait votre indigence, me consterna, et je n'eus d'autre ressource dans mon imagination, que celle de vous inviter à venir loger chez moi. Ma mère est morte, mes sœurs sont religieuses, mes nièces sont bêtes; je n'ai qu'une chatte pour toute société. Votre n° 48 m'égaya, en vous entendant fredonner et chanter dans votre chambre. Votre n° 49 ne me fit point trembler pour mon ami; on lui aurait rendu un grand service en l'exilant; il n'aurait plus été responsable de rien; mais je vous ai déjà mandé qu'on ne l'exilera pas. Votre n° 50 est long, et par conséquent charmant. L'impératrice de Russie n'a rien fait d'extraordinaire avec son eau-de-vie. Le tabac, le sel, dans tous les pays policés, sont traités comme elle traite son eau-de-vie. La Russie commence donc à se policer ? Les impôts sont les *rhumes* des États, la maladie des vieillards; les jeunes nations ne les connaissent point. Elles sont sujettes à des maux violens, guerres, séditions, droit féodal, esclavage, etc. Cela finit avec l'âge; viennent les rhumes des impôts; on tousse, on tousse, et on crache un double vingtième, un papier tim-

bré, un droit sur les cuirs, etc. Vilains crachats! Enfin la toux devient habituelle et continue, et on tousse sans cracher, lorsqu'on multiplie les impôts sans augmenter le revenu. On en meurt de faiblesse et de langueur.

Vous m'obligez de vous faire une dissertation sur votre cas de conscience avec Diderot. Que je la ferais plus volontiers à votre cheminée ou à votre dîner! Le testament n'est pas dans le droit naturel; il est contre nature. Un mort ne doit pas commander aux vivans. Il a été introduit après la loi des successions; et la loi des successions est un remède à la vacance des biens, après la mort du possesseur. Dans la nature, les biens vacans appartiennent au premier occupant. La nécessité d'empêcher les querelles a fait naître la loi des successions, et, dans cette loi, on s'est approché de l'ordre naturel. On a accordé les biens vacans à ceux qui étaient censés pouvoir être les premiers à l'occuper. En effet, ceux qui pourraient les premiers occuper les biens d'un père mourant, seraient toujours ses enfans, et ceux de sa famille. On a ensuite fait des modifications, et perfectionné cette loi; mais enfin la loi de succession est la première de toutes, la plus sacrée, la plus chère à la société. C'est celle des successions légitimes, autrement dites *ab intestat*. Elle suffit. Le testament est un privilége, une dispense, une violation de cette loi. Ainsi il n'est ni précieux ni nécessaire à l'ordre civil. D'autres raisons l'on fait introduire. On a voulu mettre une puissance législative dans un

testateur à sa mort, pour qu'il se fît craindre et respecter dans sa vie. Voilà pourquoi la loi a ensuite mis une infinité de gênes et de modifications à cette autorité non naturelle du testateur. On ne lui accorde pas la disposition de tout, on réserve la légitime. On supplie, on interprète sa volonté selon la survenance des enfans, etc. Sur-tout, il est nécessaire de prouver l'authenticité et la solennité de l'acte. Cinq témoins, un magistrat qu'on appelle notaire, etc., sont nécessaires. On n'a dispensé de quelques formes que les soldats, la veille du combat. D'ailleurs, le testament doit être un acte public, et la famille doit savoir d'avance s'il en existe ou non; le public doit même le savoir. On en ignorera le contenu; mais on doit savoir qu'il y en a un. Voilà les lois romaines, voilà les lois les plus raisonnables; mais si vous avez des lois baroques, ce n'est plus la faute de la morale. Le père de Diderot n'aurait pas pu brûler un testament, ni l'ouvrir; et s'il était ouvert, il ne valait rien, à moins qu'il ne fût signé par cinq ou sept témoins, tous vivans. Les juges devaient l'annuler. Au reste, il a raison de dire que l'endroit où on l'avait trouvé ne prouve rien; mais la moindre solennité qui eût manqué à cet acte devait le faire annuler, et faire rendre le bien aux appelés par la loi. Il n'est pas juste d'agrandir les priviléges contre la loi primitive. Mais l'exécuteur n'était point juge, il ne pouvait pas brûler; les juges devaient le casser. Ainsi, votre cas de conscience me paraît facile à résoudre. La faute a été ou de vos juges ou de vos

lois. On peut avoir des lois mauvaises ; il ne suffit pas de dire qu'une loi est une loi, pour dire qu'elle est bonne. Voilà une des fautes des économistes. Ils établissent le despostime légal ; Dieu nous en préserve, si ces lois sont mauvaises ! et souvent elles le sont. En avez-vous assez de mon verbiage ?

Ecrivez de longues lettres, très-longues ! et sachez que je les paie déjà ; ainsi M. l'ambassadeur peut me les envoyer sans remords. Personne n'a encore vu le sermon du jour de l'an. Je n'en écrirai rien à personne ; mais je l'ai relu deux fois, et ces souhaits me paraissent délicieux.

J'aime aussi la lettre du curé Papin, qui suit le conte des deux amis ; ce qui ne me fait pas pleurer, me fait rire, et ce qui me fait rire, me fait toujours plaisir.

Bonne nouvelle, que Villa-Hermosa sera bientôt payé. Je vous prie ensuite, sur l'argent de ma caisse, d'envoyer à M. Giambone, banquier, rue de la comédie italienne, le prix d'une canne et d'un parasol qu'il m'a envoyés depuis un an, et que j'avais oublié de payer. Il vous dira ce que cela coûte ; je crois que c'est 60 liv. Vous lui ferez faire mille excuses de ma part en même temps. C'est un galant homme ; sa femme est une galante femme ; ainsi tout est galant chez lui. Que fait mon cher Grimm ? J'ai eu depuis quinze jours un rhume qui m'a ôté toute envie de lui écrire. J'embrasse le philosophe.

Ma *Bagarre* pourra paraître, lorsque vous n'en craindrez pas de plus fortes. Il n'est pas nécessaire d'attendre un nouvel ouvrage de la Rivierre. Il

suffit qu'il y en ait du bercail sur le même goût. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 51.)

Naples, 27 avril 1771.

MA BELLE DAME,

Oh le charmant numéro que le 51 ! oh l'aimable numéro ! c'est dommage qu'il ne soit pas sorti à la loterie. Au reste, votre lettre est un modèle de tendresse, de sentimens, de coquetterie même, et je veux la faire imprimer pour mon honneur et gloire. Vous vous êtes donc fait dire la bonne aventure, et on vous a dit que vous me reverrez ? Mais on ne vous a pas dit que je ne vous reverrais point. Oui, vous me verrez, lorsque je serai aveugle, et voilà ce que vous dit le véritable prophète. Quoi ! ce monstre m'a déshonoré vis-à-vis de toutes les puissances du nord ! Qui l'aurait cru, madame ? Il ne mérite plus ma vengeance. Savez-vous ce que je lui préparais ? Comme je me regarde pour battu par ce fait de plaisanterie, et que je ne crois pas pouvoir le surpasser, je me préparais à lui envoyer quelque chose de bien sérieux de moi. C'est un coup-d'œil prophétique sur l'état qu'aura l'Europe dans cent ans d'ici. Voilà à peu près les chapitres :

Etat de la Religion; des Prêtres; des Moines; du Pape; des Protestans et des Grecs. — Etat de la France; de l'Angleterre; de l'Espagne; de l'I-

talie, etc. — Etat des Sciences; des Arts; du Commerce; des Finances; de l'Economie polique; des Systèmes d'administration, etc. — De l'Amérique et des Colonies européennes. Voilà un terrible ouvrage, dont le résultat est que nous ressemblerons dans cent ans beaucoup plus aux Chinois que nous ne leur ressemblons à présent. Il y aura deux religions très-marquées, celle des grands et des lettrés, et celle du peuple, qui sera divisée en trois ou quatre sectes vivant bien ensemble. Prêtres et moines seront plus nombreux qu'à présent, médiocrement riches, ignorés et tranquilles. Le pape ne sera plus qu'un illustre évêque, et point prince; on aura rogné tout son Etat, petit à petit. Il y aura beaucoup de troupes sur pied et presque point de guerre. Les troupes manœuvreront à ravir pour la parade; mais ni soldats ni officiers ne seront ni féroces ni braves; ils seront bien galonnés, et voilà tout. Les forteresses tomberont toutes en ruine, et les boulevards deviendront par-tout de belles promenades en quinconces. Le grand souverain de l'Europe sera le prince de nos tartares, c'est-à-dire celui qui possèdera la Pologne, la Russie et la Prusse, et commandera à la Baltique et à la mer noire. Car les peuples du Nord seront toujours moins poltrons que ceux du midi. Le reste des princes sera maîtrisé par la politique de ce cabinet prédominant. L'Angleterre se divisera de l'Europe, comme le Japon de la Chine; elle se réunira à son Amérique, dont elle possédera la plus grande partie, et maîtrisera le commerce du reste.

Il y aura despotisme par-tout, mais despotisme sans cruauté, sans goutte de sang répandue. Un despotisme de chicane et fondé toujours sur l'interprétation des vieilles lois, sur la ruse et l'astuce du palais et de la robe, et le despotisme ne visera qu'aux finances des particuliers. Heureux alors les robins qui seront nos mandarins ! ils seront tout; car les soldats ne seront que pour la parade. Les manufactures fleuriront par-tout comme dans les Indes. Bonsoir. A tantôt.

A la même.

(Réponse au n° 52.)

Naples, 4 mai 1771.

MA BELLE DAME,

J'ai souffert, tout le mois de mars et d'avril, une tristesse, un cauchemar, une certitude et un pressentiment de mourir, que je ne saurais vous exprimer. Il n'y a que vous autres qui puissiez savoir si j'ai deviné juste; car pour moi, lorsque je serai mort, je n'aurai pas même le plaisir de me dire que j'avais raison dans mes pressentimens. Voilà la cause de la tristesse de mes lettres. Au reste, je n'ai aucun malheur, aucun tourment, aucune raison d'être triste, que celle de vous voir au milieu de Paris en 1771. Je suis un peu fâché que vous ayez imaginé la ressource de vous faire mettre à la Bastille pour vivre, plutôt que d'imaginer de venir à Naples. Est-ce que la Bastille même vaut encore mieux que Naples?

Je ne sais pas trop de quoi remplir ma lettre. Je pourrais, au vrai, vous achever ce beau livre que je veux faire pour Grimm, qui doit contenir l'histoire de l'année 1900. Mais je suis si fatigué de l'ouvrage *Robinal*, qu'il m'a fallu faire aujourd'hui, que je n'ai que le temps de vous en continuer quelques chapitres.

Dans ce temps-là, les sciences à la mode seront les physiques, les chimiques et les alchimiques. On y aura mêlé beaucoup de géométrie, et il y aura des fous qui diront que, lorsque la quadrature de l'hyperbole sera trouvée, on aura ou la pierre philosophale, ou la malléabilité du verre. A force de lier les sciences vraies ensemble, on en tirera une fausse, qui ne consistera qu'en mots creux ou en axiomes de platitudes, obscurcis par de grands mots. Plus de théologie, plus d'antiquités, plus de langues savantes. Le français sera la langue générale, et l'esclavon la langue de la cour. Pour la jurisprudence, toutes les nations de l'Europe auront un code particulier, et les lois romaines seront anéanties. Cependant, à force de disputer sur l'*Esprit des lois*, on aura fait sortir la chicane du palais, des sources les plus magnifiques, telles que l'esprit de la constitution de chaque nation, et l'ordre essentiel. On sera pédant d'après Montesquieu et moi, comme on l'a été d'après Aristote par les péripatéticiens.

Les arts, la marine, seront très-négligés. Il y aura très-peu de commerce, et presque tout par terre, et de proche en proche; car chaque nation ayant

perfectionné son agriculture et ses arts, se suffira à elle-même; et les sottes lois favorables à l'exportation et contraires à l'importation, détruiront tout commerce; car lorsque tout le monde veut donner et personne ne veut recevoir, il en arrive que personne ne donne ni ne reçoit plus rien. Adieu. Bonsoir. Je vous embrasse, etc.

A la même.

(Réponse au n° 53.)

Naples, 11 mai 1771.

Je n'ai pas, ma belle dame, de lettres de vous ce soir, chose qui ne me tourmente point, puisque je compte les avoir demain. Mais ce qui me tourmente et qui m'inquiète très-fort, c'est que M. Nicolaï me mande que vous lui avez dit que je devais recevoir une lettre de vous, sous la date du 11 mars, avec un papier intéressant. Je n'ai reçu ni lettre ni papier, et je ne puis deviner ce que cela pourrait être, car aucune lettre de vous ne m'en indique rien, et je n'attendais rien d'intéressant, à moins que cela ne soit quelque quittance de M. l'ambassadeur Fuentes, sur l'argent que vous avez payé, et vous êtes toujours à temps de le faire renouveler. Cette pensée, en attendant, et cette inquiétude me chiffonnent la tête, au point que je ne sais rien vous écrire ce soir. Je pourrais continuer mon ouvrage à Grimm, et lui parler de l'état du commerce de 1900; mais je ne suis pas en train; en outre, j'ai des douleurs aiguës de mon rhuma-

tisme ordinaire, et puis je suis sans maîtresse, sans amis, sans écouteurs, sans parleurs, sans rien de ce que j'avais autour de votre cheminée. A propos, on a fait des lois sur le blé en Allemagne. Madame la diète de Ratisbonne n'avait rien de mieux à faire que de me consulter, puisque je suis la *dive* bouteille de tout ce tripôt-ci. Dites-moi, au moins, si on a consulté M. de La Rivierre. Je crains que vous n'ayez encore une disette cette année, et, ce qui pis est, sans cherté; car lorsqu'on manque d'argent, la disette ne cause point les hauts prix, elle cause la mort; autre vérité que les économistes ignorent. Ah ça! bonsoir; vous ne me dites rien, je n'ai rien à vous dire. Portez-vous bien; saluez tous mes amis. Passez mes félicitations à l'abbé Arnauld sur son académicité. Voyez-vous jamais le baron de Thourn? Dites-lui mille choses de ma part. A huitaine. Bonsoir.

A la même.

(Réponse au n° 54.)

Naples, 18 mai 1771.

En vérité, ma belle dame, si votre lettre, qui devait aller par un courrier extraordinaire, et qui est venue, à ce qu'il me paraît, tout rondement par la poste, eût été ouverte, nous aurions été mis tous deux à la Bastille. Qui diable pourrait imaginer que dans l'état actuel des affaires en France, vous saisissiez l'occasion d'un courrier pour me mander tout au long l'histoire du postérieur de

notre charmant marquis, qui a voulu faire des glaces de *c.. au lait*, et rien autre? Si j'étais aussi méchant qu'un inquisiteur moine, ou aussi bête qu'un inquisiteur d'état, j'expliquerais votre lettre comme un chiffre convenu entre nous; et voici, par exemple, ce que je dirais : Je vous prouverais *qu'un c.. de marquis* signifie un parlement; que les *hémorroïdes* signifient le remboursement des charges; *qu'une marmite cassée* signifie un ministre renvoyé; *qu'un bassin à barbe* signifie un chancelier; que *du lait répandu* signifie des remontrances inutiles; que *du lait rejaillissant jusqu'au menton* signifie des remontrances fortes; *qu'une vieille redingotte* veut incontestablement et clairement dire un prince du sang; et voilà que vous m'auriez parlé des affaires du temps, et fait de la prose sans le savoir. Quoi qu'il en soit de cela, puisque notre cher marquis fait des comédies, pourquoi n'en fait-il pas une ayant pour titre *le C.. au lait*, comme on a fait le *Pot au lait?* Elle se diviserait en deux actes très-commodément. Le premier aurait pour catastrophe la marmite cassée; le second, le menton sali et mouillé. Les interlocuteurs seraient lui, une jeune gouvernante et un apothicaire. Il y aurait des intrigues d'amour entre l'apothicaire et sa gouvernante, qui saisiraient les momens de son horrible embarras, lorsqu'il est vautré dans son lit, pour se parler d'amour, et pour conclure le mariage malgré lui, qui ne veut pas que sa gouvernante se marie. En vérité, de ce sujet on tirerait une charmante petite

parade, bien meilleure qu'*Arlequin barbier paralitique;* faites-la, et envoyez-la moi.

On voit bien que je ne suis pas dans vos soirées. Comment diable vous êtes restés des jours entiers à discuter lequel est plus dangereux d'un sot qui ordonne, ou d'un homme d'esprit qui déraisonne? Cela se décide en deux minutes. Les sots ne font de sottises que parce que les hommes d'esprit qui les conseillent ont déraisonné. Ainsi, ce ne sont ni deux cas, ni deux mots différens, c'est toujours un seul cas, un seul effet d'une même cause. Dans l'ordre essentiel et naturel de ce monde admirable, il y a des sots et des hommes d'esprit. La nature a voulu (si pourtant elle a jamais rien voulu) que chacun y jouât un rôle. Or, il n'y a que deux rôles à jouer; commander ou conseiller. On ne pouvait pas laisser conseiller aux sots; ils n'avaient pas même l'esprit de déraisonner. Il a donc fallu que les sots commandassent, car s'ils ne faisaient pas cela, ils ne feraient rien du tout, et ils seraient un superflu de la nature, qui ne doit avoir rien de superflu, si ce n'est elle-même toute entière.

Voilà ce que remarque très-bien *Fra Paolo* dans son *Histoire du Concile de Trente*, que les théologiens y consultaient; et les Pères, c'est-à-dire les évêques qui ne connaissaient pas un mot de théologie, décidaient le dogme. Ce qui est dans le système politique est aussi dans la république des lettres. Les sots font le texte, et les hommes d'esprit font les commentaires; et c'est pour cela que Panurge explique le tableau de la physionomie ru-

rale, et qu'il a la rage de croire qu'il l'entend; c'est pour cela que Newton commenta Daniel et l'Apocalypse.

Je répondrai à notre cher Grimm la semaine prochaine, lorsque j'aurai pris les éclaircissemens nécessaires sur la commission qu'il me donne.

Je suis bien fâché que la queue de Merlin soit si dure à écorcher. J'avais si grand besoin d'argent!

J'oubliais de vous dire que j'ai aussi reçu votre n° 53; il est court et triste, et je n'ai rien à y répondre.

Je suis enchanté d'apprendre que le chevalier de Magaillon vous ait pris.... le coin de.... votre loge aux Italiens. Vous vous trouverez bien de son voisinage; c'est un homme sûr. Bonsoir. Envoyez souvent par Grimm de mes nouvelles et de mes complimens à Mme de la Ferté-Imbault, à Mme Geoffrin, à la cruelle Necker, qui ne veut pas absolument m'écrire, et bonsoir.

A la même.

(Réponse au n° 55.)

Naples, 25 mai 1771.

MA BELLE DAME,

C'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où je reçus mon rappel de Paris, et il était bien juste que le jour le plus noir de ma vie fût compensé par le jour où je reçus la plus tendre, la plus chère et la plus belle de vos lettres. Vous me donnez le plaisir de m'assurer que vous n'avez plus le besoin

de venir à Naples, et que vous en avez l'envie : c'est tout ce que mon cœur souhaitait d'apprendre de vous. Vous voudriez savoir si je reviendrai à Paris ; je le crois fermement, mais je ne vous reverrai pas ; car je serai aveugle : plaisanterie à part, mes yeux vont si mal de jour en jour, que je m'attends à une cataracte dans un an, et ceci m'obligera de retourner à Paris, me soumettre à l'opération et m'établir aux Quinze-Vingts ; c'est une idée affreuse pour moi que de revoir Paris dans cet état. Cependant moi aveugle, je ne puis trouver d'autre pays où je réussisse que Paris ; c'est le seul pays où l'on m'écouterait.

Pour vous appeler ici à l'éducation des princes, il faudrait commencer par la grossesse de notre reine. Je travaille à cela par mes vœux au ciel et par les plus sincères désirs. Si notre reine était la femme d'un particulier, je tâcherais d'y travailler encore plus efficacement ; car c'est une des plus intéressantes figures que j'aie jamais vue. Elle est la plus belle femme de Naples, et c'est bien dommage qu'elle soit reine.

Linguet a eu tort d'accabler les économistes ; je suis persuadé que dans ce moment les économistes sont les plus étonnés et les plus morfondus de tous les êtres, voyant que leurs principes et leurs théories sur la liberté, la propriété, le despotisme légal, l'ordre essentiel, etc., ont fait si peu de progrès. On a écrasé des parlemens comme des puces et des punaises, en dépit de la physionomie rurale. Qu'en disent-ils ? Qu'en dit-il, Panurge ?... Moi,

qui fais des réflexions bien différentes des économistes, je me suis mis à réfléchir sur les causes physiques de *la liberté des gouvernemens*, et j'en ferai mon 187^e^ ouvrage. Le contraste frappant entre ce qui est arrivé en Pologne pour si peu de chose, et ce qui n'arrive pas à Londres et à Paris pour tant de choses, m'a découvert les principes fondamentaux de la liberté.

Premier principe : Qu'il n'y ait pas de voitures à ressort et qu'on aille à cheval ; une voiture coupe le soulèvement dans une rue, et le chef du parti qui se trouverait dans la voiture, perd trop de temps à se mettre à la tête des soulevés, parce qu'il faut qu'il appelle son laquais Christophe, et lui dise : Christophe, ouvre le carrosse. Christophe, ferme le carrosse ; et tout cela prend beaucoup de temps. Deuxième principe : Il faut avoir des chaises de paille et point de fauteuils ; un homme qui est tombé sur un large fauteuil chez M^me^ Geoffrin, a bien de la peine à se soulever. Troisième principe : Il ne faut point avoir de trumeaux, car dans les soulèvemens, les coups de pierre pourraient les casser, et ils valent beaucoup d'argent. Quatrième principe : Il faut avoir de très-mauvaises auberges sur les grandes routes ; lorsqu'on y rencontre de méchans lits remplis de punaises, on est éveillé de meilleure heure, et l'on fait plus de diligence dans ses marchés. Cinquième principe, et c'est le fondamental : Il ne faut point poudrer ses cheveux. Après un vigoureux soulèvement, un homme dépoudré est affreux à voir, et n'oserait paraître dans

aucune bonne compagnie, ni assister à un souper d'invitation.

De ces principes, je crois, dépend le soutien de la liberté, et dérive l'ordre essentiel des devoirs réciproques entre le souverain et le peuple. Ainsi Rousseau, dans son *Contrat social*, stipulé aux pieds de la tour de Babel, par le feu notaire Nembroth, oublia de marquer que les clauses du contrat portaient qu'il ne devait valoir que jusqu'à l'institution des sophas et des fauteuils, et que le consentement des perruquiers y était formellement requis.

Savez-vous pourquoi je vous écris des lettres si folles? c'est parce que vous me dites qu'à Paris il n'y a pas le mot pour rire.

Il est beau à Suard de n'avoir pas été paresseux pour son ami; mais il a eu la paresse avec moi de ne pas m'écrire depuis quatre mois.

Je vous écris par la poste, parce que ce soir je n'écris pas à M. de Fuentes ni à Nicolaï. Vous leur donnerez de mes nouvelles. Embrassez tous mes amis, et n'oubliez pas ni M. ni M^me^ de Sartine. Adieu.

A la même.

(Réponse courroucée.)

Naples, 8 juin 1770.

MADAME,

Fi l'indignité! fi la lésine! Quoi! parce que l'ambassadeur va danser à Versailles, et que vous

ne pouvez pas m'envoyer sous son enveloppe votre lettre, faut-il que je reste une semaine entière sans une belle lettre de vous? Il fallait l'écrire, l'envoyer par la poste, je l'aurais payée, et je n'aurais pas regretté mon argent. A présent que voulez-vous que je vous mande? Je n'ai rien dans ma tête ni dans ma poche. Je viens de perdre à la loterie. Je suis au milieu d'une nation endormie au point qu'il ne m'est pas possible de rencontrer un seul écouteur. Il faut absolument que je m'en retourne à Paris. Finissez donc vite vos brouillamini, pour que je puisse venir causer gaîment chez vous. J'ai laissé mon histoire du vingtième siècle interrompue. Grimm se fâchera; mais pourquoi ne me soutient-il pas un peu l'haleine et la verve par quelques-unes de ses lettres? Et Suard et le baron, et enfin tous, pourquoi m'oublient-ils? Je vous prie de leur montrer quelques articles des miennes, pour qu'ils aient par ce moyen un certificat de ma vie.

Tâchez d'aider Nicolar, et de le faire aider par Diderot dans la vente de la carte géographique du royaume de Naples. C'est par ce seul moyen que je puis me rembourser de l'argent que j'ai avancé.

Mauvaise soirée. Il ne me passe rien par l'esprit qui soit digne de vous être mandé. Je fis hier une grande promenade; je me trouvai las et fatigué au possible. Je me mis à réfléchir sur ce que c'est que la *lassitude*. Je trouvai que c'est positivement l'évaporation de cette matière qu'on appelle *âme*. Je trouvai cette théorie neuve et profonde, que toute

machine qui a une volonté, est susceptible de lassitude, tel que l'homme et la bête; que celle qu'on appelle *âme plastique* n'est point susceptible de lassitude, soit dans les plantes ou dans les animaux. Ainsi le mouvement du cœur, etc., appartient à notre ame plastique, n'est point sujet à la volonté ni à la lassitude. La volonté est donc une effusion de cette matière volatile qui va devers ce nerf qui exécute la volonté, qui s'évapore et produit la lassitude jusqu'à tant qu'elle soit reproduite. La mort est donc une lassitude universelle produite par un excès de désirs. Je meurs d'envie de retourner à Paris. Voilà ma mort. Bonsoir.

A la même.

(Réponse aux nos 57 et 58.)

Naples, 15 juin 1771.

MA BELLE DAME,

J'ai reçu deux lettres de vous à la fois; et celle qui me manquait la semaine passée, m'a coûté mon argent tout comme si elle était venue par la poste. Ainsi vous direz à Magaillon qu'il faut que M. de Fuentes ne fasse jamais qu'un seul paquet pour moi; car si on m'en envoie deux, on m'en délivre un *gratis* (et c'est toujours le plus mince), et on me fait payer l'autre. Voilà qui est dit une fois pour toutes.

Venons au contenu de vos lettres; elle sont belles, charmantes, longues et remplies de détails

qui m'intéressent. Vous avez reconnu Voltaire dans son sermon ; moi, je n'y reconnais que l'écho de feu M. de Voltaire. Ah ! il rabache trop à présent. Sa Catherine est une maîtresse femme, parce qu'elle est intolérante et conquérante ; et tous les grands hommes ont été intolérans, et il faut l'être. Si on rencontre sur son chemin un prince sot, il faut lui prêcher la tolérance, afin qu'il donne dans le piége, et que le parti écrasé ait le temps de se relever par la tolérance qu'on lui accorde, et d'écraser son adversaire à son tour. Ainsi le sermon sur la tolérance est un sermon fait aux sots ou aux gens dupes, ou à des gens qui n'ont aucun intérêt dans la chose. Voilà pourquoi quelquefois un souverain séculier doit écouter la tolérance, c'est lorsque l'affaire intéresse les prêtres, sans intéresser les souverains. Mais en Pologne, les évêques sont tout à la fois prêtres et souverains ; et, s'ils le peuvent, ils feront fort bien de chasser les Russes et d'envoyer au diable tous les dissidens. Et Catherine fera fort bien d'écraser les évêques, si cela lui réussit ; moi, je n'en crois rien ; je crois que les Russes écraseront les Turcs par contre-coup, et ne feront qu'agrandir et réveiller les Polonais, comme Philippe II et la maison d'Autriche écrasèrent l'Allemagne et l'Italie, en voulant troubler la France, et ne firent qu'ennoblir votre nation. Voilà mes prophéties.

Je suis fâché des chagrins des Helvétius. Il fallait donner un mari à leur fille, dès que le spleen se manifesta.

Je ne me porte pas trop bien ce soir. Je suis enrhumé, et, qui plus est, je suis triste et m'ennuie au possible. La seule chose qui m'ait fait plaisir depuis que je suis ici, c'est un opéra-comique de M. Piccini, qu'on donne à présent. Il y a atteint le but de la perfection de l'art. Il m'a appris que nous chantons tous, et toujours quand nous parlons. Le difficile est de trouver notre ton et notre modulation, lorsque nous causons. Figurez-vous que cet opéra de Piccini est quelque chose dont vous n'avez pas même l'idée, tant il est supérieur à tout ce que vous avez jamais entendu. Toutes les fois que je vais à ce spectacle, il me prend un désir si vif d'avoir Grimm, Diderot et vous à mes côtés, que le chagrin de ne pas vous y voir me trouble tout le plaisir du spectacle.

Je ne vous parle pas de vos malheurs; ce n'en est pas un des moindres que de bons réglemens de procédure aient été faits dans un temps et par un chancelier, qu'on se fera un plaisir de ne pas observer par un esprit mal entendu de patriotisme. C'est le malheur qu'eut le paganisme d'être protégé par Julien l'apostat. Saint Cyrille n'eut raison que parce que Julien avait plus d'esprit que de conduite, et qu'il voulut virer de bord trop précipitamment. Au reste, aimez-moi; voilà l'essentiel.

Avez-vous remarqué les règlemens qu'on a proposés à la chambre des communes à Londres, sur le fait de l'exportation? Qu'en disent-ils, les économistes? La seule nation qui leur servait de cheval de bataille les abandonne, et réforme *son prix*

d'encouragement, comme je l'avais prévu et prédit; elle prend le parti de classer les différens prix des blés. Mauvais parti, moins bon que le mien, cependant moins mauvais en Angleterre, où les prix des blés sont uniformes à peu près dans toutes les provinces, à cause de la grande facilité de circulation. Ce parti pourtant de l'Angleterre, revient presque à mon système. J'ai parlé pour un pays où *la gratification* n'était pas introduite, et ne pouvait pas s'établir, faute de fonds, pour la payer. Je voudrais que quelqu'un, pour mon honneur, publiât ces réflexions. Bonsoir. Aimez-moi. Adieu.

A la même.

Naples, 22 juin 1771.

MA BELLE DAME,

Je n'ai point de lettres de vous cette semaine, mais je n'en suis pas en peine; comme je vous connais pour une femme très-ménagère, apparemment vous aurez voulu m'épargner des frais de poste, et Dieu sait par quelle route vous m'avez écrit. A bon compte, je n'ai rien à vous dire; ainsi je profite de ce moment d'oisiveté pour écrire à mon prophète.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M. GRIMM.

Mon cher Grimm, le cœur me saigne de voir acheter l'*Herculanum* au prince de Gotha,

l'homme du monde le plus digne de le recevoir en présent. Sachez que quoique ce livre se vende et ne se donne plus aux particuliers, les souverains sont toujours comme de raison au-dessus des lois. Si le prince voulait écrire un seul petit mot au ministre Tannucci, en lui disant qu'il souhaiterait d'enrichir sa vaste bibliothèque d'un ouvrage que la magnificence du roi fait graver ici, d'abord il l'aurait sans faute, comme on le donne à tous les autres souverains. Il pourrait mander à M. Tannucci de me le livrer, et j'en ferais ici le reçu, et je vous l'expédierais. S'il voulait ensuite envoyer en présent à la bibliothèque du roi, ici ou à M. Tannucci, sa *Gotha Nummaria*, ou quelque livre particulièrement appartenant à sa maison ou à ses Etats, etc., il ferait ce que peu de souverains ont fait, et ce qui serait très-noble et très-digne de lui. Voilà, mon cher Grimm, ce que j'ai à vous dire. Tâchez de persuader au prince de faire à ma guise; Qu'il écrive à M. Tannucci, et tout sera dit. En attendant, assurez le prince de mon enthousiasme pour lui. Bonjour. Vous ne valez rien; vous m'avez déshonoré à la face de tous les potentats du nord, et je vous ai pardonné. Coquin! pour expiation de vos forfaits, envoyez-moi le Voyage de Bougainville; et si, depuis mon départ, on a publié à Paris d'autres voyages curieux, je vous prie de m'en faire l'emplette aussi. C'est aujourd'hui le jour que je suis parti de Paris. Quel jour! quel moment! Voilà deux années et plus que nous ne nous sommes pas vus! Avez-vous pu vivre sans

moi? Adieu. Embrassez mes disciples, mes compagnons et mes maîtres. Adieu.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M^me^ D'ÉPINAY.

(Réponse au n° 59.)

Naples, 29 juin 1771.

MA BELLE DAME,

Votre lettre du 8 juin n'est point gaie, il s'en faut même de beaucoup. Vous avouez vous-même que vous n'avez que quelques lueurs de gaîté. Je crains que cela ne tienne au physique, et que vous ne vous portiez pas bien. Voilà ce qui me fâche. Pour moi, je fais tout ce que je puis pour vous égayer, et ce n'est pas un petit effort pour moi, car je suis si ennuyé de mon existence ici, qu'en vérité je deviens homme grave, et homme d'affaires de jour en jour davantage, et cela finira par devenir un Napolitain, tout comme un autre.

M^me^ Geoffrin aura eu une érysipèle, parce que quelque étourdi se sera avisé de donner une nouvelle quelconque chez elle. Je suis enchanté qu'elle soit rétablie. Vous avez un nouveau ministre des affaires étrangères; mais tant qu'on ne fera pas le ministre des affaires étranges, il vaquera la place la plus importante dans le ministère.

Mille grâces à Suard de l'*Histoire de Charles V*. Si je publie l'*Histoire de Louis XVII*, je lui en promets un exemplaire de mon côté; mais comme je ne suis pas en train de nouveaux ouvrages, en

attendant j'ai prié M. Nicolaï de lui donner un exemplaire de ma carte. A propos de cela, je vous prie d'assurer tous mes amis, Grimm, Diderot, M^me^ d'Epinay, etc., qu'il n'était pas en mon pouvoir de leur donner des exemplaires de ma carte, puisqu'elle appartient au roi, qui en a payé la gravure. Voilà pourquoi je n'ai pas été généreux jusqu'à leur en faire des présens.

Je crois vous avoir mandé que je souhaite avoir le Voyage de Bougainville, et d'autres Voyages véridiques, s'il en a paru depuis deux ans. Réunissez les livres que vous avez à m'envoyer avec ceux qu'a Nicolaï, et faites-en le ballot, que vous expédierez à Marseille, à l'adresse du consul de Naples, M. Medina.

Je suis curieux de lire cette histoire de Charles V, qui fut le premier despote depuis la chute de l'empire romain. Il fut un despote doux, comme son fils fut un despote aigre. Après eux, nous en avons eu des aigres-doux.

Je présente mes respects aux culottes mouillées de notre cher marquis. J'embrasse mes amis. J'ai eu des nouvelles du baron par M. Changuion. Bonjour et bonsoir.

A la même.

(Réponse à une lettre du 16 juin, sans n°.)

Naples, 6 juillet 1771.

MA BELLE DAME,

Pourquoi m'écrivez-vous pour me mander que vous ne m'écrivez pas? C'est barbare. Mais je me

suis vengé. J'écris une longue lettre à Mme Necker, et fort tendre même, car je me plais à exciter des jalousies, et je ne vous en écrirai qu'une fort petite. Cependant elle vous montrera la sienne, à ce que j'espère, et vous serez dédommagée. J'ai peu de choses à vous dire ce soir. Il paraît que M. Nicolaï ne vous a pas montré un distique que j'ai fait pour être mis au bas de mon portrait. Il y trouva une faute de mesure, et je l'ai corrigée sur le champ. Faites-vous montrer cela.

Le marquis a-t-il continué ses bains et son c.. au lait? J'ai eu des nouvelles du baron par M. de Changuion, qui est venu ici. C'est un Anglais qui sent le Français musqué.

Votre voisin, que fait-il? Se porte-t-il bien? J'attends l'expédition des livres, dont je vous prie de faire un seul ballot, en ramassant tous ceux qui m'appartiennent et qu'on veut m'envoyer, et en y ajoutant tout ce que bon vous semblera. Je souhaite que le calme revienne en France après tant de mouvemens. Je crois que M. D'Aiguillon le ramènera; car il fera la guerre. Adieu; bonsoir. Aimez-moi.

A la même.

(Réponse au n° 60, écrit de Bourg-Neuf, le 28 juin.)

Naples, 20 juillet 1771.

Ma belle dame,

Est-ce donc là une lettre sublime, écrite à son aise, dans le repos? une lettre où vous ne me faites que transcrire une rapsodie de Voltaire, qui com-

bat une rapsodie de Linguet! Et de vous, de vos amis, des miens, de vos maux, de votre digestion, des affaires publiques, de la santé de M^lle^ Helvétius, et de tout ce qui serait vraiment sublime, vous ne me dites mot? Le c.. au lait du marquis est donc oublié? Ah! je vois ce que c'est; vous voulez avoir une lettre de moi, et savoir à quoi vous en tenir au juste sur le compte de Cicéron? le voici donc :

On peut regarder Cicéron comme littérateur, comme philosophe et comme homme d'état. Il a été un des plus grands littérateurs de son temps. Il savait tout ce qu'on savait de son temps, excepté la géométrie et autres sciences de ce genre. Il était médiocre philosophe; car il savait tout ce que les Grecs avaient pensé, et le rendait avec une clarté admirable; mais il ne pensait rien, et n'avait pas la force de rien imaginer. Il eut l'adresse et le bonheur d'être le premier à rendre en langue latine les pensées des Grecs, et cela le fit lire et admirer par ses compatriotes. C'est ce qui a fait faire à Voltaire plus de bruit qu'à Bochart, Bossuet, Huet, Leclerc, Ammond, Grotius, etc. Ils ont dit en latin sur la Bible tout ce que Voltaire a expliqué en français. On ignore ceux-là, on ne parle que de lui. Comme homme d'état, Cicéron étant d'une basse extraction et voulant parvenir, aurait dû se jeter dans le parti de l'*opposition*, ou de la chambre basse, ou du peuple, si vous voulez. Cela lui était d'autant plus aisé, que Marius, fondateur de ce parti, était de son pays. Il en fut même tenté; car il débuta par attaquer

Sylla, et par se lier d'amitié avec les gens du parti de l'opposition, à la tête desquels, après la mort de Marius, étaient Clodius, Catilina, César. Mais le parti des grands avait besoin d'un jurisconsulte et d'un savant; car les grands seigneurs en général ne savent ni lire ni écrire. Il sentit donc qu'on aurait plus besoin de lui dans le parti des grands, et qu'il y jouerait un rôle plus brillant. Il s'y jeta, et dès-lors on vit un *nouveau parvenu* mêlé avec les patriciens. Figurez-vous donc en Angleterre un avocat dont la cour a besoin pour en faire un chancelier, et qui suit par conséquent le parti du ministère. Cicéron brilla donc à côté de Pompée, etc., toutes fois qu'il était question de choses de jurisprudence; mais il lui manquait la naissance, les richesses, et sur-tout, n'étant pas homme de guerre, il jouait, de ce côté-là, un rôle subalterne. D'ailleurs, par inclination naturelle, il aimait le parti de César, et il était fatigué de la morgue des grands, qui lui faisaient sentir souvent la grandeur des bienfaits dont on l'avait comblé. Il n'était pas pusillanime; il était incertain. Il ne défendait pas des scélérats, il défendait les grands de son parti, qui ne valaient guère mieux que ceux du parti contraire. L'affaire de Catilina était grave, car elle tenait à la chaîne d'un grand parti. Aucune affaire de Wilkes n'est jamais petite en Angleterre; elle est ridicule à Paris. Son éloquence n'était point vénale, non plus que celle de M. Pitt; elle était celle de son parti... Enfin Dieu ne permit point qu'un de ses cliens l'assassinât, car Dieu ne permet point; il

fait, et fait toujours ce que bon lui semble. Voltaire se moque de nous, quand il nous parle du gouvernement de Cilicie de Cicéron. Il n'y a rien qui ressemble tant au gouvernement de Sancho-Pança, dans l'île Baratoria. C'était une affaire de cabale, pour le faire parvenir à l'honneur du triomphe, comme les exploits militaires de M. de Soubise n'étaient que pour le faire parvenir au bâton de maréchal. Cependant Cicéron le manqua, et son ami Caton s'y opposa le premier. Il ne voulait pas prostituer tout à fait un honneur déjà trop avili; et d'ailleurs Cicéron n'était pas d'une naissance à comparer à la maison de Rohan. Pour les vertus de Cicéron, on n'en sait rien. Il ne gouverna jamais. Pour ce qui est de son mérite d'avoir ouvert les portes de Rome à la philosophie, il est bon de dire que le parti de l'opposition était un parti d'incrédules; car les évêques (c'est-à-dire les augures, les pontifes, etc.) étaient tous lords et praticiens. Ainsi, le parti de l'opposition attaquait la religion, et Lucrèce avait écrit son poëme avant Cicéron. Le parti des grands soutenait la religion. Ainsi Cicéron qui, dans son cœur, penchait du côté de l'opposition, était incrédule en cachette, et n'osait pas le paraître. Lorsque le parti de César triompha, il se montra plus à découvert et sans en rougir. Mais ce n'est pas à lui qu'on doit la fondation de l'incrédulité païenne, qu'ils appelaient *Sophia*, sagesse; c'est au parti de César. Les applaudissemens que la postérité a donnés à Cicéron, viennent de ce qu'il suivit le parti contraire à celui que la cruauté

des empereurs rendit odieux. En voilà assez sur Cicéron.

Grimm ignore que monseigneur Garampi est nommé nonce en Pologne. Le prince Auguste de Saxe le rencontrera en chemin. Pour moi, je ferai de mon mieux pour jouir à Naples du siècle d'Auguste; je crains qu'il ne soit pas de longue durée.

Mille choses aux aimables Valoris. Je me suis lu avec grand plaisir dans le *Mercure de France;* mais ce qui m'a fait encore plus de plaisir, c'est un aveu sincère et naïf du libraire de ce pauvre abbé Roubaud, page 106 du même volume : de grâce, lisez-le. Qui est-ce qui a fait cette plaisanterie charmante *des oreilles à ressort*, dans le même volume, page 208? Elle est digne de Swift, et de tout ce qu'il y a de plus délicat dans ce genre. Si Grimm n'en est pas l'auteur, je ne le connais point. Plaignez-vous à Cicéron, si je ne vous en dis pas davantage pour ce soir.

A la même.

(Réponse au n° 61.)

Naples, 27 juillet 1770.

MA BELLE DAME,

Votre lettre campagnarde est fort jolie. L'aventure du commissaire, donné dans le fromage mou, est comique tout à fait. Ce M. de Valori prouve à l'univers que l'état ecclésiastique est le mieux combiné du monde, pour ceux qui ne réussissent à rien.

Ainsi on a bien tort de vouloir l'écraser, et on sentira, dans la société, l'incommodité de la suppression de ces hôpitaux de fainéans, d'imbécilles, de gauchers, de têtes de travers. Les sots, faiseurs de systèmes, croient bêtement (parce que Montesquieu l'a dit) qu'il suffirait d'ôter l'asile aux fainéans pour qu'il n'y eût plus de fainéantise; c'est comme si on projetait de démolir les Petites-Maisons, pour qu'il n'y eût plus de fous. On croirait n'en plus avoir, parce qu'ils seraient répandus parmi le monde; mais il y en aurait tout autant.

Je n'approuve pas votre retour à Paris. Vous vous y attristerez. Je souffre des maux de la France. Elle est trop vieille pour résister à une pareille secousse. Elle en perdra la gaîté à jamais, et vous deviendrez une espèce de Napolitains, et mon retour à Paris deviendra impossible; car ce Paris, que j'ai laissé, n'existera plus.

Je n'ai rien de drôle à vous demander d'ici. Je m'ennuie beaucoup; je fais des chefs-d'œuvre de consultation au roi, que personne ne lit, et qu'on n'imprimera jamais, et cependant cela m'ôte le temps de faire autre chose. J'ai causé beaucoup, ces jours passés, avec un M. Changuion, Anglais, qui est destiné au consulat en Sicile, du baron, de M^me^ Necker, de M^me^ Riccoboni, etc.

Je suis bête ce soir, et rien ne me vient dans la tête. Je vous aime donc, et je vous embrasse. Bonsoir.

A la même.

(Réponse au n° 62.)

Naples, 3 août 1771.

MA BELLE DAME,

Fi donc ! parce que vous n'avez pas le temps de m'écrire, faut-il que je reste sans lettres ? Et la *chaise de paille* (1), et le philosophe, et le marquis ne peuvent-ils pas recevoir un ordre absolu de vous de m'écrire à votre place ? Il n'y a que moi qui vous connaisse ; ainsi, si je ne puis pas vous écrire, personne ne peut me remplacer ; mais à Paris, j'avais cent amis. Sont-ils donc tous morts, ou bien ont-ils cessé de m'aimer ? Mettez-donc, ma belle dame, ordre à cela, et faites une convention et un traité sur cela, avec mes vieux amis, sous peine de ma disgrace. Ils s'en mocqueront, me direz-vous ; ils auraient tort, car je puis encore leur faire beaucoup de plaisir. Si, par exemple, j'achevais mon *Histoire du siècle vingtième*, croyez-vous que cela ne ferait pas bien du plaisir à la *chaise de paille ?* Si j'envoyais au philosophe une table des chapitres d'un ouvrage qu'un homme de lettres, mort depuis peu ici, ami intime de feu M. Boulenger et de M. Mirabaud, avait composé sur l'*origine, la grandeur et la décadence de la religion chrétienne*, et dont l'ouvrage est perdu, croiriez-vous que cela ne lui fît bien du plaisir ? S'ils ne m'écrivent pas, je ne leur écrirai plus. Craignez

(1) Grimm.

mes menaces (ce n'est pas à vous que je parle, vous qui avez tant d'affaires et si peu d'argent; c'est à mes amis riches et fainéans.) Apaisez-moi, et rendez-moi bon enfant; et pour ce soir, comme vous ne m'avez rien mandé, je ne trouve aucune idée à vous entretenir. Bonsoir donc.

P. S. J'oubliais de vous dire que je vous aime toujours, et toujours tout autant.

A la même.

(Réponse au n° 63.)

Naples, 10 août 1771.

MA BELLE DAME,

Votre n° 63 ne vaut guère mieux que le précédent; celui-là ne me disait rien, celui-ci me dit des choses fort tristes. Je croyais que dans l'état actuel de la France, on jouissait au moins du plaisir de n'être pas obligé de payer ses dettes. Je me figurais que la France avait à présent une espèce d'amnistie, de jubilé, d'année sabatique, de temps apocaliptique, et une ressemblance au cataclisme de Boulenger; enfin que c'était le plus vilain pays pour les riches créanciers, et le plus joli pour les endettés. Mais vous m'en donnez une idée toute différente, et je vois que vous craignez d'être obligée de payer. En ce cas-là, nous sommes plus heureux que vous, quoique nous n'ayons ni exilé des parlemens ni fait tant de choses. Ici, personne ne paie jamais. Venez donc à Naples, et vous vous moquerez du monde entier.

La *chaise de paille* va donc en Angleterre ? Que diable allait-il faire dans cette galère ? C'est pour vous excéder de commissions et d'ouvrages, qu'il vous joue ce tour abominable. Fi, le vilain !

La bombe a donc crevé au milieu de Paris ? Et vous avez eu, ou cru avoir un tremblement de terre. Dans un temps où l'astrologie eût été en vogue, ce phénomène aurait annoncé tout ce qui serait arrivé ensuite, et c'est une vérité incontestable. Je ne comprends pas comment les hommes ont pu revenir de la croyance aux augures. Peut-on nier que tout ce qui précède, annonce ce qui succède ? Et cependant, on ne veut pas y croire : telle est l'incrédulité du siècle où nous sommes ! Pour moi, je vous déclare qu'elle annonce une persécution aux gens de lettres qui sont la cause de tout le mal qui arrive et qui arrivera. On a déjà connu cette vérité à Parme, et on la connaîtra ailleurs. Bonsoir. Tâchez d'électriser mon âme par vos lettres, ou par celles de nos amis communs. Mes nouvelles sont toujours les mêmes. Il ne me reste plus que huit dents en tout ; c'est la plus fâcheuse perte que j'aie faite après celle de Paris. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 64.)

Naples, 17 août 1771.

MA BELLE DAME,

J'ai été passer deux jours chez le baron de Gleichen, aux bains de l'île d'Ischia, et j'arrive dans

la minute. Cependant, je ne veux pas rester sans répondre à votre chère lettre, et je commence par vous résoudre le problême de cet invalide à jambe de bois, qui vous a tant embarrassée; savez-vous ce que c'est? C'est que cet homme est mendiant; pour rendre plus touchante sa situation, il s'est fait une fausse jambe de bois; il n'a pas osé s'avouer mendiant à vous, qui le connaissiez. Il vous a dit qu'il s'amusait à s'en servir le matin; et, en vérité, c'est une réponse la plus singulière et la plus comique du monde. Mais mettez-vous dans la tête qu'un gueux, un mendiant a plus d'esprit que cent beaux esprits philosophes. Il ne pense pas à autre chose; il concentre son esprit et son génie à se procurer de l'argent, et il vous surpasse tous tant que vous êtes.

Que diable fait-il, la *chaise de puille*, de vos lettres? M'en déshonore-t-il avec tous les princes d'Allemagne? Je ne me soucie pas qu'il m'écrive avant son départ; mais j'exige de lui qu'il me dise au vrai ce que la charmante Londres lui aura paru, et combien il est content de l'hospitalité anglaise.

Je ne vous enverrai point la copie de l'opéra-comique de Piccini, que vous ne me mandiez que vous avez parfaitement appris le napolitain; sans cela, vous n'en entendriez pas un mot, et vous ne sentiriez aucune beauté.

Mais parlons d'une affaire sérieuse. Sachez qu'un des plus grands mots des Napolitains, c'est qu'ils couchent sur des matelas fort durs; cela vient de ce qu'ils battent leur laine sans la carder. Je me

suis donné toutes les peines possibles pour réparer cet inconvénient; mais toutes ces peines ont été perdues, parce qu'ils n'ont point de ces machines propres à carder, et n'en connaissent pas même la forme. Je suis résolu d'en faire venir de Paris. Dites-moi donc ce que coûterait tout l'attirail pour carder un matelas. Si je ne me trompe, il y a deux peignes de fer. Mettez-moi cela au clair, et tâchez qu'au moins, en dormant, je me souvienne des lits de Paris. Bonsoir.

A la même.

(Réponse au n° 65.)

Naples, 24 août 1771.

Ah! madame! les douloureuses lettres que vous m'écrivez! Quoi! la *chaise de paille* voyage? voyage pendant dix-huit mois? vient en Italie? Quelle étrange nouveauté! J'ai cru cette chaise aussi immobile que le Pont-Neuf et le clocher de Notre-Dame. Mais expliquez-moi du moins cela; avec qui va-t-il? Que vient-il faire?

Or, je vous plains, et je m'attriste à votre place. Je voudrais bien prendre sa place des correspondances étrangères, mais je n'en aurai pas la force; vous ne l'aurez pas non plus, et je ne vous conseille pas de vous en charger, ni de vous fier au philosophe, en fait de correspondance régulière. Vous pourriez tout au plus le charger de faire en un mois la matière de dix-huit mois, et de l'envoyer en détail, et, en outre, de semaine en se-

maine; cela sera plus proportionné à sa manière d'être et de travailler.

Le blé est donc fini à Paris? on en est rassasié. Dieu soit loué! De quoi parle-t-on donc à présent? Est-ce de l'électricité? Dites-moi dans quel évangile a-t-il trouvé, M. Suard, que le globe de feu de sa gazette n'était pas un phénomène électrique? S'il était permis à moi de lui faire une petite remontrance, je lui dirais qu'il fallait achever son rapport avec ces mots solennels de tous les gazetiers : Le temps nous en apprendra davantage. Au reste, je suis persuadé que la poudre, l'aurore boréale, les étoiles volantes, et le phosphore de l'eau de mer, sont tous des phénomènes électriques; car, suivant moi, l'électricité n'est autre chose que le feu élémentaire qui est répandu par-tout; et le briquet, pour moi, me paraît la même chose que le tonnerre; deux nuages qui se briquettent ensemble ou contre une montagne, un clocher, etc., arrachent cette grosse étincelle qui nous fait mourir de frayeur. Bonsoir.

A la même.

(Réponse au n° 66.)

Naples, 31 août 1771.

MA BELLE DAME,

Voilà un terrible tour que vous me jouez de temps à autre. Je vois arriver un gros paquet de vous, je m'en réjouis d'avance; je m'attends à la plus longue lettre du monde; et au lieu de trouver

que vous m'écriviez, je vois que vous m'avez fait transcrire un morceau de Voltaire pour me l'envoyer. Si je voulais me venger, je transcrirais un morceau de mon bréviaire, et je vous l'enverrais. J'avoue que le morceau *curiosité* de Voltaire est superbe, sublime, neuf et vrai; j'avoue qu'il a raison en tout, si ce n'est qu'il a oublié de sentir que la curiosité est une passion, ou, si vous voulez, une sensation qui ne s'excite en nous que lorsque nous nous sentons dans une parfaite sécurité de tout risque. Le moindre péril nous ôte toute curiosité, et nous ne nous occupons plus que de nous-mêmes et de notre individu. Voilà l'origine de tous les spectacles. Commencez par assurer des places sûres aux spectateurs, ensuite exposez-leur un grand risque à voir; tout le monde court et s'occupe. Cela conduit à une autre idée vraie, c'est que plus le spectateur est sûr, plus le risque qu'il voit est grand, plus il s'intéresse au spectacle; et ceci est la clé de tout le secret de l'art tragique, comique, épique, etc. Il faut présenter des gens dans la position la plus embarrassante à des spectateurs qui ne le sont pas. Il est si vrai qu'il faut commencer par mettre bien à leur aise les spectateurs, que, s'il pleuvait dans les loges, si le soleil donnait sur l'amphithéâtre, le spectacle est abandonné. Voilà pourquoi il faut dans tout poëme dramatique, épique, etc., que la versification soit heureuse; le langage naturel, la diction pure, etc. Tout mauvais vers, obscur, entortillé, est un vent-coulis dans une loge; il fait souffrir le spec-

tateur, et alors le plaisir de la curiosité cesse tout à fait. Or donc, Lucrèce n'a pas tout à fait tort. Quoiqu'il n'y ait pas un vrai retour sur soi-même, ni un développement de la sensation de notre bonheur, lorsque la curiosité commence en nous, il est très-vrai que, par instinct, elle ne saurait s'exciter sans ce préambule. Ainsi la curiosité est une suite constante de l'oisiveté, du repos, de la sûreté; plus une nation est heureuse, plus elle est curieuse (voilà pourquoi Paris est la capitale de la curiosité; Lisbonne, Naples, Constantinople en ont moins, ou presque point). Le peuple curieux est un grand éloge pour son gouvernement.

Une autre réflexion qu'aurait dû faire Voltaire sur la curiosité, et qui est très-intéressante, c'est qu'elle est une sensation particulière à l'homme, unique en lui, qui ne lui est commune avec aucun autre animal. Les animaux n'en ont pas même l'idée. Faites devant un troupeau de brebis tout ce que vous voudrez, si vous ne les touchez point, vous ne les intéresserez jamais. Si les bêtes donnent quelque signe qui nous paraisse de la curiosité, c'est de l'épouvante qu'elles prennent, et rien autre. On peut épouvanter les bêtes; on ne saurait jamais les rendre curieuses. Or, selon ce que je viens de dire, l'épouvante est le contre-pied de la curiosité. Si la curiosité est impossible aux bêtes, l'homme curieux est donc plus homme qu'un autre homme, et cela est vrai en effet. Newton était si curieux, qu'il cherchait les causes du mouvement de la lune, de la marée, etc. Le peuple le plus curieux a donc

plus d'hommes qu'aucun autre peuple. Voilà le plus bel éloge qu'on ait jamais fait aux badauds de Paris. Cette idée est profonde, et je n'ai pas le temps de vous la détailler. Assurément Voltaire n'a pas écrit plus rapidement que moi son article de *la curiosité*. Il l'a mieux écrit, car il écrit sa langue; mais si vous voulez vous donner la peine de développer ce que j'ai griffonné, vous y verrez un grand bout du cœur humain. L'homme animal curieux, l'homme susceptible de spectacles. Presque toutes les sciences ne sont que des curiosités, et la clé de tout est une base de sûreté et une situation sans souffrance dans l'animal curieux. Voilà pourquoi c'est M. de Chaulnes qui fait aller le cerf-volant, et ce n'est pas M. de la Chalotais, quoique la Chalotais soit plus savant que lui.

Voilà une petite dissertation que vous m'avez arrachée; promettez à M^me^ Necker de la lui communiquer en troc de ma lettre. Bonsoir; le temps me manque. Je vous embrasse.

P. S. Voltaire connaît bien peu les animaux; il a parlé des singes et des chiens comme un enfant. Le singe n'est point curieux; il cherche sa nourriture. Comme il n'a point d'odorat et très-peu d'instinct, il est obligé de casser tout et de toucher à tout. Naturellement il ne se nourrit que de fruits et d'huîtres. Il croit donc que tout est des cocos, des marons, des huîtres, et il faut qu'avec les dents il écrase tout pour en vider le noyau. Les chiens n'ont point de curiosité; ils ont peur, lorsqu'ils

ne sont point habitués à aller en voiture, et ils mettent leur tête à la portière pour s'en élancer; mais comme ils voient trembler et courir les pierres du pavé, il n'osent pas se jeter, et aboient de peur; une fois habitués, ils restent tranquilles. Jamais aucun animal n'a été curieux.

A la même.

(Réponse au n° 67.)

Naples, 7 septembre 1771.

MA BELLE DAME,

J'aime encore mieux Diderot que Voltaire, puisqu'il faut que vos lettres ne soient pas de vous.

Mais quelle tracasserie m'a-t-il fait, ce Magaillon? Il en a menti. Je ne lui ai pas dit que vous ne m'aimez pas; 1° parce que je ne lui ai point écrit; 2° parce que, si je lui avais écrit, je ne lui aurais point mandé cela; 3° parce que, si je l'avais écrit et pensé, cela ne serait pas vrai; 4° parce que, si cela était vrai, cela ne fait rien à la chose, etc., etc.

Savez-vous ce que je conclus de tout ceci? c'est que Magaillon est jaloux, et il voudrait me brouiller avec vous; et moi je me vengerai, en vous disant qu'il est enchanté de vous, et que, dans ses lettres, il m'en a fait les plus grands éloges, avec les regrets de ne vous avoir pas connue plutôt.

Faites parvenir mes complimens au c.. de M. Necker. M^me^ Necker devrait revenir en elle-même après cette aventure, et connaître l'inutilité des efforts humains contre la force des desti-

nées. Elle s'est tant tourmentée, et peut-être a tant souffert pour épargner le front de son mari! eh bien! il s'est meurtri le derrière; l'un vaut bien l'autre; et j'aimerais mieux, à mon avis, avoir des douleurs morales au front, que des maux physiques aux fesses.

L'*Éloge de Rouelle*, par Diderot, est un chef-d'œuvre; mais ce diable de Diderot est d'une véracité qui incommode peut-être même les morts. Au reste, il est étonnant combien, à force de paroles, il dessine, colorie, anime ses tableaux. Je crois qu'on a connu Rouelle, quand on a lu ce portrait.

Aimez-moi. J'attends quelque petite lettre du baron. Portez-vous bien, et croyez aux revenans. Bonsoir.

A la même.

(Réponse au n° 68.)

Naples, 17 septembre 1771.

MA BELLE DAME,

En vérité, ceci passe la raillerie; est-ce vous qui m'écrivez, ou est-ce Voltaire, Diderot, feu M. Rouelle, un chimiste, un vendeur d'orviétans? Vos lettres deviennent une encyclopédie. Il... (le chat vient se promener sur la table, et efface tout ce que je vous écris). Je ne sais plus où j'en étais; mais assurément l'expérience des diamans est fort curieuse. Elle ne prouve pas que le diamant soit une goutte d'eau congelée; au fond, toutes ces expé-

riences prouvent que nous ne savons pas ce que c'est, ni l'eau, ni le diamant, ni le feu, ni rien. J'ai toujours regardé les pierres précieuses comme des extraits de métaux. Le diamant me paraît du fer dépouillé de sa rouille; sa figure brute me le prouve. Le diamant est donc le plus parfait acier possible. Il est donc très-dur; mais il peut s'enflammer et se volatiliser dans le feu. Le rubis et le saphir seront de l'or coloré et rendu transparent. Ils seront fusibles et point brûlables. Mais assurément les pierres précieuses sont aux métaux et aux minéraux ce que les fruits sont aux branches et aux feuilles des plantes. Je n'en sais pas davantage; mais je sais que je suis très-fâché que vous ayez employé le pirate de Lormes pour m'expédier des livres. Il me ruinera en transports, et je n'étais point pressé d'avoir des livres.

Nicolaï est parti; personne ne me mandera donc plus rien de Paris. De grâce, dites-m'en quelque chose. Je sais que vous n'avez point envie de me parler des grandes affaires; je ne vous le demande pas non plus; mais enfin, rien, rien, c'est bien peu de chose. Remerciez mon cher Diderot des lettres qu'il m'écrit pour votre compte. Embrassez le baron et la belle baronne. Gleichen salue tout le monde. Il a lu avec un plaisir infini la Vie de Rouelle. Adieu. Aimez-moi; Magaillon sera chargé du soin de mes lettres dans l'absence de Nicolaï. Mille choses à M^me^ de Belzunce. Est-elle rétablie de sa culbute? Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 69.)

Naples, 21 septembre 1771.

MA BELLE DAME,

Je m'étonne beaucoup que vous n'ayez pas reçu de mes lettres pendant deux ordinaires. Je ne crois pas en avoir laissé aucune sans vous écrire; aurait-on intercepté mes lettres? Nicolaï avec son départ aurait-il troublé l'ordre des envois? Vous éclaircirez cela mieux que moi. En attendant, je vous remercie des extraits des livres que vous me faites. Je vous remercie de même de l'envoi de la caisse. Je ne compte pas en faire venir beaucoup de Paris; ils sont trop chers à cause des transports. Je serai embarrassé de tous mes Dialogues, qui ne sont point goûtés à Naples. Vous auriez bien mieux fait de les laisser à Paris, ou de les vendre à un prix modique à quelques libraires. Vous m'auriez épargné le transport, qui me sera un double dommage. J'ignore parfaitement ce qui se passe à Paris. Personne ne m'écrit plus, et vous m'écrivez, sans me rien dire. Je vais perdre le baron de Gleichen, qui est rappelé par son roi, et qui aura dans peu de mois le plaisir de revoir Paris et mes amis; vous ne sauriez croire combien cette perte m'attriste. Je suis comme un homme condamné à une prison perpétuelle, qui a amené avec lui, dans sa prison, un chien et un chat. La mort de ce chien, sa dernière et seule compagnie, l'attriste plus que la

perte de la société entière, sur laquelle il s'était enfin consolé, et avait pris son parti. Je vois que tout meurt, tout finit dans ce monde; et la façon dont la baronne a reçu mes salutations, me le prouve encore davantage. Il faudra que j'oublie Paris, puisqu'il m'oublie. Bonsoir. Je suis triste de ne savoir rien de ce qui se passe hors de mon triste tribunal. Adieu.

A la même.

(Réponse *bis* aux nos 68 et 69.)

Naples, 5 octobre 1771.

MA BELLE DAME,

J'ai reçu la semaine dernière une petite lettre de vous, où vous vous plaignez de n'avoir reçu depuis trois semaines aucune lettre de moi. Comme je savais que je vous avais toujours écrit, cela me mit de si mauvaise humeur, que je laissai passer ce samedi, sans vous répondre. Je reçois à présent votre n° 69, dans lequel vous accusez la réception d'une seule de ma part; voilà tout ce que je puis vous dire. Je vous ai envoyé mes lettres sous l'enveloppe de M. Nicolaï, ou sous celle de M. de Fuentes, en lui marquant de les remettre à Magaillon. La dernière enveloppe était à l'adresse du marquis de Carraccioli. Peut-être son retard à arriver à Paris, peut-être le départ de Nicolaï ont causé ces égaremens. J'en suis désolé, et je prends le parti de vous écrire dorénavant des lettres bien bêtes, bien

plates, bien maussades, pour en regretter moins la perte.

Vous ne m'avez rien dit des causes de l'absence de la *chaise de paille*. Puisqu'il voyage avec un prince étranger, j'en suis plus content pour vous. Son voyage sera bien moins long que vous ne pensez. Les souverains s'ennuient bientôt de voyager. Leur caractère devient pour eux un fardeau qui les assomme. S'ils sont généreux, ils se ruinent; s'ils dépensent peu, on en est indigné. Ils sentent qu'ils sont entre la ruine ou le mépris; et cette posture d'être toujours au milieu des voleurs ou des mécontens, les fatigue à la fin.

A propos de voyageur, nous avons ici milord Schelburne, frère de M. Fitz-Maurice, que vous avez tant vu chez le baron. Il me prie d'envoyer bien des complimens au baron. Voulez-vous vous en charger? C'est un aimable Anglais, chose fort rare. Il a été secrétaire d'état à Londres; chose fort commune.

Gleichen me quitte bientôt. Il revient à Paris; cela me désole autant qu'il me donne d'envie.

Je suis bien fâché de la perte de la gazette à Suard et à notre abbé. Est-ce qu'ils ne mentaient pas assez? Marin sera-t-il donc plus turc? ou est-ce une affaire de turc à More?

La *chaise de paille* ne viendra pas à Naples; je ne l'espère pas au moins; mais tant mieux pour vous. Vous aurez vu que votre longue *lettre des diamans* a été imprimée; que cela vous apprenne à remplir vos lettres de choses qui ne puissent

jamais être dans la gazette; comme, par exemple, mes amours avec la baronne, ou autre chose de cette importance. Adieu; aimez-moi; songez que, par le départ de Nicolaï, je ne sais plus rien, pas même les choses de Paris les plus communes et les plus indifférentes. Carraccioli, depuis son arrivée à Paris, n'a pas paru une seule fois. Aidez donc mon obscurité de quelques étincelles. Bonsoir. Je prends le parti d'envoyer cette lettre par la poste en droiture. Voyons si cette voie réussit mieux; et si elle ne nous revient pas trop cher, je la suivrai. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 70.)

Naples, 19 octobre 1771.

MA BELLE DAME,

J'ai reçu, cette semaine, votre lettre du 21 septembre, assez longue pour une mère qui attend, dans la journée, son fils; vous me marquez que vous aviez reçu les numéros 66 sublimes; l'un sur *Cicéron*, l'autre sur la *curiosité*. Je vois qu'il y avait encore une sublime de moi qui vous manque. Pour ce soir, vous n'aurez rien de sublime de moi; car j'ai épuisé ma verve en écrivant à madame Geoffrin. Tâchez au moins de lire cette lettre; elle vous amusera. Pour celle que j'ai envoyée mal à propos à M^me^ Necker, puisque vous y renoncez, j'y renonce aussi.

Vous me donnez la plus agréable de toutes les

nouvelles possibles, en me disant que la *chaise de paille* viendra à Naples. Consolez-vous de son absence, par l'idée du plaisir que j'aurai à le recevoir. Je ne le quitterai ni jour ni nuit, tant qu'il y sera.

Ma commission des peignes était que, comme on ne connaît point ici l'art de carder la laine des matelats, ce qui fait qu'on couche fort durement, je souhaite avoir de Paris les peignes avec lesquels on carde les matelats, pour introduire cet art à Naples. Je voulais savoir auparavant combien en coûteraient l'achat et le transport.

Bonsoir; aimez-moi; portez-vous bien, et faites demander à M. Carraccioli, ce que sont devenues les lettres que j'ai adressées à M. Nicolaï et à vous, sous son enveloppe. Je vous embrasse.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M^me^ GEOFFRIN.

Naples, 19 octobre 1771.

MADAME,

Oh! pour le coup, je serais un monstre d'ingratitude et de cruauté, si je ne vous écrivais pas. M. Barenger est arrivé; il m'a tant parlé de vous, je lui en ai tant parlé de mon côté, il m'a dit que vous m'aimiez si fort, que vous l'aviez chargé de m'en assurer, que j'ai enfin dit en moi-même: Voilà le temps arrivé où je puis écrire à ma chère M^me^ Geoffrin, et qu'en lisant ma lettre, elle sentira moins le regret de m'avoir perdu que le plaisir

de me voir retrouvé. Me voici donc, tel que toujours, l'abbé, le petit abbé, votre *petite chose*. Je suis assis sur le bon fauteuil, remuant des pieds et mains comme un énergumène, ma perruque de travers, parlant beaucoup, et disant des choses qu'on trouvait sublimes, et qu'on m'attribuait. Ah! madame, quelle erreur! ce n'était pas moi qui disais tant de belles choses. Vos fauteuils sont des trépieds d'Apollon, et j'étais la sibylle. Soyez sûre que, sur des chaises de paille napolitaine, je ne dis que des bêtises; mais revenons à nos affaires.

Puisque je suis avec vous, assurément vous me demandez ce que je fais et si je suis heureux. Vous voulez savoir l'état de vos amis; vous voulez qu'on ne vous mente point, et vous voulez apprendre, par force d'eux qu'ils sont heureux; voilà bien des choses que vous exigez; cependant je puis vous assurer, sans trahir ma conscience, que je ne suis pas malheureux. J'ai fait, il est vrai, deux grandes pertes depuis deux ans; j'ai perdu Paris et toutes mes dents; mais enfin je n'étais pas né Français; Dieu s'était avisé, on ne sait pas trop pourquoi, de me faire naître à Naples; puisqu'il l'entend comme cela, je n'ai rien à y redire. Mes dents m'ont quitté; mais je n'ai plus besoin de parler; personne ne m'entend d'ici, et personne n'est tenté de m'écouter. J'ai peu de bons dîners à savourer; et si je demandais un tiers de maquereau, personne ne saurait me le donner.

Pour me consoler encore mieux de la perte de mes dents, j'ai trouvé le moyen d'appeler mon ra-

telier mon *parlement ;* lorsqu'on m'en demande des nouvelles, je dis que j'ai renvoyé tous ces Messieurs, que j'ai supprimé les charges de mes présidens molaires, et que je n'en mange pas moins : personne ne m'entend, excepté moi, et je suis enfin convaincu que mes dents n'étaient pas une partie essentielle de ma machine ; mais vous ne voulez pas qu'on vous parle de ces choses-là ; achevons mon discours. Je suis donc, au reste, bien portant, bien logé, bien payé, assez considéré, pas trop affairé, assez libre dans ce que je veux faire ; sans parens, puisque mon frère et ma famille sont absens, et je soutiens ma gaîté en dépit du climat, du sol, de l'âge et de ma charge. Je ne vis point avec les Napolitains, je suis avec le corps diplomatique ; on s'est habitué à m'en croire un membre, et on serait bien étonné ici, si, dans un dîner d'ambassadeur, on ne me priait point : ils sont tous mes anciens amis, tous ont vu Paris, et on en parle souvent. Il faut être vrai, je m'ennuie un peu ; un germe d'ambition s'est développé dans mon cœur, où j'ignorais qu'il en existât ; cela m'a fait faire des réflexions sur l'ambition, et voici ce que j'ai découvert.

L'ambition est la fille aînée de l'ennui (voilà pourquoi on rencontre tant d'ambition dans les cloîtres) ; elle est la mère de l'hypocrisie, et l'hypocrisie engendre, avec la gêne, un second ennui, qui est l'arrière petit-fils du premier, et qui ne ressemble pas tout à fait à son grand-père. Le premier est un ennui doux, calme, soporifique ; le

second est corrosif; on en meurt à la fin. J'ai donc le premier ennui, mais je n'ai pas le second; car l'ambition en moi n'a pas eu la force d'engendrer l'hypocrisie; ma nature s'y est par trop refusée. J'échouerai donc dans mes prétentions, mais je vivrai long-temps, si je ne meurs pas d'indigestion ou de paroles rentrées; ce qui est mon mal actuel. Pourtant, si j'avais la force d'écrire, et vous la bonté de me répondre, je ne mourrais pas; je parlerais à Paris, étant à Naples. Répondez-moi donc, si vous voulez que je vive; mais écrivez-moi par la voie et sous l'enveloppe du cardinal de Bernis, si vous ne voulez pas que je fasse banqueroute. Je vous ai peint au naturel mon état, parlez-moi à présent du vôtre.

Que font mes amis? Que fait M^me^ Geoffrin? Que fait M^me^ La Ferté-Imbault? Comment vont les mercredis? Je n'ai pas trop d'idée d'un mercredi sans moi, car tous ceux que j'ai vus, j'y étais. Y mange-t-on des garbures? Je n'en ai plus mangé; pourriez-vous m'en envoyer la préparation? Elle n'est pas dans l'*Encyclopédie*, au mot *garbure;* je l'ai cherchée en vain. Diderot fit la faute impardonnable de l'oublier. Faites-vous enrager toujours Burigni? Que fait mon abbé Morellet? M'aime-t-il? m'a-t-il pardonné? est-il persuadé qu'il ne sera jamais un vrai économiste? Il a trop d'esprit et de bon sens pour primer dans une secte où l'on baptise les prosélytes par immersion dans une espèce d'encre de métaphysique faite avec du noir de cheminée politique; il y a trop de noir et de

Belle de Mme Geoffrin

fumée pour lui là-dedans. Que font M. et Mme de Sartine? Quel homme! quelle femme! J'ai lu dans une gazette que M. de Trudaine avec madame étaient à Bruxelles. Comment se portent-ils? Voulez-vous vous charger de faire mes complimens de félicitation à M. de Cossé sur la charge de madame? elle a bien fait de prendre une place à la cour, puisque son mari était obligé d'y rester. Que fait mon cher nonce? Combien paye-t-il de loyer dans la poitrine du pape? Il est malheureux en logemens. M. de Broglio le logea fort à l'étroit; mais le pape l'a logé encore plus à l'étroit. Le papier finit. Vous voyez que je suis toujours un grand parleur; je ne suis donc pas changé : donc je vous aime encore à la folie, et je suis votre, etc.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A Mme D'ÉPINAY.

Naples, 26 octobre 1771.

MADAME, je n'ai point de vos lettres cette semaine, et j'en étais impatient pour apprendre la réussite de l'entrevue avec votre fils, ou, pour mieux dire, avec le fils de M. d'Epinay. Je vous écris cependant pour vous dire que la caisse des livres que vous m'avez expédiée, est arrivée avec une rapidité étonnante. Le bâtiment a mis deux jours et demi à faire le trajet de Marseille ici; chose sans exemple. Je suis enchanté de tous les livres que vous m'avez envoyés, hormis les miens. Je vous remercie du *Zend-avesta*, et du *Bougain-*

ville, et je remercie bien sincèrement Suard de son poëme de *Charles V*, traduit de l'anglais. Je lis Bougainville à force, et j'entends mieux le taïte que le patois marin. Je parcours le *Zend-avesta*, et je ne sais pas si c'est du *pelvi* traduit en français, ou du français traduit en *pelvi*. Tout compte fait, il y a autant de mots indiens que de français dans cet ouvrage; et cela me prouve l'existence des deux principes, et que Zoroastre a raison, puisqu'il y a autant de mots lisibles que d'inarticulables dans son bréviaire. Je m'attendais à quelques livres de plus dans la caisse; mais ce sera pour une autre expédition. En attendant, bonsoir; je vous embrasse; aimez-moi.

A la même.

(Réponse au n° 71.)

Naples, 2 novembre 1771.

MADAME,

C'est par un pur hasard que j'ai reçu deux lettres charmantes de vous; elles ont couru le plus grand risque de s'égarer, n'étant pas venues par la poste. L'une était sans numéro, écrite le 3 septembre, l'autre est le n° 71, du 6 octobre. Pour assurer notre correspondance, je vois qu'enfin il faut se résoudre à nous écrire quelquefois par la poste, et payer nos lettres; la vague est grosse, la lame est trop forte, et, dans une tempête pareille, le mouillage le plus sûr est la grande poste. (Bougainville est cause que je parle marin.) Je n'ai encore reçu aucune

lettre de Carraccioli ; cela me passe. Si j'en savais la raison, je lui écrirais, malgré son silence, et je tâcherais de le lier de connaissance avec vous ; mais jusqu'à ce que je sache s'il est encore au nombre de mes amis, vous voyez bien que je ne puis pas lui écrire ; mais Mora, mais Magaillon feront votre affaire. Je trouve comme vous que Suard et l'abbé Arnauld avaient commis des fautes dignes d'un châtiment ; cependant, je ne suis pas d'accord avec vous qu'ils méritaient qu'on leur ôtât leur existence et leur subsistance. *Sœvitia est ejus qui puniendi jus habet, modum non habet.* Il y a une mesure et une proportion entre la faute et le châtiment ; lorsqu'on la dépasse, on sévit, on est cruel. Croyez-vous que si l'on eût condamné Suard à payer cent écus pour chacune des fautes commises, applicables à l'hôpital des Enfans-Trouvés, cela ne l'aurait pas guéri à jamais de l'étourderie dont il est attaqué ? Mais laissons cela.

Passons à votre n° 71. D'abord, j'étais d'une impatience incroyable pour apprendre de vous les symptômes de votre entrevue avec le fils de M. d'Épinay ; vous ne m'en dites mot ; on croirait que vous ne l'avez pas vu. Vous ne vous occupez que de l'interruption de mes lettres. Je vois qu'enfin quelques-unes vous étaient parvenues. Je ne puis que les écrire ; trop heureux si je pouvais vous les apporter moi-même ! mais.... Ah ! que je changerais bien volontiers mon sort contre celui d'une bécasse ! La chanson agricole est charmante ; mais que me dites-vous ? Chante-t-on encore à Paris ? Y

fait-on encore des couplets? Cela est bien loin de mon compte.

Le Dialogue des tableaux du Louvre intéresse peu à cinq cents lieues; Gleichen et moi nous en avons ri : personne ne nous aurait entendus. Au reste, à propos des tableaux, je remarque que le caractère dominant des Français perce toujours. Ils sont causeurs, raisonneurs, badins par essence; un mauvais tableau enfante une bonne brochure; ainsi, vous parlerez mieux des arts que vous n'en ferez jamais. Il se trouvera au bout du compte, dans quelques siècles, que vous aurez le mieux raisonné, le mieux discuté ce que toutes les autres nations auront fait de mieux. Chérissez donc l'imprimerie; c'est votre lot dans ce bas monde. Mais vous avez mis un impôt sur le papier. Quelle sottise! Plaisanterie à part, un impôt sur le papier est la faute en politique la plus forte qui se soit commise en France depuis un siècle; il valait mieux faire la banqueroute universelle, et laisser au Français le plaisir de parler à l'Europe à peu de frais. Vous avez plus conquis de pays par les livres que par les armes. Vous ne devez la gloire de la nation qu'à vos ouvrages, et vous voulez vous forcer à vous taire!

J'ai lu l'ouvrage de Linguet qu'on m'a envoyé; il me copie mot à mot dans tout ce qu'il dit à propos des blés; il ne me cite jamais. Il ne me copie pas dans ce qu'il dit des gouvernemens orientaux; mon avis est diamétralement opposé. Ce qu'il dit est vrai en théorie, il est faux en pratique; théoré-

tiquement, le gouvernement despotique devrait faire trembler les visirs et les ministres encore plus que le peuple, et rétablir la balance; mais, en pratique, il oublie que les ministres sont les maîtres d'élever leurs jeunes princes dans des sérails, comme il leur convient, et d'en faire des hommes tellement dénaturés qu'ils soient spécifiquement divers des autres hommes. Or, je demande à Linguet: Supposez un gouvernement asiatique, et que le sultan soit un lièvre, ou un daim, un chevreuil, qu'en arrivera-t-il? Il répondra qu'il n'en sait rien; que ne connaissant ni l'instinct, ni les habitudes, ni le langage du chevreuil, il ne peut pas calculer ce qui arrivera d'une nation qui tourne en entier sur un pivot inconnu; qu'il ne peut calculer que d'après l'hypothèse que le sultan soit un homme animal à lui connu. Eh bien! voilà la méprise; ce sultan n'est pas un homme. Qu'il ne vienne pas me dire que l'éducation ne détruit pas à fond la nature, qu'elle ne peut la changer que du plus au moins; il se trompe. J'écris par habitude, j'écris de ma main droite, qui, par nature, ne diffère pas de ma gauche. Il n'est pas vrai que j'écris mieux de ma droite que de ma gauche; c'est qu'avec la gauche je n'écris point du tout, mais point, vous dis-je; ces deux mains diffèrent donc spécifiquement du tout au rien; en avez-vous assez pour ce soir? Mais vous voulez aussi que je vous dise ce que vous savez déjà, que je vous adore. Adieu.

A la même.

(Réponse aux nos 72 et 73.)

Naples, 9 novembre 1772.

MA BELLE DAME,

Que de choses j'aurais à vous répondre ; mais je ne le puis pas ce soir. Je viens de recevoir une lettre du prince héréditaire de Brunswick, qui me fait tourner la tête et m'empêche de songer à autre chose ; en vérité, s'il avait écrit au roi de France, sa lettre ne serait pas plus soumise ; et s'il écrivait à Voltaire, il ne lui dirait pas la moitié de ce qu'il me dit ; je vous en enverrai, sans faute, une copie l'ordinaire prochain, n'ayant pas le temps d'en faire une copie ce soir, et vous savez que je n'ai pas de secrétaire français.

Parlons donc de nos affaires. Quoi ! avec 7 liv. 10 s. j'aurai tout ce qu'il me faut pour carder des matelas ? Cela m'étonne, ma belle dame, et j'ai peur que vous n'oubliez quelqu'outil nécessaire, car j'ai toujours cru la dépense bien plus forte ; il s'agit à présent de me les envoyer à Marseille. Delormes est un emballeur de grand chemin, et personne ne le sait mieux que moi. Ainsi, si vous ne le redoutez pas, du moins faites avec lui le marché d'avance, car je n'ai pas oublié, et je n'oublierai de ma vie qu'il m'a fait payer 114 liv. l'expédition de deux malles, sans aucun droit à payer ; c'est le vol et l'assassinat le plus fort que j'aie encore essuyés de ma vie ; au reste, je me repose sur vous,

et il ne s'agit que de faire parvenir la petite caisse par la voie le plus prompte à Marseille. Je ne redoute pas la diligence, si le poids n'excède pas les douze ou quinze livres; envoyez à Medina, et il me l'expédiera.

Enfin, vous avez découvert un secret de moi que je tâche de cacher autant que je puis; vous avez pénétré que j'oublie tout ce que j'ai dit ou écrit un moment après, pendant que je n'oublie jamais ce qu'on me dit, ni ce que je lis. Rien n'est si vrai, ma belle dame; c'est un phénomène de ma tête que je ne sais pas expliquer; ainsi ne vous étonnez pas de mes contradictions, comme j'ai fait à propos des exemplaires de mes Dialogues; il est vrai que vous m'en avez envoyé trente-deux au lieu de vingt; mais cela ne fait rien, je les ai reçus et je suis content. Vous m'aviez promis deux ou trois Voyages, et vous ne m'avez envoyé que Bougainville; en cela ma mémoire ne me trompe pas, c'est une chose que j'ai lue et point écrite; ainsi, peut-être, vous souffrez le même mal que moi. Lorsque j'écrirai à Magaillon, je lui dirai ce que vous me mandez, quand ce ne serait que pour la rareté du fait, que le confident chargé des déclarations de deux personnes qui sont à Paris, soit à Naples. On lit dans la vie de Mathusalem qu'il en fit de même, et que c'est bien pour cela qu'il obtint de Dieu une si longue vie pour achever ses affaires.

Je vous répète qu'il vous est impossible de rien comprendre à ce chef-d'œuvre de perfection auquel Piccini a poussé l'opéra-comique chez

nous; ne craignez pas que ces opéras-comiques napolitains passent en France; cela n'est jamais arrivé; ils ne vont pas même à Rome. Vous aurez ces opéras-comiques italiens tels que la *Buona Figliona*, mais aucun des napolitains. Pour vous achever de vous persuader, je vous enverrai un ou deux morceaux avec une explication italienne ou française, et vous verrez qu'il faut absolument venir à Naples pour entendre cela.

Venons à votre n° 73. Votre aventure de l'enfant écrasé dans la voiture, en revenant de Sennois, est comique tout à fait, et d'autant plus comique, que vous vous approchez du vrai plus que vous ne pensez. Cette vessie soufflée était, ma foi, oui..... c'est la seule vessie que je connaisse qui aille à la lessive, et pour cause. Ah! les bonnes gens que vous étiez tous les quatre dans cette voiture! Je m'acquitterai de la commission d'un enfant que vous me donnez; j'y travaille à toute force. J'en ai distribué l'ouvrage à quatre personnes en même temps, pour que le tout soit fait en deux mois et une semaine; on collera le tout, on l'élèvera à trois nourrices, et j'espère que l'enfant sera fait et sevré dans quatre mois d'ici, pour vous l'expédier. Il ne s'agit que de trouver un Delormes pour l'emballer.

Nous ne nous entendons pas dans la question sur la *curiosité* des animaux, faute de mots dans la langue pour nous expliquer. On appelle *curiosité*, cette attention que nous prêtons à une chose inconnue ou obscure, pour découvrir ce que c'est,

et savoir à quoi cela est bon. Il faudrait appeler cela *sagacité*. Les animaux l'ont autant que nous, ou même plus. J'appelle curiosité ce plaisir que l'homme a d'observer quelque chose, en même temps qu'il sait parfaitement que cela lui est indifférent et inutile. Le chat cherche ses puces aussi bien que l'homme; mais il n'y a que M. de Réaumur qui en observe le battement du cœur. Cette curiosité n'appartient qu'à l'homme. Ainsi, les chiens n'iront pas voir pendre un chien à la Grève, etc. Adieu.

A la même.

(Réponse aux nos 74 et 75.)

Naples, 23 novembre 1771.

MA BELLE DAME,

Qui vous a jamais nié que vous êtes ce qu'il y a de mieux à Paris? Qui vous nie que le philosophe serait pour moi le plus mauvais de tous les correspondans? Mais enfin, il est toujours bon de recevoir quelques lettres, quand ce ne serait que pour savoir qu'on dispute encore sur la liberté de l'homme, et qu'un M. de Valmire existe, qui n'est point M. de Voltaire. Voudriez-vous savoir mon avis sur cette question? La persuasion de la liberté constitue l'essence de l'homme. On pourrait même définir l'homme *un animal qui se croit libre*, et ce serait une définition complète. M. de Valmire lui-même, lorsqu'il dit qu'on n'est pas libre, pourquoi le dit-il? Pour qu'on l'en croie.

Il croit donc les autres hommes libres et capables de se déterminer à le croire? Il est absolument impossible à l'homme de renoncer un seul instant à la persuasion qu'il a d'être libre. Voilà donc un premier point. Second point. Être persuadé d'être libre, est-il la même chose qu'être libre en effet? Je réponds, ce n'est pas la même chose, mais elle produit les mêmes effets en morale. L'homme est donc libre, puisqu'il est intimement persuadé de l'être, et que cela vaut tout autant que la liberté. Voilà donc le mécanisme de l'univers expliqué clair comme de l'eau de roche. S'il y avait un seul être libre dans l'univers, il n'y aurait plus de Dieu, il n'y aurait plus de liaisons entre les êtres; l'univers se détraquerait; et si l'homme n'était pas intimement, essentiellement convaincu toujours d'être libre, le moral humain n'irait plus comme il va. La conviction de la liberté suffit pour établir une conscience, un remords, une justice, des récompenses et des peines. Elle suffit à tout, et voilà le monde expliqué en deux mots.

Mais comment peut-on (me demanderez-vous) être intimement convaincu que deux infinis sont égaux toujours, pendant qu'il est démontré, par le calcul intégral, qu'un infini peut être le double, le triple d'un autre, etc., et mille autres théorêmes de géométrie pareils? Toutes fois que la cervelle humaine ne peut pas se former d'idée de quelque chose, la démonstration ne peut pas se changer en persuasion. Il nous est impossible de nous former l'idée de l'infini; ainsi la démonstration qui

nous dira qu'un infini est le double d'un autre, nous le croirons; mais nous serons persuadés du contraire, et nous agirons en conséquence de la persuasion, et non pas de la démonstration qui s'oppose à l'idée. Il nous est imposible de nous former l'idée de n'être pas libres. Nous démontrerons donc que nous ne le sommes pas, et nous agirons toujours comme si nous l'étions. L'explication de ce phénomène est que les idées ne sont pas des suites du raisonnement; elles précèdent le raisonnement; elles suivent les sensations. Nous prouvons, par le raisonnement, qu'un bâton ne se courbe pas dans l'eau. Cependant l'idée que nous en avons, nous le montre courbé, parce que la sensation de l'œil nous l'a dit ainsi; et que l'idée suit le sentiment de la vue. Montrez ce que je viens de griffonner au philosophe; s'il ne me trouve pas sublime cette fois, et même peut-être neuf, il a grand tort. Il trouvera que j'explique bien mal mes grandes idées, et que mon jargon est peu français. Mais je suis comme le *Bourgeois gentilhomme* qui savait tout, hormis l'orthographe.

Mon cher Gatti est arrivé hier au soir; jugez de ma joie; j'en avais besoin pour me consoler du départ de Gleichen. Il sera relevé par Grimm. Puis, c'est votre tour de venir me trouver, et le cœur me dit que vous viendrez.

Le temps me manque pour vous en dire davantage. Vous a-t-on présenté Carraccioli? Dites-lui mille injures de ma part: c'est un monstre d'ingratitude et de cruauté. Il ne trouvera jamais

un Napolitain qui l'aime autant que moi. Il ne m'a pas écrit depuis quatre mois. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 76.)

Naples, 7 décembre 1771.

MA BELLE DAME,

J'aurais mille choses à vous dire ce soir; j'en ai l'envie, je n'en ai pas le temps, ni la force, ni la gaîté. Je commence donc par les plus intéressantes.

Vous savez que mon livre favori est l'*Almanach royal*. Celui de cette nouvelle année sera le plus curieux du siècle, puisque on y verra une monarchie qui a été chez un chancelier (1) fripier, faire retourner son habit, parce qu'il était vieux et usé, et qui a rencontré un fripier assez adroit pour arranger tout cela, sans que les coutures y paraissent (2). Tâchez donc de m'envoyer cet almanach par la voie la plus prompte possible; et si mes cardes à matelas ne sont pas encore parties, vous pourrez les mettre avec; car ils seront bien ensemble; tous les deux ont servi à carder un vieux matelat, et le rendre plus mollet.

Vous faites donc un capitaine de votre fils? A la bonne heure.

---

(1) Maupeou.

(2) Suppression des parlemens.

Carraccioli m'a écrit; ainsi vous pouvez faire votre paix avec lui, puisque j'ai fait la mienne. Gatti est ici, enchanté d'être en Italie; il tremble pour le sort de ses amis philosophes de France. Il les aime beaucoup, il ne les regrette point; son cœur est bâti comme cela; il aime sans regretter. Il voudrait retourner en France pour prêcher une croisade à tous ses bons amis, et les persuader de venir s'établir à Naples : si je comptais sur son éloquence, je lui paierais les frais du voyage; mais il a plus de persuasion intérieure que d'éloquence.

Je vous félicite sur l'obélisque élevé à notre bon ami Monthion. Tel est l'état de la nature policée; on remercie quelqu'un d'avoir donné du travail aux hommes.

Je viens de lire l'ouvrage que le baron m'a envoyé des *Recherches philosophiques sur les Américains*. Je me suis réjoui d'avoir vu qu'il existe encore des Saumaises, des Casaubons, des Scaligers dans notre siècle, et qu'on peut en philosophie, comme sur les antiquités, rechercher toujours, sans rien trouver; enfiler des éruditions, sans les lier; entrevoir, sans voir; ne partir d'aucun principe, sans aller à aucun but. Cela s'appelle amasser des pierres pour bâtir; mais qui est-ce? et quand est-ce qu'on bâtira? Peut-être moi; mais quand? Quand j'en aurai le loisir; et quand sera-ce? Quand je publierai mon *Système sur l'origine des montagnes*. C'est alors que je ferai voir que notre globe a des saisons à lui; que,

dans son printemps, il produit des hommes et des animaux, et qu'il en altère les espèces selon la force des sucs nourriciers. Je ferai voir alors que l'Amérique est une Asie ébauchée, parce qu'elle est de beaucoup plus moderne. Je ferai voir que, dans les nouvelles terres, il existe des géans, et que cette race dépérit pour donner lieu à la race imberbe, et que celle-ci cède à la barbue, qui est la plus parfaite de toutes. Je ferai voir que la vér... n'existait ni en Amérique ni en Europe, et qu'elle nous vient du contact des deux nations; c'est une étincelle que deux pierres froides, frappées ensemble, ont jetée, et qui a embrasé l'univers. Mais bonsoir; ma lettre ne partirait pas, si elle était plus longue.

A la même.

Naples, 14 décembre 1771.

MA BELLE DAME,

Je vous crois guérie de vos cruelles souffrances; ainsi je vous réponds gaîment. J'ai reçu la lettre de l'abbé Prieur Mayeul, retardée d'une semaine; je lui ai répondu la lettre que je vous envoie, et dont vous ferez l'usage que vous voudrez. Je me suis laissé aller à l'envie de vous égayer à force de folies profondes. Je viens de recevoir, dans l'instant, la lettre de M^me^ de Belzunce; mais vous comprenez bien que je n'ai plus ni l'envie ni la verve d'y répondre. Le renvoi du voyage de Grimm en Italie me désespère. Gatti et Gleichen me chargent

de vous dire ce que je n'ai pas le temps de vous dire, pas même pour mon compte. Portez-vous bien, voilà l'essentiel.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M. L'ABBÉ MAYEUL, SECRÉTAIRE DE M^me^ D'ÉPINAY.

Naples, 14 décembre 1771.

Assurément tout n'est pas bien, mon cher abbé, car il n'est pas bien que vous vous mêliez de donner des nouvelles, puisque vous n'en donnez que de fâcheuses, ce qui n'est pas bien à vous. Heureusement Gatti m'a tranquillisé sur la maladie de M^me^ d'Epinay, que vous appellez une crampe à l'estomac, comme si madame avait les pieds dans l'estomac; mais puisque vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, mon cher abbé, il est juste que je tâche de vous étaler toute l'étendue de ma reconnaissance. Vous avez un prieuré, Dieu vous le conserve; si vous en attrapiez un autre, ne seriez-vous pas bien aise? Or, le plus court chemin, dans le temps où nous vivons, pour avoir des prieurés, c'est sans doute, mon cher abbé, celui de chasser aux athées. Le gibier abonde, il n'y a qu'à savoir le dénicher. Je serai votre chien de chasse, je vous indiquerai les forts, les tanières, les gîtes de ces coquins-là; c'est à vous à les tuer. Entrons donc en chasse, et allons.

Ces philosophes qui disent que tout est bien dans ce meilleur des mondes, sont des athées fief-

fés qui, de peur d'être grillés, n'ont pas voulu achever leur syllogisme; mais le voici en entier. Si un Dieu avait fait le monde, il serait sans faute le meilleur de tous; mais il ne l'est pas, à beaucoup près; donc il n'y pas de Dieu. Voyez les marauds; tel est le raisonnement de ces philosophes. A vous le lièvre, mon cher abbé, c'est à vous à tirer à présent; mais ne ratez pas. Quoi! vous ratez! eh bien! je m'en vais vous montrer comment on chasse ce gibier-là. D'abord on leur dit : Coquins, marauds, vous mériteriez tous d'être pendus; si on les attrape, il faut leur tenir parole sans miséricorde. Si le gibier part, alors on entre en discours avec eux, et on leur dit poliment : Vous êtes des butors. Ne savez-vous pas que Dieu a tiré ce monde du néant? eh bien! nous avons donc Dieu pour père, et le néant pour mère. Assurément notre père est une très-grande chose; mais notre mère ne vaut rien du tout. On tient de son père, mais on tient de sa mère aussi. Ce qu'il y a de bon dans le monde vient du père, et ce qu'il y a de mauvais, vient de madame le néant, notre mère, qui ne valait pas grand'chose. Voilà, mon cher abbé, les philosophes morfondus; leur majeure est fausse, tellement fausse, que s'il était vrai que ce monde fût le meilleure possible, il serait clair qu'il serait increé, et il n'y aurait pas de Dieu. Son imperfection est la plus convaincante preuve de sa création et de sa subordination à un être plus parfait que lui. Ce raisonnement est, si je ne me trompe, neuf, et n'en est pas moins bon; tâ-

chez de le placer convenablement auprès de l'archevêque de Rheims, et vous m'en direz des nouvelles.

Mais il nous reste une petite difficulté; on pourrait nous demander pourquoi Dieu est-il allé s'engouffrer dans les abîmes du néant pour en tirer un monde, puisqu'il savait qu'il n'aurait jamais été parfait, à cause des défauts de sa mère? Que diable allait-il faire dans cette galère? Il faut répondre à cela, mon cher abbé. Vous allez répondre d'abord: Demandez-le à Dieu lui-même, tout comme il fallait demander à Louis XIV pourquoi il avait bâti Versailles dans un si vilain endroit. Cette réponse ne vaut rien du tout pour un théologien; et je vous en avertis, mon cher abbé, il faut qu'un théologien sache répondre à tout ce qu'on demanderait à Dieu même, et ne reste jamais tout court. Que répondrons-nous donc à cela? Il ne faut pas se décourager: mille réponses ont été données, aucune bonne. Voilà la bonne. On convient généralement que Dieu n'avait aucun besoin de créer le monde pour être infiniment heureux. Ou si Dieu était infiniment content de sa seule existence, le néant devait infiniment s'ennuyer de sa *néantise*. C'est donc aux instances et aux très-pressantes prières du néant, que ce monde a été créé; et cela n'est point du tout étrange, car nous voyons dans le monde bien plus de mères qui souhaitent avoir des enfans, que de pères qui désirent d'en faire. C'est donc l'ennui mortel de notre mère qui nous a mis dans le cas d'exister; elle s'ennuyait d'être

néant, et voilà pourquoi nous nous ennuyons tous dans le bas monde. C'est un signe d'envie que nous portons du sein de madame notre mère, qui eut cette souffrance-là lorsqu'elle était grosse de nous. Notre père n'y a aucune part, car assurément Dieu ne s'ennuie jamais. Voilà donc du neuf aussi, mon cher abbé, mais qui ne réussirait pas aussi bien que l'autre auprès de M. de Rheims; placez-le donc autre part.

Mais j'ai assez causé théologie avec vous. Quoique dans ce monde tout ne soit pas bien, il est bien que vous soyez prieur, il est bien que vous en jouissiez long-temps, il est bien que vous m'écriviez quelquefois, et je suis bien votre serviteur, etc.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M^me^ LA VICOMTESSE DE BELZUNCE.

Naples, 2 janvier 1772.

MADAME,

Qu'importe que j'aie reçu trois lettres de madame votre mère après la vôtre : vous avez la primauté; aussi le peu de loisir que j'ai ce soir, c'est à vous que je dois le consacrer, et vous direz impérieusement à votre chère maman que son tour viendra, et qu'elle n'a qu'à attendre. Enfin, je dois vous remercier d'une lettre charmante et délicieuse dont vous m'avez honoré; elle est d'autant plus belle à présent, que madame votre mère est guérie, et

qu'ainsi je n'ai plus rien à répondre. Quelle beauté que celle des lettres où il n'y a rien à répondre ! Voilà le plus beau des lettres de change. Je trouve une autre beauté à votre lettre, c'est qu'elle est toute d'une haleine; elle coule comme une eau de ruisseau; elle s'enfile de fil en aiguille, passe et va d'un propos à l'autre, sans qu'on s'en aperçoive. J'ai cru rêver, et j'ai l'orgueil de penser que vous aviez eu envie de m'écrire plusieurs fois, et que la matière, long-temps arrêtée, a coulé précipitamment par la première issue qu'elle a rencontrée.

Venons aux nouvelles que vous voulez bien me donner. Vous faites donc mousquetaire monsieur le conseiller ? mais, de grâce, pourquoi n'en faites-vous pas un jeune M. d'Épinay ? On a la rage en France de faire quelque chose de ses enfans; ici, on n'en sait faire que des héritiers de leurs pères; et je crois que c'est tout ce qu'on en peut faire de mieux pour eux et pour leurs grands parens; car il n'est jamais question de s'asseoir sur des fleurs-de-lis, ni de se coucher sur le lit d'honneur. On s'assied sur des chaises, et on se couche sur des matelas. L'impératrice peut dépenser tant qu'elle veut en tableaux, le Turc s'est engagé de payer ses dettes, et il lui tiendra parole. Vous autres, messieurs, vous n'en voulez rien croire; mais il n'en sera ni plus ni moins.

Vous ne voulez pas que je devienne bécasse ? Puisque vous êtes au régime des légumes, je renonce à ce projet, et je désirerais de me changer en concombre ou en potiron, si vous l'aimez mieux : mais je ne saurais m'accoutumer à l'absence de

Paris; une seule chose pourrait me consoler, et la voici : engagez M. le baron de Breteuil d'avoir pour son secrétaire noble d'ambassade ici, monsieur votre frère, comme M. d'Ossun a eu M. le baron de la Honzé. Je trouve mille convenances à ce projet; monsieur votre frère sera initié au ministère politique; il a tout pour suivre cette carrière, plutôt que celle de mousquetaire. Or, si cela arrivait, j'aurais d'abord une personne très-chère à moi, puisqu'elle l'est à vous, et à madame votre mère; ensuite il serait très-naturel qu'une mère vînt voir son fils; vous devinez le reste.

Gatti a inoculé hier le fils du prince de S., *Angelo Imperiali;* c'est la première inoculation qui se soit faite à Naples, et je me flatte que la pratique s'en introduira petit à petit. Voilà toutes mes nouvelles; je vous prie de dire à madame votre mère que, pour ce soir, elle ne s'attende à aucune lettre de moi; elle n'aura que l'adresse de celle-ci. Je ne devrais pas achever cette lettre d'un ton familier et brusquement poli; il faudrait tourner autour des phrases pour vous dire tout plein de choses. Mais comment faire? Je n'ai pas le temps d'être poli. Il faut que je vous quitte, en vous disant seulement que vos lettres me feraient encore plus de plaisir, si vous vouliez m'en écrire lorsque M^me^ d'Epinay se porte à merveille.

Savez-vous bien que je suis votre très-humble et très-obéissant, etc.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A Mme D'ÉPINAY.

(Réponse au n° 81.)

Naples, 5 janvier 1772.

MA BELLE DAME,

Ah! la drôle de chanson que vous m'avez envoyée! Elle est charmante. Vous faites de la métaphysique ensuite; mais je n'ai pas le temps ce soir d'en faire de mon côté, et de vous prouver pourquoi il faut étouffer ces mauvais sujets; je vous dirai cela une autre fois, et comment il se fait que les peines ont une force rétroactive, et agissent et produisent des effets avant qu'elles soient infligées. Cela est curieux. Mais, pour ce soir, j'ai besoin de deux grâces de vous : 1° Gatti m'a dit que vous aviez un médicament dans lequel il entre du corail, dont il avait éprouvé les effets sûrs et merveilleux sur des femmes déréglées, dont le déréglement approche d'une vraie perte de sang quelquefois. J'ai besoin de ce médicament, pas pour moi, comme vous comprenez bien, mais pour une dame aimable, et qui n'est point Napolitaine. Il me le faut tout de suite; et Gatti croit avoir égaré parmi ses papiers la préparation; ainsi envoyez-moi tout de suite la *recette*, et le moyen de s'en servir, et vous sauverez une femme aimable, et vous obligerez un abbé charmant, qui est moi. 2° J'ai besoin, et c'est moi-même qui en ai besoin, d'un vin anti-scorbutique, dont j'ai pris une fois à Paris. M. Le Roy, de Versailles, le chasseur histo-

rien des bêtes, m'en donna la préparation. Il me fit beaucoup de bien; je voudrais en prendre encore, et j'ai oublié les ingrédiens. Faites-vous donner cela, et mandez-le moi; vous sauverez la vie à un abbé charmant, qui est moi, et à une femme unique, incomparable, qui est vous; car vous mourriez, n'est-ce pas, si je venais à mourir?

Mora me parle de vous; il a vu quelques-unes de mes lettres; mais pourquoi n'en a-t-il pas vu de vieilles? Est-ce que vous les brûlez? Je garde soigneusement les vôtres, et je ne trouverai à vendre ce manuscrit, ni vous le mien, qu'à quelque curieux qui les achètera tous les deux.

J'ai reçu enfin une lettre de M^me^ Necker; mais puisqu'elle ne vous montre pas mes réponses, je lui répondrai fort tard, et par ma chancellerie. Je serai plat et poli comme une assiette de M^me^ Geoffrin. C'est ainsi que je punis le froid maintien de la décence. J'ai reçu une lettre de Diderot, qui m'a été rendue avant-hier; mais je n'ai pas le temps de lui répondre ce soir; je n'ai que celui de lui obéir. Gatti inocule, et je travaille à le faire rester ici jusqu'à ce que l'inoculation gagne un peu de terrain et s'établisse ici. Cependant, à quoi bon l'inoculation ici, puisqu'il ne vaut pas la peine d'y vivre? Voilà une difficulté à laquelle je ne trouve point de réponse. Aimez-moi; portez-vous bien. N'oubliez pas mes deux commissions, qui, par un enchaînement, intéressent votre vie même. Adieu, ma belle dame, adieu.

A la même.

(Réponse à je ne sais quel n°.)

Naples, 11 janvier 1772.

C'est votre tour à présent, ma chère madame; j'ai répondu à l'abbé Prieur; j'ai répondu à madame votre fille, et je dois répondre à deux n^{os} de vous, si je ne me trompe, quoiqu'il me manque celui de cette semaine, parce que le courrier de France n'est pas arrivé. Mais que puis-je vous dire? Gleichen nous a quittés; Gatti a inoculé deux petits princes napolitains, et c'est la première inoculation faite à Naples. Je suis excédé d'ennui et d'affaires ineptes; mon esprit n'est occupé qu'à disputer de compétence de jurisdiction, et de tout ce que le palais a de plus ennuyeux et de plus bête. Ah! ma pauvre tête, occupée jadis de cent quatre-vingt-douze ouvrages in-folio, sur un système qui devait avoir pour titre : *De rebus omnibus, et quibusdam aliis* (1), de quoi est-tu farcie à présent? Où sont mes dissertations théo-philo-logi-physi-mathe-politico-morales? où sont-elles?

J'espère, ma belle dame, que nous aurons la peste en Italie cette année; cela me donnera quatre mois au moins de relais; je m'enfermerai avec une grande provision de papier, et je ferai au moins mon livre sur l'origine des montagnes, qui est celui qui me tient le plus au cœur; car enfin, l'his-

(1) *De toutes choses et de quelques autres.*

toire des montagnes est plus grande et plus belle que celle des hommes.

Je n'ai ni le temps ni l'envie de vous en dire davantage ce soir. Rien ne m'électrise. Bonsoir. Mille complimens à M. Capperonnier, qui a bien voulu se souvenir de moi.

Mme Geoffrin m'a adressé un article d'une lettre extrêmement touchant. Si elle m'avait vu pleurer d'attendrissement, elle m'aurait donné un certificat comme quoi je n'étais pas aussi monstre qu'on le disait. Faites-lui parvenir mes hommages.

Je voudrais bien savoir si le baron d'Holbach a reçu une lettre que je lui ai écrite il y a deux mois? Encore adieu.

A la même.

(Réponse au n° 82.)

MA BELLE DAME,

S'il était bon à quelque chose de pleurer les morts, je viendrais pleurer avec vous la perte de notre Helvétius; mais la mort n'est autre chose que le regret des vivans. Si nous ne le regrettons pas, il n'est pas mort; tout comme si nous ne l'avions jamais ni connu ni aimé, il ne serait pas né. Tout ce qui existe, existe en nous, relativement à nous. Souvenez-vous que le petit prophète faisait de la métaphysique lorsqu'il était triste; j'en fais de même à présent. Mais enfin le mal de la perte d'Helvétius est le vide qu'il laisse dans la ligne du bataillon. Serrons donc les lignes,

aimons-nous donc davantage, nous qui restons, et rien n'y paraîtra. Moi qui suis le major de ce malheureux régiment, je vous crie à tous : Serrez les lignes! avancez! feu! rien n'y paraîtra de notre perte. Ses enfans n'ont perdu ni jeunesse ni beauté par la mort de leur père ; elles ont gagné la qualité d'héritières. Que diable allez-vous pleurer sur leur sort! Elles se marieront, n'en doutez pas ; cet oracle est plus sûr que celui de Calchas. Sa femme est plus à plaindre, à moins qu'elle ne rencontre un beau-fils aussi raisonnable que son mari, ce qui n'est pas bien aisé ; mais il est plus aisé à Paris qu'ailleurs. Il y a encore bien des mœurs, des vertus et de l'héroïsme dans votre Paris. Il y en a plus qu'ailleurs, croyez-moi ; c'est ce qui me le fait regretter, et me le fera peut-être revoir un jour.

Je n'ai pas le temps de répondre au baron ce soir ; chargez-vous de lui dire que j'ai reçu sa charmante lettre et l'ouvrage de Montami, dont je le remercie infiniment ; mais comme en fait de commissions il faut écarter toute espèce de présent, faites-moi la grâce de le lui payer, et je vous le rembourserai, à moins que vous n'ayez quelque argent à moi dans vos mains ; chose que j'ignore absolument, n'ayant aucun intérêt à le savoir.

Votre n° 80 ne m'est pas encore arrivé. Aimez-moi bien fort. Les raisons de m'aimer augmentent, comme vous voyez. Le temps me manque ce soir. Chargez-vous de faire parvenir la lettre que je vous enveloppe dans celle-ci ; elle n'ira pas bien

loin de votre porte. Bonjour ou bonsoir, car je ne sais pas quelle heure il est.

PRÉLIMINAIRE DES RÉPONSES.

Naples, 15 février 1772.

MA BELLE DAME,

La débâcle des lettres est enfin arrivée ce matin; je viens de recevoir en même temps deux n^os^ de vous, le 83 et le 84; une lettre de M^me^ de Belzunce, une de Nicolaï, une de M. Militerni, une du comte de Fuentes, et, par le courrier d'Espagne, je reçois en même temps l'Almanach royal de l'année, votre lettre avec le rêve tragi-comique, une lettre de Magaillon, et un vieux almanach. Je consacre ce jour au plaisir de lire, de relire, de savourer, de goûter, de mâcher même, et de sucer tout ce papier. Ainsi, par conséquent, je ne répondrai à personne, excepté à M. Diderot, dont j'ai reçu une lettre aussi. Prenez patience; je rougirais de ne répondre que deux mots sans esprit et sans sel à vos belles lettres.

Je ne vous dirai donc que ce qui concerne Gatti, dont vous me parlez dans votre lettre du 20 décembre. Lorsqu'il arriva ici, je le trouvai tellement épouvanté de l'état horrible dans lequel il disait avoir laissé la France, qu'il me paraissait résolu à quitter toute sa fortune, plutôt que d'y retourner. Il craignait les Jésuites, les dévôts, les ennemis de Choiseul, les médecins, tout enfin. Il

n'y a rien de plus injuste et de plus ridicule que de taxer Gatti d'ingratitude, s'il ne reparaît pas à Chanteloup. Personne n'ignore, à Paris, qu'il n'a envoyé à Florence que très-peu pour soulager sa famille. Tout son bien, toute sa fortune est en France. Qu'on le taxe donc de pusillanimité, d'étourderie, de prodigalité, à la bonne heure. Mais comment diable peut-on appeler ingratitude celle d'un homme qui, saisi de frayeur, abandonne tout ce qu'il a, tout le fruit de son travail de dix ans? Si on réussit à rassurer Gatti sur ses frayeurs, on lui rendra un grand service assurément, et soyez persuadée que c'est bien à son regret qu'il s'en est éloigné, comme quelqu'un qui a *l'ingratitude* d'abandonner sa maison et tous ses effets, parce que le feu y a pris. Je ne sais pas si les frayeurs de Gatti sont fondées ou non; vous pouvez savoir cela mieux que moi. Mais assurez-vous qu'il en est au point qu'il a trouvé qu'Helvétius a bien fait de mourir, et qu'il est mort très à propos; qu'il s'étonne fort que le reste de ses amis ne prenne pas le parti de mourir ou de sortir de France. Tel est l'état de Gatti. Heureusement pour lui, il inocule ici et gagne quelqu'argent. Il a reçu des lettres de M. de Nivernais, qui lui ont remis le calme dans l'esprit. De mon côté, je serais enchanté qu'il retournât en France, et qu'on continuât à lui payer ses gages et ses pensions; mais, à vous dire le vrai, je suis disposé à penser comme Gatti, qu'on n'en fera rien, et qu'il n'aura que des chagrins et des persécutions à essuyer. Il est Italien, il est ami

de Choiseul; en voilà assez, et même trop pour lui nuire.

Quelle est la dupe que nous connaissons tous, dont vous riez au coin de votre feu? Je n'ai jamais pu le deviner; il y en a tant de toutes les espèces! Est-ce un mari dupé par sa femme? Est-ce un amant dupé par sa maîtresse? Est-ce un ministre dupé par ses commis ou par son confrère? Enfin, je ne le devine pas.

Le compliment de l'abbé Batteux à M. Du Belloy est vrai et poli. Il est poli d'offrir les services de l'Académie à M. Du Belloy, qui en a grand besoin; il est vrai, puisqu'il dit que le Roi voyait M. de Clermont dans l'Académie, et l'Académie dans M. de Clermont. Cela veut dire qu'il voyait combien M. de Clermont était ridicule, inutile, plat, etc., en le voyant dans l'Académie, et combien l'Académie était inutile en y voyant M. de Clermont, *et ungue leonem*. Rien n'est plus vrai. Bonsoir.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M^me^ LA VICOMTESSE DE BELZUNCE.

Naples, 22 février 1772.

C'est à votre tour à présent, ma belle dame; maman attendra. Ah! la jolie lettre que vous m'avez écrite! Elle ne parlait que de morts, de massacres, de duels, et tout le monde se portait à merveilles. Je crois qu'il faudrait rétablir l'usage des

duels, à cause qu'ils ne font plus aucun mal; au contraire, ils dégagent la taille, donnent de la souplesse aux muscles, et font un exercice de gymnastique meilleur que le bal et le jeu de paume. J'aime à la folie la phrase de maman, que M. Grimm a remisé son prince; c'est un métier de fiacre que celui de gouverneur d'un prince. Nous avons ici le prince Auguste de Saxe-Gotha, qui n'est point prince; il est le meilleur enfant du monde. Au contraire, nous avons le duc de Glocester, vrai prince; il part après demain; je dîne avec les deux ce matin, ou, si vous voulez, ce soir; car on dîne ici à cinq heures, à l'anglaise.

Je voudrais être gai avec vous, et profond avec maman; mais je ne le puis plus, Naples m'a embêtisé. Gatti me charge de vous dire mille choses; il inocule des êtres qui ne valent pas la peine et les frais d'exister; aussi il perd son temps, comme vous voyez.

Je n'ai point reçu de lettres de France cette semaine; mais on débite ici de terribles nouvelles sur votre compte, c'est-à-dire sur le compte des Français; j'espère que rien n'en sera vrai. Je cherche dans ma tête si je ne trouverais rien à vous dire; non, en vérité, il n'y a rien.

Cependant, voilà encore du papier blanc que je pourrais salir; comment s'y prendre? Il y avait autrefois un roi et une reine; ce roi était fou, cette reine était reine. Cette reine voulait détrôner le roi; le roi fit enfermer la reine. Cette reine écrivit au roi son frère. Ce roi était bête, et ne répondit

rien à la reine. Cette reine en fut au désespoir. Ce roi son mari se jeta dans les bras de la reine sa mère; cette reine-mère était plus méchante que la gale; cette gale se communiqua à tous ses sujets; ce peuple de galeux détrôna le roi fou, comme étant incrédule. De là commença la persécution contre tous les incrédules, qui devint générale dans tout l'empire, et qui l'abattit entièrement; et ma chère vicomtesse alla se coucher, et s'endormit. Voilà ma tâche remplie. Bonjour.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, AU PRINCE HÉRÉDITAIRE DE SAXE-GOTHA, AUJOURD'HUI DUC DE SAXE-GOTHA.

Naples, 26 février 1772.

MONSEIGNEUR,

J'ai reçu la lettre dont il a plu à votre altesse sérénissime de m'honorer, et que le prince, votre frère, a bien voulu me remettre de sa propre main. Il faut être vrai, sur-tout avec les souverains, quand cela ne serait que pour la rareté du fait. Je ne sais pas décider si le séjour de son altesse m'a causé plus de plaisir que de peine. D'abord il a été le premier qui m'ait fait sentir tout le poids de la charge que j'occupe maintenant, puisque les chaînes qui me liaient à mon devoir m'ont souvent empêché de le suivre, et d'être toujours auprès de lui, comme je l'aurais souhaité. Les momens où j'ai pu le suivre n'ont pas été plus gais pour moi. Le regret de ne pas vous voir ensemble ici se faisait sentir

d'autant plus vivement à mon cœur, que le propos le plus fréquent, et, pour ainsi dire, le refrain de son altesse à chaque chose curieuse, belle ou remarquable qu'il voit, c'est cette exclamation *si favorite:* Ah! si mon frère voyait cela! Voilà les souffrances qu'il m'a causées. Le plaisir a été grand, je l'avoue, et sans doute aussi grand que l'honneur d'en être connu. Cette douce aisance dont j'ai pu jouir auprès de lui, grâce à son affabilité; cette liberté que j'avais de tout dire, grâce à ses lumières et à ses talens; ce souvenir tendre de votre altesse que sa vue m'a causé, voilà mes plaisirs. Je vous laisse, monseigneur, à juger laquelle des deux sensations aurait dû l'emporter. J'en puis d'autant moins juger à présent avec impartialité, qu'écrivant cette lettre après avoir pris congé de lui, je ne sens que le chagrin très-vif de le voir s'éloigner. Tout autre sentiment se tait à présent en moi.

Il m'a promis qu'il vous assurerait de mon attachement inviolable, de ma profonde vénération, et j'ose même dire de mon amour pour vos éminentes vertus. C'est tout ce qu'il pouvait m'adresser de plus consolant à son départ. Il est donc superflu que je répète ici que je suis avec le plus profond respect,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

le très-humble, obéissant
serviteur, etc. etc.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M^me^ D'ÉPINAY.

(Réponse aux n^os^ 83 et 84.)

Naples, 29 février 1772.

MA BELLE DAME,

Après la débâcle vient la sécheresse. Voilà deux semaines que je ne reçois rien de Paris. Il faut pourtant que je réponde à cette lettre arrivée par deux courriers, et qui avait été à Madrid. Elle contenait un rêve en forme de dialogue écrit très-délicatement, très-naïvement, plein de bonnes choses, d'idées vraies et de souhaits impossibles. Je n'ai qu'une difficulté à faire à vos raisonnemens; je conviens que l'étude de l'histoire est nécessaire à l'acteur, pourvu toutefois cependant que l'auteur de la pièce l'ait entendue lui-même, en ait observé les mœurs, le siècle, le costume; mais s'il n'en a rien fait lui-même, comme cela arrive presque toujours, l'acteur serait mille fois plus embarrassé s'il connaissait l'histoire.

Si un malheureux qui aurait lu *Garzilias* voulait jouer Alzire, au diable s'il pouvait prononcer un seul mot du rôle de Zamore, qui est si savant, ou de celui d'Alzire, qui dispute sur la religion aussi joliment que Voltaire. Alvarez et Gusman sont deux grands d'Espagne, aussi beaux que le prince d'Orange et le duc d'Albe, au lieu d'être deux pirates, vrais forbans de mer, tels qu'étaient Cortez et Pizarro. En vérité, ma belle dame, il me paraît que l'ignorance des auteurs a engendré l'ignorance des

acteurs; et de ces deux ignorances a procédé l'ignorance des spectateurs, qui n'a été ni créée, ni engendrée, mais qui procède des deux. Voilà une trinité d'ignorances qui a créé le monde théâtral. Ce monde n'existe qu'au théâtre. Les hommes, les vertus, les vices, le langage, les évènemens, le dialogue du théâtre lui sont particuliers. Il s'est fait une convention parmi les hommes que cela serait ainsi, que le théâtre aurait ce monde, et on est convenu de juger cela beau. Les raisons de cette convention seraient difficiles à trouver; l'acte en est fort ancien, et il n'a pas été insinué au greffe. J'ai bien peur qu'on soit convenu de trouver Lekain bon et parfait; on ne peut pas revenir contre une convention et une transaction en forme. Au reste, je crois que les causes qui ont produit cet éloignement de la nature qu'on a fait dans le théâtre, au point de créer un monde entier tout à fait nouveau, a été la difficulté de s'approcher de la vérité, en regardant son langage vulgaire et avec la loi de ne pas y placer les évènemens modernes.

On fait une bonne comédie, vraie au dernier point, parce qu'il est permis d'y représenter le coc.... arrivé dans la semaine même; la querelle entre mari et femme, arrivée dans le mois; la ruine d'un joueur, arrivée dans l'année; mais s'il ne vous est pas permis de rendre en tragédie ni la chute du duc de Choiseul, ni même celle du cardinal de Bernis, comment peut-on peindre la vérité? Si vous mettez sur le théâtre Thémistocle et Alcibiade, à l'instant je m'aperçois qu'ils ont parlé grec,

et qu'on les fait parler français; qu'ils étaient citoyens d'une république, et qu'on est à Paris, qui n'est pas une république, à ce que dit l'*Almanach royal*. Je renonce donc à l'espoir d'une tragédie vraie, et je consulterai mon acteur pour avoir les postures les plus pittoresques, la voix la plus terrible, la démarche la plus chargée, les passions les plus outrées. Chaque fois qu'en faisant une grimace il est applaudi, je lui conseillerais de faire le lendemain une véritable contorsion, et de tâcher de se faire bien payer, de faire la cour à toutes les dames qui le lui demanderont, et demander à la faire à toutes les actrices qui paraîtraient vouloir le lui refuser. Voilà l'éducation de mon Emile-Lekain le jeune; voyez comme nous sommes peu d'accord. Mais si nous l'avions été malheureusement, je n'aurais eu rien à vous mander, sinon que je vous adore toujours. Le prince de Saxe-Gotha est parti. Adieu; aimez-moi.

A la même.

(Réponse au n° 85.)

Naples, 7 mars 1772.

MA BELLE DAME,

Combien de fois faut-il donc que je vous mande qu'il ne faut pas qu'on m'envoie des lettres dans le paquet du ministre, parce que je les reçois plus tard, et que je les paye plus cher? Vous les donnez à Magaillon. Ce cher Magaillon, qui veut absolu-

ment voir ma banqueroute, au lieu d'envoyer ces lettres à son ami Azara, agent d'Espagne à Rome, qui pourrait me les envoyer ensuite, sans que cela me coûtât presque rien, il me joue le tour de les envoyer à Tannucci. Cela me met de très-mauvaise humeur, et cette lettre s'en ressentira.

Je vous remercie de m'avoir mandé le titre de *Junior* (1) qu'avait le duc de La Vauguyon, cela enrichit mon érudition; il répond à celui de prince héréditaire, que nous avons à présent, comme celui de seigneur signifie le prince régnant. Pour celui d'avoué, *advocatus*, il est bien connu. La terre sur laquelle il prend ce titre appartiendra à quelque église. Le mot du *dindon* est excellent, et l'histoire de M^me^ Cardinan est singulière; elle prouve du moins que toutes les têtes tournent à présent à Paris, et qu'on ne s'y reconnaît plus.

Je vous prie de vous informer si le jeune vicomte de Montboissier est revenu à Paris de son voyage; et si il l'est, faites-le avertir que je lui écris ce soir une lettre par la poste, fort intéressante, au sujet d'une boîte de médailles antiques que je lui ai confiée, et que j'en attends la réponse. Le baron de Gleichen s'est arrêté quelque temps à Rome, ensuite à Florence; il est à présent à Gênes. L'emploi de commissaire plénipotentiaire auprès du duc de Wirtemberg, que sa cour lui destinait, est fort lucratif et fort ennuyeux. Il est plus facile

(1) D'après les médailles antiques, *Junior* était le titre des princes associés à l'empire par leurs pères.

de s'enrichir que de s'amuser, dit M. Freeport. Ainsi, je ne sais ce qu'il fera.

Gatti retournera à Paris, puisqu'on le veut absolument; cela fera grand tort à notre inoculation, et cela me fâche terriblement, car il se plaît à Naples, et je me plais à l'y voir.

Puisque Grimm doit venir en Italie, je renonce aux souhaits d'une peste; mais c'est bien à regret, et uniquement à son égard.

Je suis bête ce soir, car je le deviens de jour en jour davantage. Aimez-moi; portez-vous bien. Mandez-moi force nouvelles et bons mots. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 86.)

Naples, 14 mars 1772.

MA BELLE DAME,

Voilà votre n° 86 qui arrive dans la minute; il m'enchante, il me console, il me rappelle Paris; et vous et mes amis, vous vous étonnez que je soupire après vos lettres! Votre fils achève donc son éducation? A la bonne heure. Il ne faut désespérer de rien; et, dans ce monde, le meilleur de tous les mondes impossibles, tout est pour le mieux. Car (*nota bene*) le mieux est une chose qui n'existe que dans notre tête, puisque c'est l'idée d'un rapport, et on en a fait le pivot de toute la physique d'un monde entier qui est hors de nous. Quels butors que les métaphysiciens! Mais qu'est-ce que ma réflexion sur l'optimisme a de commun avec

votre fils? C'est que ma réflexion est belle, neuve, grande, et que je n'ai point voulu la perdre. Je l'ai placée hors de propos. Mais revenons à nos moutons.

Le prince de Gotha est charmant; nous avons été infiniment épris l'un de l'autre; et à vous parler franchement et en secret, je l'aime encore plus que son frère; il a cœur, esprit, enjouement parfaits. Dans ma chère patrie, il n'a point réussi; tant mieux pour lui, tant pis pour elle. Il s'est rencontré avec le duc de Glocester, qui joue parfaitement le souverain mal élevé, et lui n'est qu'un particulier bien élevé; ainsi l'autre l'a éclipsé, car il répondait mieux à l'idée qu'on a des souverains, et que ma nation, incapable de goûter, ne fait que sentir. Il n'y a que sur l'article générosité que le prince, dans sa médiocrité, a mieux fait les choses que le duc dans sa gueuse dignité; car il était pauvre, quoique Anglais et souverain.

Nous avons établi une correspondance, le prince Auguste et moi; j'ai écrit une lettre en réponse à celle de son frère, et une au prince, qui m'a écrit de Rome; ces lettres mériteraient (amour propre à part) toutes les deux de n'être pas brûlées. Si Grimm peut en arracher des copies, vous les verrez; pour moi, je n'en ai conservé aucune. Je rougirais de vous envoyer les copies de celles du prince Auguste, car elles sont trop flatteuses pour moi; mais vous verriez qu'elles sont très-bien écrites et tournées très-agréablement. Enfin, c'est un garçon aussi aimable qu'estimable. Je lui ai communiqué

quelques lettres de vous ; il pensa crever de rire sur votre expression que Grimm avait *remisé* son prince à Darmstadt.

Gatti doit inoculer, ce carême, la moitié de notre noblesse principale ; de grâce, empêchez qu'il ne reçoive des lettres de Paris qui le rappellent brusquement ; ce serait un très-grand mal pour notre nation, qui se prête de très-bonne grâce à l'inoculation, par la confiance qu'on a en lui. Les choses tournent de façon que je ne serais pas étonné de voir que, dans peu de mois, le souverain se déterminât à se laisser inoculer. Les courtisans qui l'environnent et qui paraissent les plus contraires pour lui faire sa cour, sont les premiers à offrir leurs enfans à Gatti, et le médecin du roi (contraire à l'inoculation) lui fera inoculer sa fille unique, qui est déjà nubile : voilà toutes nos nouvelles.

Je vous remercie de la méthode que vous m'avez apprise pour opérer le miracle de la *hemorroïsse*. Je suis prié ce soir à un concert de vieille musique ; cela m'empêche d'allonger ma lettre. Remerciez le baron de la traduction de Juvénal qu'il m'a envoyée. Que sait-on ? cela pourra me faire faire des notes sur Juvénal ; mais il n'est pas Horace à beaucoup près. C'est Robé à côté de Voltaire. Il a le feu de la criaillerie ; il n'a pas la délicatesse du goût. Mais bonsoir. J'allais m'enfourner dans une dissertation entre Juvénal et Horace.

Aimez-moi donc ; portez-vous bien. Point de dyssenterie ; elle n'est pas du bon ton ; des vapeurs plutôt. Quelques migraines par-ci par-là, et des

nerfs bien agacés; voilà tout ce que je vous permets d'avoir.

Les cardes ne me sont jamais parvenues; je crains bien qu'elles ne soient noyées, car il y a eu force naufrages. Tant mieux, puisque j'ai encore de l'argent à Paris; je n'en savais rien, en vérité. Tout ce que je savais, c'est que je n'en ai point à Naples.

Soyez attentive, s'il paraît de nouveaux Voyages; c'est mon unique lecture à présent; je tâche de m'expatrier autant que je puis. Croiriez-vous que j'ai lu Anquetil, sans en laisser un seul mot? Cela est incroyable. Il a été chercher la Bible de Zoroastre aux Indes, et en a rapporté le bréviaire. Bonsoir.

A la même.

Naples, 21 mars 1772.

MA BELLE DAME,

Je n'ai point de vos lettres cette semaine. Si vous étiez une personne bien portante, cela ne m'inquiéterait point; mais vos lettres parlent toujours de maladies, et votre dernière vous peignait bien souffrante. Qu'avez-vous donc? Vous portez-vous bien? L'apprentissage de votre fils vous aurait-il coûté d'autres chagrins? Parlez donc.

Pour moi, je n'ai rien à vous dire; je suis triste et maussade. Il vaque un emploi auquel je pourrais prétendre. Il donne plus d'argent et de considération que celui que j'ai; mais il donne plus de travail et d'ennui. D'ailleurs il est fort sollicité; et

notre usage est, lorsqu'on prétend à une place, de faire tout le mal possible à ses compétiteurs, de les calomnier, les dénigrer, de leur faire tout, à cela près qu'on ne les assomme pas. Je ne sais à quoi me résoudre; je ne sais où tourner mes pas. Si je le demande, je m'expose à tous ces maux; si je ne me mets pas sur les rangs, on n'en croira pas moins que je manœuvre en secret, et on me fera tout autant de mal, et on me causera les mêmes chagrins que si j'avais sollicité. D'ailleurs il faut avancer une fois, il faut arriver au travail et à l'ennui; autant vaut commencer dès à présent. Arrive une autre pensée qui dit : Il faut retarder les maux inévitables. Si je puis encore jouir du repos de l'oisiveté, de l'oubli, pourquoi me presser d'en sortir? Voilà l'état actuel de mon esprit. Vous voyez que j'ai raison d'être triste et bête. Ah! la vilaine chose que l'ambition! mais le moyen de n'en pas avoir, lorsque le monde croit que vous en avez? Cette opinion publique suffit à causer autant de maux que l'ambition même.

Pour me distraire, j'élève deux chats, et j'étudie leurs mœurs. Savez-vous que c'est une science et une étude toute nouvelle? Il y a des siècles qu'on élève des chats, et cependant je ne trouve personne qui les ait bien étudiés. J'ai le mâle et la femelle; je leur ai empêché toute communication avec les chats du dehors, et j'ai voulu suivre leur ménage avec attention. Croiriez-vous une chose? Dans les mois de leurs amours, ils n'ont jamais miaulé; le miaulement n'est donc pas le langage

de l'amour des chats, il n'est que l'appel des absens. Autre découverte sûre. Le langage du mâle est tout à fait différent de celui de la femelle, comme cela devait être. Dans les oiseaux cette différence est plus marquée. Le chant du mâle est tout à fait différent de celui de la femelle; mais dans les quadrupèdes, je ne sais pas que personne se soit aperçu de cette différence; en outre, je suis sûr qu'il y a plus de vingt inflexions différentes dans le langage des chats, et leur langage est véritablement une langue; car ils emploient toujours le même son pour exprimer la même chose. Je ne finirais point, si je vous disais toutes mes observations; mais par cet échantillon, vous voyez que je serai bientôt l'historiographe de Naples. Voilà mes peines et mes amusemens. Au surplus, je ne fais rien.

Gatti se porte bien, inocule, gagne de l'argent et le méprise, se tourmente de ce qu'on le chérit, et voudrait être un gueux cochon; mais il n'a pas la force de l'être.

De grâce, dites de ma part à mon cher marquis de Mora que je suis couvert de honte de n'avoir pas répondu à sa lettre; mais il suffit que vous lui montriez celle-ci pour lui prouver à quel point la source de mes idées est tarie. Que pouvais-je lui écrire? L'histoire des chats. Je ne retiens pas les platitudes que j'entends dire; mais elles suffisent pour m'empêcher de dire des choses qui ne soient pas aussi plates que tout ce qu'on me dit. Mille choses à tous mes amis. Quelle belle journée d'avoir une bonne lettre de moi vous perdez! J'au-

rais la plus grande envie de vous écrire; mais quoi? que je vous aime et vous aimerai toujours.

A la même.

(Réponse au n° 87.)

Naples, 28 mars 1772.

MA BELLE DAME,

Je me garderai bien de lire à M. Gatti le petit article qui le concerne dans votre n° 87; ce serait un meurtre. Aucun de ses amis ne lui pardonnerait d'avoir perdu un millier de louis à gagner, dans trois mois, de gaîté de cœur. Si vous voyiez avec quelle rapidité l'inoculation gagne ici, vous seriez étonnée, et vous vous récrieriez: Ah! quel peuple barbare! comme on voit que les connaissances n'ont point gâté les lumières de la raison naturelle! Si vous voyiez comme les mères offrent leurs enfans à inoculer par une tendresse mêlée de stupidité, cela vous paraîtrait bien curieux. De tous les raisonnemens qu'on faisait à Paris contre l'inoculation, il ne s'en fait pas un ici. Le seul qu'on entend quelquefois, c'est que cela paraît à plusieurs s'opposer à la destinée, et empêcher la toute-puissance divine. Ah! qu'il est vrai que le fatalisme est le seul système convenable aux sauvages! et, si on entendait le langage des animaux, on verrait qu'il est le seul de toutes les bêtes. Le fatalisme est le père et le fils de la barbarie; il en est enfanté, et il la nourrit ensuite, et savez-vous pourquoi? C'est qu'il est le système le plus paresseux, et par conséquent

le plus convenable à l'homme. Aucun Napolitain ne s'avisait d'envoyer chercher M. Gatti; mais puisqu'il y est, on le fait inoculer. Voilà les nouvelles de ma ville, et des réflexions à moi tout seul.

Je vous remercie de la recette du vin anti-scorbutique que vous m'avez envoyée; mais je ne suis pas malade, je ne l'ai pas encore pris, et, si je le prends, c'est pour réveiller mon appétit, car autrefois il me fit cet effet-là. Si vous avez un vin anti-ennuyeux, envoyez-le moi vîte, c'est-là le secret qui peut me sauver la vie, car je m'ennuie à périr. Lorsque je vous ai mandé que la conservation de ma vie dépendait du vin anti-scorbutique, je badinais; et si vous aviez vu mon visage, vous vous en seriez aperçue; mais voilà le mal des lettres. J'espère qu'un jour viendra qu'on enverra les lettres avec son portrait à la tête, pour servir à l'intelligence de plusieurs mots obscurs.

J'enverrai au baron des estampes, et nous serons quittes de tout.

Je ne crois pas que la lettre sur le voyage de M. Anquetil soit grand'chose. Anquetil est ce que doit être un voyageur, exact, minutieux, incapable de former aucun système, incapable de s'apercevoir si une chose est utile ou inutile. Voilà comme il faut amasser; trier est une autre affaire. J'ai trié, moi, son livre, et j'ai trouvé que l'histoire a beaucoup plus souffert en Asie que chez nous; on ne peut plus faire aucun cas de leurs antiquités; tout est fable. Ils n'ont aucun écrivain qui passe le onzième siècle. Ainsi, tout ce Zoroastre est

un rêve. Le *Zend-avesta* ne ressemble pas plus à la bible de Zoroastre, que notre bréviaire aux ouvrages de Moïse (1); il est même rempli de christianisme et de mahométisme, tant il est moderne ! Je crois le *Zend-avesta* un ouvrage du douzième siècle, et les autres encore plus modernes. Je commence à croire que les antiquités indiennes et chinoises ne vaudront pas davantage.

Gleichen était à Gênes; Saxe-Gotha, je ne sais pas où. Donnez-moi toujours des nouvelles de Paris. Aimez-moi; portez-vous bien, et laissez-moi quitter cette lettre, car j'ai beaucoup à faire. Bonsoir.

A la même.

(Réponse aux n^os^ 89 et 90.)

Naples, 11 avril 1772.

MA BELLE DAME,

Voici le produit d'une nuit veillée et mal employée, et l'effet de votre n° 89. J'avais besoin de m'occuper fortement pour me distraire du chagrin, de la rage et du dépit que m'a causés une étourderie affreuse de Magaillon, qui, peut-être, me coûtera 200 liv., outre les chagrins, la dérision et l'insulte. De grâce, je vous prie, lorsque vous le verrez, de le battre bien fort, de le souffleter même; et il est encore trop heureux que je choisisse une main si belle pour me venger.

(1) Cette opinion de Galiani sur Anquetil et sur sa découverte, paraîtra sans doute bien hasardée; mais souvent ses critiques ne valent pas mieux que ses éloges.

Je n'ai pas eu la force de copier mon Dialogue; je me suis fait aider par mon copiste, qui, n'ayant jamais écrit le Français, et ne l'entendant point, a sauté des mots entiers.

Les cardes sont arrivées, et me coûtent un louis en tout; les frais du transport sont horribles.

Ah çà! bonsoir; je n'en puis plus d'écrire. A huitaine. Je répondrai à la *chaise de paille*.

Ce n'est pas vous qui êtes la cause de l'étourderie de Magaillon, quoique les livres qu'il m'a envoyés viennent de vous. C'est bien lui qui, après trois ans, ne veut pas absolument entendre la situation où nous sommes; est-il possible qu'il ait la tête si dure? Est-il imbécille à ce point-là? De grâce, battez-le, la rage me reprend.

A la même.

(Réponse au n° 91, du 28 mars.)

Naples, 25 avril 1772.

MA BELLE DAME,

Ce n'est pas dans l'histoire de l'abbé Camdon seulement que je trouve l'espoir du retour de mes dents. Avez-vous oublié la chanson où tout revenait, jusqu'au puc.....? Eh bien! c'est dès-lors que j'espère remettre mes dents, comme cette fille sage. Cependant, si l'histoire de l'abbé Camdon est vraie, il faudrait bien éclaircir ce phénomène curieux; savoir si dans son enfance il avait quitté ses dents de lait, ou si cette remise des dents n'est qu'un retard d'une végétation qui aurait dû se faire

à six ans, et qui s'est faite à soixante; savoir si à l'âge de vingt-cinq ans, il avait mis les dernières dents de sagesse; savoir si, à présent qu'elles sont revenues, il a remis les dents de sagesse aussi pour la seconde fois; tout cela mérite vérification, et les Académies ne feraient pas mal d'en parler.

Je vous remercie de la feuille de Diderot; elle est digne de lui, et ne ressemble en rien à mon Dialogue; mais il écrit à côté des dames parisiennes, et moi j'écris à côté des dames napolitaines. Il trempe sa plume dans l'arc-en-ciel, et moi je la trempe dans la thériaque. Son écrit ressemble à un paon, le mien à une chauve-souris. Tel est l'homme; toujours diaphane; il croit être quelque chose en lui-même, il n'est rien qu'une transparence. Il est bon que je vous avertisse que la lettre qui accompagne ce malheureux paquet de deux cents francs, contenant la précieuse histoire de Siam, par l'archevêque Turpin, ne m'est point donnée, non plus que le paquet. Ainsi donc, si vous vous souvenez de m'avoir écrit quelque chose d'important, il faut me le mander de nouveau. Je n'ai point de lettre de vous cette semaine. Apparemment vous m'aurez écrit par la poste. Dieu accompagne cette missive!

Gatti me quittera dans dix ou quinze jours. Je crois qu'il retournera en France; il fait la plus grande des sottises, selon moi; il paraît y retourner par intérêt, et point par reconnaissance. Il trouvera le monde changé tout à fait; ainsi il ne gagnera pas du côté de l'intérêt, et sera navré de chagrins.

Je n'ai point de verve ce soir. Aimez-moi. Envoyez-moi vîte des gens de ma connaissance; je m'ennuie à périr sans eux. Adieu. Envoyez-moi Mora; et pourquoi n'emmènerait-il pas avec lui Magaillon? Il a besoin d'un mentor; et où trouver un mentor plus complaisant et plus corrompu? Adieu encore.

A propos, j'oubliais le meilleur. J'ai un cor à un pied qui me fait enrager. J'ai été une fois guéri à Paris par un emplâtre appliqué par un secrétiste que la baronne et Mme Helvétius m'avaient fait connaître, et j'en ai été guéri pour quatre ans. Si vous pouviez dénicher cet homme et cet emplâtre, ce serait un trésor pour moi. Voyez, je vous recommande mes corps et mes âmes; car j'en ai plusieurs. Soyez ma rédemptrice.

A la même.

(Réponse au n°. 92.)

Naples, 9 mai 1772.

MA BELLE DAME,

Enfin, il est arrivé le cas tant soupiré, qu'une lettre de vous ne m'a coûté que trois sous; je n'ai pas pu reconnaître par le timbre le chemin qu'elle a fait; mais c'est assurément la bonne route qu'elle a prise : il est vrai qu'elle arrive quelques jours plus tard; mais cela importe bien peu. Il suffit que vous le sachiez, afin que dans un cas bien pressé, qui n'est guère vraisemblable, vous m'écriviez alors en droiture par la poste. En attendant, réjouissons-nous

d'avoir trouvé le moyen de nous parler à trois sous le demi-dialogue.

Je vais obéir aux ordres de M. le baron de Grimm. La mode introduite par l'empereur et le grand-duc, est suivie à présent par tous les souverains dans leurs voyages; c'est de paraître toujours en uniforme militaire. Voïci la garde-robe du prince Auguste de Saxe-Gotha, et du duc de Glocester. Les uniformes de leur régiment, habits de deuil, selon les saisons, de beaux fracs pour marcher à pied, monter à cheval, courir la poste, etc. Vous voyez bien que cela tient bien peu de place dans les malles. Les Anglais qui ne sont point militaires, voyagent en deuil de la mort de Guillaume-le-Normand, conquérant de l'Angleterre. Madame l'électrice de Saxe, qui vient de nous quitter, avait toute sa cour en deuil de même, mais cela est bien mesquin.

Voici donc ce que je conseille à M. le baron. Il faut qu'il ait un uniforme de cour, soit d'officier, soit de chambellan, et, au pis aller, il prendra l'uniforme d'Arlequin, baron suisse; car je ne sais pas si les barons du Saint-Empire en ont: avec cela, il aura des habits de deuil à tout évènement, et enfin, il aura de belles chenilles pour courir les rues le matin. Mais sur-tout il faut avoir l'esprit d'imaginer qu'on se fait à l'occurrence, dans une ville quelconque d'Italie, un très-bel habit magnifique en vingt-quatre heures, à meilleur marché qu'à Paris, et aussi bien fait sans contredit. Vous ne sauriez imaginer combien le défaut de cette

courte réflexion couvrit de ridicule ici milord Schelburne, secrétaire-d'état de la Grande-Bretagne, et homme à seize mille guinées de revenu. Il vint ici avec son mesquin habit de deuil à l'anglaise, et il n'en avait point d'autre. Il arriva que, dans ce temps, on déclara ici la grossesse de la reine, et il y eut gala extraordinaire pendant trois jours. Il eut la bassesse d'esprit de ne pas se laisser présenter au roi, de n'aller nulle part, et de s'enfermer chez lui, prétextant une maladie, pour ne pas dépenser vingt louis à se galoner. Il était mon ami; j'en fus si honteux pour lui, que je renonçai à son amitié. Ainsi, il faut compter le cas d'un habit magnifique, comme un évènement extraordinaire, tel que celui de se casser une jambe, qui peut arriver en voyage, et il faut y être préparé d'avance, mais n'en point avoir avec soi; car on ne saurait deviner la saison dans laquelle ce malheur arrivera. Je crois avoir satisfait pleinement la demande de Grimm. J'ajouterai que, s'il a de la place, il pourrait avoir dans sa malle un habit de velours noir, avec une veste d'étoffe en or ou en argent, qui lui servira en carême, car c'est une espèce d'uniforme des saints jours de deuil, même pour les militaires. Au surplus, il sait que la cour de Vienne a aboli les galas; ainsi Milan et Florence n'en ont point. Gênes, Venise, Rome n'en ont jamais; nous en avons; mais notre roi ne quitte jamais l'uniforme de sa brigade, et il déteste les beaux habits. Si M. le baron me demande ce qu'on fait ensuite d'un bel habit qu'on a eu le malheur

d'être obligé de faire, répondez-lui qu'on en fait ce que cette dame croyait qu'on faisait des vieilles lunes, toutes les fois qu'on avait de nouvelles lunes. On le jette, on le donne à perte, ou on l'emporte, si on a de la place. Parlons d'autre chose.

Dites à vos savans, de ma part, qu'ils ont tort. Un seul coup-d'œil sur les médailles antiques leur aurait appris que *Junior* est le titre des princes associés à l'empire par leurs pères. Ils trouveront *Licinius Junior*, *Constantinus Junior*, *Valentinianus Junior*, etc., etc.; mais ce n'est pas ma faute si on ne sait rien de vieilles choses dans une ville, où l'on n'aime que les nouveautés.

Gatti est parti, il y a trois jours, et son départ m'a sevré de Paris. J'attends M. de Breteuil avec impatience.

Pour ce soir, vous n'en aurez pas davantage de moi. Achevez vos rideaux, meublez bien votre maison de campagne, et ayez-y un lit pour moi. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 93.)

Naples, 23 mai 1772.

MA BELLE DAME,

Votre lettre du 2 a été pour moi un gouffre de méditations morales et philosophiques. Je suis tout comme le petit prophète de Beomishoroda, je fais de la métaphysique quand je suis triste.

Je trouve que l'estime des autres en nous est comme l'ipécacuanha, un sentiment qui nous ré-

volte naturellement ; nous l'avalons par force, et notre estomac est prêt à le rejeter le plutôt possible. Je trouve ensuite que l'admiration est une chose très-différente de l'estime ; on admire un danseur de corde sans l'estimer. On estime M. de Mairan, sans l'admirer ; l'admiration est un sentiment pour lequel nous avons du goût et du penchant ; il ne nous révolte point ; il nous plaît, et même beaucoup trop. Ainsi les hommes estiment moins qu'il ne faudrait, et admirent les autres plus qu'il ne faudrait. Mais pourquoi cela ? Cherchons-en la raison. C'est parce que nous nous estimons toujours nous-mêmes, et nous ne nous admirons jamais. Le danseur de corde fait ses tours avec tant d'aisance et de dextérité naturelle, que, s'il a quelque étonnement, c'est de voir que les autres n'en font pas autant. Ainsi intérieurement il ne saurait s'admirer jamais ; mais il s'estime. L'admiration est un effet de la comparaison de la force ; l'estime vient de la comparaison de la raison. Or, tout homme croit constamment avoir plus de raison qu'aucun autre ; mais tant qu'il ne l'a pas essayé, il croit avoir moins de force, de dextérité et de talens qu'aucun autre. Cette crainte de faiblesse est ce qu'on appelle *mauvaise honte*, qui n'empêche pas la haute estime de soi-même. Ainsi une demoiselle à quinze ans, qui, par mauvaise honte, ne sait pas faire la révérence, croit avoir assez de raison pour juger définitivement que l'état de religieuse vaut mieux que celui de femme mariée, et vous ne lui persuaderiez jamais qu'elle a tort.

Si vous, ma belle dame, m'estimiez autant que vous m'admirez, vous n'auriez pas écrit le n.° 90. Pourquoi croire tout de suite que j'étais en colère contre Magaillon ? Vous qui m'appelez profond, sublime, etc., trouvez-vous que ce fût d'une sublimité au-dessus de ma tête, de deviner que Magaillon ne pouvait avoir aucun tort ? Ne m'aviez-vous pas mandé qu'il avait trouvé un moyen pour m'envoyer des voyageurs ? N'en avais-je pas fait l'essai sur l'Almanach royal ? N'avais-je pas, dès lors, prévu et prédit ce qu'il en arriverait ? Mais vous lui avez écrit des sottises, me direz-vous. Eh oui. Eh bien ! n'ai-je pas reçu de lui précisément la réponse que je voulais avoir ? J'ai donc bien fait, et je me suis bien conduit. Un peu plus d'estime de moi vous aurait persuadée que je ne pouvais pas écrire autrement, et que même, à présent, je ne puis pas m'expliquer plus ouvertement sur la nature de cette étrange affaire. Estimez-moi ; laissez-moi faire, et cependant jouez votre rôle ; vous et le chevalier, de me gronder, de me menacer même d'une rupture (mais n'en faites rien) ; c'est le jeu et le reste de la tragédie. Or, n'en parlons plus pour le présent. Jusqu'à cette heure, j'en suis quitte pour la peur, et pour le risque d'avoir été obligé d'imiter La Condamine, qui fit, en Angleterre, un appel à la nation anglaise et à tout l'univers, pour une aventure qu'il croyait étrange, et qui ne lui coûta que douze livres, pendant que la mienne a pensé me coûter deux cents livres.

A propos de La Condamine, de quoi s'avisait

Magaillon de l'aller voir? Je trouve sa visite bien plus extraordinaire que tout le reste de son aventure excrémentaire. Que de fous *rires* en aura fait le baron (j'entends le baron de Grimm), auquel il faudra chercher un nom pour le distinguer du véritable baron; car le véritable amphitrion est celui chez qui l'on dîne, et le baron de Grimm ne donne pas à dîner, à ce que je sache, mais il va dîner chez les autres.

Votre lettre est arrivée avec celle de madame votre fille; heureusement j'ai ouvert la vôtre la première; ainsi, j'ai appris la guérison avant que de savoir un mot de la maladie. Vous voyez que le retard des postes est quelquefois bon à quelque chose. D'ailleurs vos lettres, à présent, sont d'un bon marché étonnant; elles ne coûtent que trois sous. Ainsi, il faut supporter, en grâce du bon marché, quelque chose; mais je voudrais bien savoir le chemin qu'elles font; en vérité je l'ignore. Je crois qu'elle viennent de Rome par le courrier de l'Espagne. Vous auriez pu me dire quelque chose sur mon Dialogue féminin. Vous devriez admirer la promptitude de l'accouchement, et surtout la vivacité du souvenir que je conserve de Paris et des cercles où je vivais; en vérité ce Dialogue n'a pas le ton d'une personne qui ne vous a pas vu depuis trois ans complets; on croirait que j'ai soupé le soir avec vous, le marquis, Grimm et consorts, et qu'en rentrant chez moi je l'ai écrit. Telle est la force de la passion que j'ai pour Paris, pour vous, pour mes amis, dont Magaillon est du nom-

bre; s'il ne m'entend point, s'il ne me plaint pas, est-ce ma faute ?

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M^me^ LA VICOMTESSE DE BELZUNCE.

Naples, 30 mai 1772.

MADAME,

Point de lettres de maman cette semaine, ainsi c'est votre tour à présent, et c'est à votre épître que je dois répondre (je dis épître plutôt que lettre, parce qu'elle ressemble à celles de saint Paul, étant sans date de lieux, ni de temps). Voilà ce qui est commode; on ne peut pas me reprocher d'y avoir répondu trop tard. Autre ressemblance à celles de saint Paul : elle est pleine de métaphores terribles. J'y vois une fièvre boudée, reçue avec une mine de chien; et tout cela est aussi hébraïque que la vision du petit prophète, baron du Saint-Empire, et, par la grâce de Dieu, sans baronne et sans baronie. Dernière ressemblance : elle m'attriste pour le présent sur la santé de maman, et ne m'égaie que par des espérances éloignées.

Pour répondre, j'aurais dû vous faire un petit conte bleu; mais, en vérité, je suis abruti; vous n'en voulez rien croire, eh bien! vous l'éprouverez. Ce qui pourrait me rétablir dans la réputation du public, c'est l'*Histoire des chats*, à laquelle je travaille à présent. D'après mes observations, je trouve chez les chats la polygamie autorisée de

temps immémorial; je trouve aussi que l'accouplement est défendu pendant la grossesse; mais il ne l'est pas pendant l'allaitement des petits; cela me prouve qu'on peut coucher avec une nourrice, *tutâ conscientiâ*, malgré l'opinion de *Jamburin*, d'*Azorius*, de *Sanchez*, tous jésuites qui soutiennent le contraire. Je trouve enfin que les honneurs de la galanterie des chats, et l'hommage dû aux dames, sont de leur céder le pas et de les faire marcher devant, de façon que la queue de la chatte doit, de temps en temps, frapper légèrement le museau du chat; d'où je conclus qu'au lieu de donner le bras aux dames, nous devrions relever la robe des dames, et, par intervalle, les mordre au c..; elles devraient alors se retourner, et nous souffler au visage. Dorénavant je ne ferai ma cour aux dames que d'après ces principes. Dressez-vous à cette méthode pour le temps que je reparaîtrai sur l'horison de Paris; le temps viendra, et dans peu d'année, si la mort suit sa règle, et qu'elle ne me tue pas avant ceux qui sont plus âgés que moi. Mais que dira-t-on, à Paris, de moi, en me voyant sans dents tout à fait? Ne trouvera-t-on pas ma mine ridicule? J'en laisserai juger au baron de Grimm, lorsqu'il viendra; et s'il me conseille de reparaître avec ma mine raccourcie de deux pouces, je reviendrai à Paris. Le papier est fini. Bonsoir.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A Mme D'ÉPINAY.

(Réponse au n° 94.)

Naples, 6 juin 1772.

MA BELLE DAME,

Votre lettre du 16 mai porte la date de Naples, au lieu de celle de Paris. Vous êtes donc à Naples; je prends cela pour un très-bon augure, et j'espère que cela se vérifiera. Vous me dites que je n'ai pas de bonnes raisons pour être ici, hormis l'ambition. Ah! que cela est loin du vrai! Vos propos me prouvent de plus en plus ce que j'ai toujours cru, qu'un Français, quelqu'esprit qu'il ait, ne saurait jamais se former l'idée d'un pays différent du sien. Je vais pourtant tâcher de vous donner une idée du mien. Sachez que si je quittais Naples, je demanderais l'aumône à Paris. D'abord, il faudrait que je quittasse mes appointemens en entier, qui font la moitié de mon revenu. Mais il vous reste, me direz-vous, six mille francs au moins de vos abbayes. Point du tout, je perdrais celles-là aussi. On ne m'ôterait pas, à la vérité, les abbayes; mais aucun de mes fermiers ne s'aviserait de me payer jamais. Tel est l'état d'anarchie où l'on vit, que personne ne craint les lois de la justice; mais on craint, en revanche, l'injustice; et comme je suis magistrat, je puis la faire; on me craint, on me paye. On me payait aussi lorsque j'étais à Paris, parce que je servais le Roi, et on voyait que je devais retourner employé; mais si je me retirais du

service, je ne serais payé par personne, car mes revenus sont en abbayes, c'est-à-dire en fonds de terres reculées dans les provinces. Un Français, et encore moins un Anglais, ne connaissent point ces risques. Quelque part qu'il soit, la justice de sa patrie protège sa propriété foncière ; ici on n'en est sûr qu'à force d'égards. Il faut être craint et beaucoup craint, pour être quelque chose dans la société. Vous voyez donc que je ne puis pas bouger d'ici, à moins de trouver six mille francs à Paris. Trouvez-les, et appelez-moi un monstre si je ne viens pas.

Vous me grondez encore sur le compte de Magaillon. Autre preuve que vous n'avez aucune idée de mon pays et de ma situation. Venez me voir, ou envoyez-moi le baron, et je m'expliquerai avec lui ; car ce sont des choses qu'on ne saurait écrire.

Si mes lettres ne sont pas égarées, vous recevrez celle dans laquelle je rends compte au baron du Saint-Empire de la fondation de sa garde-robe itinéraire. Il faut qu'il prenne un uniforme, et qu'il se fasse un carnaval éternel de son voyage.

De quoi me grondez-vous, puisque Mora et Magaillon doivent partir de Paris ? Ne vaut-il pas mieux qu'ils viennent chez moi, que d'aller s'ensevelir en Espagne ?

Mes cors soupirent après vos lettres. Je joins mes prières aux leurs. Quoiqu'ils aient le cœur dur par essence, il vous aimeront à la folie, si vous trouvez moyen de les amollir.

Notre reine est accouchée heureusement la nuit

passée, à une heure et demie après minuit, d'une fille. Une sainte que nous avions ici, et qu'on s'est avisé d'exiler, ces jours passés, aux prières de l'archevêque, à cause du bruit qu'elle faisait, avait prédit que la reine accoucherait le 6 du mois de mai, à une heure après minuit. Elle a parfaitement deviné le jour et l'heure, et ne s'est trompée que du mois. Dites-moi, faut-il compter cela parmi les bonnes prophéties ? Pour moi, je la trouve bonne, car elle a fait le plus difficile de la besogne, qui est de deviner le jour et l'heure. Vous en jugerez.

Vous me dites bien peu de mots sur mon Dialogue féminin. Dites-m'en du bien ou du mal ; mais électrisez-moi. Le silence est une espèce de mépris que mes Dialogues ne méritent point. Adieu. Embrassez tous mes amis. Bonsoir.

A la même.

(Réponse au n° 95.)

Naples, 13 juin 1772.

MA BELLE DAME,

Ah ! que votre lettre est différente de celle que mes cors attendaient ! Au lieu de leur affaire, elle contient des détails sur la coterie des Lanturlus, qui ne vaut pas un emplâtre pour les cors.

Quoi ! vos esprits ne savaient pas quelle est la classe des bimanes ? c'est celle des singes et des hommes. M. de Buffon a averti que les bipèdes ne sont proprement que les oiseaux, que les

quadrupèdes sont tous les animaux. Les hommes et les singes ont deux mains et deux pieds; il les appelle pour cela des bimanes. Les femelles en sont réglées, et cette incommodité fait une retenue de quinze pour cent sur le plaisir amoureux. Terrible impôt! trois vingtièmes! Qu'il m'a coûté à Paris! Je vous ai dit mes difficultés sur mon retour à Paris. Perdre tout ce qu'on a est un terrible embarras. Si jamais la justice revient dans ce pays-ci, de façon qu'on puisse se flatter d'être payé quoique absent, comptez-moi pour parti, à moins que vous ne trouviez le moyen de me remplacer, ce que je sacrifie. Ce soir je n'ai que le temps de vous dire que je vous aime tendrement, et je vous aimerai davantage, lorsque mes cors seront guéris radicalement.

Vos lettres sont redevenues chères; voyez si vous pouvez rattraper la méthode économique de me les envoyer. Je la préférerai à toutes les découvertes économiques de M. l'abbé Badaud, et de M. l'abbé Roubeau. Bonsoir.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M. LE CHEVALIER DE MAGAILLON, CONSEILLER DU COMMERCE, LÉGATAIRE D'AMBASSADE D'ESPAGNE.

Naples, 19 juin 1772.

MON CHER AMI,

Voilà pour le coup une affaire finie. On m'a donné le fatal et mémorable paquet évalué 42 du-

cats et demi pour six carlins, qui font cinquante sols justes. Telle est la vicissitude des chose de ce bas monde. Je n'ai point cherché, comme vous pouvez bien croire, à pénêtrer les causes de cette grande révolution; j'en laisse le soin à Montesquieu, qui cherchait celles de l'empire Romain. Je ne sais si les impertinences que je vous ai faites et écrites y ont contribué; je sais que c'est une affaire finie, et cela me suffit. Prions Dieu qu'on n'en recommence pas d'autres. Ainsi soit-il.

Vous restez donc à Paris pendant que la colonie s'en va *en Hur-Caldæorum terram cognationis suæ*. Je vous souhaitais à Naples. Puisque vous n'y venez pas, je vous souhaite à Paris.

Nous avons accouché, comme vous savez bien; on souhaitait un garçon. Il viendra. La mère a bien une mine accoucheuse, et je crois qu'elle nous remplira de petits princes. Vous n'accouchez pas, vous autres : tant mieux pour M. le contrôleur-général.

Le pape n'accouche pas non plus de ses jésuites; je crois qu'il y a autant de politique que d'irrésolution naturelle dans la conduite du grand-pontife.

Croyez-vous la paix avec le Turc? Pour moi, je n'en crois rien. La Russie, pour continuer ses conquêtes contre ce vieil Empire, avait besoin de se débarrasser du Prussien et de l'Empereur. Elle en a trouvé le moyen, en leur jetant la Pologne à ronger. Ils se chamailleront; en attendant elle fera ses affaires. Voilà tout ce que je sais,

en fait de politique. Mille choses à Mora, au prince Louis et autres. Adieu.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M^me^ D'ÉPINAY.

(Réponse aux emplâtres.)

Naples, 19 juin 1772.

MA BELLE DAME,

Avant que de répondre à vos emplâtres, je vais vous dire qu'enfin on m'a délivré le fatal paquet de l'*Histoire de Siam*, pour cinquante sols, au lieu de deux cents francs qu'on en demandait. J'aurais regretté les cinquante sols, s'il n'y eût eu que ce méchant ouvrage dans le paquet; mais il y avait une lettre de vous, et toute lettre de vous vaut bien ce prix-là. Je l'ai donc reçue; c'est le n° 88. Pour une lettre écrite par la voie d'un courrier extraordinaire, elle est bien peu intéressante. Il n'y a rien qui concerne ni vous ni moi; elle regarde en entier M. Gatti. Ce Gatti est parti d'ici depuis quarante jours au moins; il ne m'a jamais fait parvenir aucune nouvelle de lui, non plus que sa milady, avec qui il voyage. J'en serais bien surpris, si je ne connaissais pas mon homme. Le fait est que j'ignore s'il est vivant ou mort. S'il est vivant et qu'il arrive à Paris, il vous donnera de mes nouvelles. Il fera tout ce que bon lui semblera à Paris. Ce qui me fâche, moi, c'est que depuis son départ, on n'a plus inoculé personne ici, comme j'avais bien prévu qu'il arriverait. J'aime ma pa-

trie; je crains la laideur de mes compatriotes: voilà les causes de mon chagrin sur son départ.

Passons aux emplâtres. Ils arrivent dans le moment. En vérité ils sont d'une efficacité miraculeuse, inconcevable! Huit jours avant qu'ils arrivassent, mon mal aux cors était passé, je ne souffrais point. Malgré cette guérison, je viens de me l'appliquer; il me fait un mal de chien, d'où je conclus que vos emplâtres opèrent mieux en distance qu'appliqués; ils sont de mauvais topiques et d'excellens sympathiques. Quoi qu'il en soit, je vous en donnerai des nouvelles plus sûres la semaine prochaine.

Point de lettres de vous qui aient accompagné les emplâtres; que faites-vous donc? Toujours occupée de rendre homicide votre fils! A propos, n'est-il pas reçu dans le régiment de Schomberg? Le vicomte de Montboissier n'est-il pas dans ce régiment? Il le connaît donc? Or, si cela est, il faut que vous me rendiez un service bien important.

Sachez qu'il y a six mois que j'avais acheté quelques médailles d'argent et d'or pour M. Pellerin; elles m'avaient coûté 138 liv. J'en écrivis au mois de décembre à M. Pellerin, qui ne me répondit pas. Cependant je donnai le paquet de ces médailles à M. le vicomte de Montboissier, lorsqu'il partit d'ici, et j'écrivis encore à M. Pellerin: point de réponse. Montboissier arriva à Paris au 20 avril. Il m'écrivit qu'il avait trouvé un autre acheteur de mes médailles, si je voulais les donner. Je crus devoir lui répondre qu'il fallait les offrir, avant tout,

à M. Pellerin; et que s'il ne s'en souciait pas, j'aurais volontiers cédé les médailles à son ami. J'écrivis pour la troisième fois à M. Pellerin. Point de réponse de lui ni de M. de Montboissier, depuis un mois que je l'attends. Je crains que M. Pellerin ne soit ou mort ou bien malade pour être resté six mois sans répondre à trois de mes lettres. Je crains que Montboissier soit à son régiment, et sur-tout je crains d'avoir perdu les médailles et l'argent. Je me recommande à vous; il n'est question que de recouvrer l'argent, car je voudrais bien vendre les médailles, qui n'appartiennent pas à ma collection. Si vous réussissez à recouvrer l'argent, remettez les 138 liv. à M. le marquis de Carraccioli, ou à M. de Fuentes, qui pourront m'en faire payer le montant ici par leurs correspondans, et, *nota bene*, je suis toujours un peu pressé en fait d'argent. Cette affaire me tient fort à cœur, comme vous pouvez croire, et je voudrais recouvrer mon argent.

Grimm a-t-il reçu ma réponse touchant sa façon d'être habillé en voyage? Arlequin baron suisse, doit être son modèle; il doit avoir de grandes poches remplies de bijoux, tels que des chandeliers, des bassins à barbe, des marmites d'argent, etc.

Aimez-moi. Portez-vous bien. Je vous recommande de m'aimer toujours et de me recouvrer de l'argent. Voilà la loi et les prophètes.

A la même.

(Réponse au plus beau des nos.)

Naples, 27 juin 1772.

Ah ! madame, que vous avez d'esprit ! Votre lettre du 30 mai m'avait anéanti. Je maudissais l'inspiration qui vous avait poussée à m'écrire une nouvelle, pour me tenir dans une mortelle inquiétude. D'un autre côté, je vous excusais; vous aviez trop de chagrin pour ne pas le partager avec vos amis. Je comptais donc parmi mes bonheurs que vous, m'ayant écrit par la nouvelle route, et moi, m'étant trouvé en campagne, je n'y ai ouvert votre affreuse lettre que trois jours plus tard, c'est-à-dire mardi. Depuis ce moment, je n'ai été plus bon à rien qu'à dire que Grimm a été malade à des gens qui ne le connaissent point du tout. Vous ne sauriez imaginer le tourment d'un homme à trois cents lieues. Mon unique espérance était que vous auriez assez d'esprit pour m'écrire la lettre suivante par la poste, et qu'ainsi je la recevrais vendredi; vous avez eu cet esprit-là; j'ai payé 35 sous, et voilà ce qui s'appelle de l'argent bien dépensé.

Je ne sais pas si je réussirai à vous peindre ma situation, et ce qui m'est arrivé en recevant votre lettre. Le domestique ne trouve que votre lettre seule à la poste; il me l'apporte; je la reconnais; je me trouble, je pâlis, et n'ose presque l'ouvrir. Dans le trouble de mes idées, je m'imagine qu'elle aurait dû être cachetée avec de la cire noire, s'il y

eût eu quelque malheur; je l'ouvre donc, et dans l'instant je me remets, et trouve que l'indication du cachet rouge ne devait point me rassurer. Ma palpitation recommence, et je jette les yeux sur votre lettre sans vouloir les approcher. La lettre commence : *Grimm est hors;* j'ai lu : *Grimm est mort*, et j'ai cru m'évanouir. Je veux relire, mais en esquivant la lecture, et je relis *Grimm est mort d'affaires;* cela m'a paru bizarre. J'ai approché courageusement les regards, et j'ai bien lu alors, et galopé et dévoré votre lettre. A le bien prendre pourtant, je trouve une espèce de prophétie dans ma lecture de travers. Grimm est *hors d'affaires*, mais il est mort où il mourra d'affaires; c'est cette *chaisse de paille* qui le tue. Quand on a toute la journée un grand carreau appliqué à son c.., comment peut-on prétendre à ch... grandement à travers de tout cela? De grâce, ordonnez qu'on lui débouche tout, et qu'on l'envoie même comme les enfans, culottes fendues, courir dans les rues. Il dira que c'est l'habit de cérémonie des barons allemands qui n'ont point de baronie, et dont les revenus féodeaux sur les terres du Saint-Empire ne suffisent pas à payer des fonds de culottes.

Je passe au marquis. Sur votre lettre du 30, je comptais beaucoup sur son rétablissement; la fièvre est un grand remède à l'apoplexie; vous ne me parliez que de ces deux maux qu'il avait. Vous me dites à présent qu'il a aussi le *thieri*. Pour celui-ci, je le crois sans remède, et je tremble tout de bon; cependant, comme à soixant-dix-neuf ans, on

ne demande pas des victoires mais des trêves, je compte, puisque la fièvre continue, que s'il a été jusqu'au quatorzième, il en est réchappé. Il ne sera plus ni gai ni gaillard; mais puisque j'ai perdu mes dents à quarante-deux ans, un autre peut bien perdre sa gaîté à soixante-dix-neuf.

Mettez bien dans la tête à mon cher Mora qu'il n'y a point d'autre remède pour lui, que de venir cicatriser la plaie de ses poumons à l'air soufré de Pouzzol; je dis cela sans aucun intérêt personnel de mon plaisir, mais parce que j'en suis convaincu; je lui proposerais la même chose, si j'étais à Paris, et qu'il dût s'éloigner de moi.

Je continue à rester sans nouvelle d'aucune sorte de mon vieux M. Pellerin et du petit vicomte de Montboissier, au sujet des médailles dont je vous ai écrit l'ordinaire passé. De grâce, donnez-y un peu d'attention, et faites-moi recouvrer ces malheureux 138 liv., ou mes médailles, en cas qu'on ne les ait pas changées.

Dites à Grimm que Dieu l'a puni de m'avoir envoyé un aussi méchant ouvrage que l'*Histoire de Siam*, qui m'a tant coûté de chagrin avec ce chevalier que vous aimez tant, que vous me devez, et qui me paraît fâché tout de bon avec moi. J'ai découvert que l'offre généreuse qu'il fit de payer le paquet est la cause qu'on me l'a livré pour 50 sous; sans cela, on m'aurait peut-être assommé. Ainsi ma conduite est justifiée par l'évènement. Bonsoir, allez vous coucher; vous serez fatiguée.

A la même.

Naples, 11 juillet 1772.

MA BELLE DAME,

Voilà deux semaines passées après le rétablissement de Grimm, sans avoir aucune lettre de vous. Cela commence à m'inquiéter beaucoup. Il est vrai que moyennant l'arrivée de M. l'ambassadeur de Breteuil, j'ai eu l'occasion de lire une gazette très-circonstanciée de Paris, dans laquelle sont toutes les minuties; et je n'y ai rien lu à l'égard de mes amis qui ait dû me contrister; mais quelquefois un gazetier pourrait ignorer que je m'intéresse à la santé de M. de Croismare, et n'en rien dire; ainsi parlez, de grâce, et tirez-moi d'embarras. Pour moi, je n'ai rien de nouveau à vous apprendre. L'arrivée d'une colonie d'hommes et femmes françaises ici, me fait beaucoup de plaisir. Je compte dorénavant ne parler que de Paris. Aimez-moi, et ne prétendez pas de belles lettres de moi, lorsque les vôtres me manquent. Je ne sais que vous dire. Bonsoir. J'oubliais de vous dire que j'ai reçu des lettres de Montboissier, et j'ai été payé du prix de mes médailles. J'en ai reçu aussi de M. Pellerin. Ils avaient pris le parti de m'écrire par M. de Breteuil; c'est ce qui fait que j'ai reçu leurs lettres plus tard. J'ai reçu l'Histoire de vos établissemens aux Indes, mais je n'ai pas commencé à la lire. J'ai reçu la traduction de Juvénal, qui me paraît fort bonne, autant qu'une traduction peut l'être; ce que je

trouve, c'est qu'il (1) a manqué le ton de sa traduction; une satyre est toujours dans un style plaisant, et même polisson. On ne doit pas la traduire avec décence et gravité; mais la décence tue les Français. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 98.)

Naples, 18 juillet 1772.

MA BELLE DAME,

J'ai reçu, par la voie économique, votre lettre et les poésies de Voltaire, et la lettre de Grimm. Je n'ai que le temps de vous en remercier, puisque je dois répondre à M. le baron. Voici donc la réponse que je lui fais.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M. LE BARON DE GRIMM.

MONSIEUR LE BARON,

Quoi! vous me demandez encore des médailles après le mauvais succès de celles que j'imaginai pour le mariage du prince, et dont je n'ai jamais reçu aucune épreuve! Vous me croyez donc meilleur pour les morts que pour les mariages? J'obéis.

Les anciens n'ont jamais pleuré les princes morts. Cette grande vue politique avait été développée par Tibère, lorsqu'il défendit les deuils de

(1) Dussault.

Germanicus, en disant : *Principes quidem mortales, rempublicam æternam esse.* En effet, c'est toujours une satyre du gouvernement actuel, que les regrets du passé. Or, s'il y a un pays au monde qui ne doit rien regretter, c'est celui à qui le cher prince de Saxe-Gotha est échu en partage pour son souverain. Les anciens n'ont donc gravé sur les médailles que les apothéoses de leurs princes et princesses. Ainsi toutes les inscriptions à ce sujet se réduisent à *consecratio*, ou *memoriæ eternæ*, avec les symboles de l'apothéose, qui sont ou le *rogus*, ou le temple, ou le *carpentum*, attelé à des éléphans ou à des mulets pour les augustes femelles. Lorsque la mode des déifications passa, on trouva quelque chose de plus approchant de nos mœurs. La médaille de Claude-le-Gothique et de Maximien a, dans le revers, le prince assis sur une chaise curule, avec l'inscription : *Requies optimor.* C'est cette médaille que je choisirai pour modèle de la nôtre. Je mettrai d'un côté la tête du prince défunt, coiffé à l'antique, cependant avec le bandeau, marque de la souveraineté, comme il est sur toutes les têtes des rois anciens d'Égypte, de Sicile, de Macédoine, etc. L'inscription dirait : *Divo Frederico gothico, optimo principi.* Dans le revers, la figure entière du prince, habillée et drapée avec élégance, assise, ayant devant elle un palmier, symbole de l'éternité, d'où pendent les écussons de Gotha et d'Altembourg, avec un faisceau d'armes au pied de l'arbre. Ces boucliers attachés aux palmiers, sont très-fréquens sur les

médailles, la tête du prince pourrait être rayonnée du *nimbres*, comme celle d'Apollon, symbole de l'immortalité. L'inscription dirait : *Requies optimor : merit :* en bas mettez le jour et l'année de la mort. Voilà ma médaille.

Mais si le prince veut la sienne, je n'ai qu'à lui faire remarquer que les génies ayant leurs flambeaux renversés sur les écussons, indiqueront que le feu duc a mis le feu à ses États. On trouve en effet ce revers sur les médailles, d'une figure d'Adrien, qui, avec un flambeau renversé, brûle quelque chose ; mais ce sont de vieilles dettes des provinces avec le fisc, et l'inscription : *Reliqua vetera. H. S. Novies mil : abolita.* C'est bien différent de brûler des dettes et de brûler des provinces. Ainsi ce génie pleurant et le flambeau renversé devraient toujours être au pied d'un palmier, d'où pendraient les armes de Gotha et de Saxe. L'inscription doit dire *luctus publicus*, et pas *mœror*. Le mot *luctus* me paraît consacré pour les deuils : voici mon avis dit avec toute la franchise possible. Mettez un seul génie et pas deux ; car il n'y a qu'un mort, et ce génie c'est l'âme même du défunt et son esprit représentés par ce flambeau qui s'éteint. Deux flambeaux indiqueraient deux morts. En avez-vous assez pour deux sous ?

Le *co*..... *morbus* est un effet des souffrances que vous avez occasionnées à votre bas-ventre par des révérences multipliées et excessives. Réformez-les donc, et venez à Naples apprendre l'impolitesse. Je suis d'une humeur de chien aujourd'hui. Nous

essuyons depuis un mois des chaleurs incroyables, et j'essuie des malheurs inconcevables.

Madame m'a fait l'histoire d'un miracle d'un saint de Paris; mais ce n'est rien en comparaison de ceux de notre sainte : en voilà un, par exemple, qui vous étonnera. Notre sainte fut appelée un jour par une dame de qualité, qui lui avoua qu'elle était prête à se désespérer et à se tuer, parce qu'elle avait eu le malheur de devenir grosse en l'absence de son mari, qui allait revenir. La sainte la conforta, se mit à gnoux, pria le bon Dieu de faire passer sur elle la grossesse de la dame. Dieu exauça ses prières; en effet elle se trouva grosse, et accoucha à terme d'un garçon; et il ne fut plus question de la grossesse de la dame, qui sauva par-là sa vie et son honneur. Elle répéta le même miracle à l'occasion d'une autre dame qui avait gagné la v..... Contez ces miracles au vrai baron. Adieu. Aimez-moi. Je vous adore.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M^me^ D'ÉPINAY.

Naples, 8 août 1772.

MA BELLE DAME,

Savez-vous bien qu'il y a trois semaines déjà que je ne reçois plus aucune lettre de vous? Il est vrai que j'ai reçu force lettres de Paris, et qu'on ne me mande rien de désagéable. Cependant votre silence m'inquiète. Il est vrai aussi que vos lettres venant par un chemin détourné, pourraient être arrêtées;

mais si cela est, j'aime mieux en payer le port. Voilà tout ce que votre silence me fait dire, et je ne suis capable de vous dire autre chose, sinon que je suis sans lettre de vous, et que cela me fait beaucoup de peine. Si je me laissais aller, je vous répéterais cela plus de fois que M. de la Rivierre n'a répété dans ses ouvrages les mots d'*ordre*, *évidence*, *propriété foncière*, *produit net*, *despotisme légal*.

Les pièces de Voltaire que vous m'avez envoyées m'ont fait beaucoup de plaisir. On voit clairement qu'il est déiste par des égards politiques. Ainsi les athées ne le compteront pas parmi leurs ennemis, quoiqu'il écrive contr'eux. C'est bien plaisant qu'on soit parvenu à un point que Voltaire paraisse modéré dans ses opinions, et qu'il se flatte d'être compté parmi les protecteurs de la religion, et qu'il faille, au lieu de le persuader, le protéger et l'encourager. C'en est assez pour quelqu'un qui est sans lettres de votre part. Aimez-moi.

A la même.

Naples, 15 août 1772.

MA BELLE DAME,

Point de lettres de vous cette semaine non plus que les trois précédentes. Je ne crains pas pour votre santé; car, quand même vous seriez morte, vous m'auriez écrit pour le plaisir de m'écrire. Je vois donc clairement que vos lettres se sont égarées. Ainsi, dorénavant, écrivez-moi toujours par la

poste, et meure l'avarice! Plus d'économie, plus d'épargne. J'ai un besoin physique de votre correspondance; ainsi tout doit céder à cet article de première nécessité.

Je n'ai rien à vous mander. Votre silence m'abrutit. Aimez-moi; portez-vous bien, et tâchez de me faire recouvrer les lettres qui se sont égarées. Encore bonsoir.

A la même.

(Réponse à l'hécatombe et au n° 1er de la deuxième Centurie.)

Naples, 22 août 1772.

MA BELLE DAME,

Je viens de recevoir le 18 et le 26 juillet en même temps. Le courant me manque, et je crains que le 11 juillet me manque aussi; mais je n'ai pas le temps de le rechercher dans la foule de mes paperasses. Ces deux lettres sont arrivées tout bonnement par la poste, malgré les soins et les retards de M. de Magaillon. Celle qui avait été le chercher à Compiègne, a coûté le double plus cher, peut-être parce qu'elle avait eu le plaisir de voir la cour et les visages radieux. La conclusion de tout cela est et doit être, une fois pour toutes, que dorénavant à jamais vous m'écriviez en droiture par la poste toutes les semaines, sans remercier personne, sans recevoir des services faibles, languissans, mal arrangés de personne. Meure l'avarice! Toujours par la poste; déjà j'ai établi la dépense de vos lettres sur l'état fixe de mes comptes, et elle ne sera plus

parmi les extraordinaires. C'est une affaire de cent francs par an. Je me suis arrangé pour les payer, en ôtant la somme pareille de quelque chose qui me fera moins de plaisir que vos lettres, et vous voyez que cet objet est bien aisé à trouver. Ne me faites plus redire cela jamais, et ne nous laissons plus induire en erreur par des lueurs d'un espoir trompeur d'économie que nous donnera Magaillon.

Gatti est à Florence, où il doit rester jusques en octobre ou novembre, pour assister à l'inoculation que l'on fera des archiducs. Je suis fermement persuadé qu'il ne retournera pas en France, malgré sa résolution. Son aversion pour la France m'a paru invincible, et son attachement pour son village et pour la paresse, est quelque chose d'inconcevable. D'ailleurs, l'aventure de M. d'Arpajon ne contribuera pas peu à le dégoûter encore plus de reparaître à la cour. Où trouver un peuple assez philosophe pour sentir que cet évènement ne doit faire aucun tort ni à l'inoculateur ni à l'inoculation? Tant qu'on ne mourra pas de la petite vérole, après avoir été rassuré par l'inoculation, le problême est toujours résolu; car il n'était question que de ne pas mourir.

Je suis au désespoir des chagrins que vous cause votre fils; mais puisqu'il est bien plus l'enfant de M. que de M^me^ d'Epinay, c'est à lui, à ce que je crois, à s'en occuper.

Vous m'avez envoyé, par M. le baron de Breteuil, l'*Histoire du commerce des Deux-Indes*. Je vous ai demandé de me dire positivement l'auteur;

après quoi, je vous en dirai mon avis. Le cœur n'influe pas en moi sur les décisions de mon esprit; mais il influe beaucoup sur les mouvemens de ma langue et de ma plume. J'ai reçu l'argent de mes médailles, par M. de Montboissier; il ne me reste qu'à lui en redoubler mes remercîmens. Chargez-vous-en, si vous voulez.

Le baron de Gleichen me mande de son château d'Ionderdenrunk, qu'il allait partir pour Paris dans un mois; je lui écrirai mardi prochain; mais si ma lettre le trouve parti, vous serez la première à lui donner de mes nouvelles : dites-lui combien je l'aime, et quel vide affreux son départ nous a laissé à Naples; on ne saurait l'imaginer.

Nous souffrons ici depuis huit jours des chaleurs, que ni celles du Sénégal, ni de la ligne, ni de l'enfer n'égalent pas. Je n'ai de froid que mon esprit, parce que rien ne le réchauffe. J'ai lu dans une gazette que notre ami Suard avait été rétabli dans les bonnes grâces du Roi, et qu'il serait élu à la première place vacante à l'Académie. Si cela est, j'en suis véritablement enchanté, ravi, et je vous prie de le lui dire. Aimez-moi. Celui qui s'appelait jadis la *chaise de paille*, et qu'on appelle à présent la *culotte fendue*, comment se porte-t-il? Vous ne m'avez plus rien dit de M. de Croismare; est-il vivant ou mort? Adieu; aimez-moi toujours.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M. DIDEROT.

Naples, 5 septembre 1772.

MON CHER AMI,

Me croirez-vous, si je vous dis qu'il y a plusieurs nuits que je rêve de vous, et que j'étais tenté de vous écrire cette semaine même, pendant que je reçois quelques lignes de vous, qui ne me paraissent précieuses que par l'écriture et la main qui les a tracées. Au surplus, je vois que messieurs les Russes vous ont induit en erreur. Ce voyage dont j'avais été informé depuis trois mois par les gazettes d'Angleterre et d'Hollande, n'est ni merveilleux ni le premier. Ce chemin de Kamtschatka aux terres d'Amérique, a été fait par M. Delisle le premier. Ce voyage du même Kamtschatka au Japon avait été fait déjà. Ce reste de la route du Japon à la Chine est fort connu. Cette découverte n'en est pas une, et c'est un voyage qui n'aboutit à rien. Il n'y aura jamais de commerce entre la Chine et ce malheureux pays. La Chine est trop riche, et le Kamtschatka est trop pauvre. L'un n'a rien à prendre, l'autre n'a rien à donner. Ainsi la vraie raison pour laquelle cet aventurier est le premier qui ait fait ce voyage, c'est parce que voilà la première fois qu'il a été à propos de le faire. Cependant je suis bien aise que le goût des voyages reprenne dans notre siècle. C'est la seule chose qui agrandisse l'homme et relève sa nature et son génie, que la découverte des nouvelles terres. On ne saurait pourtant s'empêcher

d'admirer combien de peine il nous coûte d'aller dans des pays inconnus, soit par mer ou par terre, en proportion de celle qu'avaient nos ancêtres. Voyez de combien nous sommes énervés, amollis, dégradés. Tous les progrès des sciences n'ont pas pu balancer le reculement de la vigueur et de la vraie valeur. Il faut insister sur deux espèces de voyages ; par mer aux Terres australes; par terre, il faut traverser l'Amérique, depuis Quebec jusqu'à la mer du Nord de la Californie. Voilà les deux objets vraiment utiles. Il y en aurait un troisième à faire, ce serait de percer dans le milieu de l'Afrique; mais nous n'en ferons rien. Il est trop fort pour nous.

Vous me demandez si j'ai lu l'abbé Raynal. Non. Mais pourquoi ? Parce que je n'ai plus ni le temps ni le goût de la lecture. Lire tout seul sans avoir à qui parler, avec qui disputer, ou briller, ou écouter, ou se faire écouter, c'est impossible. L'Europe est morte pour moi. On m'a mis à la Bastille. J'appartiens au règne végétal à présent, et je me vois dans un désert, environné de souches, de poutres, et de ces *truncus inutile lignum*, dont je vois faire, de temps à autres, des Priapes. J'attends mon tour, et priez Dieu qu'il arrive assez à temps pour faire valoir tous les attributs de ma divinité. Je vous embrasse, cher philosophe, de tout mon cœur. Aimez celui qui vous adore. Adieu.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M^me^ D'ÉPINAY.

(Réponse aux n^os^ 2 à 5.)

Naples, 5 septembre 1772.

J'ai reçu ces n^os^ en même temps; ainsi j'ai tardé huit jours à apprendre la fâcheuse nouvelle de notre pauvre marquis. Ne vous étonnez pas. Je n'y ai pas été, à beaucoup près, aussi sensible que j'aurais cru moi-même. Ce phénomène m'a étonné, a pensé me faire horreur à moi-même, et j'ai voulu en approfondir la cause. Ce n'est pas l'absence, ce n'est pas que mon cœur ait changé ou qu'il se soit endurci; c'est qu'on n'a d'attachement à la vie d'autrui, qu'à mesure de l'attachement qu'on a à la sienne, et on n'est attaché à la vie, qu'en proportion des plaisirs qu'elle nous procure. J'entends à présent pourquoi les paysans meurent tranquillement, et voient mourir les autres stupidement. Un homme envoyé à Bicêtre pour toujours, apprendrait toutes les morts de l'univers sans regret. La cause de la valeur militaire est la vie dure d'une campagne. On se bat bravement, après une nuit d'hiver passée au bivouac. On méprise également sa vie et celle des autres, on s'ennuie. Ainsi, si vous avez pleuré plus que moi, c'est une marque certaine que, malgré les chagrins et les malheurs, votre vie, à Paris, est moins insipide que la mienne à Naples, où rien ne m'attache, excepté deux chats que j'ai auprès de moi; l'un d'eux s'étant égaré hier par la faute de mes gens, je me suis mis en fureur; j'ai congédié

tout le monde; heureusement il a été retrouvé ce matin, sans quoi je me serais pendu de désespoir. Voilà mon état, et voyez vous-même ce qui vaut mieux du chagrin ou de l'insipidité.

Je ne suis point étonné que la convalescence de Grimm soit longue; mais je voudrais qu'il ne se piquât point de la hâter, ni vous non plus, ni par des voyages ni par des remèdes. On ne connaît point la force végétative de la nature, ni le temps qu'il lui faut. Attendre en patience, est le meilleur parti. Faites attention à cela; et si le marquis est mort par sa faute, concluons qu'il ne faut pas faire d'autres fautes. Je suis bien aise qu'il soit content de ma médaille. Je voudrais avoir des nouvelles du prince Auguste, dont j'ignore la demeure actuelle.

A propos de nos comptes; une personne qui aurait quelqu'argent à faire payer à Paris, voudrait me le remettre. Ainsi, je vous prie de me dire si vous avez quelque argent en caisse à moi, à combien se monte la somme; si vous trouverez bon que je tire quelque lettre de change d'ici sur vous, et juqu'à quelle somme; mandez-moi ce qu'il faut que je fasse, et ne me faites rien faire qui puisse vous gêner, entendez-vous.

Je réponds au philosophe dans le papier ci-joint.

L'*Histoire philosophique* est donc de l'abbé Raynal. Il y a peu d'hommes au monde que je vénère et que j'aime davantage. Ainsi je suis ravi du succès de son livre. Il est très-bien écrit, d'un style fleuri; c'est le livre d'un homme de bien,

très-instruit, très-vertueux; mais ce n'est pas mon livre. En politique, je n'admets que le machiavélisme pur, sans mêlange, crû, vert, dans toute sa force, dans toute son âpreté. Il s'étonne que nous fassions la traite des nègres en Afrique; et pourquoi ne s'étonne-t-il pas qu'on fasse la traite des mulets de la Guienne en Espagne? Y a-t-il rien de si horrible que de châtrer les taureaux, de couper la queue aux chevaux, etc.? Il nous reproche d'être les brigands des Indes; mais Scipion put bien l'être des côtes de barbarie, et César des Gaules. Il dit que cela tournera mal; mais tout le bien tourne en mal; le veau de Pontoise se tourne en ordure; n'en mangez donc pas; la danse en lassitude; ne dansez donc pas; l'amour en peines; n'aimez donc pas Ainsi, mon avis est qu'on achète des nègres tant qu'on nous en vendra, sauf à s'en passer si nous réussissons à les faire vivre en Amérique. Mon avis est de continuer nos ravages aux Indes, tant que cela nous réussira, sauf à nous retirer quand nous serons battus. Il n'y a pas de commerce lucratif au monde; détrompez vous. Le seul bon est de troquer des coups de bâton qu'on donne, contre des roupies qu'on reçoit; c'est le commerce du plus fort. Voilà mon livre. Bonsoir.

A la même.

(Réponse aux nos 6 à 8.)

Naples, 19 septembre 1772.

MA BELLE DAME,

Aucune lettre de vous n'a été attendue avec plus d'impatience que celle que je viens de recevoir, du 22 août. Vous m'aviez noirci le cœur et l'imagination sur l'état de la santé de notre ami. Je vois que ses entrailles sont restées meurtries. Elles ne peuvent pas être ulcérées : on s'en apercevrait; la suppuration y serait établie. La durée des meurtrissures est bien longue, par cela même qu'il n'y a pas de suppuration. Il me paraît fou à lui d'entreprendre un voyage, puisqu'il souffre en voiture. Cependant je voudrais le voir. Ainsi arrangez-vous.

Remerciez le philosophe de la description du monument qu'il a voulu m'envoyer; elle est superbe, à une chose près, que je vous prie de lui faire observer. Les anciens nous ont surpassés en tout. C'est un fait. Jamais ils n'ont peint ni sculpté la mort, figure hideuse, dégoûtante, révoltante, et qui n'avance de rien nos affaires, si ce n'est qu'elle nous empoisonne la vie. Leurs sujets sépulcraux sont toujours gais et décens. Leur enfer est celui des gens de bien et de goût. Pour conduire les ames à l'*Orcus*, constamment ils emploient Mercure, jeune homme d'une figure très-agréable. Le caducée, symbole de paix et d'éternité, ne lui est donné que

pour cela. Tous les monumens anciens sont d'accord là-dessus. Or, je prendrais, au lieu de la mort ou d'une figure symbolique, Mercure dans le monument de Gotha; les attributs de cette divinité sont si reconnaissables, que rien n'est plus aisé que de le deviner. Le chapeau avec des ailes, les ailes au talon, le caducée. Il éviterait par là une figure hideuse ou la figure symbolique à deviner, et qui n'est appuyée d'aucun exemple et d'aucune autorité. Mais il gagnerait en cela, que, sans se gêner, il se trouverait avoir composé son groupe de quatre figures, deux hommes et deux femmes, chose excellente; et ces quatre figures seraient Mercure, garçon; le duc, vieillard; la duchesse, femme âgée; la province, jeune femme; ainsi il rassemblerait les quatre âges, chose encore plus excellente. Enfin, si les ignorans ne savaient pas que Mercure est le conducteur des ombres, ils seront toujours contens de voir que c'est le dieu de la paix qui conduit ces deux âmes vertueuses par la route du tombeau à la paix éternelle, et cela ôte la tache de paganisme qu'il paraîtrait y avoir dans le monument. Le philosophe m'aime trop pour se fâcher que je lui donne un avis; au contraire, il me remerciera.

Je sais bien plus d'anecdotes de la vie d'Helvétius, qu'il n'y en aura dans son ouvrage posthume. Je n'aime pas trop que cet usage d'attribuer des ouvrages nouveaux aux morts se répande; cela intriguera furieusement la postérité. Au moins il devrait y avoir une archive du secret, qui rendît les

ouvrages aux véritables auteurs, lorsque ceux-ci seront morts à leur tour.

Je reviens au monument. Je voudrais que Mercure poussât de la main la duchesse, et touchât du bout de son caducée le duc; cela varierait l'attitude, et exprimerait que la duchesse a précédé d'un certain temps son époux. Dans la composition du philosophe, il paraît qu'ils sont morts presqu'en même temps.

Aimez-moi; écrivez-moi de longues lettres. Engagez Magaillon à me tenir sa parole de m'écrire souvent; car il paraît qu'il n'en fera rien, malgré sa promesse. Adieu. Embrassez mes amis. Faites des complimens à tout le monde. Rien ne me paraît plus douteux que le retour de Gatti en France. Adieu encore. Mille choses aux barons allemands.

A la même.

(Réponse au n° 9.)

Naples, 17 octobre 1772.

MA BELLE DAME,

J'avais reçu de vous le n° 6 du 5 septembre; c'était une lettre fort courte et fort triste sur les alarmes que vous causaient la santé chancelante et l'humeur chagrine de la *chaise de paille*. Cette lettre m'attrista et m'ôta toute envie de répondre. Ensuite deux semaines se sont passées sans recevoir aucune lettre de vous. Le chagrin et la mauvaise humeur se sont augmentés en moi, et il m'a

été impossible de vous écrire; j'avais presque pris en horreur Paris, ne sachant pas même si un tremblement de terre ne l'avait point englouti. Je me voyais abandonné; j'abandonnais à mon tour. A présent votre lettre du 26 septembre arrive, cotée n° 9; il y a donc deux numéros de vous égarés; cela me désole. Votre lettre ne contient que des discussions profondes sur les causes des retards, des dépenses et des égaremens de nos lettres. C'est bien le comble du malheur qu'une partie de nos lettres s'égare, que l'autre se trouve employée à rechercher par quelle faute elles se sont égarées. Des lettres qui ne sont remplies que de cela, mériteraient bien de s'égarer. Vous voulez que je n'appelle plus *monsieur* le chevalier de Magaillon. Je l'appellerai sire, si vous l'ordonnez. Vous voulez que je lui adresse mes lettres, je le fais. Vous voulez que je tombe à vos genoux; il me faudrait avoir trois cents lieues de cuisses pour le faire. Où trouver tant de cuisses, moi, pauvre petit malheureux qui n'en puis pas rencontrer un pied et demi qui soient potelées, sans être bouffies. Vous voulez que je sois persuadé que le Magaillon m'aime tendrement, et vivement et chaudement. Il faut que je vous aime bien fort pour m'en rapporter plus à vous qu'à mes propres yeux. Il sera toujours sûr qu'en trois ans, malgré les évènemens heureux, on n'a rien fait à Paris pour moi, qu'on ne m'a pas même, peut-être, nommé là où il fallait me nommer.

Dieu seul a fait ma vengeance, et il l'a faite en

dépit de mes amis, qui étaient encore plus amis de leur fortune, et des gens en place, qui n'estimaient pas même en moi le talent de prévoir, et ne se sont peut-être pas aperçus que ce que j'avais prévu est entièrement arrivé. Au reste, il est bien aisé de dire à un absent qu'il a tort, qu'il juge sans connaître, sans voir, etc.; mais on serait bien embarrassé, par cela même qu'il est absent, de lui prouver le fait. Vous avez recours à l'autorité, et vous voulez que je m'en rapporte au tact des femmes; oui, si vous étiez à la cour, mais vous êtes à la campagne, et vous êtes aussi absente que moi. Vous auriez bien mieux fait de me conseiller d'avoir recours au fatalisme. Je ne connais rien de plus consolant et de plus désolant en même temps. Il a cela même d'agréable (et qu'on n'a pas vu, ou du moins qui n'a été remarqué par aucun philosophe encore, que je sache), qu'il est le père de la curiosité. Ainsi la fatalité est la chose du monde la plus curieuse; sans elle point d'imprévu, point d'intérêt; tout serait calculé, et la chute d'un ministre n'intéresserait pas plus que l'équinoxe et le solstice; elle serait imprimée d'avance sur les almanachs.

Si vous vous souvenez de ce qu'il y avait d'intéressant dans les deux numéros égarés, il est nécessaire de me le mander de nouveau. Je doute qu'il y eût la réponse à une question touchant l'état de mes finances, que je vous avais faite.

Le séjour de Gleichen à Paris m'est infiniment agréable. Les oreilles me cornent de tout ce qu'il

dit et de tout ce qu'on dit de moi. Je le vois dans tous les dîners, dans toutes les maisons, embrassé, fêté, et puis interrogé sur mon compte. Si la mode d'Orphée se rétablissait, de revenir des enfers, je crois qu'on jouerait le rôle de Gleichen. Les premiers transports seraient pour le revenant, les seconds pour les gens restés là-bas.

Je suis fâché de vous quitter; mais il est tard, et un importun vient me parler. J'ai répondu à Grimm; je crois qu'il sera content de l'inscription que je lui envoie; elle est au courant des affaires; si les évènemens changent, il faut changer l'inscription. Aimez-moi. La fatalité, mère de la curiosité, m'empêche de savoir si nous nous reverrons, quand et par quelle voie. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 10.)

Naples, 24 octobre 1772.

MA BELLE DAME,

Votre lettre du 1er octobre m'a beaucoup satisfait. Vous y paraissez plus gaie et plus tranquille que dans les précédentes. Dieu en soit béni!

Commençons par répondre à vos questions. Votre recette de *stagna sanguc* a eu le succès qu'ont tous les remèdes qui ne sont pas ordonnés par les médecins traitans, mais par des amis affectionnés. On l'a demandé avec empressement; on en a importuné le mal-avisé proposant; on l'a reçu

nonchalamment ; on n'en a rien fait, et on s'est cru guéri.

Pour mon vin anti-scorbutique, je suis bien aise d'en posséder la recette, mais je ne l'ai point pris. On prend des remèdes à proportion qu'on a de l'attachement à la vie. Voilà pourquoi les vieillards en prennent toujours, les jeunes personnes point. Je n'en prendrai donc pas à Naples ; j'en aurais pris à Paris. Gleichen ne vous a pas bien peint ma situation ; je vais le faire, moi, en deux traits.

Figurez-vous Confucius transporté en une seule nuit à Paris, ou personne ne le connût, et lui ne sachant d'autre langue que le chinois. Il ne parle qu'avec lui-même, et il a, à lui, la consolation ou le regret de savoir qu'il est adoré en Chine. J'ai été, l'avant-dernière semaine, chez mon frère, à Sorriente, où j'ai trouvé mes trois nièces qui demandent à cor et à cris d'être mariées au plutôt, avec menace de se marier ingénûment d'elles-mêmes, si on ne se presse pas. C'est bieu amusant. J'ai été cette semaine à la *Torre del Greco*, chez un ami de ma plus tendre jeunesse. Il aspire à être juge de la vicairie. Précisément, le jour que j'y arrivai, il eut la nouvelle qu'un juge de vicairie était mort ; ainsi, il m'a parlé toujours de ses prétentions, et m'a forcé de solliciter pour lui. C'est bien amusant encore. Voilà mes campagnes. Au contraire, j'ai eu hier au soir, chez moi, le comte de Rzewuski ; nous avons causé, tête à tête, trois heures ; et cela vaut bien mieux que nos campagnes. Dans mes abbayes je n'ai point de maison ; il y a un mau-

vais air six mois de l'année ; on rencontre des voleurs sur les grands chemins ; à cela près, ce sont des endroits délicieux, un vrai paradis terrestre.

Je vous supplie instamment d'arracher de Merlin pied ou aîle ; aussitôt que vous aurez quelqu'argent à moi, daignez m'en avertir, et je vous tirerai des lettres pour le concurrent de la somme qui sera dans vos mains. Vous ne sauriez deviner la cause de mon empressement ; il serait trop long de vous le mander. Je le dirai à Grimm ; mais il suffit que vous sachiez que je suis pressé de faire cette remise, et je me contente de finir avec Merlin, même avec perte. Où diable Diderot dénicha-t-il ce Merlin enchanteur ?

Carraccioli a bien tort d'oublier mes lettres ; je suis le seul à Naples qui ne l'ait point oublié.

Votre chanoine d'Étampes a trop pris d'espace dans votre lettre, et pas assez dans les airs. J'aurais mieux aimé la trouver remplie de détails de Gleichen ou de Grimm. Enfin, il m'a fait rêver au pourquoi tous les fanatiques aiment le mariage, concubinage, etc. ; témoin l'abbé de Saint-Pierre, Luther, Descartes, Rousseau et votre chanoine ; pourquoi tous les grands caractères aiment le libertinage ; témoin, César, Auguste, Laurent de Médicis, Henri IV, etc. ; voici pourquoi : Le fanatique est heureux dans la fixation de ses idées ; il n'aime pas à s'en détourner. Rien ne tranquillise tant qu'une gouvernante. Les grands hommes aiment le tumulte des idées, et ils ne s'en délassent qu'en entrant dans un autre tourbillon encore plus

violent. La galanterie est, de toutes les tempêtes, la plus orageuse; elle fait leur délassement.

Je crois qu'on pourra voler dans les airs, si on découvre un ressort d'une force presqu'infinie. Je crois que les ailes d'un homme devraient être de quatre-vingt pieds d'envergure. Une machine pesant autant qu'un homme, et un homme dessus, demandent cent-soixante pieds. Il est difficile de faire une plume roide et légère de la moitié de cette étendue. Ainsi, nous ne volerons pas de longtemps. Je n'ai pas le temps ce soir de vous en dire davantage. Gleichen ne m'aimera jamais assez. Adieu.

A la même.

(Réponse au n° 11.)

Naples, 30 octobre 1772.

MA BELLE DAME,

Grands dieux! à quelle heure donc me ferez-vous coucher cette nuit! Il est deux heures après-minuit; je commence cette lettre. La vôtre m'est parvenue cet après-dîner; l'envie d'y répondre m'a pris; il est venu du monde, du monde ennuyeux, cela va sans dire; enfin, des Napolitains. Je suis sorti, allé chez mon ministre d'état, le seul endroit que je hante; je suis rentré, et le monument du prince de Saxe Gotha m'est revenu dans la tête. Adieu donc le sommeil; il a fallu le faire, et il a fallu vous répondre. Ecrivons donc, nous dormirons quand il plaira à Dieu. Mercure pourrait très-bien être dans un temple de luthériens, à moins

que ces messieurs ne soient bien plus difficiles que nous. Je crois qu'il y en a un dans un tombeau, à Saint-Pierre. Ce qui est sûr, c'est qu'il y a un Hercule, comme symbole de la jeunesse, au tombeau de Julien de Médicis, à Florence, dans la sacristie. Nous avons ici, derrière un maître-autel, le fameux tombeau de Sannazar, où il y a Apollon et Minerve; mais s'ils n'en veulent pas, il faut plier les épaules. Sans flatterie, il est difficile, croyez-moi, après la pensée du philosophe, d'en trouver une aussi belle, aussi simple, aussi énergique. Vos urnes ne m'ont pas fait rire; mais ce sont des urnes, et il nous faut des figures de héros. Un pâté du Périgord ne ressemble pas plus à un dindon qu'une urne à un prince mort. Peut-être en bas-relief rendrait-on mieux le bûcher. En effet, les flammes sont difficiles à rendre en marbre en relief; en outre, je trouve que votre tombeau ressemblerait à une halte de chasse. On prendrait les urnes pour des marmites, le bûcher pour du bois de chauffage, et le phénix pour une poularde qu'on fait rôtir. Vous me demandez mon sentiment et ma pensée. On veut de l'antique et du simple; en ce cas, je suis en état de leur donner du bien simple et du bien antique; mais il ne sera ni nouveau, puisqu'il est antique, ni ingénieux, puisqu'il est simple, ni original, puisqu'on veut des copies. Il est constant que les anciens, dans les monumens de mari et femme, ont toujours mis leurs figures demi-couchées sur les tombeaux, tantôt accouplées, tantôt en face; et c'est le plus fréquent, d'autant plus

qu'il fait un meilleur effet. D'après cela, j'ai dessiné le tombeau; et; pour vous faire rire à mon tour, je vous envoie le premier croquis, et puis l'ouvrage mis au net. Je ris moi-même en voyant ma façon de dessiner; mais vous savez que tous mes membres, excepté un, n'ont jamais voulu obéir à mon imagination. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'y a aucun peintre au monde qui travaille aussi vîte que moi. Mais laissons mes louanges et mes talens. Je sens que mon dessin a grand besoin d'une description. Je couche donc le duc et la duchesse; ils se donnent la main. Cela indique en même temps la constance de leur amour conjugal, et le tour que la duchesse a joué à son mari de l'entraîner après elle. La duchesse, soulevant une main, indique d'un doigt le ciel où il faut monter, et l'unité d'un Dieu en qui seul il faut avoir confiance; elle regarde en haut en effet. Le duc, d'un air attendri, la regarde, et, pour se congédier de sa province, lui donne sa main à baiser. La province, symbolisée par un génie en pleurs, lui baise tendrement la main, et paraît vouloir le retenir. Il tient de l'autre main l'écusson des armes de Gotha, etc.; de l'autre côté, auprès de la duchesse, est un autre génie, le visage couvert d'un drap, le flambeau renversé, éteint dans la main; de l'autre, il embrasse le tombeau où sont les cendres chéries. C'est l'amour filial. Le tombeau est simple, d'un ordre attique, l'inscription au milieu. Le tout porte sur deux socles, dont le premier est orné de crânes de boucs avec des festons à l'antique, l'inférieur

n'a qu'un ornement à bâtons rompus, à l'antique. Si vous le faites dessiner joliment, vous verrez que le tout a un bel effet et une belle harmonie; car les postures, quoique simples, sont en contraste. Voilà mon ouvrage de deux heures. J'ai ajouté l'inscription, et elle vaut mieux que mon dessin, à beaucoup près. Si le prince s'y connaît, il ne la changera point du tout. Les années et les jours de leurs morts devraient s'écrire sur les côtés latéraux du monument, pour ne pas allonger l'inscription, et ne lui rien ôter de sa majesté laconique.

Voilà assez parler de morts.

Vous me grondez de ce que j'ai quelquefois de l'humeur contre Magaillon ou d'autres; mais savez-vous que c'est le plus grand des miracles que mes lettres ne soient pas remplies de mauvaise humeur? Puis-je écrire à Paris sans y penser? et puis-je y penser sans avoir de l'humeur? Magaillon m'écrit cette semaine, et, pour me consoler, il veut me faire accroire que Paris est changé tout à fait; mais tant que mes amis vivront, il ne sera pas changé pour moi.

La cérémonie de M^lle^ Clairon à la statue de Voltaire a je ne sais quoi de pantomime grotesque qui me déplaît; on en aurait pu faire tout autant, si on avait consacré, dans le foyer de la comédie, la statue du dieu Priape. On a beau faire, tant que nous ne ferons pas du théâtre un acte de religion, et des filles de joie des prêtresses, on ne fera pas d'un poëte tragique un héros à statues.

Vous m'apprenez la chose du monde la plus

neuve et la plus étonnante pour moi, que, dans mon *Dialogue sur la femme*, il y a un trait qui pourrait blesser Thomas, dont je n'ai pas vu l'ouvrage, et M^me^ Necker. Je vous jure que je n'en ai pas eu l'intention. Trois cents lieues et trois années, sont de grands intervalles. N'ayant conservé aucune copie de mon Dialogue, je ne sais pas ce qu'il y avait. Vous êtes la maîtresse d'en ôter tout, la moitié, ou telle partie qu'il y aurait, et vous ne pouvez me faire rien de plus agréable que d'en ôter ce qui blesserait mes véritables amis. Je me souviens que dans mon Dialogue il y avait ce trait; qu'il n'y avait rien de ce que dit M. Thomas; mais ceci me blesse bien plus qu'il ne le blesse. J'aimerais bien mieux dire les choses que dit Thomas, que de lui entendre dire les miennes. Ainsi, je ne crois pas que ce soit cela qui vous paraisse offensant. Au reste, ôtez tout, je vous en prie; vous savez que j'aimerais que mes lettres fussent vues et lues de tous mes amis; ce n'est pas par vanité, c'est pour me conserver dans leur souvenir. C'est parce que j'aimerais à leur parler, et je ne puis pas; c'est parce que je mange à Naples, et je vis toujours à Paris, et j'y vivrai tant que je pourrai. Ainsi, de mon côté, nulle difficulté que ce que je vous envoie soit vu, excepté ce qui blesserait les dévots, gens à craindre, gens qu'un Italien doit encore plus ménager qu'un Français.

Ma foi, il faut enfin aller se coucher. Bonsoir.

P. S. Il me paraît qu'on n'entendra rien à mon

Dialogue, du moins qu'on ne le goûtera pas, si on ne lit votre lettre dont il était la réponse. Si vous voulez, je vous en enverrai la copie.

A la même.

Naples, 7 novembre 1772.

MA BELLE DAME,

M. Sersale est arrivé, il m'a remis le *Bonheur*, d'Helvétius, de votre part. La prose en vaut bien les vers. Dites-moi si c'est d'Alembert qui l'a écrite, ou l'abbé Morellet, ou quel autre de ses amis.

Il m'a remis, en même temps, une lettre de vous; vous m'ouvrez votre cœur, que je vois brûler aux flammes d'un élixir de sentimens et de vertus, et d'héroïsme. Mais pourquoi être héroïne au point de s'en trouver mal? Si la vertu ne nous rend pas heureux, de quoi diable sert-elle? Je vous conseille donc d'avoir autant de vertu qu'il en faut pour vous procurer vos aises, votre commodité, et pas davantage. Si quelque malheur vous menace; si quelque chose va arriver qui vous causerait un chagrin mortel, barrez-la, empêchez-la de toutes vos forces, et n'ayez pas le regret de l'avoir pu faire, et de ne l'avoir pas fait : point d'héroïsme, je vous prie; car il me tue et m'ennuie à périr. Depuis que la gloire n'est plus le souverain bonheur, elle ne sert plus de rien; car on n'en parle pas. Mais encore quel sot bonheur que celui des sots, c'est-à-dire des hommes, au milieu de cent sottises, mille mensonges, cent mille bavardages! Ah! la défunte

sacrifia sa vie pour un sentiment héroïque! Vive le sot et la défunte! Faites donc une ferme résolution de tuer ce ver rongeur que j'entends à présent, et que je ne comprenais pas dans vos précédentes, à cause de l'anachronisme. Si vous le voulez, il me paraît que vous le pouvez en parlant; mais si vous étouffez, c'est votre faute. Au reste, il me paraît que vous ne courez pas autant de risques que votre imagination montée vous en présente. Je ne saurais me persuader qu'un homme de bon sens calcule toujours les avantages au poids de l'argent et au marc la livre. Les agrémens de la vie sont très-souvent incommensurables avec l'argent. Je n'irai pas vice-roi en Irlande; hors donc, tranquillisez-vous.

Je ne trouve pas qu'un voyage engage à une expatriation, ni qu'il donne des droits et des titres pour l'exiger. On voyage pour sa santé, pour son instruction, pour son plaisir; il n'y a que les courriers du cabinet desquels on a droit d'exiger qu'ils aillent. . . . . .

A la même.

(Réponse à la lettre aux pets.)

Naples, 14 novembre 1772.

MA BELLE DAME,

Vous avez donc pété; c'est bien plus consolant que de soupirer, n'est-ce pas? J'ai eu une colique de vents, moi aussi; mais je n'ai pas soupiré par en bas, et mon père Antoine n'a pas chanté ma-

tînes : voilà une lettre qui court bien risque de devenir une lettre foireuse, si on ne change pas de sujet. Mais comment en changer? Il est vrai que j'ai laissé écouler quelques semaines sans vous écrire; mais mon imagination démontée ne me fournissait rien. La semaine passée aussi, je ne vous ai point écrit, je n'en avais point envie; et il ne faut, comme vous savez, rien faire jamais à contre cœur. Peut-être je n'écrirais pas ce soir non plus, si je ne devais vous féliciter sur votre heureux désenflement.

Gleichen ne m'a jamais écrit de Paris. Gatti doit être près de Chanteloup, s'il n'est pas mort de regrets en chemin. Je suis on ne saurait pas davantage anéanti par un mortel ennui qui ne m'empêche pas de me bien porter. Aimez-moi, et croyez mon esprit mort et mon corps plein de santé. Adieu.

A la même.

(Réponse au nº 12.)

Naples, 21 novembre 1772.

MA BELLE DAME,

Apparemment votre nº. 11 est celui que vous avez écrit hier, et qui ne m'est pas arrivé aujourd'hui, parce qu'il doit attendre une occasion. Il est vrai, je suis resté deux ou trois semaines sans vous écrire; mais n'admirez-vous pas qu'après trois années de séjour et d'ennui à Naples, j'écrive encore. J'aurais aussi un Dialogue à vous envoyer;

mais il ne vous sera envoyé que par Grimm, s'il vient le chercher. Je ne vous dirai à présent que les interlocuteurs : Voltaire, le baron d'Holbach, le curé de deuil. Jugez par ces interlocuteurs du mérite de la chose.

Vous m'avez donné de très-intéressantes nouvelles de Paris. Si j'aimais la vengeance, je vous dirais à mon tour que la princesse d'Aquaviva est accouchée; que le duc de Calabitto est parti hier pour sa terre; que sa mère l'a devancé de quelques jours; que son page a été avant-hier envoyé aux galères pour l'avoir volé, et qu'enfin il a plu cette nuit. Si nous continuons sur ce ton, notre correspondance deviendra aussi intéressante qu'amusante. Il suffit que vous vous souveniez que l'exemple m'a été donné par vous, en m'apprenant que M^lle^ Luce est morte, et que M^me^ Necker déménage.

Le temps me manque ce soir, ayant écrit un volume à Carraccioli. Pourquoi personne ne me parle de Gleichen? Saluez pour moi le baron, la baronne, etc.

Adieu; aimez-moi. Amusez-vous avec le découpeur de Voltaire. Bonsoir. Mille complimens à Magaillon, qui vous rendra cette lettre.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M. BAUDOUIN, MAÎTRE DES REQUÊTES.

Naples, 28 novembre 1772.

MONSIEUR ET CHER AMI,

M. Schatz m'a fait parvenir des papiers concernant l'administration actuelle des blés en France, que vous aviez souhaité me communiquer. Avant que de vous en parler, permettez que je vous dise qu'il y a eu un an au mois de juillet que je vous avais expédié deux quintaux de macaroni et de lasagnes, par l'heureuse entremise de M. Nicolaï. Le consul d'Espagne à Marseille m'avertit qu'ils étaient en effet arrivés, et qu'il allait les expédier à Paris, adressés, pour une plus grande sûreté, à notre aimable Magaillon. Depuis cette époque, je n'ai plus eu aucune nouvelle de ces caisses. J'ignore si elles vous ont été exactement rendues selon mon intention. En vain j'en ai interrogé mille fois Nicolaï, Magaillon, le prince Pignatelli, la nature entière. Tout a été sourd à ma voix. Ce qu'il y a de plus inconcevable, on répondait à mes lettres, et on se taisait sur cet article. Le plus court aurait été de vous en interroger vous-même, mais je rougissais d'une démarche qui paraissait viser à exiger un remercîment sur une bagatelle. Puisqu'il faut que je vous écrive, permettez que je vous demande : Les avez-vous mangés, oui ou non? étaient-ils bons? En voulez-vous davantage, si

vous avez reçu les premiers, ou qui a été assez téméraire pour vous les escamoter?

Passons à présent à la lettre et aux réflexions sur la lettre de M. le contrôleur-général. Ce que j'ai trouvé de mieux dans ces deux papiers (et qu'on n'y lisait pas), c'est la preuve complète de votre souvenir. Vous m'aimez donc encore? Et rien n'est plus doux ni plus flatteur pour moi. Au surplus, que voulez-vous que je vous dise? Ce qu'il y avait de mieux dans mes méchans Dialogues, était assurément l'épigraphe *in vitium ducit culpæ fuga, si caret arte*. M. le contrôleur-général voyant la barque penchée d'un côté, la renverse de l'autre; il veut empêcher l'exportation; il détruit la circulation intérieure; il ramène les permissions particulières; il ramène l'arbitraire, le vice radical des monarchies. Tout est l'effet pourtant de la première faute de vouloir le commerce des blés, ou tout à fait libre ou tout à fait défendu. Supposez mon système adopté; voici ce qui arriverait: On embarquerait, par exemple, au Hâvre, des blés, en déclarant qu'on veut les envoyer à Bordeaux. L'exportation paie une traite, la circulation intérieure n'en paie aucune; mais comme on n'est pas sûr de la fidélité du négociant, on commence par lui faire payer au Hâvre le droit de traite, ou par donner une caution solvable. Si, au bout de quelques mois, il rapporte le certificat de la douane de Bordeaux, d'avoir importé autant de blés qu'il en a embarqué au Hâvre, on lui rend son argent, ou on casse sa caution; sans cela, il est censé l'avoir exporté. Le

négociant rencontrera toujours pardevant lui un droit d'exportation dans ses spéculations, droit inévitable et qui retardera son envie d'exporter, lui rendant toujours préférable l'approvisionnement des provinces de la France. On en usera de même avec les colonies, sans avoir recours aux permissions particulières. Tout cela sera la chose du monde la plus aisée, aussitôt qu'on aura établi un droit de traite, droit salutaire sans lequel le commerce des blés ne sera jamais libre, intolérable. Je vois malheureusement que je ne me trompais pas en disant à MM. les économistes qui n'y entendaient goutte dans leurs évidences, que le commerce d'exportation serait souvent préféré à celui de l'approvisionnement d'une province éloignée; qu'on donnerait du pain aux ennemis plutôt qu'aux gens de la maison. M. l'abbé Ribault ou Roubeau disait qu'il ne connaissait point d'ennemis, que tous les hommes étaient frères. C'est bien chrétien et bien peu politique; enfin cette affaire me paraît gâtée pour long-temps en France; on n'y suivra ni le système des économistes ni le mien; on y suivra le système naturel des monarchies; les permissions particulières, les faveurs de la cour, les entreprises des traitans; un coup de plume d'un intendant, une patte de griffe d'un ministre d'état; cependant la France existera, puisqu'elle a existé de la sorte pendant huit siècles. On verra que le physique n'est pas changé, et on croira que le moral ne l'est pas non plus. On verra que les marronniers des Tuileries ont bien repoussé

leurs feuilles au printemps, et on ne s'apercevra pas si les gens qui se promènent dessous, sont des membres de l'ancien ou du nouveau parlement. C'est l'erreur naturelle des hommes, de confondre le physique avec le moral. Je ne m'en étonne pas; l'effet physique suit de près la cause, l'effet moral est très-éloigné. Un orage arrive, et dans l'instant il déracine les vignes. On fait une faute en politique sur le commerce des vins; il faut attendre deux ou trois générations pour voir que ce malheureux impôt, *ce trop bu*, imaginé il y a un siècle, a déraciné plus de vignobles que tous les orages pris ensemble.

Vous existerez donc, et même vous ne vous apercevrez d'aucun changement, quoique vous ayez perdu le pivot de votre liberté, la vénalité des charges de judicature. Elles n'en seront pas moins dorénavant vénales à la faveur; elles ne seront plus héréditaires et indépendantes. Ce coup suffit pour dénaturer la France et les Français au bout d'un siécle. Si vous réussissez à rétablir la vénalité sur le système ancien, comptez que tout ce qui est arrivé, n'aura fait aucun mal; il aura au contraire servi à ramener le bon sens en politique, et à détruire les systèmes creux, comme la querelle du jansénisme, après quatre-vingt mille lettres de cachet, a servi à ramener le bon sens en théologie; mais si vous restez avec peu de magistrats amovibles, non héréditaires, vous tombez sous l'esclavage de la robe, comme ma patrie, l'Espagne, le Portugal. Il est moins dur que celui du soldat,

comme était celui de l'empire romain, du Turc, des Orientaux; il convient mieux à un peuple policé. C'est un esclavage lent et mou. Il n'a pas l'attente et la ressource d'une révolution, comme l'esclavage militaire; il dessèche et maigrit la raison d'une nation; à cela près, il paraît ne causer aucun effet important; mais est-il un si grand mal de vivre et de mourir bête? C'est à vous à résoudre ce problême.

Si vous avez des moyens de faire contresigner quelques lettres, vous ne pourriez me faire un plus grand plaisir que de m'écrire quelquefois. Mandez-moi ce que font les économistes dans leur hiver. Sont-ils devenus des chrysalides? Leurs éphémérides, à quoi en sont elles? Parlent-ils toujours de blé? Ont-ils entamé d'autres questions importantes? J'ignore, dans ce coin du monde où je me trouve relégué, ce qui se passe dans la charmante ville de Paris. Vous taisez-vous toujours? Et de quoi parlez-vous, si vous parlez? Allons, dites-en quelques mots à votre très-humble et obéissant serviteur, etc.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M^me^ D'ÉPINAY.

(Réponse au n° 13.)

Naples, 5 décembre 1772.

MA BELLE DAME,

Je ne suis resté que deux semaines ou trois, tout au plus, dans le courant d'octobre, sans vous

écrire. Je ne m'amusais pas; mais je m'ennuyais trop pour pouvoir vous écrire. Depuis ce temps, je vous ai écrit régulièrement sous l'enveloppe de M. Magaillon. J'ai cru, en cela, vous faire plaisir, et répondre à vos intentions, car vous vous plaigniez des retards dans la main de Cartaccioli, et Magaillon m'avait encouragé à lui écrire en droiture. Je crois qu'elles se sont égarées, parce qu'elles étaient des plus longues et des plus intéressantes que je vous aie jamais écrites. Il y avait mon inscription pour la statue du czar Pierre, mon projet pour le tombeau de Saxe-Gotha, et mille autres choses dont je ne me souviens pas. Je suis en butte aux chagrins, aux malheurs, aux petites disgraces, depuis quelque temps; d'une manière incroyable. Elles affectent mon humeur bien plus que ma santé. Je n'ai la force de vous rien mander, puisque je n'aurais pas celle de vous faire tenir mes lettres, si on inventait des bombes à lettres.

A la même.

(Réponse aux n^os^ 14 et 15.)

Naples, 12 décembre 1772.

MA BELLE DAME,

Vos deux lettres du 15 et du 22 novembre me sont parvenues dans la même semaine; elles se contredisent, puisque la première me donne le baron D*** pour guéri; la seconde me le peint malade à faire peur. Cette incertitude me tourmente

plus que vous ne sauriez vous l'imaginer. Votre lettre du 15 me donnerait occasion de faire des dissertations sur la ressemblance que vous vous trouvez avec Ragot; mais je ne suis pas en train de disserter ce soir. Lorsque j'imprimerai mon *Traité du droit de nature et des gens*, cela aura sa place. J'entreprends d'étudier le droit de nature dans les OEuvres de M. de Buffon, et d'après les bêtes. Je chercherai le droit des gens dans la collection des Voyages de l'abbé Prévôt. La ressemblance de l'homme au chien, fait mon traité du droit de la paix et de la guerre; la ressemblance de l'homme au taureau, établit mes principes du droit domestique de l'homme dans sa famille. Après mes deux Traités du droit de nature et de celui des gens, vient mon droit public, qui aura pour titre : *De l'influence des préjugés du Droit romain sur le système politique actuel de l'Europe*. Voilà ce que je puis vous en dire ce soir. Je parle de composer des ouvrages, et je n'ai pas la force de dicter une adresse. Ah! mon Dieu! que je suis abruti! Dans la semaine j'ai eu douze chagrins au moins, bien petits à la vérité, car le plus fort a été que, sur une abbaye dont je payais, pour le cadastre, en tout 10 liv. par an, on veut m'obliger d'en payer 26. Que mon cœur devient mesquin dans ce pays, sans vicissitudes, sans ressources, sans grandeur d'aucune espèce, excepté des grands sots! Enfin je ne suis bon à rien ce soir. J'avais répondu dès hier à la *chatte de paille*. Il faut que j'écrive ce soir à Gleichen.

Je vous remercie de l'épitaphe de Piron, dont il n'y a que les premiers vers qui soient bien beaux. Si je n'étais trop malheureux en fait de finances, j'accepterais l'offre, extrêmement polie, que vous me faites de la meilleure grâce du monde, de tirer sur vous jusqu'à la somme de dix louis; mais je ne m'aviserai pas de compter pour sûr, rien de ce qui est dû par Merlin l'enchanteur. Ainsi mandez-moi, au plus vîte, l'argent que vous aurez reçu de lui, et alors ce sera le temps d'en disposer.

J'obéis en vous écrivant par la poste; mais je suis persuadé que Magaillon aura, à présent, ses lettres payées par la cour; vous pourriez éclaircir ce fait.

J'ai dû répondre à une lettre économico-politique à M. Baudouin. J'imagine que Magaillon pourrait vous en procurer la lecture.

Je vous l'ai dit, ce soir il n'y a pas moyen de tirer parti de moi. Bonsoir. Portez-vous bien, et saluez mes amis.

A la même.

(Réponse au n° 16.)

Naples, 19 décembre 1772.

MA BELLE DAME,

Je n'ai pas plus de verve ni de gaîté ce soir que d'ordinaire. Rien ne m'égaie, rien ne m'électrise. Il faut pourtant que je vous réponde; vous m'avez écrit une lettre charmante; je dois aussi une ré-

ponse à cette *chaisse de paille*, aussi aimable que cruel, qui veut me garder rigueur encore un an. Mon Dieu, que cette année sera longue! Dites-lui que Carraccioli ne connaît pas plus l'Italie d'à présent que vous. Il n'a pas vu les nouvelles cours de Milan, de Florence et de Naples. Il ne sait pas que les chemins sont devenus impraticables en hiver. Il ignore qu'il y a des spectacles par-tout en été, et qu'il n'y en a pas dans l'avent, dans le carême, et quinze jours après Pâques. En vérité, c'est une folie de ne pas suivre mon projet de voyage tel que je le lui ai envoyé; et puis il faut se tirer des embarras le plutôt possible; plutôt ce voyage sera commencé, plus on se dépêchera de le finir, et il faut compter l'anticipation du temps pour le tout parmi des êtres mortels.

Vous ferez de mon Dialogue tout ce que bon vous semblera, pourvu qu'il ne coure pas risque d'être imprimé. Vous pouvez croire que, lorsque j'écrivais, je ne disais rien de ce que dit M. Thomas; je pensais à faire un acte de modestie. Il faut donc que son livre soit bien mauvais, s'il ne dit pas des choses qui vaillent les miennes. Mais enfin, je voudrais voir son livre, et le recevoir au plus vîte; car on me demande des livres nouveaux pour faire lire à notre reine, et j'imagine que ce livre pourrait lui plaire. Vous avez eu raison d'aimer le chevalier Mocenigo. J'ai vu le même penchant dans M^lle^ Clairon pour le duc de Villars, et j'observais que ces messieurs, par leurs soins et leur politesse, font continuellement des amendes honora-

bles aux femmes, du tort qu'ils leur font dans leur imagination. Peut-être aussi ils regrettent de n'être pas femmes autant qu'ils voudraient, et ils vous admirent comme les textes dont ils sont les très-humbles commentateurs. Vous étiez donc un Tacite, un Suetone, dont Moncenigo était le Casaubon.

A propos, dites à la *chaise de paille* que si l'on publie à Paris, en langue française, quelque chose du voyage des savans Danois en Arabie, qu'il m'en informe tout de suite; je voudrais l'acquérir.

Aimez-moi; plaignez ma tristesse, ma situation, mon ennui, mes goûts point satisfaits, mon ambition déplacée; mais sachez que je me porte bien malgré cela.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M. THOMAS.

Naples, 24 décembre 1772.

Vous avez fait, monsieur, une œuvre admirable sur les femmes (1), et vous avez eu la bonté de m'en envoyer un exemplaire, à condition de recevoir vous-même de ma part une copie de mon Dialogue sur le même sujet. Tout en reconnaissant, comme je le dois, le prix de ce don, je ne puis vous dissimuler l'embarras que me cause votre de-

---

(1) *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes.*

mande. Ce que j'ai fait sur les femmes est si peu de chose, si différent de ce que vous avez su faire ! J'ai déprécié ce que vous élevez jusqu'aux nues, et comment auriez-vous pu maltraiter les femmes, vous qui parlez avec tant d'égards à votre cheval (1). Je remplirai cependant votre désir, mais à condition que vous garderez un éternel secret sur cette production. Mon ami,

Fra le mie opre questa si taccia (2).

Que dites-vous de notre philosophe ? On débite sur sa conduite, près de la czarine, des choses épouvantables. On dit qu'il a osé lui jeter sa perruque au nez, lui pincer le genou, etc. etc. Il est unique, ce Diderot ; sa tête est le magasin du monde ; il sait tout, et paraît quelquefois ne rien savoir. Je crois qu'il a, pour le moins, autant d'absences d'esprit et de raison que Thomas, ou la plupart des grands hommes de Bicêtre.

Passons à votre autre demande ; vous voulez que je publie une seconde édition de mes *Dialogues sur les blés*, revue et augmentée. Je ne crois pas

(1) On assure que, presque tous les matins, Thomas allait voir son cheval, et lui demandait, en le caressant, s'il se portait bien, comment il avait passé la nuit.

(2) Le secret sur ce Dialogue fut tellement gardé, que Diodati ne connut point ce manuscrit, et qu'il ne le porta point dans la liste des ouvrages de Galiani. Il ne fut imprimé qu'un an après la mort de ce dernier. Nous avons cru rendre un service aux lettres, en le réimprimant à la fin du deuxième volume de cette correspondance.

que ce soit nécessaire. Merlin m'a donné une trop bonne leçon, et je ne veux point fournir à Panurge et consorts une nouvelle occasion de faire de l'esprit aux dépens du bon sens et du pauvre peuple.

Comme vous connaisez ma ferme résolution de ne jamais publier ni reconnaître certaines œuvres, voir même de les désavouer, s'il le faut, à l'exemple de notre cher patriarche, qui ne manque jamais de désavouer tout ce qu'il fait de dangereux ou de médiocre, vous voudrez bien ne rien dire de mon Dialogue anti féminin, ni à M^lle de l'Espinasse, ni à M^me Geoffrin; je craindrais qu'elles ne fissent exprès un voyage à Naples, pour me faire subir le sort d'Orphée ou d'Abeilard :

Notum quid fœmina furens.

Aimons, mais craignons les femmes et le bon Dieu. Bonsoir et bonne année.

LETTRE DE L'ABBÉ GALIANI, A M. L'ABBÉ RAYNAL.

Naples, 30 décembre 1772.

...Où êtes-vous donc, mon cher abbé? en France, en Amérique, chez le bon P.... ou dans un b....? Depuis quatre mois et quelques jours, point de lettres de votre part! C'est inouï. Aussi attendez-vous au plus juste, au plus terrible châtiment. Votre silence, et plus encore tout ce qu'on m'a écrit sur votre compte, m'ont mis dans une colère de chien. Gare la bombe! Répondez; que vous a

fait notre patriarche, pour le traiter à la manière des Patouillet, des Nonote? Quoi! parce qu'il vous donna, il y a plus de vingt ans, l'épithète insignifiante de *languedechien* (1), vous avez déchiré ses Annales (2), et vous l'avez traité comme un écolier en histoire? Faut-il donc tant d'esprit pour aligner des dates? Et si l'on vous demandait compte de tous les chapitres que vous avez publiés dans votre histoire philosophique, sans les connaître? N'est-il pas convenu que c'est généralement pour les sots que nous écrivons tous? Qu'importe qu'un livre soit bien ou mal fait, qu'il présente des vérités ou des paradoxes; pour trouver des lecteurs et faire le tour du monde, n'est-ce pas assez que son passeport soit revêtu de la signature vraie ou fausse d'un homme célèbre, voir même d'un académicien qui n'aura jamais écrit que pour signer son nom?

Mais la belle, la cruelle M^me^ P.... ne veut plus écouter vos fleurettes; la G..... vous refuse vos entrées dans le boudoir de ses novices; la bile vous étouffe, et vous la répandez depuis Paris jusqu'à Ferney! Que ne vous arrêtez vous à la rue Plâtrière? Là, demandez au précepteur des mères de

---

(1) Il existe à la Bibliothèque du roi une lettre inédite de Voltaire, dans laquelle il donne à Raynal l'épithète de *languedechien;* l'ex-jésuite en eut connaissance. *Inde iræ.*

(2) Les *Annales de l'empire,* dont Raynal dit, dans une lettre, beaucoup plus de mal que n'en auraient pu dire les plus cruels ennemis de Voltaire.

famille si, en cessant de faire des livres, il a également cessé de faire des enfans que d'autres nourrissent; voyez sur-tout la jolie mercière qui maintenant, n'en déplaise à sa gouvernante, lui tient lieu de tout sur la terre (1).

On m'assure que votre coadjuteur (2), non content des cent louis que vous avez bien voulu lui donner pour les mille et un zéros qu'il a consignés dans votre histoire d'outre-mer, veut sérieusement vous intenter un procès pour lésion d'outre moitié. De grâce, mon cher philosophe, prévenez cette avanie; promettez autres cent louis, gagnez du temps, et laissez mourir votre homme comblé de vos promesses.

Je ne sais quel intérêt si puissant m'attache à votre secte, moi qui ne suis d'aucune, dont toute la philosophie consiste dans une parfaite indépendance en tout genre; c'est un faible que je ne puis surmonter, et cependant il n'est point de philosophe à qui je ne préfère ma chatte. Mais trève de complimens; je crois que vous en avez assez pour vos étrennes. J'attends les miennes. Vous m'écrirez peut-être. Adieu.

P. S. La Harpe a donc ruiné votre bonhomme! publier le babil d'un perroquet, son babil com-

(1) Galiani veut parler apparemment de l'épouse de M. Venant, chez lequel J.-J. Rousseau logea pendant les dernières années de sa vie.

(2) Pechmeja, auteur de *Telephe*.

plet! et vous n'avez point empêché cette extravagance! je ne doute plus que votre bonne fortune ne croisse en raison des sottises et des malheurs d'autrui.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES LETTRES

Contenues dans ce volume.

Avis de l'éditeur, *page* j
Notice sur l'abbé Galiani, v
Lettres de l'abbé Galiani, à Mme d'Épinay, 1, 3, 4, 7, 8, 10, 11, 13, 16, 19, 23, 24, 25, 28, 29, 31, 32
Lettre de l'Abbé Galiani, au baron d'Holbach, 36
Lettre de l'abbé Galiani, à Mme d'Épinay, 38
Lettre de l'abbé Galiani, à M. Baudouin, maître des requêtes, 40
Lettres de l'abbé Galiani, à Mme d'Épinay, 44, 46
Lettre de l'abbé Galiani, à M. de Sartine, lieutenant-général de police, 49
Réponses données par l'abbé Galiani à M. de Sartine, aux questions qu'il lui avait faites sur les Monts-de-Piété, autrement dits *Lombards*, 52
Mémoire à M. de Sartine, 61
Lettres de l'abbé Galiani, à Mme d'Épinay, 77, 79, 84, 86, 88, 90
Lettre de l'abbé Galiani, à l'abbé Morellet, 94
Lettres de l'abbé Galiani, à Mme d'Épinay, 100, 102, 105

Lettre de l'abbé GALIANI, à M. SUARD, *page* 108
Lettres de l'abbé GALIANI, à Mme D'ÉPINAY, 112, 114
Lettre de l'abbé GALIANI, à M. SUARD, 116
Lettre de l'abbé GALIANI, à Mme D'ÉPINAY, 118
Lettre de l'abbé GALIANI, au baron D'HOLBACH, 121
Lettres de l'abbé GALIANI, à Mme D'ÉPINAY, 125, 128, 131, 135, 136, 138, 142
Lettre de l'abbé GALIANI, à M. SUARD, 145
Lettres de l'abbé GALIANI, à Mme D'ÉPINAY, 153, 155, 159, 162, 163, 166, 168, 169, 171, 172, 174, 176, 177
Lettre de l'abbé GALIANI, à M. SUARD, 181
Lettres de l'abbé GALIANI, à Mme D'ÉPINAY, 188, 192, 195, 196, 198, 202, 203, 205, 206, 207, 211, 213, 214, 216, 218, 222, 224, 226, 227, 230, 233, 235, 238
Lettre de l'abbé GALIANI, à M. GRIMM, 238
Lettres de l'abbé GALIANI, à Mme D'ÉPINAY, 240, 241, 242, 246, 248, 249, 250, 252, 253, 257, 258, 260, 261, 263
Lettre de l'abbé GALIANI, à Mme GEOFFRIN, 264
Lettres de l'abbé GALIANI, à Mme D'ÉPINAY, 268, 269, 273, 276, 279, 281
Lettre de l'abbé GALIANI, à M. l'abbé MAYEUL, secrétaire de Mme D'ÉPINAY, 282
Lettre de l'abbé GALIANI, à Mme la vicomtesse de BELZUNCE, 285
Lettres de l'abbé GALIANI, à Mme D'ÉPINAY, 288, 290, 291, 293
Lettre de l'abbé GALIANI, à Mme la vicomtesse de BELZUNCE, 295
Lettre de l'abbé GALIANI, au prince héréditaire de Saxe-Gotha, aujourd'hui duc de Saxe-Gotha, 297

Lettres de l'abbé GALIANI, à Mme D'ÉPINAY, 299, 301, 303, 306, 309, 311, 312, 314, 317
Lettre de l'abbé GALIANI, à Mme la vicomtesse de BELZUNCE, 321
Lettres de l'abbé GALIANI, à Mme D'ÉPINAY, 323, 325
Lettre de l'abbé GALIANI, à M. le chevalier DE MAGAILLON, conseiller du commerce, légataire d'ambassade d'Espagne, 326
Lettres de l'abbé GALIANI, à Mme D'ÉPINAY, 328, 331, 334, 335
Lettre de l'abbé GALIANI, à M. le baron DE GRIMM, 335
Lettres de l'abbé GALIANI, à Mme D'ÉPINAY, 338, 339, 340
Lettre de l'abbé GALIANI, à M. DIDEROT, 343
Lettres de l'abbé GALIANI, à Mme D'ÉPINAY, 345, 348, 350, 353, 356, 361, 362, 363
Lettre de l'abbé GALIANI, à M. BAUDOUIN, maître des requêtes, 365
Lettres de l'abbé GALIANI, à Mme D'ÉPINAY, 369, 370, 372
Lettre de l'abbé GALIANI, à M. THOMAS, 374
Lettre de l'abbé GALIANI, à l'abbé RAYNAL, 376

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

23
165

RETURN TO ➡ **CIRCULATION DEPARTMENT**
202 Main Library

LOAN PERIOD 1 **HOME USE**	2	3
4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

RENEWALS AND RECHARGES MAY BE MADE 4 DAYS PRIOR TO **DUE DATE.**
LOAN PERIODS ARE 1-MONTH, 3-MONTHS, AND 1-YEAR.
RENEWALS: CALL (415) 642-3405

DUE AS STAMPED BELOW

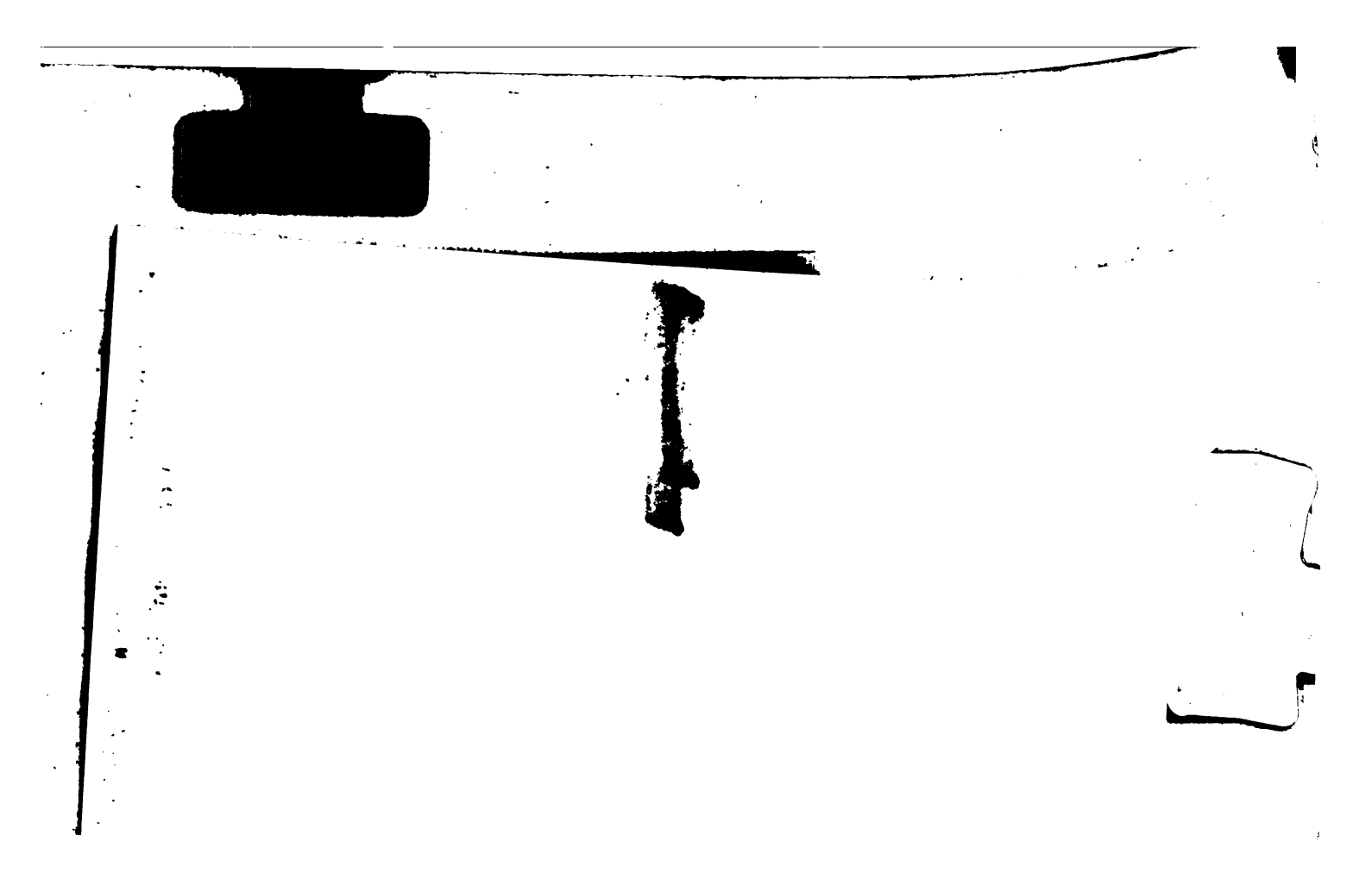
JAN 23 1991
RECEIVED

FEB 27 [illegible]
CIRCULATION DEPT.

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
FORM NO. DD6, 60m, 1/83 BERKELEY, CA 94720

MAR 1 1 [illegible]

UNIV. OF CALIF., BERK.

LD 21A–50*m*-11,'62
(D3279s10)476B

General Library
University of California
Berkeley